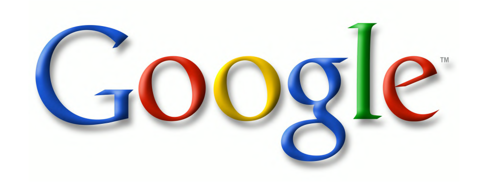
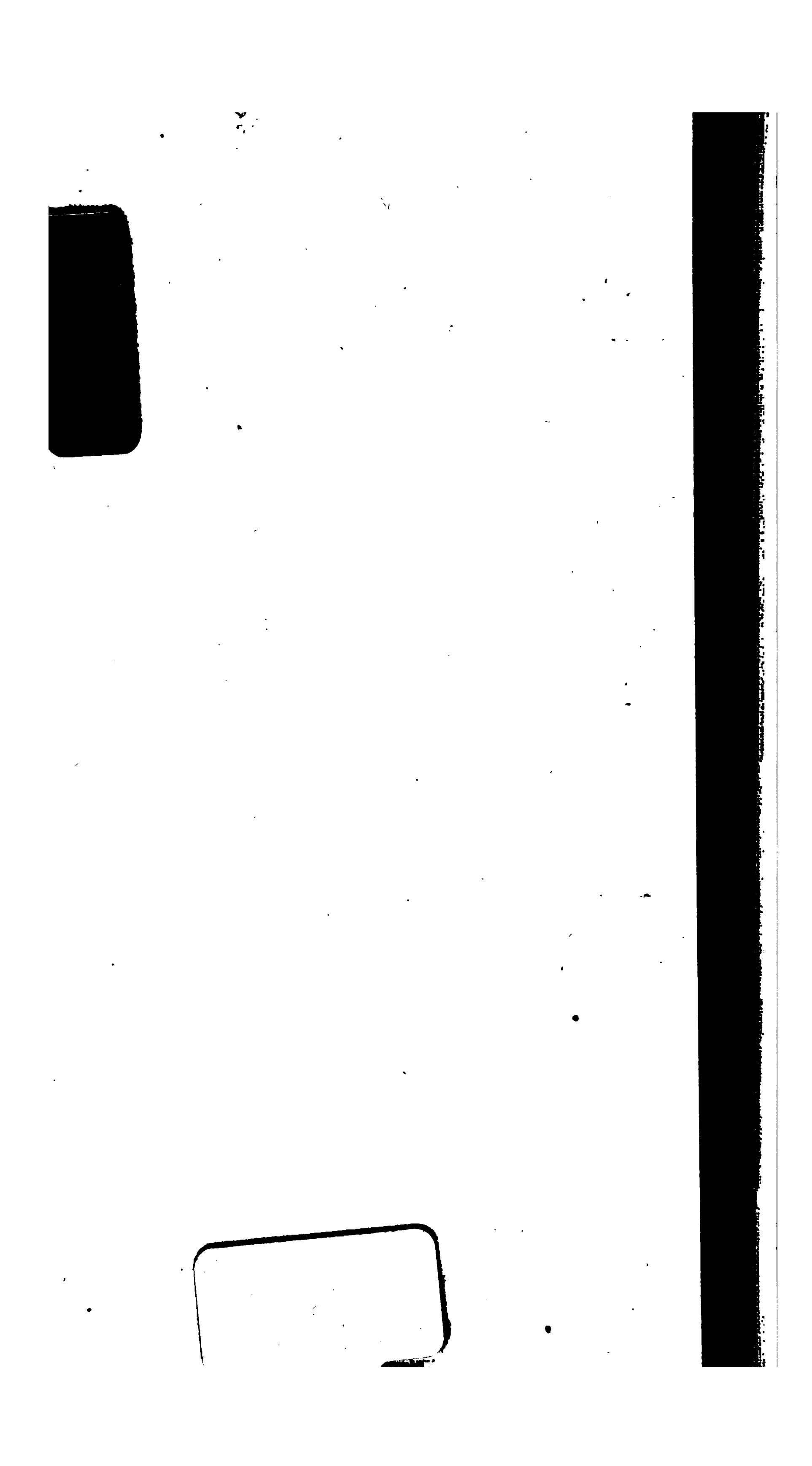
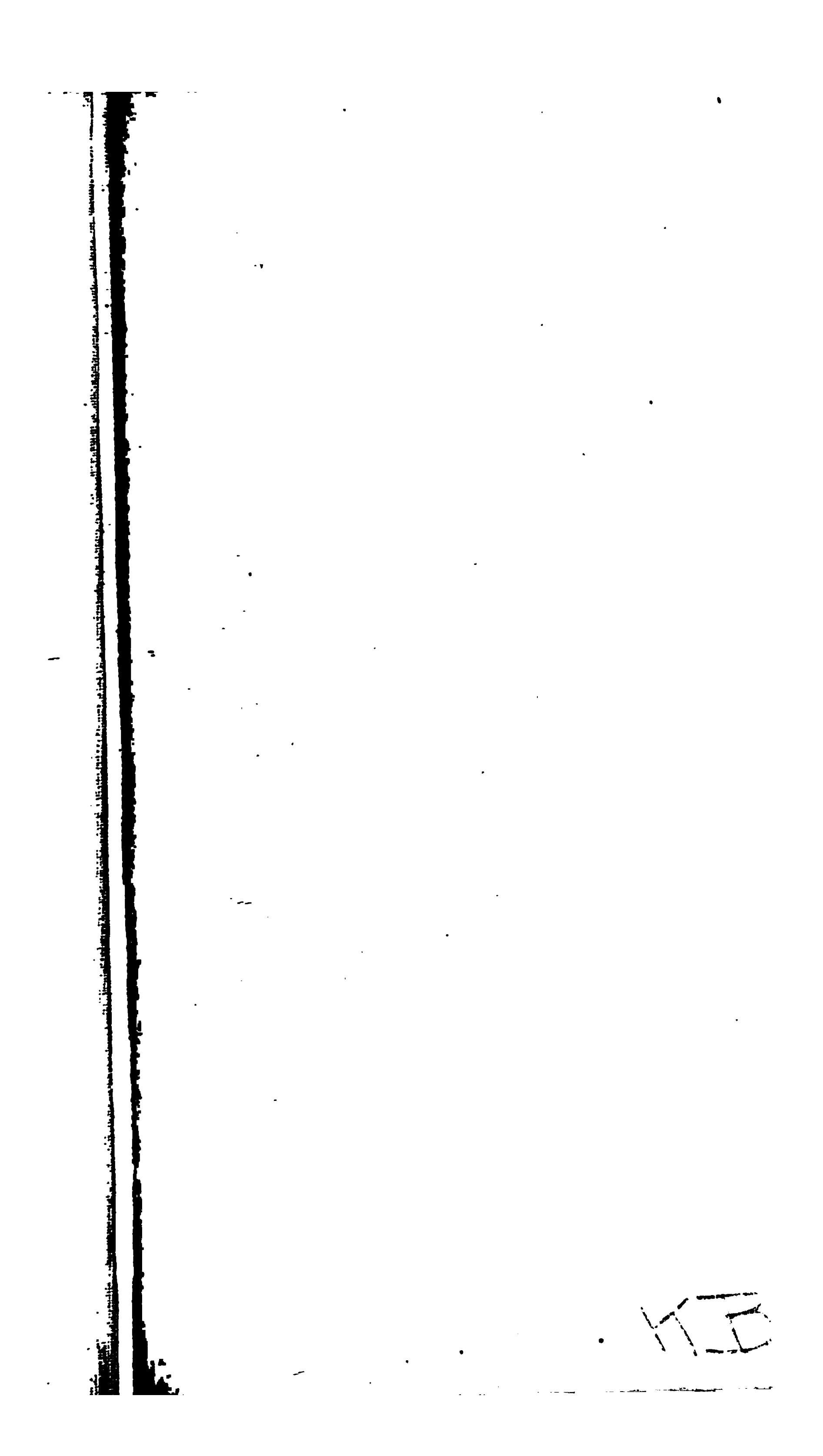

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00037022 5





BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XXXIII.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après:

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLOT, libraire.
AGEN	BERTRAND, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	CRÉUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAILLARD, libraire.
ABBEVILLE. . . .	GAVOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	Aug. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	DELSOL, libraire.
STRASBOURG. . .	LAGIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-F^D. .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	BINTOT, libraire.
GRENOBLE. . . .	PRUD'HOMME, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES,
GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE
DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXV.

VOYAGES EN ASIE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

TIMKOWSKI.

VOYAGE A PÉKING PAR LA MONGOLIE[1].

(1820-1821.)

Établissement d'une mission ecclésiastique à Péking; son objet; sa composition. Préparatifs de voyage.

Le 14 juin 1728, un traité de paix fut conclu entre l'ambassadeur extraordinaire de Russie et les

[1] L'ouvrage original est en langue russe. Nous avons fait notre traduction sur celle qui a paru en anglais, avec des annotations par M. Klaproth.

Timkowski, employé au ministère des affaires étrangères à Pétersbourg, partit en 1820 pour Kiakhta, fort situé sur la frontière qui sépare la Sibérie des possessions chinoises. Il traversa la Mongolie, le grand désert de Gobi, puis la grande muraille de la Chine, et arriva au bout de quatre mois à Péking, où il fit un séjour de cinq mois et demi, pendant lequel il put visiter librement la capitale du céleste empire, de manière à pouvoir en donner une description complète, en s'aidant toutefois des travaux de ses devanciers, et notamment de ceux des jésuites, qui avaient habité long-temps cette même capitale, d'où ils ne furent que tardivement proscrits.

ministres de l'empire chinois. Le cinquième article de ce traité est conçu dans les termes suivans :

« Les Russes occuperont désormais à Péking (ou Pékin), le Kouan ou la cour qu'ils habitent en ce moment. D'après les désirs exprimés par l'ambassadeur russe, une église sera élevée avec l'aide du gouvernement chinois. Le prêtre qui est actuellement à Péking, et les trois autres qui sont attendus, habiteront le Kouan, dont il vient d'être parlé. Ces trois prêtres seront attachés à la même église, et recevront les mêmes émolumens que le prêtre actuel. Les Russes seront libres d'adorer leur Dieu suivant les rites de leur religion. Quatre jeunes étudians et deux autres personnes d'un âge plus avancé, possédant les langues latine et russe, seront également admis dans cette maison, l'ambassadeur désirant les laisser à Péking pour y apprendre la langue du pays. Ils seront entretenus aux frais de l'empereur, et auront la liberté de rentrer dans leur pays aussitôt qu'ils auront eu fini leurs études. »

Aux termes de ce traité, la mission russe, composée de six ecclésiastiques et de quatre laïcs, s'établit à Péking. Les prêtres desservent alternativement le couvent de la Purification et l'église de l'Assomption, situés dans le même quartier de la ville, et primitivement habités par les Russes, que le gouvernement chinois en éloigna après la des-

truction d'Albazin, forteresse russe qui avait été construite sur les bords de l'Amour. Les laïcs sont des jeunes gens qui sont obligés d'étudier le mantchou et le chinois, et d'acquérir une connaissance exacte du pays. Tous résident dans le Kouan, bâtiment vaste dont une partie, connue sous le nom de cour de l'ambassade, est entretenue par le gouvernement chinois, et l'autre, qui renferme le couvent, est à la charge de la Russie.

Le séjour régulier de la mission à Péking est fixé à dix années, et à l'expiration de cette période elle est relevée par une autre; mais la correspondance au ministère russe des affaires étrangères, au nom du Sénat dirigeant, avec le tribunal de Péking, est sujette à tant de délais que la résidence des missionnaires se prolonge toujours.

En exécution du cinquième article du traité, une nouvelle mission quitta Saint-Pétersbourg en 1819 pour relever celle qui était à Péking depuis le commencement de 1808. Elle arriva à Irkoutsk en février 1820, et le 1[er] juillet à la forteresse de Troïtsko-Sauskaïa, mieux connue sous le nom de Kiakhta, et elle se tint en mesure de passer la frontière dans le mois.

Le gouverneur général de la Sibérie avait donné avis en mai de l'arrivée de la mission aux deux chefs chinois, le kioun-vang, prince du second rang, et l'amban, ou adjoint de ce prince, qui résident à

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XXXIII.

mission et au conseiller de la chancellerie de la frontière.

Je fis un présent au marchand de Turkestan pour le remercier de ce qu'il nous avait servi d'interprète chinois, lors de nos entrevues avec le dzargoutchi, le bitketchi et le boschki. Je fis aussi quelques cadeaux aux domestiques de ces personnages; car dans cette partie de l'Asie, le moindre mot que l'on adresse à un homme auquel on demande un service doit être appuyé d'une preuve palpable de gratitude, pour faire quelque impression.

Le 30 août, jour de la fête de Sa Majesté Alexandre, un *Te Deum* fut chanté dans l'église de Kiakhta. Cette cérémonie fut suivie d'un repas donné par le conseiller de la chancellerie, commissaire de la frontière, et auquel assistèrent le dzargoulchi, le boschko, les principaux commerçans chinois et les conducteurs de la mission. On y porta les santés de l'empereur de Russie et de l'empereur de la Chine. Ces toasts étaient accompagnés de salves d'artillerie et du son des cloches, pendant que les soldats de la garnison remplissaient l'air de leurs chants. La franche gaîté de cette petite fête fit sur l'esprit de nos hôtes étrangers une très vive impression.

La nouvelle mission quitte la Russie. Voyage à l'Ourga.

Après toutes les dispositions préliminaires, la mission partit pour Péking. Nos bagages quittèrent Troïtsko Sauskaia ; venaient ensuite les membres de la mission dans les voitures du directeur de la douane et du conseiller de chancellerie, qui nous accompagnèrent avec une escorte de cosaques. Nous étions suivis par les officiers civils et les habitans du lieu. Aussitôt en arrivant à Kiakhta, nous nous rendîmes à l'église, puis à la maison d'une personne qui nous reçut au nom des marchands de la ville. Pendant ce temps, notre bagage, escorté par le commandant de Troïtsko-Sauskaïa, nous devança à la première station, qui est à sept werstes environ de Kiakhta. Nous retournâmes après-dîner à l'église pour rendre grâce à Dieu avant de quitter notre pays, et accompagnés par le clergé de Kiakhta, croix en tête, nous arrivâmes sur la ligne de la frontière, et les cloches étaient en branle pendant ce temps. Malgré la pluie, la curiosité avait réuni un grand nombre de Chinois et de Russes. A six heures du soir, après être resté quelque temps chez le dzargoutchi, nous entrâmes sur le territoire de l'empire chinois, accompagnés du directeur des douanes et du conseiller de la chancellerie. Quand nous fûmes arrivés aux tentes que les Chinois avaient dressées à la distance de

trois werstes [1] à peu près, le dzargoutchi nous régala de thé, ensuite nous prîmes congé de nos compatriotes, et bien qu'il plût très fort nous commençâmes notre voyage. Notre avant-garde était composée de vingt cavaliers mongols commandés par un dzanghin qui portait à son bonnet un bouton blanc, opaque, signe du rang de cornette qu'il occupait. Il avait avec lui un koundoui (sergent-major mongol) qui avait au bonnet un bouton de cuivre.

Le bitketchi et le boschko suivaient ce détachement dans une chaise chinoise, char à deux roues, couvert, ayant de chaque côté une petite fenêtre; elle était conduite par deux postillons à cheval, de front. Ensuite venaient deux autres voitures contenant les membres de la mission, tirées par des chevaux de poste chinois. L'inspecteur du bagage et l'interprète étaient à cheval ainsi que moi, et nous avions avec nous dix cosaques. Le roussoulaktchi-ivam ne nous quitta pas de tout le voyage.

Après avoir fait quatre werstes environ, nous nous arrêtâmes et trouvâmes quatre tentes préparées pour nous [2], une destinée au clergé, l'autre aux étudians, la troisième à moi et à ma suite, la

[1] Cinquième partie d'une lieue.

[2] Une telle tente de feutre, que l'on nomme en russe *djourta* ou *nibitka*, s'appelle *gher* en mongol. Plusieurs de ces tentes réunies et formant une espèce de village se nomment *ourta ordo*, qui en mongol veut dire, *château* ou *palais impérial*.

dernière aux cosaques. Notre bagage était déjà arrivé; les chevaux et les bœufs paissaient, et quant aux chameaux, on les avait disposés pour le voyage en les privant de nourriture et d'eau depuis douze jours. Les chevaux qui avaient transporté le bagage passèrent aussi la nuit sans manger, afin d'être plus forts le lendemain; car c'est la méthode qu'emploient les Mongols et les habitans de la Sibérie.

Le dzanghin et le koundoui, qui nous avaient accompagnés depuis la frontière, allaient retourner à Kiakhta quand ils vinrent m'informer de leur départ, et nous souhaiter un bon voyage; je leur fis présent à chacun d'une peau de chèvre noire, suivant la coutume. On ne fait de présens précieux qu'aux personnes de distinction. Nous soupâmes à dix heures avec le chef de la mission.

Nous étions campés dans un lieu nommé *Ghilan-Nor* (lac Blanc); c'est une plaine riante, abondante en pâturages, qui s'étend au sud de Kiakhta, à la distance de deux werstes et d'est en ouest, jusqu'à la partie russe du Kiran. A l'est de notre station étaient deux lacs sur les bords desquels le dzargoutchi du Maimatchin habite pendant l'été pour jouir du plaisir de la promenade et de la chasse.

Le 1er septembre, au lever du soleil, nous entendîmes de tous côtés les mugissemens des bœufs et des chameaux. De grands troupeaux paissaient

çà et là, les chevaux étaient en liberté, la fumée s'élevait du milieu des tentes sur plusieurs points de la plaine. Ce tableau de la vie nomade, si nouveau pour nous, nous rappelle ce que devaient être les jours heureux des patriarches. Quelques Mongols appartenant à la garde chinoise des frontières et que les marchands chinois empêchent de trafiquer à Kiakhta, vinrent nous offrir de nous vendre des chameaux; mais je refusai leurs propositions, dans l'espoir d'obtenir de meilleures conditions à Ourga. Nous nous étions mis en devoir de partir de bon matin, mais beaucoup de temps s'écoula avant que nos gens eussent repris leurs chevaux et chargé les chameaux qui étaient très farouches. Un de nos chevaux reprit le chemin de la frontière, et son galop était si rapide, que personne entre les Mongols ou les Cosaques ne pût le reprendre.

Nous commençâmes enfin notre voyage, précédés des bagages, des chameaux et des charrettes, dans l'ordre que l'on observa pendant toute la route jusqu'à Péking. Les membres de la mission étaient dans leurs voitures, et les chevaux suivaient lentement pour ne pas être trop fatigués; un Mongol, ayant cinq soldats sous ses ordres, était chargé des bœufs, et la nuit trois Cosaques veillaient à tour de rôle. Je pris le parti d'aller à cheval jusqu'à Péking: j'avais sous mes ordres l'inspecteur des bagages, l'interprète et un Cosaque. Nos guides chi-

nois nous avaient quittés le matin de bonne heure.

Nous suivîmes la route de poste d'été, qui va directement au sud de Kiakhta à Ourga, et après avoir quitté la station, nous traversâmes les terres basses au travers desquelles coule le Boro, petite rivière fangeuse. C'est le traité de 1728 qui nous ouvrit cette route de la capitale de l'empire chinois, qui est presque inaccessible aux autres nations de l'Europe.

L'été ayant été très humide, la plaine était couverte d'eau et extrêmement marécageuse. Après une marche de trois werstes, nous gagnâmes un point plus élevé d'où nous pouvions voir encore Kiakhta.

De là nous continuâmes à aller dans le sud, en traversant sur cette éminence une petite forêt de bouleaux et de pins. On n'y voyait pas un champ labouré; mais la plaine était couverte de la plus riche verdure, effet de la pluie et de la fertilité du sol. La route sablonneuse était sillonnée d'ornières profondes.

A une certaine distance devant nous s'élevait la montagne Koukou-Niron ou la Montagne-Bleue, que l'on peut voir de Troïtsko-Sauskaïa, et plus loin dans l'est, nous apercevions le mont Barsoutchi. Ce dernier nous fut désigné sous ce nom, par un homme que nous rencontrâmes et dont l'habillement rouge et le bonnet jaune annonçaient

la profession : il était, en effet, ecclésiastique. En Mongol et en Chine, quiconque porte du jaune est tenu pour sacré : un homme vêtu de cette couleur n'a pas besoin de protection, il est respecté en quelque lieu qu'il paraisse. Le rouge et le jaune sont les couleurs déterminées par la loi pour le costume des prêtres de la religion de Bouddha. La tête rasée est le signe distinctif d'un lama, titre que les Mongols donnent aux prêtres de toutes les classes. Cependant les Kalmouks, qui sont de la même croyance, ne l'appliquent qu'à ceux du premier ordre. Le nom général des prêtres est khoubarak ou khouvarak. Le mot *lama* est dit, en tibétain, et signifie *mère* des *âmes* (mère spirituelle). En effet, les personnes qui se consacrent à ce ministère devaient aimer toutes les âmes, chérir et protéger toute créature vivante, contribuer au bonheur de chacun par leurs prières et des enseignemens donnés avec la ferveur d'une mère qui travaille au bien-être de ses enfans ; mais ce devoir important cède souvent chez les prêtres de Bouddha à la cupidité et à l'ambition.

Après avoir fait trois werstes à travers une épaisse forêt, nous entrâmes dans une plaine vaste et verdoyante, située entre des rochers perpendiculaires, et arrosée par la petite rivière Ibitsik, laquelle reçoit dans son cours du sud-ouest au nord-est le Kangai, et va joindre à gauche le Kiran

qui tombe dans le Tchikoï. Ces deux rivières coulent parallèlement à la frontière russe, à l'est de Kiakhta. Le Kangai tire son nom de la montagne d'où il sort, et qui sert de retraite à un grand nombre de bêtes sauvages.

Le koundoui de cette nouvelle station, qui est situé sur la rive droite de l'Ibitsik, vint à notre rencontre et salua à la mode des cavaliers de la steppe. Quand il fut près de moi, il descendit de cheval, fléchit le genou gauche, mit sa main droite sur son côté, et toucha le coude droit avec la main gauche en disant à haute voix : *amour !* ce qui signifie *paix*, *tranquillité*. Il remonta ensuite à cheval, et nous conduisit à un gué où nous traversâmes la rivière pour arriver aux tentes de la mission. Elle y était à quatre heures de l'après-midi, ayant fait vingt-cinq werstes depuis Ghilan-Nor. Le bagage nous rejoignit deux heures plus tard. Le temps fut très sec et très chaud pendant toute la journée.

Un grand nombre de curieux s'étaient rassemblés autour de notre station pour nous voir, bien que les Russes doivent leur être connus par suite du voisinage de Kiakhta, et de la fréquence du passage de courriers russes qui se rendent à Ourga.

Un lama ayant remarqué qu'un de nos chameaux était boiteux, nous proposa de l'acheter pour cinq lan[1] d'argent (environ quarante roubles ou francs),

[1] Un lan (liang) est un poids chinois, dont la valeur est de deux

quelquefois contraints, grâce à l'indolence habituelle des conducteurs chinois, d'avoir recours aux habitans, surtout pour procurer de bons pâturages à nos troupeaux. Je témoignais par de petits présens notre reconnaissance aux Mongols qui nous rendaient service.

Le toussoulaktchi m'ayant proposé de hâter notre marche, afin d'arriver à l'Iro avant la fin du jour, je fixai notre départ au très grand matin; mais il nous fut impossible de nous mettre en route avant onze heures, à cause de la difficulté de tenir assujétis au joug les chevaux du désert, qui ne sont pas accoutumés à porter des harnais.

Les Mongols admirèrent l'adresse et le courage des Cosaques, qui conduisaient à la fois trois chevaux presque sauvages.

Après avoir marché une werste et demie, nous commençâmes à gravir une montagne. Le toussoulaktchi qui nous avait accompagnés jusqu'ici prit le parti d'aller en avant, et laissa son neveu avec nous. Sur notre gauche s'étendait une plaine basse, dans laquelle nous aperçûmes quelques kibitkas épars, et çà et là un bouleau solitaire.

Nous y descendîmes par un long et étroit sentier, entre les rochers presque à pic du mont Tsagan-Ola (la Montagne-Blanche), dont le pied est revêtu d'une herbe haute et épaisse. Les rochers étaient couverts de bouleaux dont les feuilles jaunes an-

nonçaient l'approche de l'automne. La chaleur du jour obligea plus d'une fois les chevaux et les chameaux à s'arrêter, ce qui retarda notre route dans les montagnes.

A moitié chemin, à peu près, entre l'Ibitsik et l'Iro, nous trouvâmes sur le sommet de la montagne deux Mongols avec sept chameaux qui revenaient d'Ourga, où ils avaient été porter au vang des présens de la part du ozargoutchi de Kiakhta: tel est l'usage de ceux qui cherchent un emploi plus lucratif que celui qu'ils occupent. Du point élevé où nous nous trouvions, nous dominions toute une vallée entourée de montagnes : elle pouvait avoir douze werstes d'étendue, et descendait visiblement vers l'Iro. Çà et là nous remarquions de petits champs de millets et d'autres plantes graminées que l'on cultive pour le fourrage, et que l'on moissonne avec des faucilles comme chez les Bouriates. On met le foin en meulons avant qu'il ne soit tout-à-fait sec.

Un lama d'un âge très avancé, à nous inconnu, et qui parcourait à cheval les champs pour les visiter, nous accompagna pendant quelque temps. Il était monté sur un cheval gris, et tenait dans sa main droite un rosaire. Ce prêtre de Bouddha répétait continuellement ces mots *om ma ni bat ma khom*, en les entremêlant de profonds soupirs et de cet accent qu'ils ont adopté pour la prière, ce

qui fait que la voix ressemble beaucoup au son d'une basse ou au bourdonnement des abeilles. Tout disciple de Bouddha est tenu de réciter cette prière aussi souvent qu'il le peut, en s'abandonnant en même temps à une méditation pieuse; afin qu'ils n'en oublient pas les paroles, elles sont reproduites sur le papier, sur le linge, sur le bois et sur les pierres des temples, sur les tentes et sur les murailles des chemins.

Les lamas mongols prétendent que ces mots *om ma ni bat me khom*, auxquels ils attachent un mystérieux pouvoir surnaturel, délivrent les fidèles des peines de la vie future, perfectionnent leurs qualités morales et les rapprochent de la divine perfection.

Le lama était grandement réjoui de la réapparition du koutouktou, que l'on attendait sous peu de temps à Ourga, où les prêtres des Kalkas avaient été pendant plusieurs années sans chef.

Koutouktou, en mongol (*goussée* en tibétain), est le titre de la classe la plus élevée des prêtres de Bouddha. Celui qui réside à Ourga est appelé par les Mongols *gheghen-koutouktou*. Depuis la conversion de ce peuple à la foi de Bouddha, dans le treizième siècle, un des dix koutouktou réside parmi les Mongols à Kouren ou Ourga, dans le pays des Kalkas. Ces prêtres occupent le premier rang après le dalaï-lama qui est le grand-prêtre,

et réside en Tibet dans le temple qui est sur le mont Boudala, près de Lassa, la capitale. Les Mongols adorent un dieu suprême, et regardent les koutouktous comme ses lieutenans; ils croient en conséquence qu'ils connaissent le présent, le passé et le futur, qu'ils ont le pouvoir de remettre les péchés, et enfin qu'ils ne meurent pas plus que le dalaï-lama; mais que l'âme, quand elle quitte sa mortelle demeure, va animer un autre corps. Le dalaï-lama, comme chef suprême de la religion, désigne les enfans dans le corps desquels l'âme du koutouktou doit passer ou a émigré déjà. A présent la cour de Péking se réserve cette prérogative.

L'enfant que l'on choisit pour cette transmigration est ordinairement d'une famille distinguée, et on l'élève d'une manière convenable à sa dignité future. Quand l'âme d'un koutouktou cesse d'animer son corps, les lamas prétendent découvrir le lieu où elle reparaît; et dès qu'ils ont trouvé ce lieu, on dépêche les vieux lamas pour confirmer la vérité de cette découverte. Ils emportent avec eux quelques objets qui ont appartenu au prêtre défunt, les mêlent avec d'autres objets, et présentent le tout au successeur qui ne manque pas de choisir les premiers. Ils lui posent ensuite plusieurs questions relatives aux discussions et aux événemens les plus remarquables qui se sont passés pendant sa précédente vie, auxquelles il répond d'une ma-

nière satisfaisante. Il est alors reconnu koutouktou avec les plus vives démonstrations de joie et conduit en pompe à Ourga, où on l'installe dans la résidence de son prédécesseur. L'éducation de ce nouveau prêtre est, jusqu'à un certain âge, confiée aux lamas seuls. Ils ne permettent pas qu'on le voie, excepté de loin, et il n'y a que peu de personnes qui jouissent de cette faveur.

Il est très surprenant que dans une corporation religieuse aussi nombreuse que celle des lamas, il n'y ait ni intrigues ni disputes. Ces prêtres s'entendent si bien que toute chose semble être faite unanimement; chacun tend au but commun. Les Kalkas affirment que leur koutouktou a déjà vu seize générations, et que sa physionomie change avec les phases de la lune : quand elle est nouvelle, il a l'apparence d'un jeune homme; il semble arrivé à l'âge mûr à la pleine lune, et jusqu'au dernier quartier il a tout-à-fait l'air d'un vieillard.

Près de l'Iro, à l'est de notre route, s'élève un rocher perpendiculaire, formant l'extrémité d'une chaîne de montagnes qui s'étend le long de la rive droite de cette rivière. Sur le sommet de cette montagne est un obo ou tas de pierres. Il est à peine une commune considérable en Mongolie, qui ne soit couronnée de ces obos ou autels.

L'habitant de ces steppes, comme le sauvage du désert africain, convaincu par l'expérience qu'il

existe un être tout-puissant, suprême, incompréhensible, croit que ce pouvoir est répandu dans toute la nature. D'après son opinion, cet esprit bienfaisant habite de préférence les objets qui se montrent à l'œil sous une forme colossale : de là, un grand rocher, une haute montagne, un arbre ombreux et une large rivière sont pour lui des objets de dévotion. Il y consacre alors, avec des cérémonies solennelles que prescrit le lama, des monticules ou obos de pierres, de sable, de terre ou de bois, devant lesquels il se prosterne pour adorer l'esprit tout-puissant. En temps de guerre, il implore son secours pour vaincre son ennemi et défendre son pays : quand la maladie a frappé sa famille ou ses bestiaux, ou qu'il est affligé d'autres malheurs, il demande merci à l'esprit des montagnes et des vallées. Tout cavalier mongol qui passe devant un obo, descend de son cheval, se place au sud de l'obo, la face tournée au nord, fait plusieurs génuflexions, et dépose quelque chose sur l'autel. J'ai souvent remarqué sur ces obos des touffes de crin, gages des prières adressées par les nomades pour la préservation de leurs chevaux, leurs inséparables compagnons.

Les obos servent aussi à marquer la route et à désigner les frontières. Ne pourrions-nous pas placer dans la même catégorie les tumuli ou amas de terre que l'on rencontre dans la plaine de la pe-

tite Russie, et qui attestent sans doute la présence des nomades dans ces plaines à des époques reculées ?

En quittant cette vallée nous tournâmes à notre droite entre deux montagnes. Quelques werstes au-delà, nous descendîmes vers les rives de l'Iro, et à sept heures du soir nous gagnâmes le gué où nous devions la traverser, après avoir fait dans la journée vingt-cinq werstes. Un grand nombre des habitans et des personnes attachées au service des prêtres, s'étaient réunis pour aider les membres de la mission à passer la rivière. Les pluies continuelles de l'été avaient donné à l'Iro une largeur de quarante toises environ et un courant très rapide. Je fis transporter les effets les plus importans dans des *komygas,* grandes pièces de sapin creusé, qui ont quelque ressemblance avec des bateaux, mais qui sont très étroites, et c'est par cette raison qu'on en voit toujours deux liés ensemble. Les chameaux chargés des bagages qui ne craignaient pas d'être mouillés, traversèrent la rivière à gué un peu plus haut; nous n'avions pas cependant terminé le passage à dix heures.

L'Iro prend sa source dans le mont Ghentei, à la distance de deux cents werstes environ du lieu où nous nous trouvions; il coule d'est en ouest, et environ vingt werstes au-delà, tombe dans l'Orchon dont les bords, comme ceux de l'Iro, abondent en

excellens pâturages. Nous vîmes plusieurs grands troupeaux de moutons blancs sans cornes, à longues oreilles et à queues larges, et qui ressemblent aux moutons du pays qui entoure le lac Baïkal, où à ceux du Kalmouk et des Khirghis. Il s'y trouve aussi des troupes de chevaux grands et bien nourris, mais il y en a peu de beaux.

Iro ou *Iouro*, en mongol, signifie *bienfaisance*, et les habitans affirment que les montagnes qui touchent cette rivière abondent en sources minérales. Pallas dit que les Mongols se procurent du fer sur les rives de l'Iro, et qu'ils le fondent en ustensiles qu'ils vont vendre à Kiakhta. Nous ne pûmes obtenir des habitans aucun renseignement qui confirmât cette assertion. A présent, les Mongols sont obligés d'acheter auprès des marchands chinois leurs articles de fer. On trouve, toutefois, des particules ferrugineuses dans le sable tiré du fond de cette rivière.

Dans la soirée les lamas, qui nous avaient aidés à traverser la rivière, vinrent par curiosité à ma tente. De telles visites sont très communes dans les steppes; les habitans ne viennent que pour regarder les étrangers, recevoir un peu de biscuit et fumer une pipe près du feu. Ces contrées renferment une quantité considérable de lamas, à cause de la proximité de deux temples, dont l'un est situé à trois werstes au-dessus de la station, et l'autre à dix werstes plus bas sur les bords de l'Iro.

Cette partie de la Mongolie jusqu'à Burgo et à soixante werstes au-delà, est habitée par les Mongols, sujets du koutouktou. On les nomme *Schabi*, mot mongol qui veut dire *disciple*, ou *la personne qui obéit*. On dit que le koutouktou commande à plus de trente mille kibitkas[1] ou familles.

Le 3 septembre, comme je ne voulais pas fatiguer nos bêtes de somme dès le commencement du voyage, je proposai un repos d'un jour et l'on y consentit. Pour récompenser les Mongols qui s'étaient très activement employés à passer notre bagage, je donnai à leur dzanghen une peau de maroquin noir et deux peaux de cuir de Russie pour partager entre ses gens.

Vers midi, le boskho ourghentai qui accompagnait la mission vint nous trouver, et par sa conduite importune confirma la vérité du portrait que m'avait fait de lui le ozargoutchi, à Kiakhta. Il désirait avoir tout ce qu'il voyait, et je satisfis sa cupidité autant que je le pus en lui donnant un mouchoir, quelques verres, des couteaux, etc. Non content de ces cadeaux, il se mit à énumérer tous les inconvéniens auxquels on est exposé en voyage quand on n'a pas de montre. Nous feignîmes pendant long-temps de ne pas comprendre ses insinuations, mais voyant cela, sa rapacité le poussa à nous demander très formellement une montre. J'eus

[1] Iourtes, dit M. Klaproth.

beau me débattre contre une requête si déraisonnable, je fus enfin contraint, pour m'en délivrer, de lui donner ma propre montre d'argent. Quand il eut sa proie entre les mains, il quitta notre tente.

Bientôt après un Mongol me ramena le cheval qui s'était enfui au galop lors de notre première station. Il avait été repris à Troïtsko-Sauskaïa, et c'est le commandant et le ozargoutchi qui nous le renvoyaient. Un petit miroir donné au Mongol, pour sa peine, tira de sa bouche de vives expressions de reconnaissance et des souhaits pleins de cordialité pour notre heureux voyage.

Accompagné de l'inspecteur du bagage et de l'interprète, je fis une visite au bitketchi et au toussoulaktchi. Nous fûmes très bien reçus, surtout par le dernier qui m'appela son jeune frère, et c'est un témoignage de la politesse la plus flatteuse que connaissent les Mongols. Il nous dit avec une évidente satisfaction que notre mission était la cinquième qu'il accompagnait. Sa tente était plus élégante que ne le sont ordinairement celles des Chinois. Il était assis sur un tapis de feutre, entouré de lamas et de Mongols d'un rang inférieur, et semblait entendre avec plaisir l'expression de nos remercîmens. Dans le cours de la conversation il me décrivit avec soin le caractère de chacun de nos conducteurs chinois. Il me dépeignit le bitketchi comme un homme faible de corps et d'âme,

inhabile et affairé, et n'ayant acquis son office qu'à force de dépenses et dans l'espoir de s'enrichir. Le boschko avait déjà mis en action son véritable caractère. Quant à ses nerbas ou serviteurs, ils avaient également quitté Péking pour accompagner la mission, dans des vues d'intérêt. Les serviteurs de cette classe sont libres en Chine, et sont attachés à tous les gens en place, aux ministres même, sans aucun salaire, ou du moins moyennant un salaire très faible. Ils s'arrangent de manière à s'entremettre dans toutes les affaires de leurs maîtres, se font les protecteurs ou les adversaires des gens qui ont besoin d'eux, exercent une grande influence sur la décision des procès, et dans toutes les occasions savent réaliser de grands bénéfices tant pour eux que pour leurs maîtres. Quand une accusation est portée devant un mandarin, la première chose que l'on fait est de tâter ses serviteurs.

Après une visite d'une heure, nous revînmes à nos tentes, et j'étais à peine dans la mienne, quand le dzanghin vint me prier d'employer mon autorité pour empêcher les étudians de pêcher. Je m'empressai de faire droit au désir des Mongols qui regardent le poisson comme sacré, pas suite de leur croyance à la métempsycose.

Le 4 septembre, la nuit ayant été assez douce, nous partîmes à neuf heures du matin. Nous ve-

nions de quitter notre campement, quand quelques femmes mongoles, dont le devoir est de se mêler des affaires domestiques, vinrent plier quatre kibitkas qui leur appartenaient. Il leur fallut peu de temps pour cela; ensuite elles chargèrent les chameaux et se retirèrent. Pendant tout le voyage, les kibitkas de nos guides étaient préparés d'avance, mais on empruntait les nôtres aux habitans du voisinage, aux plus pauvres généralement, car les riches trouvaient toujours moyen de se soustraire à ces réquisitions.

Nous gravîmes avec beaucoup de difficulté une montagne rapide et sablonneuse, située à une werste de notre station. Celles que nous laissions à droite de l'Iro avaient toutes l'apparence d'une immense muraille crénelée, les sommets montant tous en pyramides. Un des côtés de la montagne s'étend comme un rempart presque jusqu'au passage de l'Iro. Nous apercevions dans l'ouest des montagnes d'un bleu foncé, derrière lesquelles coule l'Orchon, à la distance de vingt werstes environ de notre route.

La plaine, vaste et où ondulent des collines, abondait en riches pâturages; en plusieurs endroits croissaient l'ail et le lin sauvages. Ce dernier ressemble beaucoup au lin cultivé, mais il en diffère en ce qu'il pousse tous les ans une nouvelle tige de sa racine; il a un goût d'herbe, un peu salé et

amer, son jus et l'eau que l'on en distille sont très efficaces pour la guérison des blessures. Le lin sauvage vient dans toutes les parties non cultivées des montagnes de la Sibérie.

Il faisait aussi chaud dans le jour qu'au milieu de l'été; car les hautes montagnes empêchent le vent de rafraîchir l'atmosphère. Nos chameaux qui commençaient à se faire à la fatigue, allaient beaucoup mieux qu'au commencement du voyage. Idam nous accompagnait comme à l'ordinaire pendant sept werstes, et ensuite allait en avant pour préparer nos logemens de la nuit; nous fûmes deux fois obligés de gravir des montagnes et de redescendre dans la plaine. Notre route était au sud; après avoir traversé l'étroite vallée de Manghirtou (ail sauvage) qui s'étend de l'est à l'ouest à une distance considérable, nous quittâmes la route pour entrer dans les hauteurs de Manghirtou. Quand je demandai pourquoi il n'y avait pas de chemin battu, on me répondit que ce chemin était pris seulement par les gens au service du gouvernement; et encore y avait-il routes d'hiver, de printemps, d'été et d'automne: c'est cette dernière que nous suivions.

On a fixé des routes diverses pour qu'en toute saison les chevaux trouvent un pâturage frais. Nous ne vîmes point de nomades dans la plaine, parce qu'elle manque d'eau. Les Mongols des environs

l'habitent en hiver, et y trouvent d'abondantes pâtures. Les montagnes qui l'environnent les y garantissent du froid, et ils se procurent de l'eau en faisant fondre de la neige.

Après une marche de vingt werstes nous atteignîmes une éminence au sommet de laquelle est une immense pierre. Sur la droite s'élève le mont *Narin-Koundou* dont le sommet et la base sont couverts de hauts pins. Le paysage de ces contrées est en général très pittoresque. A l'ouest, près de l'embouchure du Selby, qui se jette dans l'Orchon, le mont *Mingadara* (qui surpasse mille) se dresse dans les nues. On dit qu'aux environs de cette montagne sont un grand nombre de temples de pierre, dans le plus grand desquels quatre mille lamas se réunissent à l'époque de leurs assemblées solennelles.

Nous descendîmes, par un sentier étroit qui était très difficile pour nos transports, dans un défilé bien plus étroit encore où le *robinia pygmea* croît en abondance. On y sème beaucoup de millet qui était déjà récolté. Après avoir traversé ce défilé nous tournâmes à gauche sur une petite éminence d'un roc verdâtre, et gagnâmes la rive droite de la Schara; nous fîmes halte en cet endroit qui est entouré de montagnes. Il était alors quatre heures de l'après-midi, et là, après un trajet de trente werstes, nous trouvâmes quatre excellens kibitkas, qu'on nous avait préparés. Celui de l'archiman-

drite et le mien étaient tendus en nankin avec une bordure de couleur; un tapis de feutre couvrait la terre; nous étions redevables de ces attentions à Idam, qui avait fait faire du thé pour les Cosaques; ce thé était de l'espèce que l'on nomme *thé brique.*

Les Mongols et la plupart des nomades de l'Asie centrale font usage de ce thé, qui leur sert à la fois de boisson et d'aliment. Les Chinois en font un grand commerce, mais ils n'en consomment jamais. Dans les manufactures de thé qui sont pour la plupart dans le gouvernement chinois de Fokien, les feuilles sèches, sales et endommagées sont mises de côté ainsi que les tiges, puis on les mélange en une substance glutineuse que l'on presse dans des moules et que l'on fait sécher dans des fours. On appelle le thé ainsi préparé, à cause de la forme qu'on lui donne, *thé brique.*

Les Mongols, les Bouriates, les habitans de la Sibérie, au-delà du lac Baïkal et les Kalmouks, prennent un morceau de ce thé, le pilent dans un mortier fait exprès, et jettent la poudre dans un vase de fonte plein d'eau bouillante, qu'ils laissent long-temps sur le feu; ils y ajoutent un peu de sel et de lait et quelquefois y mêlent de la farine frite dans l'huile. Ce thé ou bouillon est connu sous le nom de *satouran.* J'ai bu du thé brique préparé de deux manières, et je l'ai trouvé assez agréable, ou très nourrissant pour le moins. Tout dépend de

l'habileté et de la propreté du préparateur. Ce thé brique remplace aussi l'argent dans les transactions de ces peuples, aussi bien qu'en Daourie.

Je fus visité à cette station par le dargouï (commandant de cinq cents hommes), et le kalgatchi (portier) de la cour du koutouktou, qui devait nous accompagner jusqu'à Ourga. Je leur fis servir du thé et de l'eau-de-vie. La commission qu'ils avaient à remplir leur était donnée par le chantsab (grand-maître), qui dirige les biens et les affaires temporelles du Gheghen-Koutouktou. On dit que l'empereur de la Chine donne au chantsab un lieu et des prérogatives particulières.

Le 5 septembre, pendant toute la nuit, un fort vent d'ouest avait soufflé, et le matin était froid. Les Mongols qui, avec nos sentinelles étaient chargés de garder nos bagages, allaient et venaient à l'entour durant la nuit, et se faisaient les uns aux autres des signaux au moyen de cris qui ressemblaient aux hurlemens du vent dans les montagnes.

Le sable qui fait le fond de la Schara donne à ses eaux une teinte jaunâtre. Cette rivière, dont la source est dans le mont Tyrghaton, coule droit du sud au nord, puis, tournant subitement à l'ouest, va tomber dans l'Orchon ou Orkhon. Le Kouitoun, qui n'est rien de plus qu'un ruisseau, se joint à la Schara près du lieu où nous étions campés. On ne trouve que du fretin dans la Schara; mais dans

l'Orchon, qui coulait à peu de distance de notre campement, il y a des esturgeons et abondance de saumons et de truites.

Au printemps, quand ces rivières débordent, ces grands poissons entrent dans la Schara. De nombreuses volées de grues, d'oies sauvages et de canards passèrent devant nous.

Les Mongols de ce pays sont riches, autant qu'on en peut juger par leur air indépendant et leurs costumes. Nous vîmes sur le bord opposé de la Schara un grand nombre de kibitkas, des troupeaux de moutons considérables, et beaucoup de chevaux; des buffles vaches, dont le lait est très estimé parmi les Mongols, paissaient près de notre campement.

Les lamas qui n'étaient point employés venaient fréquemment nous voir. On pourrait supposer que ces hommes sont plus éclairés que le peuple, mais j'ai mes raisons pour en douter; ayant prié ces lamas de me lire quelques mots écrits en mongol, ils purent à peine les déchiffrer, tandis que le dzanghin de notre station les lisait couramment. Il est vrai que son poste l'obligeait à savoir écrire, tandis que les lamas se contentent de lire le *Sandjour*, ou livre de prière du Tibet, dont ils connaissent seulement les lettres sans en comprendre un mot.

L'ancien dzarghin de la station, respectable septuagénaire, vint à cheval complimenter le chef de

la mission. Ce vénérable Mongol avait accompagné trois missions précédentes, et se plaignait de ce que l'âge ne lui permît plus d'aller à cheval avec la même activité que dans sa jeunesse. Il enviait extrêmement la longue et épaisse barbe de notre archimandrite, car les Mongols n'ont point de barbe, ou ils en ont du moins très peu. Ils laissent pousser leurs moustaches, et comme les Bouriates et les Kalmouks se rasent presque entièrement la tête, et tressent ce qui leur reste de chevelure pour s'en faire une queue. Je ne saurais dire comme certains voyageurs que cette tresse leur sert pour attacher leurs arcs sur leur tête quand ils ont une rivière à passer à la nage, pour les empêcher d'être mouillés. Il me semble qu'il leur serait très facile d'attacher ces arcs sur leurs épaules ou leur cou.

Le 6 septembre nous quittâmes la station que nous occupions à l'embouchure du Kouitoun. A ma requête, Idam donna aux Mongols l'ordre de réunir nos chevaux de selle et de trait pour toutes les stations suivantes. Les Mongols élèvent très habilement leurs chevaux à tourner rapidement, et l'on reconnaît un bon cavalier à la manière dont il prend un cheval qui est en liberté. Assis ferme sur sa selle, il fait des évolutions très hardies jusqu'à ce qu'il réussisse à jeter le filet sur le cou du cheval, qui met tous ses efforts en œuvre pour l'empêcher d'approcher.

Nous passâmes à gué la Schara, qui a en ce lieu dix toises de large, puis nous traversâmes pendant deux werstes à l'est une prairie qui nous conduisit à une montagne dont la pente était assez douce, et au sommet de laquelle on voyait un amas considérable de pierres. A une werste plus loin, dans le sud, nous descendîmes une côte raide et sablonneuse sur la rive gauche de la Schara. La plaine était couverte d'herbe haute et épaisse, et de bouquets d'ormeaux; çà et là on voyait des meules de foin, le sol était sablonneux. Nous fîmes ensuite sept werstes en longeant la base d'une haute montagne qui s'élevait à main droite, en partie à travers un bois de pins qui couvrait la montagne jusqu'à son sommet, et lui a fait donner le nom de Kousoul-Narassou (forêt de pins). Après cela, nous approchâmes d'un temple mongol situé près de la route, au pied du mont Gountousambou; au sommet est un soubourgan ou bounka dont la couleur blanche attire l'attention du voyageur.

Un soubourgan est une espèce de chapelle érigée par des personnes riches pour l'expiation de leurs péchés, et dans l'espoir d'une récompense future. Elle est construite de bois ou de pierre, en forme pyramidale, et n'a qu'une petite ouverture du côté du sud. Lors de la consécration d'un soubourgan, on jette dans l'intérieur quelques centaines de petits cônes de terre glaise, nommés en mongol *tsatsa*,

que l'on regarde comme les images symboliques des personnes déifiées.

Ces tsatsas devraient à la rigueur être composés de neuf sortes de matières précieuses, telles que l'or, l'argent, les diamans, les perles, etc.; mais comme peu de personnes sont en état de sacrifier des objets si précieux, on se contente d'en mélanger une petite quantité avec de la terre glaise que l'on pétrit en petites figures et sur lesquelles on dit des prières spéciales. Pour donner au soubourgan une efficacité parfaite, il n'y faut pas jeter moins de cent tsatsas. Toutefois le nombre de ces dons varie suivant les bonnes dispositions, la fortune et la dévotion des fondateurs. Les Mongols témoignent un grand respect pour ces chapelles; tout homme qui passe devant un de ces monumens doit s'arrêter, se prosterner trois fois, faire trois fois le tour de la chapelle, et y jeter quelque chose en offrande, ne fût-ce qu'une boucle de ses cheveux ou un copeau de bois.

Le temple situé sur les bords de la Schara est de bois, peint en blanc à l'extérieur, avec un toit rouge. Dans l'intérieur quelques cierges parfumés du Tibet, d'une couleur foncée, composés d'écorce d'arbre et de musc, brûlaient devant les idoles. Deux lamas qui lisaient le sandjour étaient tellement absorbés dans la méditation qu'ils ne daignèrent pas nous regarder.

En quittant ce temple nous fîmes deux werstes à travers une prairie et passâmes à gué la Schara, et quand nous fûmes sur la rive droite, nous continuâmes notre marche par une route douce et unie. A notre gauche s'étendaient des rochers et une rivière coulait sur notre droite. Nous aperçûmes dans la prairie des tentes de Mongols nomades. La plaine était de temps à autre coupée par de petites collines, et le sol était extrêmement pierreux. Tout attestait que la main de l'homme n'avait jamais été employée à perfectionner cette route.

A mi-chemin, nous rencontrâmes une troupe de Mongols qui allaient d'Ourga à Kiakhta avec une grande quantité de sucre candi, appartenant à un marchand chinois établi à Kiakhta. Cette petite caravane consistait en seize charrettes, traînées chacune par un bœuf. Un peu au-delà sur le bord de la Schara, nous vîmes la tente d'un de ces négocians chinois qui parcourent la Mongolie, échangeant dans les steppes leurs marchandises contre des bœufs et des moutons qu'ils vont vendre en Chine. Ce sont les colporteurs du pays.

Du mont Ourmouktou, que nous avions à gauche, et au pied duquel est la station d'hiver, nous descendîmes dans la plaine que traverse la Schara; quelques saules y croissent, et l'herbe y est épaisse et haute.

Après avoir encore passé à gué la Schara près du

mont Keretou et pris la direction de l'est, la mission arriva à quatre heures de l'après-midi à la station d'Ourmenktoui; elle se trouve sur la rive gauche, qui est très raboteuse. Nous avions fait dans ce jour vingt-cinq werstes.

Dans la soirée, le dzanghin qui nous avait accompagné jusqu'ici prit congé de nous. Un dzanghin, un koundoui et quatre soldats envoyés par les quatre khans [1] sont placés à chaque station. Quand ils font bien leur devoir, ils restent plusieurs années dans ce poste avec leurs familles et leurs troupeaux. Chaque station doit être pourvue de huit chevaux et de quatre chameaux, pour l'usage des personnes qui voyagent par ordre du gouvernement. Les khans les plus voisins de la route doivent fournir les hommes, et ceux qui en sont éloignés pourvoient à leur entretien, et donnent aussi les chevaux et les chameaux ou une somme équivalente.

La température changea si subitement, qu'à huit heures du matin le thermomètre était à cinq degrés seulement au-dessus de zéro. Quelques Mongols vinrent à nous. Ils étaient vêtus de peaux de mouton, et portaient pour coiffure un bonnet bordé de peau de mouton blanche.

Le 7 septembre, il gela pendant la nuit. Plu-

[1] Les Mongols se divisent en plusieurs aimaks ou tribus : la plus considérable est celle des Kalkas; elle se subdivise en quatre khans qui ont différentes dénominations.

sieurs de nos Cosaques avaient des rhumes violens qu'ils avaient pris en traversant l'Iro; mais il faut remarquer que les gens du peuple en Sibérie affaiblissent leur constitution, primitivement très robuste, par un usage immodéré du thé en brique qu'ils boivent trois fois par jour et même plus souvent.

Nous partîmes, et après avoir fait un mille et demi dans la plaine de la Schara, nous montâmes une branche du mont Banghi, connu sous le nom de *Koussouktou* (bois de bouleaux). Ensuite un étroit défilé qui conduisait à sept werstes de la station, nous mena à la plaine de Tsaïdam (saline) que l'on nomme ainsi à cause du sel qui s'élève en efflorescence à la surface de la terre dans ces solitudes. La plaine de Tsaïdam s'étend jusqu'à la Baïngol (riche rivière) qui coule d'est en ouest, et tombe dans le Schara sur sa rive droite. La Baïngol prend sa source au pied de hautes montagnes. A notre gauche, vers le sud-est, nous vîmes pour la première fois le mont Mangataï (à pic) dont la partie qui fait face à l'ouest s'appelle *Toumouktée* (agitée par les orages). Les ravins de Mangataï sont habités par des chèvres sauvages, des cerfs, des renards et des chats sauvages que l'on nomme en mongol *Manoul*. On y voit rarement des ours. Les sommets des montagnes sont couverts de bouleaux.

Après avoir fait huit werstes dans cette plaine,

nous traversâmes la partie inférieure du mont Oundour-Oulan (éminence rouge), et au bout de cinq werstes que nous parcourûmes dans la direction du sud par un chemin uni, nous arrivâmes sur les bords de la Baïngol que nous passâmes à gué, puis nous campâmes après une journée de vingt werstes.

Une foule de Mongols entoura bientôt nos équipages. Les bandes de fer de nos roues attiraient par-dessus toute chose leur attention. Les charrettes mongoles ont ordinairement deux roues qui tournent avec l'essieu. La roue est composée de deux morceaux de bois équarri attachés ensemble en forme de croix, et les intervalles sont remplis de coins arrondis au lieu de jantes. L'essieu est fixé au centre de manière à ne pas dépasser les roues.

De l'Oundour-Oulan, une vallée étroite s'étend vers l'ouest, le long de la Baingol, presque jusqu'à l'Orchon. Cette vallée est terminée au sud par la chaîne de Toumoukei, et au nord-ouest par d'autres montagnes qui ne sont pas si hautes, mais presque à pic. Près de la station, et sur le bord opposé de la Baingol, étaient vingt tentes environ. D'immenses troupeaux de moutons gras et des chevaux nombreux témoignaient de la richesse des habitans et de la fertilité du sol de ces steppes. La station est située au pied du Toumoukei, sur le bord du Baingol. Voyant une plaine couverte d'ex-

cellens pâturages, nous aurions désiré y faire halte pour un jour, afin que nos chameaux pussent se remettre de leurs fatigues; mais les conducteurs chinois, qui avaient hâte d'arriver à Ourga, s'y refusèrent.

Le 8 septembre, nous dirigeant vers le sud, nous montâmes lentement la chaîne de Toumoukei. Une source d'eau fraîche et pure sort de cette montagne, tombe en murmurant sur les pierres, et disparaît sous terre, à une courte distance de la Baingol, avec laquelle elle a probablement une communication souterraine. Cette montagne est de granit rouge, dont d'énormes blocs détachés sont épars sur la pente. Le sommet et les ravins sont couverts de bouleaux et de grands groseillers rouges qui étaient encore couverts de fruits, bien que l'automne fût très avancé.

Quand nous eûmes atteint le sommet de la montagne qui est couronné par un obo de pierre colossal, nous descendîmes par une pente rapide dans les défilés du Toumoukei qui sont voisins de la Khara. Les plaines à travers lesquelles coulent l'Iro, la Schava et la Khara, se ressemblent, bornées par deux montagnes, et elles s'ouvrent invariablement sur la rive droite de la rivière. La plaine où passe la Khara abonde en pâturages excellens. Après avoir fait trois werstes par un chemin battu, nous tournâmes à l'est et montâmes une petite éminence

après laquelle nous eûmes à faire deux werstes dans un défilé très étroit, avec des montagnes énormes à notre droite, et à gauche de grands rochers qui se dressaient au-dessus de nos têtes. Nos guides mongols avaient été en avant avec le bagage, et nous ignorions de quel côté il fallait se diriger. Nous n'avions rien autre chose pour nous guider que les traces des pieds des chameaux sur l'herbe. Un sentier étroit que nous gravîmes avec quelque peine, nous conduisit à une éminence où se divisent les hauteurs de *Schara-Koutoul.* Là nous remarquâmes un petit bouquet de trembles et de bouleaux ainsi que plusieurs grands groseilliers. Au loin, dans l'est, était une plaine sans bornes, couverte de montagnes arides dont les cimes élevées et bleuâtres ressemblaient à la mer dans l'orage. Une pente dangereuse nous mena au sud-est dans une plaine, où nous fîmes cinq werstes, et nous entrâmes alors dans les marais de la Khara, qui forme plusieurs bras et des îles. Tout-à-fait vis-à-vis la station, nous eûmes à traverser la rivière à un gué que nous indiquèrent quelques Mongols que nous rencontrâmes. Cette station est voisine du mont Kokoutcholo (pierre bleue), situé au sud-ouest.

La Khara (noire) est une rivière beaucoup plus considérable que la Schara. Son eau paraît noire, à cause de son fond de pierre et de sa grande pro-

fondeur. Elle coule d'est en ouest par une plaine large et verdoyante, et des montagnes s'élèvent sur ses bords. Ces deux rivières tombent dans l'Orchon. Il y a peu de nomades dans le voisinage, et l'état pluvieux de l'atmosphère fit que nous n'eûmes pas beaucoup de visiteurs. Le dzanghin et le koundoui de la station, seulement, vinrent nous trouver le soir, comme le voulait leur office. Ils portaient des habits rouges avec des boutonnières jaunes. Les manteaux à manches sont d'un usage général parmi les Mongols. Quand ils sortent, surtout si c'est pour leurs affaires, ils ne manquent jamais d'attacher leurs manteaux à leurs selles, comme notre cavalerie, même par le beau temps, et quelle que soit la distance.

Le 9 septembre nous nous reposâmes. Il avait plu toute la nuit, et le jour était humide et nébuleux. Nous fûmes pour la première fois obligés de faire usage non-seulement de nos quatre kibitkas, mais encore de nos tentes pour garantir le bagage de la pluie.

Le chef de la mission, l'inspecteur des bagages, l'interprète et moi, nous allâmes dans la matinée faire visite à nos conducteurs. Toussoulaktchi était assis au milieu de ses Mongols; un enfant de sept ans, fils du dzanghin de la station lisait l'alphabet mongol près de lui. Ayant appris que ce jour-là les Chinois célébraient la moitié du second mois d'au-

tomne, je leur envoyai, à mon retour, du vin et des fruits secs.

Après dîner nous allâmes dans un marais voisin pour tirer des canards sauvages, et nous pêchâmes ensuite dans la Khara. Ce divertissement, que les Mongols ne connaissent pas, attira beaucoup de spectateurs, et nous eûmes une bonne chasse, mais le Toussoulaktchi, zélé croyant dans la métempsycose, vint à nous avec son neveu, et nous pria instamment de rejeter tout notre poisson dans la rivière, ce que nous fîmes pour le contenter. Pour expliquer cette circonstance, il faut savoir que la foi de Bouddha compte dix péchés mortels ou *actions noires* que l'on divise ainsi : *Péchés du corps :* meurtre, vol, fornication. *Péchés de la parole :* mensonge, calomnie, expressions indécentes, menaces. *Péchés de l'âme :* vengeance, envie, déviations de la vraie foi.

Les dix vertus suprêmes ou *actions blanches*, se composent du contraire de ces péchés. Ce n'est pas l'homicide seulement qu'ils regardent comme le péché le plus grave; mais, en conséquence de leur croyance dans la transmigration des âmes, c'est un péché de tuer l'animal le plus insignifiant.

Un lama ou un Mongol pieux ne privera jamais un insecte de la vie; néanmoins ils ont la permission de manger les animaux tués par d'autres mains que les leurs, probablement parce que les steppes était

en grande partie impropres au labour, elles ne fournissent aux habitans que la nourriture animale. Telle est la raison qui fait que les Mongols s'interdisent la chasse, la pêche, et saisissent toute occasion de sauver la vie à un animal. Le voyageur Bell rapporte à ce sujet l'anecdote suivante.

« Marchant un jour, dit-il, à Selenghinsk, sur les bords de la Selenga, je remarquai au milieu de quelques jeunes garçons qui pêchaient, un vieillard dont l'apparence et le costume me surprirent. Il acheta tout le poisson qu'ils avaient pris et le rejeta d'un air de gravité dans la rivière. Je voulais entrer dès lors en conversation avec lui, mais il était si occupé qu'il ne fit aucune attention à ce que je lui dis. Je le reconnus immédiatement pour être un brahmine indien, à son costume et à la raie couleur de safran qui lui traversait le front. Il était venu en ce pays avec quelques-uns de ses compatriotes en conséquence d'un vœu, pour offrir ses respects au koutouktou. Ce brahmine, qui avait environ soixante-dix ans, parut très heureux d'avoir pu rendre ces poissons à la liberté. Il parlait un peu russe et portugais; il me dit ensuite qu'il avait agi par un motif religieux; car il était possible que les âmes de quelques-uns de ses amis et de ses parens eussent passé dans le corps de ces poissons, et qu'il regardait comme de son devoir de les sauver de la mort; d'autant plus que sa re-

ligion lui défendait de tuer aucun animal ou de manger sa chair. Les brahmines ne vivent que de végétaux. »

Pour revenir à la station, il y avait à parcourir un trajet d'une werste, par un chemin coupé de ruisseaux et de marais, c'est pourquoi Idam m'offrit son cheval. Sa selle fabriquée dans le pays des Solons, sur les bords de l'Amour, et dont il était très fier, me parut extrêmement incommode, car les lanières qui supportent les étriers chinois et mongols sont si courtes, qu'un Européen ne peut s'en servir. Les chevaux de cette station étaient grands et bien nourris. A notre retour nous vîmes une femme mongole qui trayait une jument. Les Mongols comme les Baschkyrs, les Kalmouks et les Khirghis boivent le lait de jument et de chamelle. Bergman dit que l'usage excessif du lait de jument amène des maux d'yeux.

Sur le soir, plusieurs Mongols, attirés par le chant des Cosaques, se réunirent dans notre camp; nos guides même les écoutaient avec plaisir, et il était évident que la musique était à leur goût. Nous fûmes ensuite visités par un lama remarquable par sa haute stature. Il nous examina ainsi que nos effets avec une grande curiosité, et nous apprit que la mortalité qui avait régné parmi les bestiaux dans le printemps de 1820 avait été si fatale, par suite de la mauvaise qualité des fourrages, que

plusieurs propriétaires de terres qui possédaient deux cents bêtes de bétail, en avaient actuellement à peine cinq. C'est pour cette raison que les habitans des steppes étaient alors dans une telle détresse pour se nourrir. Quand ils ont beaucoup de vaches et de moutons, ils vivent de leur chair, autrement ils se contentent de lait et de fromage sec (*bissalak* et *kourout*). Ils consomment également une espèce de millet (*scharabonda*). Pour se donner du ton ils boivent, mais dans l'été seulement, une espèce d'eau-de-vie qu'ils tirent du lait. Ils se plaignent de ce qu'en hiver leurs kibitkas ne sont pas des abris suffisans contre l'inclémence de la saison; et ils sont obligés d'envelopper leurs enfans dans des fourrures de peaux de mouton. Ils fabriquent une espèce de feutre pour les usages domestiques, avec la laine de leurs moutons et des cordes de crin. C'est pour se procurer cet objet qu'ils coupent à leurs poulains la crinière dans la première année, et l'enlèvent ensuite chaque printemps aux chevaux, ne la laissant intacte qu'aux jumens et aux étalons. Ces crinières courtes donnent une apparence majestueuse à un cheval bien fait. On ne trouve parmi les Mongols de ces pays ni métiers ni manufactures. Les habitans des bords de la Schara tirent leur bois de charpente des montagnes de Toumoukei et Mangatai, et les habitans sont plutôt pauvres qu'aisés; car dans la matinée

un jeune homme de vingt ans était venu nous demander l'aumône. Nous lui donnâmes du pain et du thé en brique. Il s'était aussi adressé au bitketchi qui le chassa avec des coups. On trouve chez un Mantchou la même insensibilité que chez les Chinois, et nous avons vu ces derniers traiter les Mongols avec une extrême hauteur.

Le 10 septembre, nous laissâmes sur la rive droite de la Khara, le mont Mangataï, à l'est duquel s'élève le Doulochi, montagne isolée dont le sommet a, comme celui du Mont-Blanc, la forme d'une bosse de chameau. Plus loin dans l'est nous aperçûmes le mont Memdal, qui est le plus élevé que nous eussions vu encore. Il ressemble au Mongoitou (la montagne des serpens), qui se dresse sur la rive droite de la Tchikoi, au-dessus de la forteresse de Koudarinsk, laquelle appartient aux Russes.

Pendant une werste, à partir de notre station, nous marchâmes le long du pied d'une montagne qui s'étend à l'ouest; nous tournâmes ensuite au sud, remontant la petite rivière de Boro qui tombe dans le Khara. La Boro traverse en plusieurs sinuosités anguleuses une plaine du sud au nord, et ses bords sont chargés d'une herbe abondante et riche. Dans la plaine et sur les éminences voisines, nous vîmes beaucoup de bestiaux et un grand nombre de kibitkas. Les habitans sèment

une bonne quantité de millet, d'orge et de froment; ce dernier avait souffert d'un froid prématuré. Ils arrachent à la racine le millet et les autres grains quand ils sont mûrs, et quelquefois ils les moissonnent. Au lieu de battre le grain, ils le font fouler aux pieds des chevaux. La plaine que le Boro arrose est bien convenable à l'agriculture, le sol est sablonneux et sans grosses pierres. Nous vîmes sur ses bords des grues qui marchaient en bandes, et l'eau était couverte de canards sauvages. Ayant tiré sur ces oiseaux, le bruit de nos coups de feu attira les Mongols qui connaissent mieux les arcs et les flèches.

Dans cette plaine qui s'étend à quinze werstes environ dans le sud, nous rencontrâmes continuellement des réunions de Mongols qui venaient d'adorer le nouveau koutouktou. La manifestation de ce pontife de sept ans a causé une sensation extraordinaire parmi les Kalkhas dévots. Hommes et femmes, vieillards et enfans, richement vêtus, montés sur leurs plus beaux chevaux ou sur leurs chameaux choisis, allaient par foule visiter le miraculeux enfant et recevoir sa bénédiction. Ceux qui avaient joui de ce bonheur revenaient chez eux pleins de joie d'avoir contemplé la face de leur prophète.

Après avoir fait quinze werstes sur une route droite et unie, nous entrâmes dans la vallée de

Dzounmodo (cent arbres) à droite du Boro, au pied du mont Noïn (seigneur). A trois werstes au-delà, nous gagnâmes le mont Manitou (prière) sur le sommet duquel est un obo. A droite, nous aperçûmes les trois montagnes Bain, Djirou, Khé (riche cœur), et à leur gauche, de l'autre côté du Boro nous vîmes le Noïn. Au sud de la montagne nous rencontrâmes une nombreuse caravane de dévots Kalkhas, dont plusieurs avaient été aussi loin que le Tibet pour recevoir le koutouktou régénéré et l'avaient ramené avec sa suite sur leurs chameaux. Les Kalkhas animés d'un zèle pieux avaient réuni plus d'un millier de ces animaux, dont l'air épuisé prouvait combien ils avaient souffert des fatigues d'une route si longue, Un chameau blanc comme la neige et beaucoup plus grand que ceux que nous avions vus jusqu'alors, attira notre attention.

Nous fîmes quatre werstes en avant par une route en pente, et à trois heures et demie nous passâmes le Boro, vis-à-vis la station de Korimtou qui est située sur la rive droite au sud du mont Noïn. Notre journée avait été de vingt-trois werstes.

Au sud-ouest de nos tentes était une montagne qui avait l'apparence d'un immense rempart, et que terminait un rocher raide nommé *Korimtou* (lieu d'arrivée); sur la droite, vers l'ouest, est un ravin traversé par le Boro, qui sort d'un lac du

même nom. Un peu au-delà, à gauche, est le mont Oughemyl sur le sommet duquel est un obo.

Quand nous fûmes arrivés à cette station, quelques membres de la mission attirés par la beauté du soir allèrent faire un tour dans la forêt voisine de Noïn. Idam m'envoya immédiatement un domestique, et il vint bientôt après lui-même pour me prier de dire à mes compatriotes de revenir sur leurs pas, sous prétexte que la forêt était infestée par les ours. J'envoyai après eux un de nos Cosaques, et ils revinrent sur-le-champ. Nous apprîmes dans la suite que personne n'a la permission de pénétrer dans la forêt du mont Noïn. Le kuoun vang et l'amban viennent d'Ourga avec leur suite pour y chasser durant l'automne. Une année ils vont aux environs de Boro, l'année suivante dans les montagnes qui sont au-delà de l'Ourga. Les Mongols qui habitent de ce côté doivent veiller à ce que personne ne chasse dans ces lieux; on ne peut même en approcher. Il n'y avait pas eu de chasse l'automne précédent, parce que les dévots Kalkhas attendaient dans une impatiente ferveur l'apparition de leur koutouktou, et à cette époque le vang avait résolu de chasser au-delà d'Ourga.

L'empereur de la Chine avait quitté Péking pour son palais de l'île de Jého, situé à l'ouest de la grande muraille, dans le sud-est de la Mongolie, afin de se livrer au plaisir de la chasse, et il avait or-

donné à plusieurs des princes tributaires de la Mongolie de chasser sur leurs propres terres, et à d'autres de venir le rejoindre à Jého. Les animaux les plus rares tués dans ces chasses, les sangliers surtout, sont envoyés à l'empereur. On m'a dit qu'aux chasses du vang, cinq cents des meilleurs cavaliers et des plus habiles tireurs d'entre les Kalkhas, se trouvent rassemblés. On rabat tous les animaux dans un seul endroit, et il n'y a que le vang, l'amban et les principaux officiers de leur suite qui aient le droit de les tirer. Il est interdit aux Mongols inférieurs, sous des peines très sévères, de leur lancer une flèche, mais on leur permet quelquefois de poursuivre le gibier qui parvient à s'échapper de l'enclos.

Dans la soirée, le boschko vint voir l'archimandrite, et lui demanda entre autres choses s'il y avait des mandarins en Russie; quel était le rang de l'inspecteur de la mission relativement au bitketchi; s'il appartenait au service civil ou militaire. Il parut très effrayé de ce que la lune, la veille (c'est la moitié du neuvième mois suivant le calendrier chinois), était enveloppée de nuages épais, ce qui est considéré comme un mauvais augure par les superstitieux.

Le 11 septembre nous longeâmes d'abord vers l'ouest le mont Oughemyl, et tournant alors au sud, nous continuâmes notre marche par le ravin

d'Arangata. C'est sur les hauteurs qui l'entourent que l'on chasse les animaux des forêts de Noïn, afin qu'ils soient à la portée du vang; ce dernier chasse à cheval; mais l'amban, à raison de sa mauvaise santé, suit à pied et à une courte distance seulement.

Nous gravîmes le mont Gouradzata, dont le nom signifie *pierre à aiguiser* ou *ardoise*. Nous vîmes en effet une couche d'ardoises même à sa surface. Nous descendîmes alors par une pente très raide dans une vallée étroite et profonde nommée *Goudjikton* (pente d'une montagne). Sur les hauteurs qui entourent la vallée, on voit à droite des bois de bouleaux, et à gauche des pêchers sauvages. Cette vallée monte doucement jusqu'à une montagne nue et pleine de rochers. Nos chameaux eurent beaucoup de peine à se rendre à un torrent nommé *Soussoukton*, sur les bords duquel étaient quelques kibitkas. Il y avait environ quinze werstes entre ce torrent et la station de Korimtou.

Après avoir quitté la route directe qui passe sur le mont Koussountou (bouleaux) parce qu'il était très raide, nous nous tînmes à l'ouest, et fîmes environ cinq werstes le long de ce torrent qui est très vaseux. L'ayant traversé, nous allâmes encore au sud, et il nous fallut beaucoup de temps pour parvenir au sommet du grand Narassotou (montagne du pin), ainsi appelée à cause d'un très grand pin qui cou-

ronne la cime, et est en grande vénération parmi les Mongols. Cet arbre est chargé de morceaux de drap, de rosaires et de semblables offrandes. Sur la pente de la montagne à droite sont de petits bouleaux, et à gauche des pierres pyramidales d'une dimension colossale.

C'est sur cette montagne que toutes les routes des steppes septentrionales des Kalkhas se joignent à celle qui conduit à l'Ourga. Une pente facile nous amena au pied de la montagne. Au bout d'un peu plus de quatre werstes, nous traversâmes de petits lacs et fîmes plus d'une werste encore sur une route unie jusqu'à la station de Kountsal, qui tire son nom du ruisseau qui arrose la plaine. Nous y arrivâmes à trois heures de l'après-midi, et la pluie avait coulé par torrens pendant plusieurs heures. La marche de cette journée avait été de vingt-cinq werstes. La plaine qui s'étend du nord au sud est couverte de riches pâturages que paissaient beaucoup de moutons et de buffles. Le singulier aspect de ces derniers animaux, leur couleur noire et leur poil en touffe, épouvantèrent extrêmement nos chevaux.

Nous continuions à rencontrer des Mongols qui revenaient de l'Ourga. Un lama, âgé de cent ans, si faible qu'il pouvait à peine se tenir à cheval et qu'il s'appuyait sur deux domestiques, nous salua poliment. Les bonnets de plusieurs lamas étaient

rables kibitkas. Plus loin, à l'ouest de notre route, nous vîmes les sommités de hautes montagnes couvertes de pins et de bouleaux dont l'accès est interdit comme pour les autres forêts que nous avions vues. Cette chaîne porte le nom de *Gourban-Ourtou-Nirou* (les trois longues chaînes de montagnes), qui lui a été donné à cause de ses trois principaux défilés, dans lesquels on pousse le gibier quand le vang d'Ourga se livre au plaisir de la chasse. Les forêts de toutes les montagnes d'alentour sont également réservées pour les amusemens de ce gouverneur général du pays de Kalkhas.

Le Bourgoultai, petite rivière qui coule de l'ouest à l'est, prend sa source dans ces montagnes, et, après sa jonction avec la Koui, elle tombe dans la Khara, sur sa rive gauche. Le Bourgoultai coule le long du pied d'une montagne du même nom située sur la rive droite. La prairie était couverte de tentes et de grands troupeaux de moutons et de bœufs. On y voyait peu de chèvres, car ce bétail est celui des gens pauvres.

Nous fîmes plus de cinq werstes au-delà, par une route raboteuse; nous traversâmes la troisième et dernière branche du Kountsal, et descendîmes alors dans la plaine pierreuse du Bourgoultai, à travers laquelle nous eûmes à faire sept werstes jusqu'à la station qui est située près de la rivière dans une grande vallée qu'entourent les montagnes de Narin.

Les chefs de la station, qui vinrent au-devant de nous, désignèrent l'endroit le plus favorable pour passer à gué la rivière. Nous fîmes halte à midi et demi après avoir fait vingt werstes, qui équivalent à quarante *gazar* mongols et au même nombre de *li* chinois environ. Suivant les renseignemens que m'ont donnés des gens instruits sur cette matière, le *li* chinois contient deux cent quatre-vingt-huit brasses russes, et par conséquent vingt-cinq brasses de plus que notre demi-werste. J'avoue que je n'ai pas mesuré cette distance, parce qu'en Chine de pareilles opérations sont très rigoureusement interdites aux étrangers.

Parmi beaucoup d'autres adorateurs du koutouktou, nous rencontrâmes à mi-chemin le lama de l'Ibitsik, dont j'ai déjà parlé. Il revenait de l'Ourga, où il avait été rendre hommage à l'enfant déifié. Dès qu'il fut près de nous, il descendit de cheval, tira de son sein un kadack, dans lequel il enveloppa une petite boîte de papier contenant des gâteaux chinois, et nous les offrit, en nous souhaitant un bon voyage et la bénédiction du koutouktou pour le reste de notre vie. Afin de répondre à sa civilité, je lui présentai un couteau. Cette marque d'attention lui plut beaucoup, et il loua hautement l'intention où il nous voyait de visiter, à notre passage à Ourga, le temple du koutouktou.

Le kadack est un ruban de soie jaune et quelque-

fois gris, orné d'un dessin de la même couleur, long d'un archini ordinairement, et large de cinq *verschoks*. Les Mongols, comme les Tibétains, suspendent ces kadacks devant leurs idoles pour orner les offrandes qu'ils leur font, et pour donner du poids à leurs prières. Les jeunes gens le donnent à leurs anciens comme un témoignage de leur respect et de leur dévouement, et les personnes du même âge les échangent en gage d'amitié. Une grande flèche enveloppée dans un kadack est placée sur le tombeau des parens et des amis, et je me rappelle avoir vu souvent dans les cimetières des villages de la petite Russie de semblables kadacks suspendus aux croix placées sur les tombeaux, mais seulement sur ceux des cosaques non mariés. Chaque kadack doit être béni par un lama, au moyen des prières prescrites, et ce n'est qu'après l'accomplissement de cette cérémonie que le kadack acquiert ses vertus surnaturelles.

Notre boschko me fit un long discours pour me démontrer qu'il ne pouvait se passer d'un bon rasoir, d'une pierre à feu avec son briquet, d'un couvert; mais, par-dessus tout, d'un verre grossissant monté en argent qu'il avait vu dans les mains d'un étudiant qui s'en servait pour faire du feu. Il trouvait cet objet extrêmement commode pour allumer sa pipe quand il serait à cheval. Il fut néanmoins obligé, pour le moment, de se contenter d'un briquet.

Le 13 septembre nous fîmes halte. Pendant la nuit la terre se couvrit de gelée blanche. Je donnai ce jour-là à dîner dans ma tente à nos conducteurs, qui furent très sensibles à cette marque d'amitié. Idam paraissait très pensif, et je remarquai qu'il n'avait pas son bouton à son bonnet. Nous en apprîmes la raison dans la suite.

Un vent violent de l'ouest souffla pendant la nuit, et il n'y avait point de portes à nos kibitkas. Les habitans étaient mal vêtus, et plusieurs d'entre eux se montrèrent dépourvus de sobriété; on voyait bien que nous n'étions pas loin de la ville.

A huit heures du soir quelques sentinelles mongoles chantaient leurs airs nationaux; j'en fis venir deux que je régalai d'eau-de-vie, et pour nous faire plaisir ils continuèrent à chanter en parties. Les airs de leurs chansons sont tous à peu près les mêmes, et généralement plaintifs et harmonieux [1]. Le cheval, l'ami et le compagnon des habitans des steppes joue dans ces chansons un rôle important.

«Dans cette vaste plaine on amena un coursier couleur de crême, prompt comme une flèche, l'ornement du troupeau et la gloire de tout le Kout-

[1] Les chansons des anciens Soungars avaient, dit-on, la même teinte de tristesse. Lorsque, dans le calme de la nuit, ils se rangeaient en cercle et se mettaient à chanter, l'auditoire était touché jusqu'aux larmes.

dour, qui commande un koutchoun entier de Mongols nomades, campés sur les bords de la Selenga près de nos frontières. On pouvait facilement voir qu'il était riche. Sa tente de voyage, très élégante, était portée par plusieurs chameaux. Il avait aussi plusieurs chevaux de selle, et sa femme était assise dans une chaise chinoise tirée par un cheval, suivie d'un cheval de main. Les selles destinées aux femmes mongoles ressemblent à celles dont se servent les hommes, si ce n'est qu'elles sont couvertes d'un beau tapis au lieu de cuir.

Après une marche de deux werstes et demie nous passâmes la Narin; deux werstes au-delà nous commençâmes à monter, et ensuite, descendant doucement, nous arrivâmes sur les bords de la Koui, petite rivière à l'est de la Bourgoultai. La Narin et la Koui sont bordées de prairies vastes et fertiles; sur les rives de cette dernière on voyait de grands troupeaux de buffles, car les habitans de ces pays possèdent un grand nombre de ces bestiaux.

Nous fîmes six werstes au pied de hautes montagnes, en remontant l'Arachan, rivière qui va du sud au nord se jeter dans Koui à l'est. Pendant long-temps la pluie tomba sans cesse accompagnée d'un vent de nord violent. Une neige à demi fondue obstruait le chemin, et les chameaux glissaient et s'abattaient sous leurs fardeaux. Nous arrivâmes

enfin à deux heures de l'après-midi à la station située sur les bords de l'Arachan, nom que les Mongols donnent à toutes les sources minérales et médicinales. Ce même mot est appliqué dans un sens plus élevé aux miraculeuses et saintes fontaines de vie qui arrosent le paradis de Bouddha. Il semble que dans la pensée des dévots le voisinage du koutouktou répand la sainteté sur les eaux des environs.

Une heure après notre arrivée, le boschko partit pour nous devancer à l'Ourga, et informer le vang et l'amban de l'approche de la mission. Avant son départ il vint me voir pour savoir le nombre de nos chevaux et la quantité de nos bagages. La mission se composait de dix personnes, et l'escorte de trente-cinq hommes; nous avions quatre-vingt-quatre chameaux, cent quarante-neuf chevaux et vingt-cinq bœufs pour le transport des bagages.

Quand le boschko nous eût quittés, Idam me fit savoir, par le moyen de l'interprète, qu'il venait de recevoir du vang la nouvelle officielle de la mort de l'empereur de la Chine [1].

Il était mort dans sa soixante-troisième année. Cette nouvelle m'inquiéta beaucoup, car il se pouvait que cet événement empêchât la continuation

[1] Le dernier empereur a reçu, après sa mort, le nom de Joui-ti (*empereur ingénieux*), et les années de son règne ont pris le nom de Kia-khing (*louable félicité*). Ce n'était pas là toutefois son nom comme on l'a supposé en Europe.

creusait profondément. Le bitketchi, pour cette fois seulement, avait pris place dans son chariot chinois. Les chameaux glissaient et tombaient continuellement, et il fallait de grands efforts pour amener les transports au sommet de la montagne.

Là, est un obo colossal élevé par la dévotion des pèlerins qui viennent adorer le koutouktou, avec de petites colonnes de bois et de pierre qui portent des inscriptions en langue tibétaine que les Mongols lamas ne comprenaient pas plus que nous. Il est probable que ces inscriptions contiennent l'oraison mystérieuse, *Om ma ni bat me khom*. Ces hauteurs sont couvertes de mélèzes, de bouleaux et de pins; mais il y avait en ce moment quelques pouces de neige sur la terre. A l'ouest, les pics de Gountou se dressent dans les nuages.

Sur la cime de la montagne, nous rencontrâmes un jeune *drassak* des bords de la Selinga. Il revenait de l'Ourga, où il avait été adorer le koutouktou. Les Mongols de son koutchoun, armés d'arcs et de flèches, l'entouraient, et il était accompagné de sa mère, de ses femmes, de son jeune frère, de ses sœurs, et d'une suite nombreuse; tout le monde était monté sur de beaux chevaux. L'éclat de cette troupe était remarquable, les femmes surtout se distinguaient par leurs vêtemens riches, et la fraîcheur rosée de leur teint. Leurs robes étaient d'un beau satin bleu, leurs coiffures noires, leurs ceintures

de soie brochées d'argent et ornées de larges cornalines, dont les selles même de leurs chevaux étaient couvertes. Ces belles amazones s'approchèrent de nous sans timidité, et daignèrent nous honorer de leur attention. Un drassak est le chef héréditaire d'un koutchoun, ou division qui se compose ordinairement de deux mille familles; ces divisions ne sont pas toutefois également nombreuses. Le drassak s'arrêta, et nous demanda où nous allions, si nous devions rester long-temps à Péking, ce que nous allions y faire, et il termina par des souhaits de bon voyage.

A deux heures de l'après-midi nous nous trouvâmes dans la presque impossibilité de poursuivre notre marche. La descente de la montagne était raide, et les chemins couverts de cailloux que les torrens de pluies avaient apportés d'en-haut. De Gountou à l'Ourga, nous fîmes seize werstes au sud, par une vallée étroite, située entre deux hautes montagnes et arrosée par la Selbi, petite rivière, mais rapide, qu'il nous fallut traverser plusieurs fois à cause de ses nombreuses sinuosités. Elle prend sa source dans les montagnes du nord-est et va rejoindre le Tola à l'Ourga. Nous vîmes sur la route plusieurs tentes, et de grands troupeaux de buffles. Les petits de ces animaux paissaient sur le sommet des rocs les plus élevés. Il était difficile de concevoir comment ils pouvaient y arriver et y tenir

pied. Dans plusieurs endroits des rangées de pins et de mélèzes croissaient en lignes tellement droites, qu'on eût pu croire que c'était une plantation régulière.

A sept werstes de l'Ourga et à droite de la route, est un petit temple, et sur la gauche, dans un étroit ravin, est un autre temple de bois peint en blanc. Deux werstes au-delà de la route, est un très grand temple dans le style de l'architecture tibétaine, et autour duquel s'élèvent des montagnes en forme d'amphithéâtre. Sur le pin le plus élevé, nous vîmes des caractères tibétains d'une dimension colossale, composés de pierres blanches. Nos interprètes mongols nous dirent qu'ils contenaient la prière célèbre dont j'ai parlé précédemment.

Le soleil était déjà couché quand nous arrivâmes dans la maison russe de l'Ourga, qui est située à l'est de la résidence du gheghen-koutouktou, et à deux werstes de la rive droite de la Tola. L'Ourga se compose surtout de kibitkas; mais comme le soir était brumeux, nous ne vîmes cette ville que de trois werstes de distance. Nous avions fait dans cette journée vingt-cinq werstes.

Les sentinelles mongoles armées d'arcs et de flèches, et qui gardaient les portes, en écartaient la foule qui s'y était rassemblée pour voir les voyageurs russes. Notre demeure, comme toutes les habitations de l'Ourga, était entourée de palissades.

Il y avait dans la première cour une tente pour la garde, quatre tentes spacieuses étaient dressées pour nous dans la seconde cour, et en arrière se trouvait une petite maison chinoise composée de deux chambres. Dans une autre cour à droite, on avait préparé la tente au toussoulaktchi, ainsi que deux tentes pareilles à gauche pour le bitketchi et le boschko. La première porte d'entrée était assez large, mais la seconde était si étroite que nos voitures ne pouvaient y passer, et qu'il fut nécessaire, avec la permission des officiers, d'enlever une partie de la palissade : enfin les seize voitures et chariots y entrèrent.

Le boschko Ourghentai vint dans la cour pour recevoir la mission, et dans la soirée Idam et le zakiroktchi Darmadzap, inspecteur de notre maison, vinrent nous visiter; tous ces officiers étaient vêtus de blanc, à cause du deuil actuel.

Séjour de la mission à l'Ourga.

Le 16 septembre le dzargoutchi Hoai vint du maimatchin [1] d'Ourga, chargé des complimens du vang et de l'amban pour l'archimandrite et pour moi, à propos de notre heureuse arrivée. Il était accompagné de deux bitketchis mantchous, membres du tribunal de l'Ourga, et d'un autre fonctionnaire public Hoai, et les deux premiers avaient

[1] Ce mot signifie entrepôt.

des robes de soie d'une teinte bleu foncé, sur laquelle ils portaient une robe blanche de deuil et un magouaztsi, ou demi-pelisse de peau d'agneau, à manches larges et dont la laine était à l'extérieur. Une nombreuse suite de serviteurs accompagnait ces personnages qui causèrent avec nous en mongol à l'aide d'un interprète; et après s'être informés si notre voyage avait été agréable de Kiakhta à l'Ourga; ils nous demandèrent si nous comptions faire un long séjour dans cette ville; je répondis que comme je craignais des retards, et attendu l'époque avancée de l'année, nous ne nous arrêterions pas plus de quatre ou cinq jours. Les dignitaires mantchous ne manquèrent pas de nous dire que leur houang-ti *s'était élevé vers le ciel*. J'exprimai le regret que me causait la mort d'un monarque si vertueux, et l'espoir que les bonnes qualités de son successeur consoleraient le pays. J'appris alors que le vang et l'amban étaient prêts à nous recevoir le lendemain, et je répondis que les membres de la mission ne manqueraient pas à cette audience, non plus que moi qui, en qualité d'inspecteur, avais reçu du gouverneur d'Irkoutk la charge de présenter avec nos respects quelques présens aux autorités de l'Ourga. Le terigoun Kartsagai me demanda immédiatement si ces présens venaient du gouverneur général ou du gouverneur civil, et je répliquai que c'était ce dernier qui les envoyait.

Le dzargoutchi Hoai m'offrit sa tabatière, marque ordinaire de politesse chez les Chinois-Mantchous et les Mongols. Nos gardes furent régalés de thé.

Nous reçûmes ensuite la visite de Tsyrendordji, enfant de treize ans, fils du toussoulaktchi Idam qui avait voyagé avec nous. Ce jeune homme faisait ses études à l'Ourga. Suivant la coutume asiatique, je lui fis cadeau d'un mouchoir de soie et d'une paire de rasoirs, parce que c'était la première fois que je le voyais : ensuite à midi, Idam nous présenta les inspecteurs de la mission, que le vang avait désignés pour tout le temps de notre séjour à l'Ourga. C'étaient le toussoulaktchi Demit et le zakiroktchi Darmadzap.

Ces deux personnes venaient de nous quitter quand le terigoun Kartsagai revint, disant que le vang lui avait donné l'ordre de nous aider à passer le temps agréablement, attendu que nous pourrions nous ennuyer au milieu d'étrangers. Kartsagai était le plus proche parent du vang, et semblait âgé de soixante ans. Ses manières étaient insinuantes, et il ne négligea rien pour gagner ma confiance. J'appris que le vang ayant envoyé un courrier à Péking pour savoir si la mort de l'empereur ne devait pas arrêter la marche de la mission, nous serions forcés d'attendre la décision à l'Ourga.

Dans l'après-midi Kartsagai revint avec Idam et Demit ; ils me demandèrent de quoi se composaient

Quand nous fûmes arrivés à la maison du vang, qui était un très simple bâtiment de bois dans le goût chinois, nous mîmes pied à terre et entrâmes dans la cour. Vingt gardes-du-corps du prince étaient à l'entrée, en robes blanches, sans ceinture et tenant une épée dans la main gauche.

Hoai vint au-devant de nous, et se plaçant à gauche qui est le côté d'honneur en Chine, il introduisit l'archimandrite; je suivis accompagné du bitketchi Tching, et le reste de la compagnie vint après moi. On ouvrit alors les portes principales, et nous pûmes voir les équipages du vang et ses chaises à porteurs. La maison tombait de vétusté. Après avoir traversé deux portes que l'on tenait fermées, et une cour au milieu de laquelle coulait une petite rivière ombragée de bouleaux, nous fûmes conduits dans une antichambre peu grande. Des vases de porcelaine et des boîtes vernies étaient sur une table vis-à-vis l'entrée. Cette porte aussi bien que la première était gardée par des soldats. Nous entrâmes alors à droite dans une étroite galerie qui se trouva être la salle d'audience. Un côté de l'appartement était entièrement occupé par une grande fenêtre couverte de papier blanc très mince avec une large bordure, et pas de vitre au milieu. Près de la fenêtre, sur un sofa ordinaire, à côté duquel était une petite table, le vang et l'amban étaient assis les jambes croisées. Ils portaient des demi-pelisses blanches,

bordées de peau d'agneau. Le vang était vers le fond de la chambre, et l'amban plus près de la porte. Je remarquai sur une petite table près de la fenêtre une pendule anglaise qui paraissait n'avoir jamais été montée. L'archimandrite, l'interprète M. Rasghildyef et moi, nous étions en tête. M'adressant alors, à l'aide de l'interprète, au gouverneur de la Mongolie septentrionale, je le complimentai au nom du gouverneur d'Irkoutsk, et en réponse le vang me demanda si le gouverneur était en bonne santé. Je fis ensuite apporter les deux caisses qui contenaient les présens, et suivant l'usage elles furent placées devant le vang et l'amban. Le vang les reçut avec reconnaissance en disant : « La coutume de se faire des présens entre voisins et amis est très ancienne parmi nous ; en conséquence, quand vous retournerez dans votre pays, nous vous donnerons aussi des présens pour le gouverneur d'Irkoutsk. »

Après avoir regardé la liste des noms qui était déposée sur la table, il dit : Celui-ci est le major [1], celui-là le ta-lama [2]. Il nous fit asseoir en face de

[1] C'était mon titre pendant mon voyage en Chine. Les Chinois y ajoutaient le nom *Laoyé*, et les Mongols *Noïn*, qui signifie également *monsieur*. Quant aux autres membres de la mission, ces mots étaient ajoutés à leur nom de baptême, par exemple, *André-Laoyé*, *André-Noïn*.

[2] Ce titre, qui signifie en mongol *chef des prêtres*, était celui de l'archimandrite.

lui dans l'ordre suivant : le dzargoutchi, le bitketchi Tching, l'archimandrite et moi. Les autres membres de la mission furent à leur tour admis ; il leur adressait successivement ces mots : « Voici les khara-lamas (les prêtres noirs ou moines); voilà les étudians. » Et il fit à ces derniers de bonnes recommandations, puis on nous servit une tasse de thé.

J'exprimai alors le désir que nous avions, l'archimandrite et moi, d'offrir au vang et à l'amban quelques objets de fabrique russe qu'ils acceptèrent; et après une réception très bienveillante, nous revînmes par le même chemin et dans le même ordre; mais à travers une foule de spectateurs qui, dans l'intervalle, s'était considérablement grossie.

Une heure après notre retour, le vang envoya à l'archimandrite et à moi dix-sept plats de confitures, trois bouteilles de vin chinois fait avec du riz, et que l'on nomme *schaoussin*, six livres de thé noir, et à chacun de nous deux pièces de soie. Les autres membres de la mission reçurent chacun une pièce de cette même étoffe. Chaque présent portait inscrit le nom de la personne à laquelle il était destiné. Nos cosaques reçurent deux caisses de thé en briques; chaque caisse en contenait trente-six. Conformément à l'usage qui veut que l'on fasse un présent à ceux qui en apportent, je donnai au terigoun et au bitketchi un sabre, un fusil et une peau de maroquin rouge.

Le 18 septembre l'archimandrite ayant envoyé quelques présens au dzargoutchi Hoai, je l'imitai, et notre messager revint avec ses remercîmens et une invitation à dîner pour toute la mission.

En conséquence, à midi nous nous rendîmes dans le maimatchin, quartier des marchands, où demeure le dzargoutchi. Les ecclésiastiques étaient en voiture, les étudians et moi nous étions à cheval. Le quartier des marchands, à quatre werstes environ à l'est de notre maison, est situé sur les bords de la Tola.

La route est inégale et remplie de pierres. Ce maimatchin est beaucoup plus considérable que celui de Kiakhta; ses maisons de bois sont en très mauvais état; mais les boutiques nombreuses sont approvisionnées de marchandises de toutes sortes. Les rues sont larges, mais sales. A mesure que nous avancions la foule nous suivait, malgré les cris de deux officiers de police qui, suivant la coutume des Chinois, chassaient les récalcitrans avec de longs fouets. Le dzargoutchi vint à notre rencontre, nous reçut très poliment, et nous introduisit dans sa maison, ou un large appartement avait été disposé pour la société. La maison est plus petite et moins élégante que celle du dzargoutchi de Kiakhta. Les Mongols qui nous accompagnaient furent placés à une table séparée à l'entrée de l'appartement, hormis le bitketchi et le boschko qui étaient à la nôtre.

Le dzargoutchi nous traita très amicalement, et parut flatté quand je lui dis que son nom était connu dans la capitale de la Russie.

A trois heures, le dîner étant terminé, et après avoir bu une tasse de thé sans sucre, nous prîmes congé du dzargoutchi et d'Idam. Kartsagai et Idam s'agenouillèrent devant lui en se retirant, cérémonie que les Mongols observent à l'égard des officiers chinois. Les Mantchous, les Chinois et les Mongols n'ôtent jamais leurs bonnets, même dans les plus grandes cérémonies. Ils témoignent leur respect en baissant leurs mains par un mouvement presque imperceptible et en courbant le genou. Pour les princes et les généraux, ils s'agenouillent à trois reprises, s'avançant un peu chaque fois. Quant à l'empereur, le salut est répété neuf fois, et ensuite est une complète prosternation.

En revenant, nous vîmes plusieurs tentes récemment dressées, appartenant à des Mongols qui allaient adorer le koutouktou ou que l'on attendait. Un grand nombre de personnages de distinction et de particuliers de la tribu des Kalkhas étaient rassemblés à l'Ourga où ils s'apprêtaient à célébrer de grandes fêtes en l'honneur du koutouktou, quand la mort de l'empereur était venue mettre fin à tous ces préparatifs. Les sujets de l'empereur doivent sans distinction porter le deuil pendant trois mois, et les lamas sont obligés de réciter des prières par-

ticulières pendant quarante-neuf jours en l'honneur du monarque défunt.

Pour donner une idée de la fête que célèbrent les Mongols lors de la manifestation du nouveau koutouktou-gheghen, je rapporterai ici les détails de celle qui eut lieu en 1729 dans l'ancienne ville d'Ourga située sur la Selbi, qui coule dans l'Orkhon.

Le 22 juin à la seconde heure du jour, c'est-à-dire après le coucher du soleil, le temple principal de l'Ourga fut décoré pour la fête; vis-à-vis la porte d'entrée était placée l'idole du Bourkan-Acoucha; à gauche s'élevait un trône orné de pierres précieuses et de riches étoffes; des siéges de bois étaient placés dans le temple pour les lamas. La sœur du koutouktou mort, trois khans mongols, un amban envoyé par l'empereur de la Chine, Young-Tching, portant une plume de paon à son bonnet, le père du nouveau koutouktou, les trois khans des Kalkhas et plusieurs autres Mongols de distinction assistaient à la fête. Le nombre des lamas était d'environ vingt-six mille, et celui du peuple de cent mille environ. Quand les personnages les plus considérables furent réunis dans le temple, deux cents lances avec des fers dorés et ornés de figures de bêtes sauvages en bronze furent apportées et placées sur deux rangs devant la porte, et l'on forma en même temps une ligne de deux

cent Mongols ayant des tambours et de grandes trompettes de cuivre. Quand tout fut prêt, six lamas sortirent du temple, portant dans un fauteuil la sœur du défunt koutouktou, que suivaient le khan, les vangs et toutes les autres personnes de distinction en costumes éclatans. Ce cortége se rendit en silence à la tente du nouveau koutouktou, qui demeurait à une werste du temple avec son père Darkhantchin-Tching-Vang. Une heure après le koutouktou régénéré apparut, conduit par les principaux seigneurs mongols et les vieux lamas, qui le tenaient par la main et sous les bras. Ils le placèrent sur un cheval magnifiquement caparaçonné, dont la bride était tenue d'un côté par un koubilgan, ou prêtre de haut rang, de l'autre par le talama, ou le plus vieux des lamas, neveu du vang Dourchin. Quand le koutouktou sortit de la tente, les lamas chantèrent en son honneur des hymnes accompagnées du son des instrumens, pendant que les nobles et le peuple s'inclinaient profondément et élevaient leurs mains vers le ciel. Le koutouktou se rendit ainsi lentement, à cheval, vers le temple. La sœur de l'ancien koutouktou, que le nouveau appelle également sa sœur, le suivait dans une chaise à porteurs; ensuite venait le doyen des lamas, Hominkhan, envoyé par le dalaï-lama; l'amban chinois, tous les lamas, le vang et les autres Mongols de haut rang. Le peuple marchait des deux côtés.

Dans l'espace clos, devant le temple, étaient six kibitkas ornés au sommet de pointes élevées auxquelles étaient suspendues de riches étoffes de couleurs variées. Les lamas les plus voisins du koutouktou le descendirent de cheval avec le plus grand respect, et le conduisirent dans l'enclos par la porte du sud. Après y être resté une demi-heure, les anciens lamas l'apportèrent dans le temple où sa sœur et tous les grands entrèrent également. L'envoyé du dalaï-lama, escorté des personnes de sa suite, s'assit sur le trône; alors l'amban annonça à haute voix que l'empereur de la Chine ordonnait de rendre au koutoukou les honneurs dus à son rang. Aussitôt ces paroles dites, toute l'assemblée se prosterna trois fois; après quoi on plaça devant l'enfant, sur une table, plusieurs clochettes d'argent dont les lamas font usage dans leurs cérémonies religieuses. On avait eu grand soin de tenir de côté la clochette dont il s'était servi avant sa régénération, afin de voir s'il s'apercevrait qu'elle n'était pas avec les autres. Le koutouktou, après les avoir examinées, dit aux lamas les plus rapprochés de lui : « Pourquoi n'a-t-on pas apporté ma clochette habituelle? » En entendant ces mots, les khans, le vang et les lamas s'écrièrent avec tout le peuple : « C'est bien notre grand-prêtre! c'est notre koutouktou! »

Alors sa sœur vint à lui pour recevoir sa béné-

diction, elle était suivie de l'amban, des principaux lamas, des khans et des chefs mongols. Cette cérémonie terminée, tous se retirèrent, mais le koutouktou resta dans le temple pour donner sa bénédiction aux autres lamas et au peuple.

Le 23 juin, à une heure après minuit, l'amban[1] et les autres grands officiers retournèrent au temple, autour duquel le peuple était déjà réuni. A trois heures après le lever du soleil le koutouktou, conduit par les vieux lamas, arriva et s'assit sur le trône, et l'amban lui offrit les présens de l'empereur. Ils se composaient d'un plateau d'or, pesant trois cents lan (vingt-huit livres environ), au centre duquel étaient enchâssées huit pierres précieuses; sur ce plateau se trouvaient des khadacks pour la valeur de 1000 lan (2000 roubles d'argent) et quatre-vingt-une pièces de drap d'or ou d'argent. Une note écrite sur chacune de ces pièces portait que le prix de la fabrication s'était élevé à 300 lans. Enfin l'amban présenta quatre-vingt-un plats, contenant des confitures et d'autres choses; il offrit tout cela au koutouktou avec le respect le plus profond, en lui adressant toutes les félicitations de son souverain qu'il termina par les paroles suivantes pour solliciter, au nom de l'empereur, les bénédictions du koutouktou: « Grand pontife, toi

[1] M. Klaproth fait connaître que *amban*, en mantchou, signifie *grand de l'empire;* c'est le *ta-jin* chinois.

qui es incorruptible comme l'or, et dont la splendeur égale le lustre des diamans, protége l'empire comme tu as fait pendant la vie de mon père et étends ta faveur et ta protection sur mon règne. »

Le koutouktou accepta le présent et donna sa bénédiction à l'empereur en posant ses deux mains sur la tête de l'amban; il bénit ensuite les lamas et le peuple.

Dans l'après-midi, quatre grandes tentes et une infinité de petites furent dressées à la distance d'une demi-werste du temple, laissant au centre un vaste espace libre pour les lutteurs. Les grandes tentes etaient occupées par les khans et les personnages d'importance. Les combattans, au nombre de deux cent soixante-huit de chaque côté, entrèrent par deux points opposés, et les luttes continuèrent jusqu'au soir. On proclama les noms des vainqueurs et les vaincus furent obligés de se retirer. Il ne restait plus à la fin que trente-cinq vainqueurs.

Le 24 juin, tous les Mongols revinrent au temple pour faire leurs dévotions et adorer le koutouktou, et le 25 juin le drassack Tukhan et le vang Escken offrirent leurs présens au koutouktou; ils consistaient en vaisselle d'or et d'argent, en soie, en khadack et en thé. Des Mongols de toutes les classes étaient également empressés de prouver par des dons leur dévot respect pour le pontife. Un simple Mongol lui donna trois cents chevaux.

Le 27, la lutte recommença et fut continuée jusqu'au 5 juillet; et ce jour-là, il y eut une course de chevaux sur les bords de l'Orchon : la distance à parcourir était de dix-huit werstes. Onze cent dix chevaux coururent à la fois, et cent d'entre eux furent déclarés vainqueurs; alors ils reçurent des noms distingués, et leurs maîtres eurent droit à des présens et à quelques priviléges.

Après trois grandes courses de chevaux au nombre de plus de trois mille qui appartenaient à la tribu des Kalkas, trente-cinq lutteurs victorieux se divisèrent en deux bandes et combattirent, l'une du côté du tuschetu-khan, et l'autre du côté du drassachtu-khan. Ils luttèrent pendant longtemps et les sept triomphateurs furent ramenés à l'Ourga.

Pendant les courses et les luttes, deux ou trois archers mongols tiraient au but, et chacun lançait successivement quatre flèches. Vingt-cinq d'entre eux qui atteignirent trois ou quatre fois le but, furent proclamés les meilleurs tireurs.

Le 8 juillet, tous les Mongols revinrent à l'Ourga. Le lendemain matin, les vingt-cinq archers victorieux tirèrent à l'endroit même où les lutteurs avaient auparavant combattu.

Dans l'après-midi, une tente richement ornée fut dressée près de l'enclos du koutouktou, et on y conduisit le koutouktou en le soutenant sous les

bras. On portait devant lui plusieurs idoles, et on brûlait de l'encens dans des encensoirs d'argent. Quand il fut dans la tente et monté sur son trône, tous les nobles se rendirent aux places qui leur étaient assignées, puis on apporta du thé en brique dans des tasses d'argent, et on le présenta au koutouktou et à sa sœur. Le premier, après l'avoir goûté, le rendit et donna ordre d'en répandre une partie dans chaque théïère. Cet ordre exécuté, une tasse de ce thé fut présenté d'abord au koubilgan et au talama, ensuite à toutes les personnes de distinction. Tout le monde le but avec une grande satisfaction, le regardant comme un breuvage sanctifié et reçu des mains du koutouktou lui-même.

Ensuite les sept lutteurs recommencèrent le combat, qui dura depuis dix heures du matin jusqu'à minuit. Un Mongol, nommé *Babeï Ikedzan* (le fort éléphant), du koutchoun du vang Tsetsen, fut vainqueur en cette occasion. Quand la lutte fut finie, le koutouktou fut conduit à sa demeure avec les mêmes cérémonies.

Le 11 juillet, tous les khans et les autres grands personnages se réunirent dans la demeure du koutouktou, où ils délibérèrent jusqu'au soir sur les noms à donner aux archers et aux lutteurs pour les faire connaître au peuple et conserver leur gloire à la postérité. Le nom de lion fut donné

unanimement au premier lutteur qui portait déjà celui de fort éléphant, et les autres reçurent à leur tour des noms de bêtes sauvages ou d'oiseaux. La personne qui recevait le nom se prosternait d'abord devant le koutouktou, et s'inclinait ensuite trois fois presque jusqu'à terre devant tous les khans ou vangs, et chacun de ces derniers lui donnait un khadack ou une pièce d'étoffe blanche. Après cette cérémonie le kalgatchi lui faisait faire le tour de l'enclos, en annonçant à haute voix au peuple ses exploits et son nom.

Le premier lutteur reçut pour sa récompense un fusil de chasse, une cuirasse, quinze bœufs et vaches, quinze chevaux, cent moutons, un chameau, mille briques de thé, quelques pièces de satin et plusieurs peaux de renard et de loutre; tous les autres reçurent un présent proportionné à leur force ou à leur agilité. Une fête analogue est célébrée tous les ans par les Mongols, qui se réunissent à cet effet près d'un des obos de leur horde.

Le 19 septembre, le vang, sur ma requête, s'occupa de nos préparatifs de départ, mais Idam ne put me dire quel jour il aurait lieu. J'appris de lui que le vang, l'amban, le dzargoutchi et les bitketchis se réunissaient chaque matin dans le tribunal, vêtus de deuil, pour une cérémonie en mémoire de l'empereur défunt, et qu'il me décrivit de la

manière suivante: un coffre plein de terre est placé dans l'appartement; quand la compagnie est assemblée, on présente à chacun du thé avec du lait dans des tasses d'étain[1], et chacun, en buvant, doit répandre quelques gouttes de ce thé sur la terre qui est dans le coffre, et l'on doit en même temps verser des larmes pour déplorer la mort du souverain. Cétte cérémonie se répète pendant les cent jours de deuil, à moins que le nouvel empereur ne publie un édit pour en abréger la durée.

Idam m'apprit que le tribunal nommé le *Yamoun* est la cour suprême du pays des Kalkhas. Il a la juridiction civile et militaire, et administre la justice. On rend les sentences suivant le code imprimé des lois. Les décisions du tribunal sont soumises à l'approbation du vang et de l'amban, qui exercent les fonctions de commissaire et de procureur-général. Dans le cas ordinaire, l'arrêt est exécuté aussitôt qu'il a été confirmé par le vang; mais les cas d'une plus grande importance sont déférés au tribunal des affaires étrangères à Péking, qui décide en dernière instance. Le châtiment est proportionné à l'offense, et la torture est employée d'une manière très cruelle dans l'instruction; les punitions sont horribles aussi; quelquefois les criminels sont brisés sur la roue, quelquefois écarte-

[1] D'après la coutume chinoise les juges en fonctions peuvent boire du thé et fumer leur pipe sur leurs siéges.

lés; dans d'autres cas on leur tient les pieds dans l'eau bouillante [1].

Le bois que l'on nous donna à l'Ourga était toujours humide, et nous fûmes obligés de le prendre dans cet état, parce que nous n'avions pas même le droit d'en demander. En général, les Chinois nous faisaient sentir que nous voyagions à nos frais. On avait eu grand soin d'insérer cette clause dans la résolution du tribunal des affaires étrangères à Péking. La garde de notre habitation et la fourniture de notre bois de chauffage étaient alternativement à la charge du schabi et des sujets du Touchitou et du Tsetsen-khan, qui sont les plus voisins de l'Ourga.

Les sentinelles nous fatiguaient beaucoup pendant la nuit en frappant l'un contre l'autre deux morceaux de bois, pour annoncer qu'il était temps de relever la garde.

Nous vîmes à l'Ourga une multitude d'oiseaux nommés par les Mongols *oulan-koutchoutou* (becs rouges). M. Pervouchin, qui accompagna la mission en 1807 et 1808, les nomme dans son journal des *choucas* à bec jaune. Leur chant ressemble à celui du rouge-queue.

[1] Ces supplices sont probablement applicables aux Mongols rebelles seulement, car le Code chinois, connu en Europe par l'excellente traduction de sir Georges Staunton, ne prescrit que la bastonnade, l'emprisonnement et les amendes pour crimes ordinaires.

Nous eûmes un exemple de l'honnêteté chinoise. L'interprète du bitketchi allant au maimatchin pour quelque affaire personnelle, offrit à acheter pour nous vingt kin (vingt-neuf livres) de riz. Nous lui donnâmes l'argent suffisant pour faire cette emplette, mais il ne nous rapporta que dix-sept kin; ainsi il avait pris une commission de cinq tchin, ou d'un rouble d'argent environ.

Le 20 septembre nous sortîmes montés sur des chevaux mongols pour voir la ville. J'étais accompagné de deux officiers cosaques, de l'interprète, de trois cosaques, du diacre et de quelques-uns des étudians. Demit, Darmadzap et plusieurs Mongols nous escortaient. Nous visitâmes d'abord les temples et la résidence du koutouktou, qui sont à environ une werste à l'ouest de notre maison. L'enclos était si élevé qu'il nous fut impossible de distinguer le style de l'architecture de ces édifices. Les temples sont au sud et au nord, ils ont des toits peints en vert, et autour du sommet de l'un d'eux est un treillis richement doré. Le koutouktou habite dans l'enclos une tente séparée, suivant la coutume des tribus nomades. A quelque distance des temples, nous vîmes dans le nord un grand bâtiment de bois : c'est l'école dans laquelle les lamas apprennent à leurs élèves à lire dans les livres tibétains et à jouer des instrumens à vent employés pour leurs cérémonies.

Afin de ne pas être importunés, nous avions choisi pour faire cette visite l'heure du dîner, mais malgré cette précaution nous fûmes entourés d'une foule de Mongols qui nous gêna beaucoup. Pour parer à cet inconvénient, le chandzab nous envoya deux de ses kalgatchis.

Derrière l'école, il y a un bâtiment où l'on prépare les mets pour les écoliers des lamas, qui y sont entretenus au nombre de plus de mille et aux frais du koutouktou. Au nord-est du temple nous vîmes plusieurs cabanes dans lesquelles le chandzab réside, et tout à côté le bâtiment où l'on garde le trésor du koutouktou. Il est couvert d'un toit de terre et ressemble à une ferme. Au nord-ouest sont les magasins, et près de la porte, un enclos séparé pour les chevaux, les chameaux, les moutons et les autres animaux offerts au koutouktou. Les temples sont dans une grande place découverte. Devant les portes principales qui font face au sud, est un petit endroit entouré de poteaux et de treillages peints en rouge : c'est là que les lamas font leurs cérémonies, que l'on chante les prières les jours de fête, et que l'on brûle l'encens sur une petite plate-forme de bois placée vers le sud. Sur les côtés du grand espace, sont de petites cours entourées de palissades, et dans chacune desquelles est une grande tente portée par des poutres et couverte de calicot blanc : ce sont les temples particuliers des khans des Kalkhas.

Les habitans de l'Ourga, ecclésiastiques ou laïcs, vivent sous des tentes dont quelques-unes sont ombragées par des saules qui croissent dans les cours. Les rues sont si étroites que deux chevaux peuvent à peine y aller de front.

Sur la rive gauche de la Tola, vis-à-vis les temples, s'élève le haut Khan-Ola [1], ou Mont-Impérial. Sur un de ses côtés sont des inscriptions de dimensions colossales formées de grandes pierres blanches. Elles sont en chinois, en mantchou, et en tibétain, et signifient *joie céleste*, pour exprimer les sentimens qu'éprouvent les Kalkhas lors de la régénération du koutouktou. On a voulu exprimer par la grandeur énorme des lettres l'importance attachée à cet événement. On les distinguait parfaitement du couvent russe. Le sommet de la montagne est couvert de forêts, et dans les fentes des rochers sont placés les kibitkas des gardes qui y sont stationnés pour empêcher qui que ce soit d'approcher du lieu consacré à la vivante idole (le gheghen). Un éternel repos règne dans ces vallées, qui sont habitées par de nombreux troupeaux de chèvres sauvages.

[1] Le Khan-Ola est célèbre chez les Kalkhas pour la grande fête qui y dure trois jours. C'est là qu'on recense la population, que l'on propose les entreprises utiles, et que l'on décide sur les différends des particuliers. Sur le côté sud de la montagne il y a un temple dont la splendeur répond à l'importance de cette assemblée.

En approchant des bois de la Tola, nous vîmes le grand campement du Touchitou-Khan, qui y était arrivé depuis peu de temps. A une courte distance de ce lieu la Velbi mêle ses eaux à celle de la Tola. La plaine est coupée de nombreuses mares vaseuses et de lacs. Près de la résidence du vang, on nous montra l'endroit réservé dans les grandes solennités pour la lutte, le tir à l'arc et les courses de chevaux. L'extérieur de cette demeure, dont la toiture est très simple, n'annonçait en aucune façon l'habitation d'un prince descendant de Genghiskhan, et marié à une princesse chinoise de la famille impériale. La maison est entourée d'une palissade et de hauts bouleaux dont la verdure contraste avec la blancheur du centre. Des ruisseaux d'eau courante ont été détournés de leur source dans les montagnes voisines pour être amenés dans la cour du palais. En général les Chinois aiment à conduire les dons de la nature dans leur ville.

Nous tournâmes ensuite à gauche et, traversant la prairie, passâmes près du jardin du vang, entouré d'une haie, et qui ressemble beaucoup à un potager. Nous y vîmes de petites mares, un puits, des choux, et une vieille maison d'été entourée de saules. Deux beaux chevaux y étaient à paître. En revenant nous passâmes près de la maison qui est la résidence habituelle des ambans de l'Ourga. Elle n'est pas à plus d'une demi-werste de celle du vang, et

est située entre deux bras de la Selby, sur un desquels est un joli pont assez long pour les gens à pied et les cavaliers. En général, les habitations du gouverneur de l'Ourga ressemblent beaucoup à nos fermes.

Une heure après notre retour à la maison, l'archimandrite exprima le désir de profiter du beau temps pour aller faire un tour sur les bords de la Tola avec les autres membres de la mission; mais Tching refusa, alléguant qu'il n'avait pas une permission officielle du vang. Demit fit observer que les gens de Péking étaient extrêmement attachés aux cérémonies. « Nous autres Mongols, dit-il, nous nous adressons en tout temps au vang. » Il entra alors en conversation avec les Chinois sur ce point, et l'entretien se termina pour nous par l'autorisation de sortir.

En conséquence nos cosaques allèrent en ville accompagnés de deux kalgatchis, et nous apprîmes d'eux que le koutouktou reçoit de l'empereur une certaine somme pour défrayer les dépenses de sa table. Les troupeaux de ce pontife sont sacrés; mais il est permis à ceux qui les gardent de prendre la laine et les peaux de ceux des animaux qui meurent naturellement. De son côté, le koutouktou envoie par an un certain nombre fixe de chevaux et de moutons au dalaï-lama et à l'empereur.

Le 21 septembre, dans la matinée, Kartsagai et

Idam vinrent me dire que les fils du vang seraient prêts à me recevoir ce même jour à deux heures. Nous arrivâmes à l'instant précis, et trouvâmes à la principale porte quelques gardes stationnés dans le même ordre que le 17, lors de notre visite au vang. Après avoir traversé deux portes, nous tournâmes à gauche dans une cour longue et étroite qui nous conduisit à l'appartement où les trois fils du vang nous attendaient. Ils étaient vêtus de noir.

Je leur offris mes respects, et comme c'était la première fois que je les voyais, je leur présentai six archines de drap rouge, six archines de casimir bleu, une tabatière avec un médaillon de bronze, deux cuillers d'argent, une paire de ciseaux, un couteau et une fourchette, une paire de mouchettes d'acier, deux paires de bottes brodées de Kasan, deux sacs à tabac en maroquin, deux pots de pommade de senteur, et deux flacons à essence. Une paire de lampes de cristal y fut ajoutée par l'archimandrite.

Les princes acceptèrent nos dons avec une satisfaction très grande, nous firent asseoir vis-à-vis d'eux, et l'on servit du thé sucré qu'ils nous présentèrent. A la fin de notre visite, Kartsagai, qui, en qualité de parent et de tuteur des princes, était présent à la réception, nous montra cinq arquebuses avec leurs fourches, qui étaient suspendues au mur. Elles étaient toutes de manufacture russe, et riche-

ment dorées à la mode des Mongols. Les princes faisaient usage de ces armes quand ils allaient à la chasse des chèvres sauvages.

En revenant nous rencontrâmes une caravane de Boukhariens, composée de quarante chameaux, et qui se rendait, avec du thé brique du maimatchin de l'Ourga, à Ouliassoutai (bois de peupliers), ville au nord-ouest de la Selenga, et au sud des monts Altaï. Demit nous dit que les chameaux parcouraient en quarante journées la route de l'Ourga à Ouliassoutai, et c'est le même espace de temps qu'emploient les marchands chinois à venir de Kalgan à Kiakhta avec des marchandises; mais ils ont des relais de chameaux. Ouliassoutai est la résidence d'un général mantchou qui commande en chef les troupes au pays des Kalkhas. Il y a dans cette ville une forte garnison chinoise et de grands magasins de millet.

A trois heures nous allâmes faire un tour sur les bords de la Tola, au grand chagrin d'un soldat qui nous accompagnait, et qui ne pouvait concevoir quel plaisir nous trouvions à nous promener ainsi. Les Mongols, comme la plupart des Asiatiques, sont habitués à aller à cheval, et n'aiment pas à marcher. Ils regardent même cet exercice comme humiliant.

Après avoir franchi deux petits ponts qui traversent les deux branches de la Selby, qui est très

rapide, nous vîmes au sud la maison de l'amban Beissé, construite avec goût, et à côté une autre maison plus petite, destinée à la résidence des mandarins chinois qui viennent à l'Ourga pour affaires du gouvernement. De petits canaux amènent les eaux de la Selby dans les potagers de ces habitations. C'est la maison de l'amban qui est la plus proche de la Tola, et non loin est un petit étang alimenté par la Selby. Les pâturages environnans étaient couverts de bétail.

Le 23 septembre après dîner nous allâmes faire un tour sur la route qui conduit au maimatchin, près de la maison du Beissé. Nous avions l'intention d'aller jusqu'aux bords de la Tola, mais le Mongol qui nous accompagnait nous dit que cet endroit était très marécageux. Quand nous eûmes dépassé la maison du Beissé, nous montâmes une éminence sur laquelle se trouve un soubourgan, ou pyramide sacrée des disciples de Bouddha, et qui a été élevée par un prince mongol. Le piédestal, dont la forme est carrée, est en pierres non taillées que cimente une composition de paille et de terre glaise. Les murs sont bâtis en briques grises, et l'intérieur est rempli de sables et de pierres. Près du soubourgan nous vîmes un prince de troisième classe qui menait la vie de nomade dans le désert de Gobi. Il était venu à l'Ourga pour présenter son hommage au koutouktou; mais principalement à cause de la

mort de l'empereur. Ce prince portait une robe de drap bleu, et le cheval noir qu'il montait était superbe. Cinq domestiques le suivaient. De cette hauteur nous avions une vue étendue de la Tola et de la ville avec ses temples splendides. Au sud s'élève le mont Khanola. Au nord la ville est garantie des vents froids par une chaîne de hautes montagnes. A l'ouest nous apercevions les maisons du vang et de l'amban, nombre de tentes qui ferment une partie de la ville, de vastes prairies, et dans l'horizon bleu les sommets d'une chaîne de montagnes; à l'est enfin, des plaines et des montagnes, le maimatchin, et dans le lointain des masses de granit à nu. Les nombreuses tentes consacrées à la résidence des fidèles qui venaient adorer le koutouktou, leurs chevaux et leurs chameaux, épars çà et là, donnaient un mouvement extraordinaire à cette ville, qui sans cela a un aspect rude et désolé.

Le climat de l'Ourga est très dur. L'humidité naturelle de ce pays entouré de montagnes où les sources abondent, est encore considérablement augmentée par le voisinage du mont Khanola, dont les sommets la commandent au sud et neutralisent l'influence salutaire des vents chauds. Le froid est si grand que les légumes mêmes souffrent beaucoup de la gelée du matin, ce qui force les habitans de l'Ourga à avoir recours aux jardins potagers de Kiakhta qui approvisionnent aussi les Russes établis

sur la frontière. En revenant le long de la rive gauche de la Selby, nous passâmes près de la résidence d'Alkhai-Koung, chef de la police de l'Ourga; cette habitation est entourée d'une palissade qui renferme quelques magasins et des tentes. Celle des propriétaires était couverte en calicot bleu foncé. Le chef de la police mène les affaires de la ville d'accord avec le chandzab (intendant du palais du koutouktou), parce que la majorité des habitans appartient au clergé, qui n'est soumis qu'à la juridiction du chandzab. On m'a dit que les décisions de ce juge sont tellement souveraines que ni les lamas, ni même le koutouktou n'y interviennent. On porte la population de l'Ourga à sept mille âmes, dont les lamas forment le cinquième.

Le 24 septembre. Enfin le bitketchi et le boschko vinrent nous trouver pour annoncer d'un air triste que le vang, considérant que nous nous rendions au céleste empire en vertu d'un traité inviolable sous la présente dynastie, avait résolu de nous permettre de continuer notre voyage, et que dans le cas où il recevrait des nouvelles de Péking relativement à nous, il aurait le temps de nous les faire connaître en route. Cette nouvelle me fit un plaisir extrême, et je me mis aussitôt en mesure de partir dès le lendemain matin.

Continuation du voyage jusqu'à la frontière sud du pays des Kalkhas.

Le 25 septembre pendant la nuit le thermomètre de Réaumur tomba à six degrés au-dessous de zéro. A huit heures du matin, nous fîmes partir nos bagages, et nous les suivîmes, à notre grande satisfaction, deux heures après.

Afin de jouir du beau temps, nous allâmes à pied jusqu'au soubourgan que j'ai décrit, et nous marchâmes directement à l'est pendant dix werstes, sur la rive gauche de la Tola, où le chemin était très pierreux; nous laissâmes le maimatchin à notre droite. Derrière les jardins potagers, nous aperçûmes quelques toits de bois élevés sur les tombeaux des Chinois morts dans ce pays. Nous traversâmes ensuite la petite rivière Oulutoui, qui coule du nord au sud et se jette dans la Tola. Nos chevaux et nos bestiaux avaient jusqu'alors été au pâturage près de la source de cette rivière, mais ici nous ne voyions que rochers nus. Une chaîne de montagnes s'élevait à gauche, et à droite le majestueux Khanola, situé sur l'autre côté de la Tola, couronnait tout le pays environnant. La Tola se divise en plusieurs branches plus ou moins profondes, et son eau, comme celle de toutes les rivières de montagnes qui coulent sur un fond de pierre, est extrêmement pure et transparente. Nous la passâmes à gué vis-à-vis le mont Bain-d'Jirouka (Riche-Cœur).

Durant le trajet de Kiakhta à l'Ourga, nous pouvions encore nous figurer que nous voyagions dans les provinces frontières russes habitées par les Bouriates, tout le paysage et les productions de la terre étant semblables; mais aux premiers pas que nous fîmes après avoir passé la Tola, nous nous aperçûmes que nous étions dans un autre pays. Nous bûmes un verre de l'eau de cette rivière, et nous entrâmes alors dans les déserts tristes et désolés de la Mongolie.

Depuis la rive droite de la Tola jusqu'à une courte distance de Péking, la route, à l'exception de quelques détours, est dans la direction du sud-est. Notre chemin monta pendant environ quinze werstes au milieu de fragmens de rochers. Nous eûmes à notre droite, sur une longueur de quelques werstes, une des branches du mont Khanola, au sommet de laquelle se dressent des pierres d'une taille colossale. Ces cimes sont couronnées de bouleaux et de très beaux mélèzes; des ruisseaux en grand nombre qui en descendent forment la Koul, petite rivière qui se joint à la Tola. On voyait des troupeaux de buffles qui paissaient sur les terres basses au pied des montagnes. Entre les rives de la Tola et les hauteurs de Valika, nous vîmes sur le bord du chemin de très misérables cabanes, près de la plupart desquelles étaient des filets à prendre les chevaux, des cerceaux et des piquets pour les

tentes, etc. Tous ces articles de bois sont vendus aux habitans du désert de Gobi, où le bois manque totalement.

Arrivée à quinze werstes de la Tola, la caravane en eut cinq à monter pour atteindre le sommet du Nalika. De ce point élevé nous vîmes une plaine étendue dont le sol était composé de petites pierres, et à notre gauche se dressaient des rochers nus entre lesquels coule la Tola. Les Mongols croient que dans un profond abîme qui existe au milieu de cette montagne, sont des trésors immenses d'or et d'argent que des voleurs y ont cachés dans des temps reculés. D'effrayans précipices et des vapeurs nuisibles en défendent l'accès aux plus intrépides des hommes.

A mesure que nous avancions les montagnes paraissaient plus basses et moins escarpées : nous ne rencontrions plus de grandes profondeurs ou d'élévations considérables. Tout semblait annoncer le voisinage de la plaine de Gobi, la plus étendue des plaines de l'Asie centrale.

Après une marche de cinq werstes nous arrivâmes donc, et à quatre heures de l'après-midi, à la station de Nalika, qui est à trente-cinq werstes de l'Ourga. Les habitans de ce district sont très pauvres, si on les compare aux tribus nomades au nord de l'Ourga. Plusieurs enfans coururent après nous pour nous demander l'aumône; cependant de

nombreux troupeaux de chameaux et de moutons gras paissaient près de là.

La station est à gauche de la route près d'un lac. On n'avait préparé que deux tentes pour la mission, mais à ma demande le bitketchi persuada aux kalgatchis qui nous accompagnaient qu'il fallait en dresser une autre pour les étudians. Elles étaient très incommodes, petites et en mauvais état. Un puits d'une archine de profondeur, construit en bois et situé près des tentes, nous fournissait de l'eau fraîche, et l'on allait abreuver les animaux au petit lac : le sol était imprégné de sel en plusieurs endroits.

Le zakirotchi nous quitta ici pour retourner à l'Ourga; il était très grand parleur, et à un moment où nous apercevions le mont Darkan (forgeron), ainsi nommé de ce que Genghiskhan avait autrefois forgé le fer au pied de cette montagne, il me dit qu'il était convaincu que plusieurs souverains de l'Europe descendaient de Genghiskhan, parce qu'il avait régné en Russie. Il est inutile de démontrer l'absurdité de ces conjectures.

Le 26 septembre le thermomètre descendit à cinq degrés au-dessous de zéro pendant la nuit; mais le matin était beau et chaud comme dans l'été. Nous quittâmes notre station à deux heures et fîmes dix werstes sur une plaine çà et là coupée de collines, jusqu'à la haute montagne de Bouroulyn-

dabea (grise), que Lange appelle les *Sept-Montagnes*, et Perwouchin *Bouroum*. Nous vîmes au pied de cette hauteur huit tentes et peu de bétail. Du sommet où se trouve un obo, nous eûmes une vue étendue dans le nord sur la plaine que nous venions de traverser, et au-delà les montagnes bleuâtres de l'Ourga. Un peu plus près à droite, nous distinguions les rochers qui bordent la Tola, et bien loin dans le nord-est la longue chaîne d'Altan-Oulougoui (le berceau d'or), dont les sommets couronnés de neige réfléchissaient les rayons du soleil; au sud était une longue plaine découverte bornée par des montagnes d'une moyenne hauteur.

Après avoir fait seize werstes nous laissâmes à droite de la route, le haut mont Kangai qui ressemble à un énorme tas de petites pierres; de là nous descendîmes dans une vallée arrosée par la Kangai, qui coule dans une pareille à gauche du chemin. Les tentes sont misérables; mais de grands troupeaux de moutons et de chèvres paissaient à l'entour. Partout nous voyions des marais salés à douze werstes au-delà, nous arrivâmes à la station de Gaktsa-Koudouk, après avoir fait dans cette journée quarante werstes. On avait préparé pour la mission trois tentes très vieilles et très mauvaises. Les cosaques se faisaient des cabanes avec les coffres des bagages.

Le 27 septembre nous fîmes halte pour laisser

paître nos chevaux et nos chameaux qui étaient devenus très maigres dans les environs de l'Ourga. L'herbe de cette station était assez bonne, mais il y avait disette d'eau. Nous vîmes beaucoup de chênes dans ces pays, et les habitans sont pauvres; cependant personne ne vint nous demander l'aumône comme à la dernière station.

Le 28 septembre le ciel fut nuageux pendant la plus grande partie du jour, la matinée fut chaude, mais vers midi un fort vent de nord-ouest se leva. Nous étions partis à dix heures. Par suite des pluies abondantes de l'été l'herbe de la plaine était épaisse. Au bout de dix werstes nous trouvâmes un sol graveleux, et là se terminaient les hauteurs que nous avions longées jusqu'ici. Nous ne vîmes plus que deux montagnes, le Bozol (le serviteur) dans le nord-est, et l'Orgoun (le large) dans le sud-ouest, qui formait en quelque sorte le portail par lequel nous entrâmes dans la vaste plaine de Bouldjout qui s'étend plus loin que l'œil ne peut atteindre. A gauche sont les montagnes bleuâtres de Bain-Oulan. Notre conducteur nous dit qu'elles s'étendent au-delà de la rive gauche du Keroulun. Cette rivière prend sa source près de la route que nous suivions, coule au sud entre les montagnes, et ensuite tournant à l'est va tomber dans le Kailar qui lui-même se joint à l'Argoun. A la distance de quinze werstes environ s'élève le Bain-Tsokto (le

riche Tsokto), et à treize werstes au-delà nous gagnâmes le Dzamyn-Chanda (puits sur la route), près duquel il y a plusieurs lacs d'eau salée. Un sel blanc et amer couvre la terre à une grande profondeur, même sur le chemin. Les bestiaux, et les moutons en particulier, s'engraissent beaucoup dans ces pâturages.

Nous avions encore douze werstes à faire sur une route raboteuse couverte de fragmens de quartz et d'autres pierres, avant d'arriver à la station de Djirgantalou (abondance). Une werste avant cette station, le boschko vint à notre rencontre avec un soldat mongol qui nous salua comme le koundoui de l'Ibitsck; il sauta à bas de son cheval, et tomba à genoux en s'écriant : Amour! (paix!) Il nous fit alors plusieurs questions : « Comment les eaux de la Mongolie nous semblaient-elles? c'est-à-dire, comment étaient nos santés? notre voyage avait-il été heureux? » ensuite il remonta à cheval et nous accompagna à la station, où la mission arriva à cinq heures et demie, après avoir fait trente-cinq werstes dans la journée. Cette station, qui est sur la gauche du chemin, tire son nom d'une très haute montagne qui s'élevait à une courte distance devant nos tentes. Une source qui en descend nous fournissait de l'eau, ainsi qu'à nos animaux. Ce lieu appartient au koutchoun de l'amban Beissé.

Le 29 septembre la nuit avait été chaude, mais

au point du jour un fort vent de nord-ouest s'éleva, et il devint très violent pendant le jour. A cette station, comme aux précédentes, les Mongols de garde frappaient des petits bâtons l'un contre l'autre ou chantaient des airs mélancoliques pour montrer qu'ils vieillaient.

En quittant cette station, nous eûmes huit werstes à faire dans un chemin pierreux à travers un étroit ravin. Le mont Djirgantalou restait à notre gauche, et sur le bord des chemins nous avions une petite rivière, ou pour mieux dire une succession de petits étangs où nous tirâmes quelques canards. Nous rencontrions sans cesse des pèlerins qui se rendaient à l'Ourga.

Après avoir passé près de certaines pierres colossales éparses sur les pentes des montagnes ou qui semblent être les ruines d'un ancien édifice, nous arrivâmes à deux rochers très raides, que sépare une très petite distance et que l'on nomme *Oudyn-Ama* (porte ouverte). Plusieurs de nos conducteurs appelaient le rocher de l'ouest *Karanidou* (œil noir) et celui de l'est *Ouchki* (lumière). Au-delà de cette porte nous vîmes un puits d'eau douce et claire.

D'Oudyn-Ama à la station nous eûmes une distance de vingt werstes à parcourir à travers une vaste plaine qui est en général sablonneuse. Un vent violent de nord-est nous couvrait de poussière et d'herbes sèches. La station vers laquelle

nous nous dirigions se nomme *Ghilteghentai* (la brillante), et appartient au koutchoum du djandjoun-bailé (prince de troisième classe) Namdjila, que nous avions vu à l'Ourga le 23 septembre. Son koutchoun se compose de huit somoun (escadrons) dont chacun de cent cinquante soldats.

Le 30 septembre nous fîmes halte, et toute la journée nous fûmes assiégés par les Mongols qui venaient nous demander si nous voulions vendre des peaux de castor, des mardjan (cristaux), etc.; nous répondîmes que nous voyagions pour des affaires du gouvernement et non pour le commerce. Ils nous offraient en échange des peaux d'agneaux tannées et d'autres peaux brutes.

Le 1er octobre nous partîmes à neuf heures du matin, et eûmes d'abord à monter une éminence qui fait partie du mont Bouda, et à trois werstes environ de Ghilteghentai nous rentrâmes dans le grand chemin. De ce lieu nous apercevions, à la distance de cinquante werstes, ce célèbre mont Argan si fameux chez les Mongols, en ce qu'il se rattache à l'histoire de Genghiskhan. Nous fîmes ensuite dix werstes par des montagnes assez rudes, et en descendant vers la vallée de Scharakondouk nous trouvâmes à droite de la route un lac de bonne eau, et à gauche un grand lac salé au pied du mont Erktou.

De cette vallée, qui est à dix werstes de la sta-

tion où nous nous rendions, nous montâmes le Kaldzan, du haut duquel nous voyions de tous côtés la vaste steppe coupée de ravins d'une assez grande profondeur. Quelques huttes étaient éparses sur le bord de la route avec des troupeaux de moutons qui animaient un peu cette plaine déserte.

Sur le sommet du Kaldzan, nous trouvâmes une grande quantité de cornalines, de jaspe, d'agate et d'autres pierres de couleur. De là, nous descendîmes dans une grande plaine où nous vîmes un troupeau de mille moutons au moins qui appartenait à un riche lama; et à deux heures de l'après-midi nous arrivâmes à notre station située dans une vallée riche en pâturages et pleine de lacs d'eau salée.

Nous avions fait dans cette journée de marche vingt-trois werstes. Les Mongols de la station qui avaient été envoyés de différens koutchouns, pour nous servir de guides, attendaient depuis vingt jours notre arrivée. Notre séjour prolongé à l'Ourga les avait conduits à se persuader que nous avions reçu l'ordre de retourner en Russie à cause de la mort de l'empereur. Les politiques du pays regardaient comme un défavorable augure que l'on permît à des étrangers d'entrer dans l'empire, au moment même où le nouvel empereur montait sur le trône.

On nous raconta à cette station les faits merveilleux suivans, qui se rattachent à l'histoire de

Koung-Ming, fameux général chinois, au troisième siècle de notre ère.

Le royaume de Cha, fondé par Liéou-Tchin ou Liéou-Pei, ayant été envahi par l'ennemi, Koung-Ming fit faire une statue de pierre, de grandeur naturelle, qu'il plaça sur la grande route par laquelle devait venir l'armée ennemie. Cette statue tenait dans une main une épée, et dans l'autre un livre dont les feuilles étaient imprégnées de poison. Le général de l'armée ennemie, arrivé en cet endroit et voyant le livre ouvert, se mit à le lire et le trouva intéressant. Comme il portait fréquemment ses doigts à sa bouche, afin de les humecter pour tourner plus aisément les feuillets, il éprouva bientôt les effets du poison. Il essaya alors de se retirer; mais il ne le put, car sa cotte de maille était attirée par le piédestal de pierre d'aimant. Irrité de cela, il prit l'épée qui était dans l'autre main de la statue et l'en frappa. Cette dernière action lui fut plus fatale encore. Le coup ayant fait voler des étincelles, elles enflammèrent les combustibles enfermés dans la statue; l'explosion le tua. Son armée, terrifiée par la mort soudaine de son général, fut obligée de battre en retraite.

Dans une autre occasion, le même Koung-Ming était campé vis-à-vis l'ennemi dont il n'était séparé que par une rivière; comme il avait son camp un peu plus haut en remontant ce courant, il fit pré-

parer des mannequins de grandeur naturelle que l'on mit sur des bateaux éclairés par des torches. Les bateaux descendirent au fil de l'eau vers le camp des ennemis qui, les voyant chargés de soldats, comme ils le croyaient, leur lancèrent plusieurs milliers de flèches de façon qu'ils eurent bientôt vidé leurs carquois. Koung-Ming qui avait prévu ce résultat, traversa la rivière et remporta une victoire complète sur l'ennemi qui ne s'attendait pas à être attaqué.

Le 2 octobre après avoir fait huit werstes sur un chemin uni, nous montâmes au sommet d'une éminence couverte de petites agates et de jaspe. On a, de cette hauteur, une vue étendue de la steppe. Devant nous était le Durkan, semblable à un géant gardien du désert, à sa droite deux petites montagnes isolées, pareilles à des jumelles, et plus loin, dans l'est, les cimes bleues d'autres montagnes.

Nous arrivâmes à midi à la station de Boumbatou, située sur la pente d'une montagne à droite de la route; nous avions fait vingt werstes, et aux deux dernières, en approchant de l'autre station, nous trouvâmes une vallée couverte de marais salés, et où il y a également un profond puits de bonne eau.

A six heures nous reçûmes une visite de notre ami Demit, qui revenait de l'Ourga chez lui, et il avait encore cent soixante-dix werstes à faire. Le

vang voyage ordinairement en palanquin et sa suite est à cheval. Les Mongols nous amenèrent beaucoup de chameaux et de chevaux à changer, car ici les bestiaux sont grands, bien nourris et dans un très bon état : une steppe couverte de pâturages abondans, et où il y a plusieurs parties du sol imprégnées de sel, s'étend d'un côté et de l'autre. Les Mongols qui avaient été envoyés pour accompagner notre expédition, se plaignirent de ce qu'en attendant notre arrivée, il leur avait fallu manger leurs chevaux. Trente hommes avaient entièrement consommé un cheval en deux jours.

Le 3 octobre nous partîmes à sept heures, et commençâmes bientôt à gravir les hauteurs dans lesquelles nous devions passer la nuit. La route était bonne, variée par quelques montagnes basses, et l'herbe avait encore son suc. Après une marche de douze werstes, nous aperçûmes le mont Darkan; et plus de dix werstes faites à travers des défilés nous amenèrent à trois heures et demie à la station de Borokoudjir; le mont Darkan était alors à deux werstes à l'est de notre station. Comme la distance était courte et le temps beau, je me résolus à visiter cette montagne si révérée parmi les Mongols, et je partis à cet effet à six heures, accompagné du moine Israël et d'un officier de cosaques: quand nous eûmes quitté la station, nous marchâmes très difficilement le long des profonds ra-

vins formés par les pluies. Au pied de la montagne et près d'une petite chapelle sont plusieurs tentes qu'habite un riche taidzi (noble nomade) avec sa famille. Nous atteignîmes enfin la cime de la montagne, après avoir passé sur une immense quantité de fragmens aigus de granit.

Le mont Darkan s'étend à une distance considérable du nord au sud, et sa crête supérieure est composée de rochers perpendiculaires de granit rouge entre lesquels croit le *robinia-pygmœa*. Sur la dernière hauteur du côté du sud, au pied de laquelle nous nous trouvions, est un grand obo de pierre, élevé par les Mongols qui viennent en ce lieu chaque été pour célébrer la mémoire de Genghis-khan.

De ce sommet on découvre une plaine sans limites; vers l'est, huit lacs salés; au-delà, dans la même direction, les montagnes bleues du Keroulоun; et à l'ouest une immense contrée couverte d'éminences qui s'élancent en pointes.

Le soleil se coucha pendant que nous étions au sommet de ces rochers, et il fut nécessaire de penser au retour. Il nous fallut un temps considérable pour descendre, car nous étions à tout moment et à chaque pas en danger de tomber dans les précipices avec les pierres qui roulaient sous nos pieds. Dans cette obscurité, tous les objets nous paraissaient si différens, que nous ne pouvions re-

connaître les points que nous avions remarqués, et qui devaient nous servir de guides vers la station. Tout à coup nous entendîmes un coup de fusil et le cri des Cosaques. Nous aperçûmes alors notre méprise, car nous avions fait au moins trois werstes en avant sur la route de Kalgan. Comme il était tard et que nous ne revenions pas, on avait envoyé les Cosaques pour nous chercher, et notre retour causa une grande joie, car on craignait que nous ne fussions tombés dans les précipices du mont Darkan ou sous la dent des loups.

Le 4 octobre nous fîmes halte, et le bitketchi vint de bonne heure engager à dîner les membres de la mission et tous les officiers qui l'accompagnaient. Dans la conversation Idam me dit qu'il n'avait pas visité Péking depuis que le vang de l'Ourga l'avait chargé d'y conduire neuf chevaux blancs qu'il offrait en présent à l'empereur défunt. Le propriétaire des chevaux examine avec le plus grand soin tous ceux qui ont cette destination, et ne choisit que ceux qui sont doux, non farouches et dont l'allure est facile et rapide. On dit que Kia-King tomba un jour de cheval à Yého. Tous les courtisans étaient dans les alarmes; mais l'empereur se contenta d'envoyer sa monture dans l'un des haras de la steppe, avec ordre de ne la lui ramener jamais.

Les meilleurs et les plus forts chevaux que l'on

voie, à la cour de Péking viennent des bords de l'Ili, du pays des Kirghis, du mont Tarbagatai, de Kaschgar et d'Ouliassoutai.

A dix heures du matin s'éleva un fort vent de nord-ouest qui amena des nuages de neige, et bientôt devint une tempête violente qui remplit l'air de sable, déchira le feutre de nos tentes, et continua ainsi tout le jour. A sept heures du soir la neige tomba abondamment et le vent menaça de renverser nos frêles habitations. Les poteaux des tentes craquèrent, de sorte que nous fûmes obligés de les attacher fortement avec des cordes pour que le vent ne les emportât point. Je donnai ordre de conduire les animaux dans la vallée au pied du Darkan, où ils trouveraient une sorte d'abri contre l'orage, car je savais que lors du voyage de la mission en 1807, quatre-vingts chevaux furent dispersés par une tempête accompagnée d'une neige épaisse, et furent si épuisés qu'ils périrent.

La tempête continua toute la nuit, et le 5 au matin le thermomètre était à 10 degrés au-dessous de zéro. Nous eûmes beaucoup de peine à enlever de dessus nos tentes la neige qui s'y était congelée, et les Mongols avaient extrêmement souffert du froid. Ayant quitté leurs demeures avant la venue de la saison froide, ils n'étaient que très légèrement vêtus et leur condition était par conséquent très pénible. Un d'eux avait trouvé un abri contre

le froid sous le cou d'un chameau, dont le long poil lui conserva sa chaleur.

Le 6 octobre malgré les nuages épais de l'horizon qui annonçaient de la neige encore, nous partîmes à neuf heures du matin pour la station suivante. Après avoir traversé une rivière, nous fîmes une werste sur une steppe couverte de neige pour rejoindre la grande route que nous laissions depuis deux jours à notre droite, et nous eûmes ensuite une werste et demie à faire dans une vallée au pied du mont Kamardula, que nous montâmes par une pente assez douce. A moitié chemin nous vîmes plusieurs tentes habitées par de très pauvres gens qui nous demandèrent du pain et du tabac, et nous les satisfîmes avec le plus grand empressement.

A sept werstes à peu près de la station, nous trouvâmes sur la droite de la route le mont Bouilan, qui est très élevé, et au pied duquel nous vîmes un grand nombre de morceaux de jaspe vert. Cette pierre est probablement commune sur le mont Bouilan. Nous fîmes trois werstes le long de la pente et descendîmes ensuite dans une vallée entourée de montagnes, où nous pûmes marcher sur un terrain uni l'espace de six werstes; enfin, à trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à la station de Schibitou, qui est à vingt werstes de notre dernier campement.

Le vent était nord-ouest, et l'air presque chaud, cependant les chameaux tombaient de fatigue; je demandai un jour de halte encore à nos conducteurs chinois, mais je ne pus l'obtenir qu'en employant le ton de la fermeté. L'expérience m'avait prouvé que du calme et de la résolution ont plus d'influence sur les Chinois que la condescendance et un trop grand empressement. Le bon peuple de Chine est très arrogant avec les étrangers; mais quand il rencontre une volonté bien prononcée il cède, et même il devient humble.

Le toussoulaktchi vint nous donner l'avis que quand il aurait fait station encore avec nous, nous serions sur les frontières du pays des Kalkhas, et qu'il quitterait la mission pour aller visiter les frontières de la Mongolie du côté de la Russie. Quatre toussoulaktchis sont chargés de ce soin qu'ils accomplissent chaque année. Idam nous offrit de faire passer des lettres en Russie, pourvu qu'elles ne renfermassent point de nouvelles politiques, telles, par exemple, que la mort de l'empereur.

Notre station était sur une éminence près d'une montagne. A quelques pas au-delà est le haut mont Schibitou (forteresse), qui a deux branches où l'on trouve le silex, et deux fruits dont l'un contient une eau claire et douce. Sur l'autre côté de la montagne sont quelques rochers de granit qui ressemblent aux ruines d'une muraille de pierre. La partie

méridionale du bras le plus long qui s'étend à l'est, est couverte en plusieurs endroits de quartz blanc et de sélénite couleur de cerise.

Le 7 octobre, à huit heures du matin, Idam vint me trouver portant un bonnet bordé de noir avec un bouton. Le deuil pour la mort de l'empereur était fini chez les Mongols, toutes les personnes ayant droit à porter le bouton à leur bonnet l'avaient repris. Les Chinois et les Mantchous, comme je l'ai déjà remarqué, portent le deuil cent jours.

Vers quatre heures de l'après-midi nous vîmes passer près de nous un amban qui revenait de Péking. Il se rendait dans le pays des Ouriankeis de l'ouest, parmi lesquels il commande sept kotchouns. Il voyageait dans un élégant chariot chinois tiré par un chameau, et sa suite était nombreuse. Trois Mongols qui en faisaient partie eurent la curiosité de visiter notre camp. Ils nous dirent que l'amban avait reçu l'ordre de quitter son campement au pied du mont Altaï pour accompagner l'empereur dans son expédition de chasse (en mongol *Mouran-ou-Aba*[1]), mais par ordre du gouvernement il n'y avait pas de chasse cet automne : les

[1] Outre les Mantchous, dix mille Mongols, dont chacun doit amener au moins trois chevaux, reçoivent annuellement l'ordre d'assister à cette chasse : l'empereur de la Chine prend part à ce divertissement, qui dure quatre mois, jusqu'après le milieu de l'automne. Il semblerait plutôt d'une expédition militaire que d'une chasse.

Mongols ne voulurent pas nous en dire la raison; mais nous savions que la mort de l'empereur avait interdit pour un temps les divertissemens à tous les habitans de la Chine.

Les Ourankeis sont une branche de la nation mongole[1]. Ces hommes vivent au nord-est de Kalkhas et au sud du mont Altaï. Une partie de ces peuplades vont dans l'été au nord du mont Altaï et avancent sur le territoire russe; ils paient tribut à la Russie aussi bien qu'à la Chine. Idam nous dit que leurs tentes de feutre ressemblent à de longs hangars.

Le 8 octobre la nuit avait été sereine, mais le matin le vent d'est amena des nuages épais. Nous partîmes à neuf heures, et après avoir marché vingt werstes, nous gagnâmes la station de Schara-Tchorotou à deux heures de l'après-midi.

La route va dans l'est, sur de petites éminences coupées par des plaines assez étendues. La Noukhor-Boulak, petite rivière d'une eau excellente, traverse la plaine de Derisson, ainsi nommée à cause d'une espèce d'herbe qui me parut être le *tyrsis paniculata*. La tige a une archine et demie et plus de hauteur, et se termine par un panicule. Cette herbe croît en abondance dans les terres basses du désert de Gobi.

[1] Ici l'auteur se trompe : les Ouriankeis sont de pauvres tribus turques et samoïèdes qui habitent les pays situés sur le Yenisei et les rivières qui s'y rendent. On les appelle ordinairement *Chi-kois-Saioutes*. (*Asie polyglotte*, pag. 146, 224. Klaproth.)

La station de Schara-Tchorotou est à droite de la route, dans une plaine étendue, sur laquelle nous vîmes plus de vingt tentes de Mongols nomades attirés, sans aucun doute, par deux sources intarissables d'une eau excellente.

Le 9 octobre nous partîmes à dix heures, et à deux heures de l'après-midi nous avions atteint la station de *Olon-Baisching* (nombreuses habitations). Pour y arriver il nous avait fallu faire vingt-trois werstes, dont les cinq premières sur des montagnes basses, et nous voyions sur le bord du chemin des troupeaux de chevaux et de chameaux. Une werste au-delà, la grande plaine d'*Oulon-Koudouk* (puits rouge) s'étend à vingt-cinq werstes dans le sud, jusqu'à la chaîne de montagnes nommée *Boussin-Tcholou* (ceinture de pierres). A cet endroit nous rencontrâmes une caravane chinoise qui se rendait à Kiakhta avec du thé impérial. Nous trouvâmes, à dix werstes de la station que nous quittions, un puits profond d'une excellente eau. Toute la route était parsemée de cailloux à demi transparens. A trois werstes de ce puits, le mont Mandal se divise en deux branches, celle du milieu et celle de l'ouest. Au pied de cette montagne nous vîmes une place entièrement couverte de cornalines et d'agates; nous y aperçûmes aussi beaucoup de lièvres. Nous longeâmes ensuite la base d'une autre montagne qui s'élève à gauche de la route, et au sommet de la-

quelle est un obo avec une perche de bois. Nous quittâmes, à ce point, la grande route de commerce nommée *Darkan-Dzam,* et tournâmes à gauche pour entrer dans celle d'Argalingtou. Nous fîmes ensuite deux werstes pour arriver à une branche du mont Mandal, où il n'y avait ni route ni sentier battu : nous fîmes enfin quatre werstes sur la montagne, et de là nous allâmes au canton d'Olon-Baisching.

Nous étions campés dans une vallée sablonneuse allant de l'est à l'ouest et couverte de hautes herbes. Un rocher à la distance d'une werste de nos tentes s'étendait dans la même direction que la vallée. A distance, on croirait voir une forêt, mais quand on est tout-à-fait près, on voit un jeu extraordinaire de la nature. Ces rocs ressemblent tantôt à un immense autel, tantôt à un sarcophage ; ici c'est une tour, là une maison. Le rocher, qui est un granit décomposé, est épars çà et là en grands morceaux de trois à neuf pouces d'épaisseur. Les Mongols nous assurèrent qu'on trouve dans ce granit beaucoup de pierres d'aimant, et que si quelqu'un approche avec un fusil, il se sent fortement attiré.

Le 10 octobre nous partîmes avant huit heures, et après une marche de douze werstes seulement, nous arrivâmes à onze heures à la station de Dzoulghtou. Sur l'invitation d'Idam, quelques-uns des membres de la mission et moi nous nous éloi-

gnâmes à une certaine distance de la station pour aller visiter des mines, restes de l'ancienne architecture mongole.

Après avoir fait trois werstes vers l'est dans une vallée, nous gagnâmes une montagne dont la pente était couverte de ruines de bâtimens de pierre, sur une étendue de deux werstes environ. Idam nous dit que trois cents ans et plus étaient passés depuis qu'un taïdzi mongol nommé *Sam-Koung* (beau cygne) habitait cet endroit; les édifices dont les débris étaient épars devant nous avaient été des temples, et plusieurs autels et soubourgans d'une dimension colossale, ainsi que d'autres constructions dont nous ne pûmes découvrir la destination primitive, attestent la richesse et la magnificence du prince auquel ce lieu appartenait. Aujourd'hui la mousse ou l'herbe croissent sur ces restes. Les fondations étaient de granit semblable à celui de la montagne voisine, et les murailles, de briques cuites au soleil. De la terre glaise mêlée de gravier avait été employée en guise de ciment, mais les vicissitudes de sécheresse et d'humidité avaient fait disparaître la terre glaise, et le gravier seul restait Un grand bâtiment rond, haut de quatre sagènes à peu près, était orné d'une corniche de pierres à trois rangs. Dans un grand temple et dans les soubourgans nous remarquâmes des niches voûtées destinées probablement à recevoir les offrandes. Dans

la cour qui était pavée en pierres, on voyait des débris de tuiles vertes et une auge d'une pierre pareille à celle qui servait de pavé. Ces ruines, autrefois habitées par un descendant de Genghiskhan servent maintenant d'abri pour les troupeaux. Les Mongols visitent rarement ces monumens de leur première splendeur et de leur indépendance.

En quittant ces ruines, nous descendîmes dans une vallée près d'un puits d'eau fraîche, et là nous vîmes des traces d'autres puits détruits par les années, et à côté d'un desquels étaient une auge de pierre brisée, et plusieurs tentes avec de nombreux troupeaux de moutons. A notre approche beaucoup de lièvres sortirent du milieu des herbes. Après avoir fait quatre werstes sur les rochers de ces montagnes entre des tombes et des tours, nous entrâmes dans une vallée profonde et arrivâmes à un puits près de la route étroite que nous avions à prendre. A gauche de ce puits sont les ruines d'un soubourgan de pierre nommé *Gaktsa-Soumé*. De là nous nous dirigeâmes dans l'est, laissant à notre gauche la montagne de Bain-Ouldziatou; nous fîmes dix werstes pour arriver au sommet d'une montagne d'où nous apercevions au nord-est des hauteurs éloignées, et au plus loin devant nous le désert sablonneux de Gobi. Par bonheur la pluie de l'été précédent avait fait croître un peu d'herbe dans ces steppes dont le

sol n'est ordinairement que du sable mêlé de pierres de différentes couleurs. Quand il est ainsi à sec, le voyageur souffre beaucoup, et les animaux périssent de faim et de soif. A quatre werstes de là, nous fîmes halte à la station de Dzoulghtou qui, de même que la suivante, appartient au koutchoun du Beissé (prince de quatrième classe) Kardal. Il y a non loin de nos tentes un puits d'eau claire. La vallée est abondante en pâturages, et nous y trouvâmes beaucoup d'agates et de cornalines.

Le 11 octobre la route fut, dans cette marche comme dans celle de la veille, à l'est et par des collines et des vallées où nous vîmes en abondance une plante touffue et veloutée que les Mongols nomment *boudourgana*. De là, nous gravîmes une hauteur couverte de cornalines, de chalcédoines, et de jaspes de différentes nuances. Cette mosaïque naturelle, réfléchissant les rayons du soleil, est d'un aspect aussi extraordinaire qu'agréable. A moitié chemin environ, nous trouvâmes le lac salé de Tsagan-Tougourik (cercle blanc), où aboutissent plusieurs sources salées, et le sol était fortement imprégné de sel. A la station de Soudjin-Oussou, les tentes étaient dressées sur la pente d'une montagne de ce nom, et vis-à-vis laquelle s'élève Dzamin arik, petite montagne ayant à sa base un puits de bonne eau, profond de douze pieds et bordé

en pierre. L'herbe était bonne, eu égard à la nature saline du sol. On m'avait dit que tout était mauvais dans la présente station, mais qu'à la prochaine nous trouverions en général et qualité et abondance; mais cette allégation était tout simplement l'expression du désir cordial qu'on avait de nous voir partir; c'est pourquoi je décidai que nous ferions une halte d'un jour.

Le 13 octobre nous partîmes à huit heures, et à une heure de l'après-midi nous étions à la station Koulougour, qui est à seize werstes de celle que nous quittions. La route qui est douce et entrecoupée de collines, se dirigeait au sud-est. Devant nous au sud, nous vîmes plusieurs hauteurs qui s'étendaient de l'est à l'ouest et dans lesquelles trois profondes vallées portent le nom de *Baïn-Koundoui* de l'est, du centre et de l'ouest. Au pied de l'élévation qui est contiguë à la dernière de ces vallées, naît une source dont l'eau avait une saveur de soufre. Les hauteurs voisines sont couvertes de pierres d'une teinte jaune. On trouve aussi de gros morceaux de cette même pierre à une profondeur considérable en terre, et ils ressemblent à des troncs pétrifiés de grands arbres. Le *robinia pygmæa* croît sur ces éminences, et au bord du ruisseau je remarquai une plante épineuse dont les branches grêles s'étendent sur la terre.

Le boudourgana, toujours très commun, a des

feuilles rougeâtres, et a quelque ressemblance avec notre *artemisia pontica.* On ne le trouve que dans le désert de Gobi; les caravanes qui le traversent en nourrissent leurs chameaux, et ils deviennent très gras.

Pendant que le maréchal ferrait nos chameaux, un lama qui rôdait à l'entour et paraissait très attentif à ce qu'il faisait, s'élance tout à coup à cheval et s'enfuit au galop. On découvrit alors que ce prêtre avait volé un des outils du maréchal. Les ordres rigoureux donnés pour le recouvrer furent vains.

De Kiakhta à l'Ourga, le dzanghin de chaque station des Kalkhas portait à son bonnet un bouton opaque; au-delà de cette ville, ces boutons étaient transparens.

Le 14 octobre, la nuit fut extrêmement froide, et dans la matinée le thermomètre était à dix degrés au-dessous de zéro. Les habitans nous dirent qu'un froid aussi dur est très rare dans cette saison. Ils l'attribuaient aux pluies qui étaient tombées dans le printemps. De huit heures du matin à une heure de l'après-midi, nous fîmes seize werstes et nous arrêtâmes à Derissouïn-oussou (l'eau de la Dérissou).

Une werste avant d'arriver à cette station, un taïdzi de distinction, accompagné de quelques Mongols, vint à notre rencontre. Il était chargé d'accompagner la mission dans ses kotchoun qui se

reud de Dérissouïn-Oussou jusqu'aux frontières de sounites où finit le pays de Kalkhas.

Le 15 octobre nous n'eûmes que quinze werstes à faire pour arriver à Abourgain-Soumé (temple de la montagne des serpens); à moitié chemin nous passâmes près de Oulon-Obo (obo rouge), très haute montagne dont le sommet est couronné d'un amas de pierre. Nous apercevions dans le lointain le Tchindamondi, autre haute montagne dont le nom est tibétain. Nous vîmes pendant cette marche de nombreux troupeaux de chameaux. Ceux du Gobi sont estimés les meilleurs de la Mongolie; mais les chameaux des Mongols sont en général plus petits que ceux des Kirghis. Les chevaux de ces plaines sont petits, mais ils sont plus forts et ont meilleure apparence que ceux que nous avions vus de l'autre côté de l'Ourga, vers la frontière russe.

A gauche de cette station est un temple sur le penchant du mont Abourga (serpent). On dit qu'il y avait autrefois de grands serpens dans cette montagne, mais nous ne vîmes aucun de ces reptiles. Un petit ruisseau qui sort de cette montagne était déjà couvert de glace, et nous avions nos tentes dressées au sud du temple. Nous regardions avec le plus grand plaisir ces habitations qui nous semblaient des îles sur un océan sans limites.

Le 16 octobre nous allâmes à onze heures visiter

le temple. Il est bâti sur la pente de la montagne et, suivant les règles de l'architecture tibétaine, la façade est tournée au sud. Ce temple a environ deux cent cinquante toises de circonférence et est entouré d'une muraille qui est, aussi-bien que le reste de l'édifice, construite en briques peintes en rouge. Les toits sont couverts de tuiles. Devant l'entrée principale du sud, deux hauts poteaux ou mâts sont plantés en terre, et derrière la muraille du côté de l'est, une maison de bois renferme le réfectoire des lamas, pour l'époque de leurs assemblées, et à l'ouest sont sept tentes qu'habitent les lamas attachés au service du temple.

Le neveu d'Idam, qui nous accompagnait, appela le portier qui nous introduisit dans le vestibule par l'entrée principale. Là étaient quatre idoles de bois d'une taille gigantesque, représentant des guerriers armés de pied en cap. Le premier avait le visage rouge et tenait dans ses mains un serpent enlacé; la figure du second était blanche, et dans sa main droite était un parasol, qui en Chine sert à distinguer les rangs, et sa main gauche tenait une souris. Le troisième, dont la main portait une épée, avait la face bleue, et le dernier, à la figure jaune, jouait du luth. Ces bourkhans ou personnages sacrés s'appelaient *Youlkoursoun*, *Patchibou*, *Tchemidzar* et *Nombosseré;* ce sont des tengri ou ma-

haransakhan[1] qui vivent deux mille cinq cents ans et ont une taille de cent vingt brasses. Ils président au bonheur temporel des hommes, et habitent quatre régions différentes du mont Soumer, centre de l'univers et demeure des anges gardiens. Cette montagne a sept sommets dorés et s'étend à cent mille werstes dans chacune des quatre parties du monde.

Après avoir traversé une cour pavée en briques, nous entrâmes dans le temple principal où les lamas se réunissent pour prier; ils ne s'y rassemblent cependant point en hiver à cause du froid. Autour des colonnes de bois de l'intérieur sont des étendards, des tambours et des kadacks, tandis que les murailles sont tendues de soie sur laquelle sont les images des saints les plus révérés. Vis-à-vis la porte sur la muraille du côté du nord, sont de grandes idoles de cuivre, auprès desquelles les vieux lamas ont leurs siéges, semblables à des fauteuils, avec des coussins couverts de satin jaune. Des tapis de feutre sont étendus sur le carreau pour les prêtres inférieurs. Tout est entretenu dans un grand état de propreté. Derrière ce temple est un petit bâtiment appuyé au mur du nord et sur lequel est la statue dorée de Bouddha.

Ce temple est orné comme le premier d'un grand nombre de kadacks. Une grande table avec

[1] Ce mot sanscrit veut dire grand roi.

des plats pleins de beurre et de millet se trouve devant l'idole. Les prêtres mongols, hindous et chinois sont d'opinion que le sang des animaux ne plaît point aux dieux, parce qu'ils abhorrent la destruction. Nous vîmes sur cette table plusieurs tasses de cuivre doré, remplies d'eau glacée et de thé, du millet dans un plat, et près de la table, un éventail fait de plumes de paon.

Dans le troisième bâtiment au bout de la cour, on conserve dans des cases de bois, l'ouvrage nommé *Gandjour* qui contient la loi de Bouddha, et qui se compose de cent huit volumes dont cinquante-quatre sur le côté droit du temple, et cinquante-quatre de l'autre côté. Chaque volume renferme environ mille pages. Près des idoles de cuivre, est le *Djom*, livre en seize volumes. Ces deux ouvrages, écrits en langage tibétain, sont très richement reliés; nous remarquâmes de chaque côté de ce bâtiment une petite maison vide. Le prêtre principal est un jeune koubilgan qui réside à l'Ourga pour son éducation.

A cinq heures de l'après-midi nous reçûmes une visite de Demit qui vint avec une suite nombreuse et richement vêtu. Sur son bonnet d'hiver, bordé de peaux de castor, il portait une double plume de paon de dix pouces de long, avec un œil seulement, marque de distinction que lui avait conférée l'empereur défunt. Il flairait de temps en temps la tête de son plus jeune fils, signe de ten-

dresse paternelle ordinaire chez les Mongols au lieu d'embrasser. Cet enfant était fier de la plume de paon que portait son père.

Le 17 octobre la nuit fut chaude; mais nous la passâmes très mal. Le feu allumé dans ma tente l'avait remplie d'une fumée épaisse qui nous éveilla vers deux heures du matin et faillit nous étouffer, car nous avions hermétiquement fermé la tente pour nous garantir du froid. Une autre circonstance nous empêcha de dormir. Nous avions fait, quelques jours avant, un échange de plusieurs chameaux, parmi lesquels était une femelle que l'on avait séparée de son petit. Cette pauvre créature poussait les cris les plus plaintifs qui continuèrent pendant cinq jours. Je remarquai dans ses yeux de grosses larmes.

Le 17, à midi, nous fîmes halte à la station de Dourban-Deritou (quatre coussins), qui était à vingt werstes du précédent campement. Notre route avait d'abord été unie, ensuite elle fut coupée par des éminences assez raides. En plusieurs endroits la terre était couverte de cailloux aigus qui incommodaient beaucoup nos chevaux et nos chameaux; à mi-chemin nous vîmes les puits de Koutoul.

La station de Dourban-Deritou est dans une étroite vallée sablonneuse, où l'on trouve un puits d'eau douce. Vers le soir nous fûmes visités par un vieux Mongol qui avait été pendant six ans dans le

port chinois de Narym qui est en face de notre forteresse de Bouktourma.

Le 18 octobre, après une marche de quinze werstes seulement, nous arrivâmes à la station d'Oude (la porte). Depuis Olon-Baisching jusqu'à ce lieu, nous avions constamment marché dans la direction de l'est. La station d'Oude est dans une profonde vallée entourée de rochers de toutes parts, et l'entrée de cette vallée au sud comme au nord est large de dix toises. Il est difficile de concevoir que les rocs gigantesques qui s'élèvent de chaque côté de ces contrées aient été séparés naturellement et sans le secours de la main de l'homme. Près de l'entrée septentrionale de la vallée, est un petit lac dont l'eau est vaseuse et de mauvais goût. Nous étions obligés d'en aller puiser à trois werstes de notre camp. Le sol de glaise est fortement imprégné de sel.

Les Mongols nomment cette porte, qui ferme l'entrée de la steppe, *Arou-Oude* (porte du nord). A deux journées au-delà, chez les Mongols Sounites est la porte du sud (*Bour-Oude*). Du sommet des montagnes près desquelles se trouve notre camp, on a une vue très vaste, surtout dans le sud. La *spiræa crenata,* l'amandier sauvage, et un arbuste odoriférant dont les feuilles ressemblent à celles du pin, croissent sur divers points de la plaine : les Mongols emploient avec succès cette dernière plante pour la guérison des ulcères.

Nous reçûmes la visite du meïren des Sounites de l'est, au milieu desquels nous allions passer. Il portait au bonnet un bouton bleu qui indique la quatrième classe des mandarins et correspond à notre grade de major. Il nous assura que nous serions bien traités sur la route que nous allions parcourir. Un lama qui était venu avec nous de la dernière station et avait la garde des chameaux de l'empereur, nous dit que dans les environs il y en avait vingt mille qui appartenaient à son maître, et qu'il possédait de plus, à l'ouest d'Oude, des troupeaux de chameaux et de chevaux que lui fournissaient, à titre de tributs, les Sounites et les Kalkhas. L'empereur a encore d'autres troupeaux entre Oude et le territoire de Deri-Ganga situé au sud-est. Deri est le nom d'une montagne, et Ganga signifie *lac*. L'inspecteur principal de tous les troupeaux de l'empereur est le Goussai-Amban, commandant de la force armée de Tsakhar, qui réside à Kalgan.

Les troupeaux de l'empereur sont partagés en plusieurs divisions pour la facilité des pâturages. Chaque division, composée de trois cents chameaux, a son dargouï ou surintendant. Tous les six ans il y a une espèce de revue générale de ces animaux : chaque dargouï a six gardiens qui se relèvent. Si un chameau est dévoré par les loups ou perdu, les inspecteurs riches sont tenus de le remplacer, les pauvres reçoivent un châtiment corporel, et le trou-

peau est confié à un autre surintendant. Une grande partie de ces milliers de chameaux est employée par le gouvernement à transporter de l'Ili et du Gobdo des provisions à la nombreuse garnison d'Ouliassoutai. Les tribus turques que l'empereur Kienlong transporta du Turkestan oriental aux bords de l'Ili, se livrent en grand à l'agriculture.

Le 19 octobre nous arrivâmes à la station d'Erghi, la dernière du pays des Kalkhas, après une marche de dix-sept werstes. La route incline plus vers l'est: en quittant Oudé, nous passâmes d'une étroite vallée dans une plaine vaste. Devant nous, dans le lointain bleuâtre, on voyait le mont Argali, qui s'étend du nord-est au sud-ouest. C'est cette montagne qui sépare le pays des Kalkhas de celui des Sounites. La steppe est si unie que l'on peut voir Erghi d'une distance de cinq werstes. Plus l'on approche de cette dernière station, plus les pâturages sont abondans.

Vers le soir Idam, qui nous quittait là, vint nous faire ses adieux, et nous eûmes beaucoup de peine à lui faire accepter quelques présens. Je n'ai jamais retrouvé dans le cours de mes voyages les sentimens délicats de cet homme chez les Chinois, et encore moins chez les Mantchous.

Le 4 octobre au matin, le thermomètre était à huit degrés au-dessous de zéro, le vent de nord-ouest était très fort, et nous eûmes beaucoup de

peine à charger nos chameaux : la station suivante, Oubour-Oude (porte du sud), était sur le territoire des Sounites, à trente-cinq werstes de distance.

Avant mon départ, le bitketchi me pria de défendre à mes gens de faire feu sur les corbeaux comme les deux jours précédens, en arrivant à Erghi, prétendant que l'orage de la veille avait eu pour cause ce meurtre. Pour mettre le vieillard à son aise, nous lui promîmes de ne plus tuer de corbeaux à l'avenir, bien qu'ils fussent très incommodes à nos chameaux ; car, dès qu'ils apercevaient de loin le sang coulant des blessures que faisait à la peau des bêtes de somme le frottement des fardeaux, ils s'abattaient tout à coup sur eux et s'y cramponnaient.

Nous fîmes treize werstes, à partir d'Erghi, sur un chemin battu, assez uni, et rarement coupé de collines de sable. A trois werstes au-delà nous passâmes la petite rivière de Tchiptchi, et en approchant du mont Argali nous aperçûmes sur les hauteurs des troupes de gazelles, et nous regrettâmes beaucoup de ne pas avoir de levriers. Ces chiens auraient d'ailleurs vivement attiré l'attention à Péking, où l'on en voit rarement.

Nous traversâmes ensuite une plaine de sable au bas de laquelle nous commençâmes à monter l'Argali, et au bout de quatorze werstes, après avoir tourné au sud-est, nous rencontrâmes le dzanghin

de la station suivante avec sept soldats. C'était un vieux Sounite à longue barbe à l'air martial. Tout prouvait que les habitans de ces pays étaient plus pauvres que les Kalkhas. Nos tentes étaient à cinq werstes au-delà de la montagne.

Je trouvai dans ma tente un bon feu allumé. Namsarai, notre nouveau guide, vint nous voir et nous assurer de son zèle à nous être utile. Comme Idam, il nous régala de thé brique, de beurre et de fromage. Nous reçûmes ce témoignage d'hospitalité jusqu'au territoire des Mongols Tsakhars.

Dans la soirée nous prîmes congé de tous les officiers kalkhas qui nous avaient accompagnés. Ensuite je fis présent à Namsarai de deux peaux de renard. Les Sounites estiment beaucoup ces peaux, les rouges surtout, qui leur servent à border leurs bonnets d'hiver. Les pauvres portent pendant cette saison des peaux de moutons qu'ils emploient également à border leurs bonnets.

Voyage dans le pays habité par les tribus des Sounites.

Le 22 octobre nous traversâmes d'abord un des ravins qui entourent l'Oubour-Oude. Aussitôt que nous fûmes au sommet, la steppe Mimitié s'ouvrit devant nous. Les hauteurs les plus lointaines, à cinquante werstes de distance environ, ressemblent dans l'horizon aux vagues de la mer agitée. Nous commençâmes alors à monter le plateau le

plus élevé de l'Asie centrale, nommé *Gobi.* L'été pluvieux avait couvert d'un peu d'herbe cette steppe, qui est ordinairement nue et aride; mais dans la saison des sécheresses, c'est bien réellement là une vallée d'affliction; les animaux périssent de soif et de faim, et l'expérience l'a prouvé à la plupart de nos missions.

Nous descendîmes pendant trois werstes dans une plaine dont le sol est argileux et couvert de boudourgana. Nous y vîmes un grand nombre de lièvres qui ne paraissaient nullement sauvages. Deux werstes au-delà nous retrouvâmes la grande route que nous avions quittée la veille. A huit werstes plus loin nous vîmes Kara-Tologoï (la Montagne-Noire), ainsi nommée sans doute parce que la crête de cette hauteur, qui s'étend à l'est et à l'ouest au-delà de la portée de l'œil, est couverte de boudourgana, qui ressemble à de jeunes pousses de chêne. Après avoir fait dix werstes encore, nous gagnâmes la station de Gaschoun. Il y a là d'immenses quantités de souris, dont les trous étaient si rapprochés les uns des autres, que la terre cédait continuellement sous les pieds de nos chevaux.

Le meïren qui fit halte avec nous se plaignit du bitketchi, lequel l'avait réprimandé de ce que l'on avait donné de meilleures tentes à la mission russe qu'à lui, qui voyageait en conséquence des ordres suprêmes de l'empereur, et il le menaçait de le

poursuivre juridiquement pour cette négligence. Ce n'était autre chose qu'un jeu joué par les Chinois pour extorquer de l'argent, car tous les officiers qui accompagnent nos missions se conduisent d'une manière très arbitraire à l'égard des Sounites. Je ne saurais en dire la raison, mais il semble que les Chinois estiment les Sounites beaucoup moins que leurs voisins du sud les Tsakhars, et que les Kalkhas, qui les bornent au nord.

Le 23 octobre. A trois werstes de la station est un grand obo nommé *Tsagan-obo* (obo blanc), ce qui fait que notre station actuelle est mieux connue sous le nom de Tsagan-obo et Kurde. Ce dernier mot désigne un coffre à plusieurs angles qui tourne sur un axe, et est placé dans les temples de Bouddha. Ces coffres sont en quelque sorte des livres de prières pour les gens qui ne savent pas lire. Les côtés en sont couverts de prières en langues tibétaine et mongole, et écrites en grands caractères d'or. On met aussi dans le coffre des oraisons, que les fidèles qui viennent dans le temple, à genoux devant le kurde, et en répétant leur *Om ma ni bat me kom*, peuvent tourner et retourner autant que leur zèle les y porte, et cette action est réputée aussi efficace que s'ils récitaient de vive voix ces prières. J'eus une fois occasion de voir un lama qui portait un pareil coffre. Il le tournait si rapidement, et en même temps récitait ses prières avec tant de volubilité,

que son esprit semblait très peu intéressé dans ce mouvement perpétuel.

Le 24 octobre après avoir fait vingt werstes dans la direction du sud-est, nous arrivâmes à la station de Kerakouin-Scoudji, et nous trouvâmes pour la première fois un mauvais pâturage sur notre chemin, mais il était assez bon près du campement. A cinquante toises de nos tentes était un puits d'excellente eau, et de plus deux grandes auges de planches de sapin bordées en fer; nous n'en avions pas encore vu de semblables en Mongolie.

Notre conversation du soir avec le meïren étant tombée sur la musique; il me dit qu'il possédait une espèce de flûte, un violoncelle et des harpes. Les jours de fête des musiciens de profession jouent de ces instrumens dans les tentes du vang et de l'amban.

Le 25 octobre nous quittâmes le chemin battu que nous suivions depuis Erghi, et qui tournait à l'est vers Dolonner, et sur la gauche traversait la steppe, d'abord dans le sud, et ensuite dans le sud-ouest par des vallées profondes, ou sur des montagnes presque à pic. Nous vîmes des traces de routes maintenant couvertes d'herbe, et à moitié chemin environ, un lac salé, sur le côté septentrional duquel était une forge avec deux fourneaux de construction récente selon toute apparence. Le mont Darkan n'était qu'à vingt werstes de la route,

et au loin, dans l'est, nous voyions Scoudjiis-Obo, très haute montagne. Nos guides mongols, étrangers dans ce pays, ne savaient pas le bon chemin, de façon que plus d'une fois ils nous égarèrent. Nous fîmes dans cette journée trente werstes.

Le 26 octobre le vent continuait à souffler de l'est avec violence, et le froid était rigoureux. Le soleil s'était levé au milieu de nuages rouges. Quand nous arrivâmes à la station de Bakhtaï, après un trajet de vingt-cinq werstes, nos chevaux étaient épuisés de fatigue et de besoin, car nous n'avions traversé que des rochers qui sont des branches du mont Darkan. On les nomme *Soumyn-Tchoulou* (pierres du temple), peut-être à cause d'un temple de Bouddha qui est dans le voisinage. Cette chaîne ressemble à un cimetière à cause de la singulière disposition des rochers dont elle est couverte. Nous vîmes aussi dans le lointain la surface blanche de plusieurs lacs d'eau salée qui sont très nombreux dans ce district. L'eau du puits a un goût saumâtre, mais quoique très malsaine pour les animaux domestiques, elle est bonne pour les bêtes sauvages. Près des deux puits de notre station nous vîmes les chevaux de l'empereur, qui paissent, au nombre de plus de deux mille, dans ces environs. Ils sont de diverses couleurs et plusieurs ont au front cette tache blanche ou étoile que les Chinois aiment, à la différence des Mongols, qui condamnent les che-

vaux ainsi marqués à ne jamais être montés et à traîner la charrette.

Le 27 octobre, jour de halte, j'allai dans la matinée sur le mont Bakhtaï, situé à une werste environ à l'est de la station, et au pied duquel sont quelques misérables tentes habitées par les pasteurs de l'empereur. Du sommet, ainsi que de celui du Darkan, nous apercevions de tous côtés de vastes plaines où paissent de nombreux troupeaux. Sur certains points sont des huttes noires qui ressemblent à des îles sur un grand lac. Quand on contemple ces déserts, il est difficile de croire que l'habitant de Gobi puisse mener une vie heureuse. Il est privé de bois et des principales nécessités de la vie. Au commencement de l'été, il prie le ciel de lui accorder de la pluie, qui rarement rafraîchit la steppe. Dans cette saison, la sécheresse détruit le bétail qui est sa seule ressource, et de pareilles calamités le menacent dans l'hiver, quand la terre est couverte de neige et de glace, et empêche les animaux d'arriver à l'herbe qui est leur unique subsistance.

Le 28 octobre, après une marche de quarante werstes sur des sables ou des rochers, nous arrivâmes rompus de fatigue à Olon-Koudouk (plusieurs puits). Pendant toute la journée le froid avait été très vif, et le thermomètre était à huit degrés au-dessous de zéro, de sorte que nous avions fait à

pied la moitié du chemin pour nous réchauffer. La station d'Oulon-Koudouk est dans une vallée près d'un puits d'eau douce très profond. A une courte distance de la station nous vîmes sept tentes appartenant à un koubilgan nommé *Cayan*. Leur apparence ne donnait pas une haute idée de la grandeur ou des richesses de cet objet régénéré de la vénération des Mongols. Quelques-uns de nos guides Sounites nous quittèrent.

Le 29 octobre à deux heures de l'après-midi nous arrivâmes à la station de Sain-Oussou (bonne eau ou puits inépuisable), qui est à vingt-trois werstes du campement que nous avions quitté le matin. La route était mauvaise et fatigante; car ce pays était pierreux, tantôt nu, tantôt couvert de boudourgana. Dans d'autres parties qui étaient sablonneuses, croissait une haute plante verte nommée *souli*. Cette plante est très dangereuse pour les animaux; si un cheval vient à en manger, et boit ensuite de l'eau saumâtre, il est saisi d'une dysenterie violente dont l'issue est souvent fatale. Ce trajet effrayant dure pendant sept stations ou cent cinquante werstes. Jusqu'à ce que l'on soit arrivé aux habitations des Mongols Tsakhars, on ne voit rien autre chose qu'une mer de sable et de cailloux: telle est la steppe de Gobi qui ressemble au sahra d'Afrique. Pendant la dernière moitié de la marche de cette journée, nous eûmes à notre droite et à

notre gauche, mais dans une grande distance, des montagnes de sable. Sur la droite du chemin est une rivière qui était alors gelée; la terre est toujours couverte de petits cailloux de diverses couleurs, parmi lesquels nous remarquâmes des cornalines jaunes. A cinq werstes de la station est un lac glacé, et à trois werstes sur la droite de la route, le puits de Boumbatou [1].

Le puits est dans une vallée argileuse, couverte de hautes herbes, et il se trouve très près de nos cabanes; le bord est entouré de crins de chevaux, ornement digne du désert. L'eau était si saumâtre que nous étions forcés d'aller en chercher au puits de Boumbakou. Par bonheur, il y avait à portée de notre station un très bon pâturage à l'est de Talain-Junik.

Le 30 octobre le thermomètre tomba à 12 degrés au-dessous de zéro, et l'on doit attribuer ce froid rigoureux à la nature saline du sol. Ayant fait halte, j'allai voir dans le voisinage de la station un lac salé qui était alors à sec; et le lendemain la station où nous arrivâmes après une marche de

[1] Un *boumba* est un vase d'argent ou de cuivre, que l'on emploie pour les offrandes dans le temple de Bouddha. On y prépare l'archan ou eau bénite, qui acquiert, suivant l'opinion des lamas, une vertu surnaturelle quand on la prépare devant le bourkhan. Ils mêlent à cette eau une composition de muscade (*dzadi*), de girofle, (*biti*) de deux sortes de cardamom (*soumel* et *kajoul*), de safran (*kouroum*) et de marne (*dzougan*).

vingt-trois werstes est bien nommée Koudgirtou (pays salé).

Nous avions vu pendant cette journée une verdure très belle, et beaucoup de chemins battus aboutissant aux puits annonçaient qu'il devait y avoir du bétail dans le voisinage; cependant nous ne vîmes ni tentes ni troupeaux. Il est probable que les Sounites, qui n'aiment pas les mandarins chinois, s'étaient éloignés à quelque distance de la route. Après avoir enfin passé avec beaucoup de peine une haute montagne très raide, nous arrivâmes à la station qui est près d'un puits dans une vallée profonde. A trois werstes à l'ouest de la station est le remarquable mont Zaryn, couronné d'un grand obo, et au pied duquel est le puits de Zarisain, maintenant abandonné.

L'infatigable boschko vint me visiter encore pour me persuader par toutes sortes de gestes et de paroles, qu'il avait besoin d'un sabre d'officier pareil à celui que j'avais donné au bitketchi : il désirait laisser à ses descendans un monument de ses relations avec les Russes, de façon que sa dernière postérité pût, en montrant ce sabre, dire que son premier ancêtre avait accompagné la mission. Nous lui répondîmes que nous étions très fâchés de ne plus avoir de sabre à notre disposition.

Le 1er novembre nous n'avions pas encore eu, depuis notre départ de l'Ourga, de trajet plus fati-

gant que les vingt-trois werstes que nous eûmes à faire pour arriver à la station de Koulkoudouk (puits sur la route). Nos premières treize werstes ne furent pas très pénibles; mais arrivés sur une montagne d'où nous voyions à notre droite un temple blanc, et les tentes d'un lama dont les Mongols suivant leur respectueuse coutume ne voulurent pas nous dire le nom, nous commençâmes une marche fatigante par des montagnes couvertes de neige. Nos chevaux et nos chameaux étaient tellement exténués par la violence du froid, du vent et de la distance qui séparait chaque station, la mauvaise nourriture et l'eau salée qu'ils buvaient depuis onze jours, que six chameaux tombèrent sous leurs fardeaux, et que six de nos chevaux de trait s'abattirent. Les chevaux de selle même eurent peine à se traîner à la station. Par bonheur les Sounites de l'ouest reçurent la mission avec la plus grande hospitalité. Nos tentes étaient excellentes, et on nous avait même pourvus de thé brique, de fromage et de beurre.

Le 2 novembre le pauvre état de nos bêtes nous força à faire halte, et les Sounites de l'est avec Namsarai nous quittèrent le lendemain. Le froid était de 14 degrés. Nous partîmes cependant, et nous vîmes bientôt sur la route un temple entouré de plusieurs édifices, quelques-uns de bois, les autres de pierre. A la distance de dix werstes de

la route s'élevait une montagne en pointe. Un de nos guides nous apprit qu'elle s'appelle *Karbatou* (montagne du tir à l'arc), ainsi nommée en l'honneur de Ghessus-Khan, qui a été déifié par les Mongols. Ils rapportent que ce héros avait placé un but sur cette montagne, et que s'étant rendu sur une autre montagne située à cinquante werstes de distance, il tira sur ce but plusieurs flèches sans qu'aucune le manquât.

La station de Schara-Boudourgouna est entre deux montagnes de sable, et à l'est est une profonde ravine creusée dans le sable par les torrens de pluie. Enfin, à cinq heures de l'après-midi le vent passa dans le sud-est, qu'il désola jusqu'à dix heures : le froid reprit alors.

Le 4 novembre le thermomètre était le matin à 10 degrés au-dessous de zéro. Nous eûmes à faire vingt-cinq werstes pour arriver à Dourma, et ce fut par une route extrêmement rude et pénible, continuellement coupée de profondes vallées et de montagnes.

Par bonheur, la pluie et le froid avaient rendu le sable compacte, et il cédait à peine sous les roues de nos chariots; mais pour aller plus aisément, plusieurs des membres de la mission résolurent de monter à cheval. Nous vîmes dans les montagnes de sable quelques tentes et beaucoup de troupeaux. Nous trouvâmes à la station de très bonnes tentes

qu'on nous avait préparées, et la veille même de notre arrivée on venait de creuser un puits, mais il contenait peu d'eau.

Nous nous remîmes en route le 6 novembre pour faire les vingt werstes qui nous séparaient de Tsakildak, et nous trouvâmes que la route était très pénible : nous avions pour conducteurs alors deux vieux gardes-du-corps et trois taïdzi âgés, dont l'un parlait très bien chinois. Ils avaient l'air très respectable et leurs façons étaient extrêmement polies.

Nous remarquâmes près de la station quelques âtres ronds construits en pierre, et d'autres détails qui indiquaient que ce lieu était fréquenté. Les Mongols placent invariablement les portes de leurs tentes au sud, pour être à l'abri des vents du nord et de l'ouest, qui sont en hiver plus froids que celui du sud. A une werste de ce point est le puits de Togotou, où se termine le territoire des Sounites; la station suivante était sur les terres des Mongols de la tribu de Tsakhar.

Le 7 novembre la température était devenue assez douce, et nous partîmes après avoir laissé à cette station trois chameaux et un cheval qui étaient tellement épuisés qu'ils étaient hors d'état d'aller plus loin. A moitié chemin nous fûmes complimentés par les officiers tsakhars désignés pour nous accompagner; ils étaient au nombre de trois,

un dzanghin ayant à son bonnet un bouton bleu opaque qui lui donnait le rang de capitaine de cavalerie, un *khavan* et un *djounda* (commandant de dix hommes), qui portaient l'un et l'autre un bouton blanc. Ils étaient bien mis et avaient de bonnes manières.

De la vallée nous montâmes pendant long-temps une éminence argileuse qui nous conduisit à une montagne située à gauche de la route, et que couronne un obo très élevé, formé de branchages de saules croissant dans des sables dont il y a abondance sur quelques points à l'est. Cet obo est celui où les Mongols du voisinage célèbrent en été leurs fêtes religieuses. Vis-à-vis l'obo est une montagne de sable qui a la forme d'un rempart immense, et plus loin à l'ouest s'élève le mont *Nogon-Nirou* (montagne verte) qui sépare le territoire des Sounites de celui des Tsakhars. Cette montagne est en haute vénération chez les Tsakhars, qui dans leur respectueuse dévotion ne se risquent jamais à prononcer son nom véritable. De cet obo on a une vue très étendue.

A cinq werstes environ de la nouvelle station d'Elesoutou, la route commence à descendre de plus en plus. La bonne qualité du puits que nous trouvions sur notre passage prouve que les Tsakhars sont très soigneux en ce point, et il est probable qu'ils doivent celui-ci à l'influence de leurs voisins les Chinois.

Quoique nos tentes fussent très mauvaises, nous n'en éprouvâmes pas moins vivement le plaisir d'avoir traversé ces déserts qui sont si périlleux et si difficiles à franchir quand on n'a pas la faculté de changer de chevaux et de chameaux sur la route. Nous étions aussi contens que des matelots rentrés au port après une navigation sur une mer orageuse, et quand la saison est avancée.

Cette station et les trois suivantes sont dans le koutchoun ou division de Kouba-Schara qui se distingue par un étendard jaune brodé.

Voyage à travers le territoire de Tsakhar jusqu'à la forteresse de Kalgan, située dans l'enceinte de la grande muraille.

Le 8 novembre, les Tsakhars, suivant l'exemple des Sounites[1], nous fournirent quatre chameaux et un chariot chinois, et à huit heures du matin nous partîmes pour arriver à quatre heures de l'après-midi à la station de Kara-Tologoï (montagne noire) qui est à trente werstes dans le sud. Notre marche fut extrêmement pénible. Nous fûmes très surpris de voir sur la route, à six werstes d'Élesoutou, le cadavre d'un enfant dans un sac de cuir. Sur le sac était un petit morceau de peau de mouton, du millet et du pain. Telle est la méthode

[1] Les coutumes des ancêtres sont des lois inviolables pour les Orientaux, qui les suivent avec empressement dès que l'occasion s'en présente.

habituelle de donner la sépulture chez les Mongols.

Les prêtres de Bouddha pour dominer et s'assurer les esprits de leurs sectateurs, ont représenté la mort sous le point de vue le plus terrifiant. Le dévot moribond cherche un lama pour assurer le repos de son corps et de son âme, et le prêtre après s'être enquis du jour et de l'heure de la naissance du moribond, des circonstances qui l'accompagnèrent, des événemens de sa vie, décide d'après les livres saints et les lois de l'astrologie si le corps sera brûlé ou jeté à l'eau, s'il sera exposé sur un échafaud ou couvert de pierres, etc. Il y a quelques exceptions; par exemple, ils n'enterrent pas une personne qui s'est pendue; quiconque meurt enflé n'est point brûlé; et ils ne jettent point à l'eau ceux qui ont péri dans une inondation, un incendie ou par la foudre. Ceux qui meurent d'un mal contagieux ne sont pas enterrés sur une montagne; en un mot, on ne doit pas sans motif jeter du bois dans le feu, ou du feu dans l'eau, mettre sous l'eau de la terre, et porter du bois sur une montagne où est une forêt. Tels sont les préceptes de Bouddha. Le mode le plus ordinaire de sépulture est de porter le corps dans une steppe, et de l'y abandonner aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie. Dans ce cas même le lama décide vers quelle partie du ciel on doit tourner la tête. A cet effet, on dresse une girouette,

et la direction du vent détermine celle dans laquelle doit être placé le corps. Tout néanmoins dépend du lama, qui prescrit aussi comment le corps doit être exposé, si c'est avec ou sans habits, en plein air ou dans une tente fermée; et enfin il désigne ceux de ses objets personnels qui doivent être près de lui comme offrande. Si le corps doit être brûlé, les cendres ne sont pas couvertes; quelquefois cependant, on élève de petits drapeaux vers les quatre points de l'horizon, ou l'on entoure ces restes avec des piquets fichés en terre, et sur lesquels on écrit des prières en tibétain. Les personnes qui veulent donner des preuves de leur dévotion ou de leur richesse font construire des monumens de bois et de pierre, dans lesquels ils déposent les cendres des morts. Cette coutume s'observe en Mongolie depuis les temps les plus reculés. Les riches envoient chercher les lamas pour réciter des prières sur les corps des défunts, et le nombre de prières pour le repos de l'âme se proportionne à la valeur de leurs biens temporels. Toutefois ces prières doivent durer quarante-neuf jours.

Après une marche de treize werstes nous descendîmes dans une vallée profonde, et à dix werstes au-delà nous gagnâmes la grande chaîne des montagnes d'Orgon (roi des Chamans). Les habitans de cette contrée se distinguent par les évocations qu'ils adressent aux esprits et auxquelles ils se

livrent avec tant de véhémence qu'ils tombent dans des transports, et des accès d'égarement. Orgon est la divinité domestique qui veille sur leurs familles et leurs troupeaux. Ces restes de la foi chamanique ont encore plusieurs zélés partisans chez les Mongols, en dépit de la violente opposition des prêtres de Bouddha.

L'idole d'Orgon, qui se compose de plusieurs morceaux de toile rouge, est donnée par quelques chamans d'un rang distingué, ou fabriquée par de vieilles femmes, avec des haillons à leur fantaisie; ces pénates sont en grande vénération parmi les femmes, qui les gardent avec soin dans leurs tentes, et quand arrivent des malheurs, on les attribue généralement à leur mécontentement, et on leur fait des offrandes abondantes et accompagnées de ferventes prières pour les apaiser et implorer leur aide.

Nous passâmes ensuite sur un rempart bas et qui fut autrefois, au dire des habitans, la barrière élevée entre la Chine et la Mongolie indépendante. Ce rempart s'étend très loin d'est en ouest, et semble aller joindre les hauteurs d'où descend l'Orchon. De cette muraille à la station de Kara-Tologoï il y a huit werstes.

Le 9 novembre, l'archimandrite et moi, nous fûmes invités par les bergers tsakhars à prendre le thé avec eux; mais le mauvais temps nous contrai-

gnit à refuser cette invitation, qui est une preuve de l'hospitalité mongole.

Les Mongols, comme toutes les nations de cette race, les Bouriates et les Kalmouks, aiment passionnément le tabac. Une poche à tabac, une petite pipe et un briquet avec sa pierre, sont pour eux les objets les plus indispensables au logis ou en voyage. Quand des amis se rencontrent, ils commencent par s'offrir leurs pipes. Ils portent cet attirail attaché à un ceinturon de cuir orné d'argent, de corail, etc. Plusieurs Mongols au lieu de boutons pour leurs ceintures se servent de monnaies russes.

Le 10 novembre, c'est seulement chez les Tsakhars que nous vîmes les tentes divisées par *oulous*, c'est-à-dire par groupes. Les autres Mongols, attendu la rareté des pâturages, vivaient dispersés, à l'exception de quelques-uns des officiers supérieurs qui, avec leurs familles et leur suite, occupent environ quinze ou vingt tentes.

Nous fîmes les deux tiers sur une plaine sablonneuse jusqu'à la tente de Goundjou, qui se joint ici à celle de Darkandzam que nous avions quittée le 9 octobre. Le chemin fut ensuite large et uni jusqu'à la station de Kouitoun (froid), située dans ces montagnes. Les trois tentes qui nous étaient destinées renfermaient des idoles de cuivre, des bourkhans et des dieux pénates que les propriétaires avaient laissés. Près de la route est une source

qui était alors gelée, et un puits qui donne de bonne eau. Les animaux, à l'exception des chevaux, se contentaient de la neige dont les plaines et les montagnes étaient couvertes. Nous fûmes obligés d'acheter du bois, et il en fut ainsi pendant toute notre marche sur le territoire des Tsakhars.

Le 11 novembre nous trouvâmes à la station de Dzamy-Oussou des tentes très commodes; mais comme elles avaient été dressées sur un terrain couvert de neige, nous souffrîmes beaucoup du froid et de l'humidité, surtout parce que nous étions obligés de nous passer de bois.

Le 12 novembre, le thermomètre était à dix-sept degrés au-dessous de zéro, le jour sombre, un peu neigeux, et le vent soufflait du nord-ouest. Nous fîmes deux werstes environ au clair de lune, sur une neige épaisse, et après avoir marché pendant seize werstes sur la grande route, nous vîmes près du lac Doutou un grand oulous ou village composé de seize tentes habitées par les bergers du gouvernement.

La route de Doutounor à Toulga passe pendant seize werstes sur de petites montagnes, et nous aperçûmes sur plusieurs points les tentes blanches qui forment les oulous ou villages mobiles. Notre attention fut surtout fixée par celui d'un oukerida ou oukreda des Tsakhars, qui consiste en cinquante tentes. Cet oukreda est l'inspecteur en chef des

moutons, des chevaux et des bœufs qui appartiennent à l'empereur. Dans ces contrées on porte le nombre de ces bestiaux à cent quatre-vingt-dix mille moutons, divisés en deux cent vingt-cinq troupeaux. Le nombre de bœufs est égal, et celui des étalons n'est guère moindre. Des richesses de cette nature en imposent plus aux Mongols que toutes les splendeurs de la cour de Péking.

La station de Toulga, située dans une vallée étroite et profonde, appartient à la division tsakhar de Gouli-Schara qui s'étend jusqu'à la frontière de la Chine ou au sommet du mont Kinkan Dabagan. Un caprice de la nature a placé ici dans une vallée trois rochers tournés à l'est, au nord et au sud, et qui ressemblent à de grands amas de pierres. Au pied de chacun de ces rochers est un puits dont l'eau a une saveur nitreuse. Les habitans nomment cet endroit *Gourban-Tulgohou* (les trois trépieds), et prétendent que Gengiskhan y campa quand il était en guerre avec la Chine. A une certaine distance de la station dans le sud, est un grand obo.

Le 13 novembre, comme nous avions fait cent werstes environ dans les trois derniers jours, je jugeai nécessaire de laisser prendre un repos d'une journée à nos animaux, et les officiers tsakhars, destinés à relever ceux qui nous avaient accompagnés dans les quatre dernières stations, vinrent nous

rejoindre, et nous eûmes un grand nombre de visiteurs.

Ces gens nous adressaient tous beaucoup de questions sur la force militaire de la Russie. Le koundoui de la station nous demanda si nous avions l'intention de nous raser la tête à Péking quand le deuil de l'empereur serait terminé. Il pensait que les Russes laissaient croître leurs cheveux pour la même raison que les Mongols. Un autre, ayant remarqué la chevelure très courte de nos officiers et des étudians, nous demanda s'ils se destinaient à la profession ecclésiastique, parce que les lamas portent les cheveux coupés de très près. Nous apprîmes des Tsakhars que le règne du nouvel empereur se nommerait en mantchou *doroï el dengue*, et en chinois *tao kouang :* ces mots signifient *lumière de raison.*

Dans l'après-midi nous visitâmes le bitketchi et le boschko qui nous dirent que les Tsakhars, qui sont les plus fidèles des sujets mongols de la Chine, sont très estimés à la cour de Péking. Le koundoui de la station portait sur son bonnet un bouton blanc opaque (signe du rang de lieutenant que le bitketchi n'a que quand il est hors de Péking), et le dzanghin avait un bouton bleu qui lui donnait un rang correspondant au grade de major.

Le 14 novembre pendant la nuit deux de nos chevaux étaient morts de froid et de fatigue, et le

froid était si grand en effet que beaucoup d'entre nous aimèrent mieux aller à pied qu'à cheval. Nous marchions le long d'un lac glacé, à l'est de la route, et pouvions apercevoir dans le lointain une chaîne de montagnes et le vaste lac d'Argoulinor. Le ciel étant très serein, quand le soleil levant fut sorti d'un rideau de nuées d'orage rougeâtres, nous pûmes jouir d'un coup d'œil très étendu. Au loin, devant nous, une plaine basse s'étendait à quarante werstes dans le sud jusqu'au pied du mont Kinkan-Dabagan, sur le sommet duquel il nous était possible d'entrevoir dans le bleu de l'horizon les tours qui s'élèvent sur les frontières de Chine et de Mongolie, et cette vue nous fit éprouver un bien vif plaisir.

Quand nous eûmes atteint Kamkoun, il nous fallut passer une rivière gelée qui traversait la route. Là nous vîmes plusieurs Mongols dans leurs tentes bleues. Ils venaient du maitmatchin de l'Ourga avec des charpentes de sapin et des boîtes de champignons secs, que les Chinois regardent comme une grande friandise.

A trois werstes environ de là, est une petite fortification carrée construite en terre, et nommée *Tsagan-Balgassou* (ville aux murailles blanches), qui est à peu près ruinée. A dix heures du matin nous fîmes halte en ce lieu après une marche de vingt-sept werstes : ainsi nous étions presqu'au port, et nous avions heureusement terminé notre

voyage à travers de mornes solitudes, et au milieu des orages de neige de l'hiver. Nous fîmes ici l'inspection de nos chevaux, de nos chameaux et de nos bœufs, dont une partie devait rester pour l'hiver. Nous avions laissé sur la route pour les reprendre au retour, dix-neuf chameaux et dix chevaux : trois chameaux et quatre chevaux étaient morts, et l'on avait tué treize bœufs pour notre nourriture. Le boschko et le premier nerba du bitketchi nous quittèrent pour aller annoncer notre arrivée à Kalgan, et nous prîmes du repos le 15 novembre.

Le petit fort dont j'ai parlé sert de refuge aux troupeaux pendant le mauvais temps. Les remparts, qui sont en ruines, ont cinq toises de haut, avec de petits bastions aux quatre coins. Dans l'intérieur, à l'angle nord-ouest, est un espace circulaire enclos de pierres non taillées. C'était probablement là que se trouvait la tente du khan. Au centre de la partie découverte est un monticule de terre, et à l'ouest on voit un petit pilier de marbre blanc sur lequel est gravée l'image du dragon, qui constitue les armes de la Chine; car ce fort est construit d'après le système de fortification des Chinois.

Le 16 novembre nous quittâmes la station à trois heures du matin, et fîmes deux werstes à l'ouest, sur la route des caravanes. A six lieues au-delà, près du chemin, nous vîmes une haute éminence,

et cinq werstes de plus nous amenèrent près de Bourgassoutou (abondant en ormes), petite rivière qui était alors gelée. A droite de la route est un petit fort de pierres de forme carrée, bâti dans une prairie. Nous traversâmes la rivière sur la glace et prenant à gauche, nous entrâmes dans une profonde vallée de la chaîne du mont Kinkan. Sur une montagne près de la route est une troisième fortification beaucoup plus considérable que les précédentes. Après avoir traversé une grande plaine, nous arrivâmes à quelques maisons chinoises et au temple de Boroseddji, situé au pied d'une montagne. Vis-à-vis le temple est un théâtre où les acteurs de Kalgan viennent pendant les fêtes annuelles, et exécutent des pièces gaies dans le goût de ces peuples.

Au lever du soleil le vent était très fort et le thermomètre à 17 degrés au-dessous de zéro. A dix heures du matin un épais brouillard s'éleva, et l'air était tellement obscurci par la neige qui tombait, que l'on ne pouvait rien distinguer à la distance d'une werste. Nos chameaux et nos chevaux avançaient péniblement, et nous ne pouvions nous tenir chauds même en marchant. Nous avions cependant vingt werstes à faire de cette manière avant d'être à la station.

Nos embarras s'accrurent quand, à quatre werstes au-delà, nous tournâmes à gauche et vîmes devant

nous une montagne qu'il fallait gravir par un étroit ravin. Les animaux glissaient et tombaient à chaque pas, ou s'enfonçaient dans la neige. Il y avait à cet endroit un poste de sentinelles mongoles qui occupaient plusieurs tentes, et l'on s'apercevait aisément que l'on approchait d'une ville de commerce, car nous rencontrions sans cesse des caravanes, des voitures, et des personnes montées à cheval ou sur des chameaux.

A deux werstes de là nous atteignîmes la chaîne de montagnes qui sépare la Mongolie de la Chine. Sur les sommités de ces hauteurs, et de distance en distance est un rempart de pierre avec des tours carrées en briques. De ce point la Chine déploie ses formes les plus grandioses. Au sud, à l'est et à l'ouest, l'horizon est borné par des montagnes couvertes de neige, et dont les cimes dépassent les nuages. Nous descendîmes par un chemin étroit, très dangereux en cette saison, au village chinois de Nortian. A droite, le rempart dont je viens de parler règne le long des hauteurs; à gauche est un précipice à pic, et au-delà vers l'est sont de rudes et hautes montagnes qui donnent au pays un aspect sauvage. Telle est la contrée vue du point où nous descendîmes des hautes steppes de la Mongolie dans les basses terres de la Chine. Nous avions fait quarante werstes environ quand nous gagnâmes le premier village chinois.

Ce fut avec un sentiment d'inexprimable plaisir que nous entrâmes dans les maisons chinoises après un voyage de plus de mille werstes depuis l'Ourga, sans avoir vu la moindre trace de vie sédentaire et réglée. Le village, bâti sur la pente d'une haute montagne, contient vingt maisons à peu près; nous en vîmes d'autres dans un ravin profond à l'est; mais elles étaient toutes très petites, et nous remarquâmes à l'entour quelques champs cultivés. A l'extrémité du village on avait préparé pour nous recevoir une espèce d'auberge, dont les murs à l'intérieur étaient de glaise, mêlée de paille. Le froid et l'humidité nous avaient tellement engourdis que nous eûmes beaucoup de peine à nous réchauffer. Là, assis autour d'un bon feu, nous oubliâmes toutes les fatigues du voyage. Les paysans chinois vinrent en foule nous voir, et l'interprète du bitketchi voulant nous donner une idée de son talent musical, prit une espèce de luth à trois cordes, et chanta et joua des airs de son pays. L'air et le sujet d'une de ces chansons nous fit beaucoup de plaisir : elle exprimait les rêveries d'une princesse chinoise, fiancée à un prince de Karatchin en Mongolie.

Arrivée et séjour à Kalgan.

Le 18 novembre. Il y a vingt werstes du premier village chinois à Kalgan ou Tchang-Kia-Keou. La route est au commencement étroite et coupée de

montagnes assez rapides. De grandes charrettes chinoises à deux roues tirées par quatre ou cinq chevaux et qui vont à la file, nous furent très incommodes. Au-delà, la route devient unie et descend d'une manière sensible vers Kalgan. A moitié chemin environ est une chaussée naturelle de glaise et de gravier, qui n'exigerait que peu de travail pour être rendue égale à celle qui sert à passer le Simplon. Sur les pentes des montagnes sont des villages avec des temples. Quelques maisons sont taillées dans le roc ou y sont appliquées comme des nids. Nous admirâmes surtout la hardiesse et l'infatigable activité des cultivateurs chinois, car les sommets des plus hautes montagnes avaient été convertis par leurs mains en champs fertiles. Il est à peine possible de concevoir comment ils ont pu labourer ces rochers nus et presque inaccessibles.

Nous ne vîmes pas Kalgan avant d'arriver à la grande muraille, qui est construite en brique entre deux rochers très raides, et est ruinée en partie : c'est ce qu'on appelle la grande muraille de la Chine [1].

Nous fûmes bientôt entourés d'une foule de curieux chinois, parmi lesquels un officier de la

[1] C'est par erreur que sur sa carte le voyageur Timkowski a fait passer cette muraille au nord de Nortian ; elle est au sud de ce village, ainsi que M. Klaproth l'a dit dans ses notes.

ville, portant à son bonnet un bouton doré, vint à notre rencontre. Le bitketchi Tching descendit de ma voiture, monta à cheval et l'accompagna dans la ville. Quand nous fûmes près de la grande porte, le bitketchi nous pria d'entrer à pied, parce que c'était le premier pas que nous faisions dans le céleste empire. Nous nous empressâmes d'y consentir et, ayant repris notre ordre primitif, la mission traversa la rue principale qui était bordée de boutiques, puis la grande place où est la maison du goussaï-amban, inspecteur général des troupes des Tsakhars, et nous arrivâmes à la maison qui nous avait été préparée par les magistrats de Kalgan.

Nous avions trois chambres, et les Cosaques logeaient seuls. Nos guides de Péking s'établirent dans la même auberge. A six heures du soir, Tching vint accompagné de deux officiers qui étaient chargés de nous recevoir au nom du goussaï-amban, et dont l'un était un dzargoutchi, ayant le bouton de cristal, et l'autre était le même bitketchi Tcha qui était venu au-devant de nous à la porte de la ville. Le premier m'importuna tellement pour que je lui donnasse un chien que j'avais amené de Kiakhta, que je ne pus me soustraire à la nécessité de le satisfaire.

Le 19 novembre, comme la mission était heureusement arrivée en Chine, je jugeai à propos de faire des présens, et à midi nous allâmes dîner chez

le bitketchi Tching. Pendant le repas une chaude discussion s'éleva entre nous et nos hôtes, sur la manière dont les portiers nous traitaient ; nous étions véritablement consignés, et les explications amenées par le débat allaient nous contraindre à sortir de table, quand Tcha et le boschko allèrent donner des ordres différens et tout s'arrangea alors. Le gouvernement chinois offre toujours un pareil repas aux voyageurs russes.

A huit heures du soir, le chinois Lotchou arriva de Péking avec une lettre de l'archimandrite Hyacinthe au chef de notre mission ; elle était datée du 13 novembre, et nous annonçait que tout était prêt pour nous recevoir au couvent de Péking.

Hier comme aujourd'hui, le temps fut serein et assez chaud. Les montagnes qui environnent Kalgan garantissent la ville de vents froids, mais les émanations sulfureuses du charbon avaient produit sur notre santé un effet fâcheux; néanmoins nous fûmes obligés de faire usage de ce combustible pendant tout notre séjour en Chine.

Le 20 novembre nous renvoyâmes à Péking le messager chinois qui nous avait apporté la lettre, et à neuf heures du matin nous reçûmes la visite de Tcha, qui nous offrit deux petits plats apprêtés à la chinoise. Nous l'accueillîmes poliment, et lui envoyâmes ensuite une peau de renard et un sabre.

L'inspecteur du bagage et les étudians suivis de plusieurs Cosaques, allèrent dans la ville faire diverses emplettes, et le serviteur du bitketchi ne manqua point cette occasion de gagner quelque chose sur nos achats. Il insista pour accompagner nos gens, bien que sa présence fût entièrement inutile, puisque les marchands de Kalgan parlent très bien mongol.

Le 21 novembre, à midi, les Cosaques qui devaient passer l'hiver à Tsagan-Balgassou nous quittèrent avec une partie des animaux, et le matin même je traitai avec un homme natif du Turkestan oriental pour nous transporter à Péking. C'est ici le lieu de remarquer que sur la route de Péking, les porteurs et aubergistes sont tous natifs du Turkestan oriental ou petite Boukharie. Nous devions partir le 24 novembre, et être au bout de sept jours à Péking.

Le 22 novembre, à Kalgan, comme aux maimatchin de Kiakhta et de l'Ourga, on tire tous les matins un coup de canon à six heures, et un autre coup à neuf heures du soir. Au premier signal, il est permis à chacun de sortir de sa maison et d'aller chez les magistrats de la ville, s'il y a lieu; au dernier signal ce droit cesse, excepté dans des cas extraordinaires.

A une heure après midi, le serviteur et interprète du bitketchi vinrent à moi pour un singulier

motif. Le serviteur me parla des grands services que son maître et le boschko Ourghentai avaient rendus à la mission, et exaltèrent la complaisance avec laquelle ils s'étaient prêtés à notre arrangement avec le conducteur qui devait nous mener à Péking; il termina en demandant que les présens destinés à nos guides fussent délivrés ici, et non à Péking, comme nous en avions le projet. J'écoutai patiemment son discours, et je répondis qu'ayant déjà fait des présens considérables, je ne pouvais en ce moment les satisfaire, et que ces cadeaux ne seraient donnés que lors de notre arrivée à Péking. Toutes mes observations furent vaines, et le serviteur alla même jusqu'à faire entendre que, sans l'aide du bitketchi, le conducteur que nous avions pris pourrait fort bien manquer à ses engagemens, ce qui nous forcerait à rester une semaine de plus et ensuite à payer beaucoup plus pour notre transport. Eu égard à notre position critique au milieu d'un peuple rapace, je fus obligé de promettre que je satisferais aux demandes du bitketchi; ses fidèles serviteurs se retirèrent alors parfaitement contens.

L'archimandrite à qui je communiquai les détails de cette entrevue, ayant été de mon avis, je distribuai les présens le lendemain, et ce fut une scène bouffonne que celle que nous représentèrent le boschko et le bitketchi venant avec leur suite nous remercier de ce que nous avions fait pour eux. En

nous quittant, ils allèrent prévenir le goussaï-amban que la mission partirait le lendemain matin pour Péking.

Kalgan tire son nom du mot mongol *kalga*, qui signifie *porte* ou *barrière*. Comme les habitans de tout district voisin d'une ville ne la désignent jamais autrement que par ces mots, *la ville*, les Russes ayant toujours entendu prononcer le mot *kalga*, l'ont adopté comme nom propre. Les Chinois nomment ce lieu *Tchang-Kia-Keou*[1].

La ville est divisée par une rivière en haute et basse. La première est située sur le côté mongol de la frontière, et ses portes sont bâties dans la grande muraille qui passe sur les montagnes. A l'ouest de ces portes on ne distingue le vieux mur que par un rempart de pierre et une colline verte sur laquelle s'élevait autrefois une tour.

La basse ville est à l'entrée méridionale, et a un petit fort avec une garnison. Kalgan n'est pas une

[1] Tchang-Kia-Keou, signifie *Porte* ou *Barrière de la famille de Tchang*, la première famille qui s'y établit. Cette ville appartient au district de Siuan-Houafou, et la rivière de Thsing-Choui-Ho qui la traverse, a sa source au-delà de la grande muraille dans la montagne de Tsakhan-Tolokhai-Dabhn : elle coule vers le sud, passe la grande muraille à Kalgan, et se jette dans le Yangho. Tchang-Kia-Keou est entouré d'un mur, et le *Phou* ou forteresse du même nom, qui est à cinq werstes plus avant dans le sud, est ce que Timkowski appelle *la ville basse*. Elle fut construite en 1429, et au milieu du seizième siècle on la répara et on l'entoura d'un fossé. Latitude nord, 48 degrés 51 minutes 35 secondes. Longitude ouest de Péking, 1 degré 32 minutes 48 secondes. K.

grande ville et ne renferme aucun édifice considérable, mais elle est très peuplée. Les habitans témoignèrent une grande curiosité de nous voir, car pendant tout le jour les portes de la maison étaient assiégées, et les toits des maisons voisines chargés de spectateurs.

Il y a dans Kalgan vingt-deux mandarins et un grand nombre de militaires avec le gousaï-amban ou inspecteur, et son lieutenant. Cette ville étant la clé du commerce de la Chine avec la Russie et une partie de la Mongolie, est un grand rendez-vous de marchands. Le poids de l'argent n'y est pas le même qu'à Péking, mais il correspond à celui de Kiakhta et de l'Ourga, villes qui sont en constante relation avec Kalgan.

Voyage de Kalkan à Péking.

Le 24 novembre, la mission quitta Kalgan, accompagné du bitketchi, du boschko et d'un autre boschko envoyé par le gousaï-amban pour nous escorter jusqu'à Siuan-Houafou, ville de premier ordre; le temps était doux et agréable. Nous passâmes par des rues étroites et mal pavées, bordées d'un côté et de l'autre de boutiques remplies de toutes sortes de marchandises. Quand nous fûmes à l'extrémité de la ville, nous traversâmes sur un pont de pierre la petite rivière dont j'ai parlé. Ce pont a environ cent pieds de long et sept de

large. Il est de trois brasses au-dessus du niveau de l'eau; sur la rive gauche de la rivière, au-dessous de la ville, on vend des engrais aux fermiers.

Quand on a passé le pont, la route traverse en partie une plaine vers l'est. De ce point nous pûmes remarquer que Kalgan est appuyé à de hautes montagnes sur la rive droite d'une petite rivière; les maisons sont bien bâties et entourées de saules. La plaine sur la rive droite de la rivière est bien cultivée et toujours exempte de la neige qui couronne les montagnes. Le sol est d'argile mêlé de gravier, et nous étions constamment enveloppés de poussière. Pour que les bestiaux ne puissent pas porter préjudice aux récoltes, les champs sont élevés de deux ou trois archines au-dessus du niveau de la route. Plusieurs petites maisons de campagne sont éparses dans les champs; mais la route elle-même fournit la preuve la plus évidente de la population de la Chine et de l'industrie de ses habitans. Nous rencontrions à chaque pas des gens à cheval, et d'autres conduisant des mulets ou des ânes chargés de paille, etc. Nous ne passions pas cinq li [1] sans voir des sentinelles dans de petits corps-de-garde près desquels sont cinq petites colonnes de pierre où est inscrit le nombre des li. Les murs de ces corps-de-garde sont animés par

[1] Le *li* équivaut à un demi-kilomètre ou à la dixième partie d'une lieue.

des peintures qui représentent des chevaux, des fusils, des arcs et des carquois pleins de flèches; ils servent aussi de télégraphes. Si la frontière septentrionale de la Chine est menacée, la nouvelle en est immédiatement transmise à Péking, et l'armée doit être prête sur-le-champ à marcher contre l'ennemi. Dans chaque corps-de-garde il y a quelques soldats de l'étendard vert ou de l'armée chinoise. La plupart des soldats de la Chine, excepté les Mantchous, sont obligés de servir au lieu de payer des taxes.

Nous marchions à l'ouest, et quand nous eûmes fait environ quinze werstes, nos conducteurs, suivant la coutume du pays, s'arrêtèrent à l'auberge de Mao-yu-lin ou *la grande auberge*, car les Chinois, quand ils voyagent, saisissent toutes les occasions de prendre du repos et des rafraîchissemens sur la route. Nous trouvâmes dans cette auberge une grande réunion de mandarins, de paysans et de marchands assis dans une longue galerie et se régalant de thé et de vermicelle, mets favoris dans ce pays. Pendant ce temps, les conducteurs donnaient aux chevaux et aux mulets de la paille hachée.

La route commença bientôt à monter d'une manière sensible jusqu'à une éminence sur laquelle s'élève un petit temple d'une très jolie construction; vis-à-vis ce temple est un théâtre où des co-

médiens ambulans viennent divertir le peuple les jours de fête.

Nous traversâmes ensuite un très étroit défilé ouvert évidemment dans la montagne au moyen de la poudre à canon. En quittant ce ravin nous fîmes route au sud; puis, traversant une grande plaine entourée de hautes montagnes, nous arrivâmes à Siuan-Houafou par une route très difficile pour les voitures. Nous vîmes dans les environs de la ville des champs préparés pour être ensemencés en riz. L'eau dont ils étaient couverts était glacée et paraissait un miroir immense où se réfléchissaient les rayons du soleil. Nous longeâmes alors quelque temps les murs de la ville, en passant à travers de petits bois de saules et sur des canaux alimentés par des ruisseaux amenés des montagnes voisines.

Siuan-Houafou[1] est à trente-trois werstes de Kalgan. Le mur crénelé qui l'entoure a trente pieds de hauteur et rappelle celui du Kremlin ainsi que celui de plusieurs villes russes. Il se compose de deux murs parallèles en briques dont l'intervalle est rempli d'argile et de sable. Ce mur est flanqué de

[1] Siuan-Houafou (40 degrés 37 minutes latitude nord et 10 degrés 20 minutes ouest de Péking) est une ville de premier ordre et capitale du sixième et dernier district de la province de Tchyly ou Petschily : la distance de Péking à cette ville est de trois cent quarante li au nord-ouest. Elle a sous sa juridiction trois villes du second rang et sept du troisième. Elle a trente-quatre li de circonférence et sept portes. Les murs furent couverts en briques

tours. Nous traversâmes trois portes pour pénétrer dans la ville. La première est revêtue de fer et de grands clous; à la seconde est le corps-de-garde, et de là, après avoir passé par une rue large bordée de boutiques de quincaillerie et de magasins de charrettes, nous arrivâmes à la porte triomphale. Nous prîmes ensuite plusieurs grandes et petites rues, et enfin nous trouvâmes à l'extrémité méridionale de la ville une maison préparée pour nous et beaucoup plus commode que celle de Kalgan. Siuan-Houafou, que les Mongols appellent *Baïn-Soumé* (riche temple), est une ville plus belle et plus grande que Kalgan. Les rues sont grandes et propres, mais la ville est peu peuplée en raison de son étendue. Les meilleurs feutres et d'autres articles de laine, tels que les bonnets que portent les paysans chinois, sont fabriqués à Siuan-Houafou.

Le 25 novembre nous partîmes à dix heures du matin, et en six heures nous atteignîmes la forteresse de Kiming-Wey, après une marche de trente werstes.

en 1440, et réparés en 1676. Cette ville est située sur la rive gauche de la rivière Yangho qui coule au sud-est et se jette dans le Sang-Kanko. Le Yangho est traversé par deux ponts, et il s'en trouve un troisième à cinq li au sud de la ville. Les productions du district de Siuan-Houafou sont l'or, l'argent, le cristal de roche, l'agate, le marbre, l'aimant, la chaux, le charbon, l'alun, le vitriol bleu, le champignon et beaucoup de musc. Il y a dans ce district de petits léopards, des ours, des chamois et une autre espèce de chèvre sauvage. K.

Avant notre départ je priai le bitketchi de veiller à ce que les appartemens destinés à la mission fussent chauffés d'avance, parce que nous avions beaucoup souffert de la fumée du charbon, que l'on n'allumait qu'au moment de notre arrivée. Les Chinois endurent aisément le froid et l'humidité dans leurs maisons. Les pauvres gens, même pendant les froids les plus rudes, ont rarement du feu, si ce n'est pour accommoder leurs chétifs repas; même, attendu leur pauvreté, cela n'arrive pas tous les jours. Dans ce pays il faut tout acheter, jusqu'au pot d'eau que vous demandez le matin. Les marchés sont approvisionnés de tout avec luxe, et les voyageurs aussi-bien que les habitans tirent leurs provisions journalières des auberges.

Comme je doutais fort de la propreté de la cuisine chinoise, pendant mon voyage et mon séjour en Chine je fis toujours apprêter nos alimens par nos gens, et nos provisions venaient du marché. En dépit de toutes les précautions, on court le risque de voir servir sur sa table un morceau de cheval ou de mulet. Les Chinois ont très peu de scrupules sur ce point.

La route se dirige au sud le long de la rive gauche du Yangho, rivière très peu profonde, mais dont le courant est rapide, ce qui fait que l'eau est toujours vaseuse. Elle était couverte de glace, hormis en quelques endroits où l'eau se trouvait être

plus agitée. Nous passâmes un cimetière chinois, puis un pont, et de là nous traversâmes un bouquet de saules et des champs cultivés arrosés par des canaux. Le sol est un mélange d'argile et de sable, et au pied de la montagne c'est du silex et du gravier. A onze werstes de Siuan-Houafou, la route taillée dans le roc monte sur une petite montagne et est très étroite. A moitié chemin est le village de Schan-Hia-Phou, où il y a une auberge semblable à celle que nous avions vue la veille. Le reste de la route fut très fatigant, et nous ne pûmes continuer de nous servir de nos charrettes à quatre roues. Notre route passait presque toujours sur de très hauts rochers suspendus en plusieurs endroits au-dessus de la rivière, dont le cours est impétueux, et les roches du côté opposé semblaient menacer le voyageur de l'écraser. C'est de ce côté de la rivière que s'élève Houang-Yang-Schan [1], gigantesque montagne de granit, dont les sommets aigus se dressent au-dessus des nuages. Ce grand et pittoresque paysage produit une vive impression sur les voyageurs qui viennent de quitter les steppes arides et nues.

Sur la rive droite du Yangho on a tracé un sentier par lequel un âne chargé peut aller à la

[1] Kouang-Yang-Schan, signifie *Montagne des Chamois*. Les géographes chinois disent qu'aussitôt que les nuages qui enveloppent ces sommets sont dispersés, la pluie tombe certainement. K.

forteresse de Kiming [1], et dont on se sert surtout quand la rivière est débordée. Pour faciliter et assurer le passage durant l'hiver, on jette sur la glace au moyen de perches et de paille un pont temporaire que le premier gonflement de la rivière au printemps détruit.

Il y a plusieurs villages près de Kiming. Les maisons sont entourées d'une plate-bande d'argile où croît de l'épine noire. De vieux saules touffus qui s'élèvent près des idoles ombragent la route. En quittant les montagnes nous suivîmes le bord sablonneux du Yangho, et ensuite nous marchâmes au-dessus de quelques montagnes raides et élevées, où abondent les mines de charbon.

A deux werstes de Kiming, nous rencontrâmes des courriers chinois venant de Péking; ils étaient précédés d'un boschko, qui portait sur son dos un rouleau enveloppé d'étoffe jaune. Il était suivi de deux officiers, que suivaient à leur tour quatre soldats ou serviteurs. La couleur de l'enveloppe nous porta à penser qu'elle contenait un ordre de l'empereur.

[1] Elle est située sur le Kiming-Schan ou *Montagne de caquètement de la poule*, que l'on nomme aussi *Ming-Ki-Schan* ou *Montagne de la poule qui caquète*. L'histoire des Goeï nous apprend que Tchao-Tsiang-Tsee, ayant tué King-Tai-Wang, la sœur aînée de celle-ci, nommée *Moki*, vint sur cette montagne où elle mit fin à sa vie : de là vient son nom de Moki-Schan; et comme les faisans s'assemblent chaque nuit près de la chapelle érigée en son honneur, cette montagne s'appelle également *Ki-Ming-Schan*. K.

De notre maison dans le fort de Kiming, nous voyons dans le nord-est s'élever la montagne de ce nom. Sur son haut sommet, que le regard a peine à atteindre, est un couvent habité par les Hochang ou moines de Fo. Les Chinois disent qu'il fut bâti dans ce lieu inaccessible par une dame pieuse. Suivant la tradition, deux sœurs d'une famille opulente s'étaient retirées dans cette montagne, et y passaient leur vie en prières. Voulant donner un témoignage de la sincérité et de la force de leur foi, elles résolurent de construire dans l'espace d'une nuit un couvent sur la montagne et un pont sur le Yangho, vis-à-vis du monastère. Le couvent fut achevé avant le lever du soleil par la sœur aînée, qui y termina ses jours et y fut enterrée en grand honneur. La plus jeune sœur n'avait bâti que les piles destinées à supporter les arches du pont, et quand le jour parut elle se noya dans les flots du Yangho.

Nous vîmes en effet dans la rivière et en face de la montagne, plusieurs piles carrées de pierre, dont on ignore la véritable destination. Il paraît que le gouvernement chinois, dans le but d'abréger la route de Kiming à Siuan-Houafou, avait ordonné la construction de ce pont, mais qu'elle fut abandonnée à cause du fond sablonneux et des débordemens de la rivière.

Le 26 novembre la nuit fut très orageuse, et un

vent violent venu des montagnes apportait d'immenses quantités de sable dans la cour, et le lançait contre le papier qui dans toutes les maisons chinoises, et même dans le palais de l'empereur, tient la place du verre à vitres. Si les fenêtres étaient vitrées dans ces pays, les orages, qui sont très fréquens, causeraient une double perte aux habitans qui seraient souvent obligés d'acheter du verre, ce qui serait infiniment plus cher que le papier. Telle paraît être la principale raison de l'indifférence des Chinois pour le verre, qu'ils connaissent bien.

Au sud de Kiming il y a une vaste plaine, et à l'ouest coule le Yangho sur la rive gauche duquel s'étendent des montagnes raides et nues. La plaine est couverte de villages et les champs sont bien cultivés, quoique le sol consiste en sable mêlé de petits cailloux. Nous vîmes dans un champ un réservoir destiné à l'irrigation des rizières. Pendant l'été on dirige cette eau vers d'autres champs.

A huit werstes de Kiming nous passâmes près d'un petit village, et deux werstes plus loin nous traversâmes la ville de Sin (*neuve*) Pao-Ngan, qui est entourée d'une excellente muraille de pierre. Elle est bien bâtie et suivant les règles de l'architecture chinoise; elle a au centre une grande porte de triomphe avec quatre entrées. La principale occupation des habitans paraît être la charpente et la

nenuiserie. Après avoir passé le fort de Toung-pa-li et la ville de Chat-Ching, entourée d'une muraille de pierre et renommée pour son eau-de-vie de riz que les Chinois boivent chaude dans de très petites tasses, nous arrivâmes à Thoumou, petite ville qui est à trente werstes environ de Kiming. On chauffe ici les chambres avec la paille du millet indien, que l'on nomme en chinois *kao-ling* [1]. La tige de cette plante est très forte, et a environ quatre archenis de haut. Les Chinois l'emploient à la construction comme au chauffage, dans les villages surtout. Les murs des maisons de terre, les toits, les planchers et les haies, tout est construit avec cette plante. La graine leur sert de gruau, et ils donnent la plante jeune aux bestiaux quand l'herbe est rare.

Le 27 novembre nous voyageâmes sur une plaine couverte de pierres que l'eau avait apportées des montagnes. A gauche une chaîne s'étendait sur deux

[1] Cette plante est mentionnée dans les voyages de Macartney à la Chine en ces termes : « Au sud-est de Péking nous vîmes un « champ de cette plante saccharine (*holcus sorghum*), qui était d'une « hauteur extraordinaire. Le grain, que l'on nomme *millet indien*, « sert d'aliment ; il s'élève à une hauteur de dix ou douze pieds, « et donne, terme moyen, cent pour cent ». On parle du *holcus sorghum* dans plusieurs ouvrages, en le désignant sous le nom de *grand millet indien* (*doura : dourou*). M. Timkowski a donné par erreur à cette plante le nom de *panicum indicum*. Le kaoling chinois, suivant tous les naturalistes qui ont été en Chine, est le *holcus sorghum*. K.

rangs, l'un s'élevant au-dessus de l'autre. A droite nous avions le Yangho qui était gelé, et au-delà d'autres montagnes dont les sommets se perdaient dans les nuages. Les champs étaient extrêmement bien cultivés.

A six werstes de Thoumou nous passâmes près d'un grand village entouré d'un rempart, et à neuf werstes au-delà, nous arrivâmes à Houai-lai[1], petite ville où nous fîmes halte dans une maison appartenant au gouvernement; et c'est pour cette raison, sans doute, qu'un grand dragon, emblème de l'empire chinois, était peint sur les portes. La curiosité attira vers nous un grand nombre de personnes, parmi lesquelles était le fils du commandant, âgé de douze ans. Bientôt après notre arrivée, la cour se remplit de soldats de la garnison, vêtus de robes bleues, par-dessus lesquelles ils portaient le kourma, espèce de veste à manches dont on se sert en voyage. Ils marchaient la tête très haute et d'un air d'importance. Chacun avait dans sa main une épée rouillée; mais ils eurent bientôt mis de côté ces armes, qu'ils ne semblaient pas habitués à porter.

[1] Houai-lai est un hian ou ville du troisième ordre dans le district de Siuan-Houafou, à environ cent cinquante li au sud-est de cette capitale. C'est une très ancienne ville dont l'origine remonte aux premiers siècles de notre ère : ses fortifications actuelles sont de 1422; les murs qui ont trois li de circonférence et trois portes ont été revêtus de briques au commencement du quinzième siècle. K.

Hier à Thoumou et à Houai-lai nous vîmes un soldat marchant dans la rue, criant à haute voix et frappant avec un maillet sur un bassin de cuivre. Le bitketchi nous apprit que c'était là un des gardes des portes, qui sont tenus d'annoncer l'arrivée et le départ des officiers d'un rang supérieur. Quand un vol a été commis le crieur public en donne avis, en ajoutant la description des objets volés.

C'est aujourd'hui que les Chinois commencèrent à se raser la tête en signe de la cessation du deuil du dernier empereur.

28 novembre. Quand on sort de Houai-lai par la porte du sud, la descente est très rapide, et nous eûmes ensuite encore plus de peine à passer un pont de pierre que nous rencontrâmes. Ce pont, grand et élégant, traverse une rivière qui descend des montagnes et tombe dans le Yangho. Il y avait autrefois un pont de neuf arches; mais le pont actuel, qui n'en a que trois, est plus près de la ville. A quelques brasses de là, une seule arche restée debout annonce qu'il y avait aussi un pont à cet endroit; mais à présent ce n'est plus qu'un amas de décombres. Les Chinois emploient pour passer sur ces ruines, dont la descente est très rapide, un moyen très extraordinaire. Ils placent une mule derrière le chariot et l'attachent à l'essieu par une corde; alors ils frappent sur le museau l'animal qui, descendant avec beaucoup de précaution, retient

en même temps le chariot. Cette opération est très dangereuse et très fatigante.

Les murailles du sud et du nord de Houai-lai sont bâties sur deux montagnes ayant à leur sommet l'une un fort, l'autre le couvent de Hochang.

La route est d'abord très unie, mais ensuite elle devient pierreuse. Après avoir passé les ruines d'un village, nous arrivâmes à Yu-lin-phou. Cette ville est à douze werstes et demie de Houai-lai, et a devant la porte une longue avenue de saules. On doit reconnaître que les Chinois savent embellir leurs demeures des productions de la nature. Ces saules touffus prouvent au voyageur le bon goût qui règne même dans les villages, et lui offrent un abri agréable des chaleurs de l'été : Sin-yu-lin a une forteresse[1].

Près de la ville, la terre est couverte de cailloux apportés par les torrens du haut des montagnes, et nous n'aperçûmes aucune apparence de culture. Au pied d'une chaîne élevée nous vîmes les ruines de quelques tours, et du sommet de cette chaîne on aperçoit la fameuse muraille de la Chine. Cette construction gigantesque, la seule de son espèce, produit un effet imposant quand on se rappelle qu'elle existe depuis des siècles, et qu'elle s'étend à une distance immense sur des hauteurs inaccessibles. Sa longueur, d'une extrémité à l'autre, est de cinq cents lieues.

[1] Ce mot signifie : *nouvelle forêt des ormeaux*. K.

Après une marche de vingt-cinq werstes, nous arrivâmes au fort de Tchakao, près duquel est une auberge tenue par quelques natifs du Turkestan : elle est très grande et a quatre cours. Plusieurs des soldats de la forteresse vinrent monter la garde dans notre cour.

Le 29 novembre nous partîmes à neuf heures du matin. La forteresse de Tchakao, qui est entourée de très hautes murailles, défend l'entrée septentrionale des montagnes. Au-delà du fort la route était extrêmement difficile, car les pluies y avaient apporté des pierres énormes détachées des rochers qui sur tous les points menacent la tête du voyageur, tandis que des abîmes entourés de rochers aigus s'ouvrent sous ses pieds.

A trois werstes de Tchakao, nous arrivâmes à un bras du mont Pakaling, que Gerbillon nomme Paling. C'est le point le plus élevé de ce pays, d'où l'on aperçoit dans le sud quelques hautes montagnes. Nous étions alors près de la grande muraille, dont la ligne extérieure ferme le mur de Kalgan.

Après avoir traversé une porte voûtée qui est sous la cour principale, nous entrâmes dans une grande cour. J'éprouvai un vif plaisir à monter sur la muraille, au moyen des degrés qui sont pratiqués pour les soldats de service.

Malgré le grand nombre de siècles[1] qui se sont

[1] Thsing-Tchi-Houang-ti, un des plus grands empereurs chi-

écoulés depuis la construction de cette muraille, elle a été bâtie avec tant de soin et d'habileté que loin de tomber en ruines, elle semble un rempart de pierre produit par la nature pour couvrir les provinces septentrionales de l'empire chinois, Petchely, Chanddy et Chensi, contre les invasions des Mongols, qui n'ont pas tout-à-fait perdu leur caractère martial.

La muraille est, à proprement parler, composée de deux murs minces dont le sommet est crénelé, et dont l'intervalle est rempli de terre et de gravier. Les fondations se composent de grandes pierres non taillées et le reste du mur est de brique. Il a vingt-six pieds de haut, et sa largeur est de quatorze au faîte. Des tours, où sont placées plusieurs pièces de canon de fonte, s'élèvent à cent pas de distance l'une de l'autre. La grande tour est tombée de vétusté, et la porte, aussi bien que le mur adjacent, est très endommagée. On ne prend aucune peine à présent pour tenir le tout en bon état. On a estimé

nois, après avoir réduit sous sa domination tout l'empire, songea à pourvoir à la sûreté de son territoire en joignant les diverses murailles bâties autrefois par Thsin, Tchao et Yen pour garantir leurs possesions de l'invasion des Hioung-Nou (les anciens Turcs). Ces murs, ainsi réunis, s'étendaient de la pointe la plus occidentale de Chensi jusqu'à la mer orientale. L'empereur mit à ce travail un nombre immense d'ouvriers qu'il plaça sous la surveillance de plusieurs corps de troupe : c'était dans la trente-deuxième année de son règne (214 de l'ère chrétienne), mais il n'eut pas la satisfaction de voir la fin de ce travail gigantesque, qui dura dix ans, et ne fut achevé qu'après l'extinction de sa dynastie. K.

que les matériaux qui sont entrés dans cette construction seraient suffisans pour bâtir une simple muraille qui ferait deux fois le tour du globe. Cet ouvrage colossal est un obstacle insurmontable pour la cavalerie des habitans de la steppe; mais il ne pourrait tenir contre la grosse artillerie. Du reste, la montagne el les abîmes qui l'entourent sont de bonnes défenses, comme le virent les Mongols quand ils furent obligés de passer plus loin à l'ouest pour envahir la Chine.

A trois werstes de la muraille, nous arrivâmes par une pente rapide à un temple taillé dans le roc. La route qui y amène tourne du nord-ouest au sud. Un peu au-delà est un ancien temple près duquel nous vîmes un aquéduc de bois qui apporte l'eau des montagnes environnantes.

A trois werstes de là est la forteresse ruinée de Chankouan, où la route devient très difficile, pour les voitures surtout. C'est un défilé qui est défendu à l'autre extrémité par le fort Kiuyoung (Kouan). L'intérieur de la porte australe est très bien bâti, et les murailles sont ornées de sculptures qui représentent des héros. Cette place est située entre les deux lignes de la grande muraille, et Genghiskhan lui-même ne put s'en rendre maître.

Nous voyions sur plusieurs points des chaumières entourées de petits champs cultivés. Des ruisseaux descendant des montagnes forment une petite ri-

vière rapide qui court avec impétuosité sur les pierres. Des ponts de marbre et de granit existaient autrefois sur cette rivière; mais à présent il n'en reste plus que des ruines. Quoique le passage par ce défilé soit ennuyeux à cause de l'étroitesse et de l'inégalité du chemin, il est néanmoins intéressant en ce qu'il présente continuellement au regard de délicieuses perspectives : ici d'effroyables rocs suspendus semblent menacer d'écraser le voyageur, là apparaissent de riantes maisons dont les jardins sont ornés de sources murmurantes et plantés de noyers, de châtaigniers, de vignes, de cyprès, etc. On voit épars sur la route d'énormes blocs de porphyre et de marbre gris.

Il y a à Kiuyoung un relai de poste, et à sept milles au-delà nous trouvâmes le fort de Nan-Keou, où une petite auberge était disposée pour nous recevoir. Le boschko Ourghentai nous quitta à cet endroit pour aller annoncer notre arrivée, car Péking n'était qu'à quarante-cinq werstes de là.

Le 30 novembre il fit chaud durant la nuit et le matin. Depuis que nous avions quitté les défilés de Kouan-Kou et tourné au sud, il y avait dans la température une différence sensible. Après une marche de vingt-deux werstes nous fîmes une courte halte dans la petite ville de Chaho, et nous allâmes passer la nuit à Tsing-ho, village qui est à trente-cinq werstes de Nan-Keou.

Les trois premiers milles nous conduisirent à travers une prairie couverte de petites pierres, puis nous montâmes une éminence, d'où nous eûmes devant nous une plaine sans bornes. Nous laissions derrière nous Kiuyoung et la chaîne de montagnes couronnées de neige, et dont une partie s'étend dans l'est et l'autre dans le sud; les coteaux de cette dernière portion de la chaîne sont couverts d'arbres fruitiers, et plus bas des champs préparés pour la culture du riz. Ces montagnes sont d'ailleurs remarquables en ce qu'elles sont les premières que l'on rencontre en venant du nord. On y trouve des tigres, des panthères et des chèvres sauvages.

C'est ici que commencent les plaines de Petchy-li qui sont admirablement cultivées, et dont le sol se compose d'argile et de sable. Elles sont couvertes de villages et de maisons entourées d'arbres, et de tous les côtés on aperçoit de grands bouquets de saules, de cyprès, de genièvre et de noyers. La route serpente au milieu des champs, où nous pûmes apercevoir les tombeaux des habitans, bâtis en briques ou en terre; ils sont de forme conique. Les Chinois se conformant aux préceptes de Confucius n'épargnent rien pour orner et conserver ces saints dépôts de mort.

A environ cinq werstes de nous, à gauche, était Tchang-Phing-Tcheou, ville de second rang. Près de la ville nous traversâmes sur un beau pont de marbre

de six arches la rivière Schaho dont les rives sont couvertes de sable; les pierres énormes sont attachées ensemble par des crocs de fer. A dix werstes plus loin nous arrivâmes à la ville de Tsing-ho, où commencent les maisons de campagne et les sépultures des personnes de distinction de Péking. Ces maisons se distinguent par une élégante simplicité plutôt que par le luxe. Partout s'élèvent en bouquets des cyprès, des saules et des genévriers vieux de cent ans, et qui atteignent ici la hauteur des pins les plus élevés. Nous rencontrâmes en cet endroit des Mongols condamnés sous le dernier empereur, et que l'accession au trône du nouveau avait rendus à la liberté. Nous vîmes aussi cinquante chameaux mongols chargés de beurre pour la cour impériale. Les chameaux qui marchaient en tête portaient des bandes d'étoffe jaune attachées à de petits bâtons et qui formaient des espèces de pavillons.

Le 1er décembre, à neuf heures du matin, nous partîmes pour Péking. Pendant six werstes la route est une avenue de vieux saules, bordée de chaque côté de villages et de cimetières, et au bout de laquelle nous arrivâmes aux faubourgs de Péking. Nous y trouvâmes deux des étudians de la mission que nous venions relever, qui nous amenaient quatre chaises chinoises pour la nouvelle mission et un cheval de selle.

Dès le faubourg, le bruit et la foule nous annoncèrent la ville la plus peuplée du monde. Tournant à gauche nous traversâmes une rue au bout de laquelle nous arrivâmes à une vaste plaine, et les murs de Péking se déployèrent à nos regards dans toute leur étendue[1].

Enfin la distance immense qui sépare Pétersbourg de la capitale de la Chine était franchie (huit mille werstes, dont cinq font une lieue de distance : la distance est donc de seize cents lieues). Au nord de la plaine nous vîmes les murailles rouges d'un temple de Fo, et à une courte distance le tombeau d'un riche Chinois. Après avoir fait environ trois werstes sur la plaine nous vînmes à un cimetière russe, où les personnes de la mission qui meurent à Péking sont enterrées. Nous saluâmes les cendres de nos compatriotes et continuâmes notre marche.

[1] Ce mur est celui de la ville tartare. Il fut bâti sous les Mongols en 1267, et avait alors soixante li de circonférence avec onze portes. Le premier empereur de la dynastie de Ming en retira cinq li du côté nord, et supprima deux portes, de façon qu'il n'en resta que neuf. C'est pour cette raison que le gouverneur de la ville tartare porte le titre de gouverneur des neuf portes. En 1404 cette ville devint *Péking* ou *la Cour du nord.* Douze ans plus tard on fit divers changemens dans la muraille, et en 1437 on commença à la flanquer de nouvelles tours ; le fossé qui entoure le mur reçoit ses eaux du mont Schin-Chan, près du village de Pefeoutrun, dans la juridiction de Tchang-Phing-Tcheou. Cette source, réunie à plusieurs autres, coule à l'est sur une étendue de sept li, et arrivée à la capitale, elle prend le nom de *Yuho :* ses eaux sont accrues par plusieurs autres ruisseaux qui descendent des montagnes à l'ouest de la plaine de Péking. K.

A une werste de ce cimetière nous entrâmes en cortége dans la capitale de la Chine par la porte de Ngan-Ting-Men. Entourés d'une foule de spectateurs, nous fîmes environ deux werstes dans la grande rue qui conduit à cette porte, et nous prîmes alors une rue transversale dans la direction de l'est. Nous la quittâmes bientôt pour tourner au sud, et au bout de trois werstes par la rue Tafaszu, nous trouvâmes un arc de triomphe bâti en bois. Nous prîmes à droite la rue de Tchang-Hang, en passant devant un temple mantchou[1], situé à gauche, et le Lifan-Yuan ou Tribunal des affaires étrangères, qui est à droite. Nous traversâmes le canal ou petite rivière de Yuho sur un pont de marbre nommé *Pékias*. Laissant sur notre droite la porte du palais impérial, nous fîmes une werste au sud le long du canal, sur le pont de Toung-Yuho-Kiao, puis nous arrivâmes dans la rue de Toung-Kiang-mi-Kiang; et à midi, enfin, nous entrâmes dans la maison russe, où nous fûmes reçus par les membres de l'ancienne mission, et la soirée se passa à faire les dispositions nécessaires pour loger les membres de la nouvelle mission.

[1] Ce temple s'appelle en chinois *Schang-Tchoung-Szu*. On y offre des sacrifices en mémoire des membres de la famille impériale et des grands hommes qui ont honoré la dynastie mantchoue. K.

Résidence à Péking depuis le mois de décembre 1820 jusqu'au 14 mai 1821.

Le 2 décembre, jour de notre arrivée à Péking, nous nous rendîmes à l'église pour remercier le ciel de nous avoir protégés pendant une si longue route. Comme nous sortions de l'église, un Mantchou nommé Ikenghi, vieillard de soixante-cinq ans, vint trouver l'archimandrite Pierre, son titre chinois est *i sian sing*, c'est-à dire *docteur moi*. Il était en effet depuis quarante ans attaché à la mission russe comme professeur de chinois et de mantchou, et il l'est encore au moment où j'écris : je réglai avec mon conducteur de Kalgan, et le père archimandrite me logea dans la chambre la moins humide de la mission.

Comme l'hôtel de la légation et le couvent russe de Péking sont bâtis à la mode du pays, je puis donner quelques renseignemens généraux sur les maisons chinoises. Toutes, depuis la hutte de l'artisan jusqu'au palais du riche, sont à un seul étage, construites en briques, et situées au milieu d'une cour toujours entourée d'une haute muraille de pierre, de façon que de la rue on n'en peut voir que le toit. Les boutiques attenantes aux maisons sont très rares : de grandes fenêtres, avec du papier au lieu de vitres, occupent presque toute la façade, qui est toujours tournée au sud, autant du moins

que le permet la position. Les fenêtres du couvent ont des vitres de verre de Moscovie, qui est une sorte de mica, et les chambres assez élevées sont tendues en papier blanc ou de couleur. Dans la plupart des maisons, dans toutes les boutiques et même dans le palais de l'empereur des phrases remarquables des philosophes et des poètes célèbres sont écrites sur ces tentures, aussi bien que sur du papier rouge, bleu et d'autre couleur, et l'on nomme ces inscriptions *touïtsu* [1]. Dans les maisons russes les portes et les cloisons sont de bois de prix, tels que le camphrier et les cyprès; elles sont ornées de boiseries et sculptées; elles sont non-seulement agréables à l'œil, mais elles répandent un excellent parfum dans l'appartement. Les tables et les chaises, faites du plus beau bois, sont très bien vernies et polies. Les grandes maisons ont toutes une suite de chambres qui n'ont ensemble aucune communication, mais elles ouvrent toutes sur une galerie couverte, soutenue par des colonnes.

Il n'y a point de poêles dans les chambres. Elles sont chauffées par du charbon allumé dans des vases de cuivre faits exprès, ou dans des creux pratiqués sous de larges bancs de pierre. Ces bancs sont placés au-dessous des fenêtres ou le long du mur opposé, et servent également de siéges pour le jour et de lits pour la nuit. La forme des toits des mai-

[1] Ce mot veut dire : *pièces opposées*.

sons chinoises est bien connue en Europe; ce ne sont point les toits plats des pays chauds de l'Orient, mais ils sont élevés et concaves du faîte aux bords, qui dépassent les murs et sont légèrement relevés. Quelques voyageurs ont remarqué que ces toits sont une réminiscence de la forme des habitations primitives, c'est-à-dire des tentes des nomades. Tous les édifices sont couverts en tuiles enduites quelquefois d'un vernis rouge, vert ou jaune. Ici, toutefois, il est des règles pour toute chose, et c'est d'après ce qu'elles prescrivent, que les bâtimens impériaux et les temples seuls peuvent être couverts en tuiles jaunes. Celles qui composent la toiture du prince et des grands sont vertes. Les tuiles grises sont réservées pour d'autres maisons. Les maisons ne diffèrent, d'ailleurs, qu'en certains détails que produisent nécessairement la localité et l'état de fortune du propriétaire. C'est ainsi que les maisons des provinces méridionales ne sont point pareilles à celles de Péking.

Le 4 décembre, à trois heures de l'après-midi, j'allai visiter le faubourg méridional de Péking, nommé *Vai-to-Tching*. La foule était grande. Nous rencontrions sans cesse des mandarins, des marchands, des paysans et des ouvriers, qui avaient tous l'air affairé et marchaient vite. Plusieurs d'entre eux s'étant aperçus que nous étions étrangers, regardaient curieusement dans notre chaise, et s'a-

musaient à faire des conjectures sur la nation à laquelle nous appartenions. Des barbiers, des cuisiniers, des ferblantiers, etc., travaillaient dans les rues. Près de la porte du sud, nous passâmes le long d'un mur rouge qui entoure le palais impérial. Il est si élevé qu'il cache entièrement l'édifice. La place carrée qui est devant la porte est pavée en dalles larges, et entourée de petites colonnes de marbre. On n'y laisse passer ni voitures ni cavaliers, et les piétons seuls ont le droit de la traverser. Les factionnaires étaient tranquillement assis à la porte et fumaient leur pipe. Leurs vêtemens sales ne donnaient pas une haute idée des gardes du maître du céleste empire.

Beaucoup de maisons de Péking sont des magasins bien garnis de toutes sortes de marchandises, car il n'y a point comme à Pétersbourg ou Moscou de quartier spécial pour chaque commerce; ici les boutiques des natures les plus diverses se touchent. Dans la rue qui passe devant la maison russe est un très grand établissement pour prêter de l'argent sur gage. Il y a un grand nombre de ces maisons à Péking, et l'extravagance ou la pauvreté contribue à la faire prospérer. Ces établissemens se nomment en chinois *Tang-pou*. Le gouvernement n'en a point à lui; mais les princes en élèvent en son nom, et on les appelle alors *Kouan-tang-pou*. On y reçoit les objets pour les trois dixièmes de leur valeur,

et l'on ne prête pas pour plus de trois ans. Les usuriers prennent deux pour cent par mois d'intérêt sur les habits, et trois pour cent sur des articles de métal ou des pierres précieuses, parce que les premiers objets se vendent plus aisément. Le taux légal des intérêts en Chine est de trois *fuen* par mois pour un lan, de sorte qu'en trois ans ils excèdent le capital emprunté. L'intérêt que demandent les particuliers est, comme on l'a vu, très onéreux, et il n'y a probablement pas au monde un autre pays où les officiers du gouvernement soient ruinés aussi systématiquement qu'en Chine. Ils seraient bientôt réduits à la plus complète détresse, s'ils ne trouvaient pas divers moyens de se couvrir des pertes qu'ils éprouvent de ce côté, et voici ce qui peut donner une idée des moyens qu'ils emploient.

Il y a vingt-cinq ans qu'une inondation avait dévasté et détruit entièrement un village de la province de Chantoung, et les habitans avaient eu à peine le temps de sauver leur vie. L'empereur Kien-Long passant de ce côté ordonna de payer aux victimes jusqu'à la concurrence de 200,000 roubles d'argent. Sur cette somme, le trésorier impérial retint, dit-on, 40,000 roubles, son premier secrétaire 20,000, et ainsi de suite, tellement que ce don magnifique était réduit à 40,000 roubles quand il arriva aux pauvres gens à qui il était destiné. Les gouverneurs de province, dont le moindre n'a pas

moins de 60,000 roubles de traitement, pillent les habitans, et il n'est pas de punition, telle rigoureuse qu'elle soit, qui puisse les détourner des manœuvres de leur rapacité.

Le 5 décembre nous apprîmes enfin les raisons pour lesquelles notre mission avait été retenue plus long-temps qu'il n'est ordinaire à l'Ourga et à Kalgan. Les nouvelles de la mort de l'empereur n'étaient arrivées à l'Ourga que quand la mission eut franchi la frontière. Young-Doung-Dordzy, vang de l'Ourga, ne voulant pas embarrasser notre gouvernement en renvoyant la mission à Kiakhta, proposa au tribunal des affaires étrangères à Péking de la laisser arriver dans l'année; mais en s'arrangeant de telle sorte que nous ne puissions être dans la capitale qu'après l'expiration du deuil de cent jours. Permettre que des étrangers entrassent dans la capitale avant ce temps aurait été, de l'avis du vang, très impolitique, parce que les Russes, qui ne se conforment pas aux coutumes des étrangers, seraient entrés dans Péking vêtus d'habits dont la couleur et l'étoffe auraient pu être contraires aux formes du deuil chinois. L'usage du pays veut que tous les habitans, quel que soit leur rang, portent à la mort de leurs parens, et à plus forte raison lors du décès de leur empereur, des vêtemens blancs bordés de gros coton ou de nankin, au lieu des vêtemens de soie ordinaires.

Le 7 décembre on nous présenta Tchoung-Lao-ye, mandarin de sixième classe, désigné par le gouvernement pour enseigner le mantchou aux élèves de la mission. Cette langue n'est pas difficile à apprendre. Après la conquête de la Chine, en 1644, les Mantchous furent obligés de compléter leur pauvre idiome nomade et de le perfectionner suivant les principes du chinois pendant une résidence de cent soixante-seize ans parmi une nation nombreuse et assez civilisée. Les Mantchous en ont pris les coutumes et la langue, de sorte que tous, quel que soit leur rang, parlent le chinois. A Péking même, il n'y a que peu de personnes qui comprennent le mantchou, dont on se sert seulement pour les affaires d'État. Dans les tribunaux présidés par les Mantchous, il y a des personnes qui connaissent l'une et l'autre langue, afin de traduire les documens, ceux surtout qui doivent être mis sous les yeux de l'empereur, et sont composés en mantchou et en chinois. La plupart des commis des bureaux publics sont des Chinois, qui sont plus éclairés et plus propres aux affaires que leurs indolens conquérans, qui passent leur temps à se divertir ou à jouir d'une complète inaction.

Je vis ce jour-là, dans l'église, plusieurs vieilles images de nos saints, peintes par des artistes chinois qui les ont très grotesquement affublés de leur costume national.

Le 9 décembre, ce jour étant le seizième de la onzième lune suivant le calendrier chinois et le solstice d'hiver, l'empereur se rendit au temple du ciel, situé à l'extrémité de la ville des marchands dans le faubourg du sud, et y resta jusqu'au lendemain matin. Hier, les vases des sacrifices avaient été portés au temple par des chameaux richement caparaçonnés.

A cinq heures du matin l'empereur y arriva, accompagné d'une suite nombreuse, des principaux personnages de sa cour et de six mille soldats. Dans de pareilles occasions on ne permet pas aux particuliers de voir passer l'empereur. Les portes et les fenêtres des maisons sont en conséquence hermétiquement fermées, et les rues de traverse couvertes de tentures. Le soir qui précèda la cérémonie, nos portiers nous annoncèrent qu'aucun de nous ne pourrait sortir le lendemain. Des sentinelles sont placées aux portes des maisons devant lesquelles passe l'empereur, afin de le garder de toute attaque soudaine que l'on pourrait tenter contre sa vie, comme il arriva au dernier souverain [1].

[1] Un des cuisiniers de la cour s'était précipité sur lui un couteau à la main. Le monarque ne dut la vie qu'à un aide-de-camp qui arrêta l'assassin. Le même prince, appelé Kia-Khing, était haï du peuple à cause de son obéissance aveugle aux conseils de ses eunuques et de son goût désordonné pour les plaisirs contre nature, penchant qui, à la honte de l'humanité, n'est que trop commun en Asie. On sait que le mahométisme y domine et qu'il ne condamne point les plaisirs des sens.

L'empereur de la Chine, comme grand-prêtre de toutes les religions qui se professent publiquement dans l'empire, offre en ce jour, dans le temple du ciel, des sacrifices expiatoires [1] à l'occasion des châtimens des criminels qui ont été condamnés à mort dans le cours de l'année. C'est à cette époque que l'on exécute les criminels dans tout l'empire, et ils sont décapités, pendus ou étranglés. Les criminels d'État, tels que les rebelles, etc., sont exécutés immédiatement après la sentence prononcée.

On présente à l'empereur une liste de ceux qui ont été condamnés par le tribunal suprême de Péking, avec leurs crimes spécifiés en détail. Il désigne de sa propre main, par une marque, ceux qui sont punissables de mort, les autres sont également conduits au lieu de l'exécution et ramenés ensuite à la prison pour y attendre que leur sort soit fixé. La veille de l'exécution tous les condamnés ont un repas aux frais du gouvernement.

Quelquefois, bien que ces cas soient très rares, les noms de plusieurs criminels reviennent trois fois sur la liste présentée à l'empereur, parce que

[1] Tous les mandarins qui, suivant l'exemple de l'empereur, se disposent à faire de semblables offrandes soit à la terre, soit au ciel, doivent, suivant la loi, observer un jeûne de trois jours, s'abstenir d'ail, d'ognons ou d'autres alimens de haut goût : il ne leur est pas permis de boire du vin, de visiter les malades ou les morts, de prononcer des arrêts de mort ou de voir leurs femmes, et ils doivent rester trois jours et trois nuits dans leurs bureaux.

leur sentence a été retardée afin de punir de plus grands coupables. Dès lors ils ne peuvent plus rester plus long-temps en prison, et on les emploie comme geôliérs ou on les exile.

Les supplices les plus rigoureux sont infligés à ceux qui attentent à la vie de l'empereur, passent sous un autre souverain, tuent leurs grands parens ou leur père, leur mère, leur oncle, leur tante, leur frère ou leur sœur; on châtie aussi avec la plus grande sévérité les gens qui volent des objets appartenant aux prêtres ou à la couronne, le sceau de l'empereur surtout; ceux qui n'accomplissent pas leurs devoirs envers leur famille, se marient sans avoir porté le deuil aussi long-temps que le veut la loi, quittent leurs parens sans permission, et donnent des bals trop tôt après leur mort. Celui qui a tué ou trahi par envie un parent, qui a fait un rapport calomnieux, qui a assassiné son professeur ou son supérieur, ou qui a un commerce illicite avec la concubine de son père ou de son grand-père, est puni avec une rigidité extrême.

Un juge injuste est décapité. Celui qui en temps de guerre se rend coupable de malversation ou d'abus dans l'approvisionnement des troupes est étranglé; celui qui détourne une somme considérable appartenant au gouvernement est décapité, quel que soit son rang. Quiconque commet un vol de la valeur de plus de trois cents roubles est

étranglé, et une rude bastonnade punit le vol d'une somme plus faible, et le criminel est obligé à en faire la restitution. S'il n'en a pas les moyens, il est condamné avec sa femme et ses enfans, aux travaux forcés pour le compte du gouvernement.

Les mandarins d'un rang supérieur, convaincus d'avoir été négligens dans l'accomplissement de leurs devoirs, descendent de deux degrés et perdent deux années de salaire. Toute somme d'argent enlevée des coffres publics doit être garantie par les chefs des tribunaux dans la juridiction desquels le vol a été commis, et par les gens qui sont employés à découvrir les voleurs et dont les recherches ont été vaines.

Quiconque abat des arbres, coupe du foin, sème du blé ou fait paître son bétail dans les endroits où l'empereur, les princes et d'autres personnages de distinction sont enterrés, reçoit quatre-vingts coups de bâton. Toute personne appartenant aux couvens ou aux temples qui y laisse entrer des femmes afin de prier, tout militaire qui vend des effets appartenant au gouvernement, tels que des armes, des habits, etc., sont condamnés à cent coups.

Un déserteur de l'armée, quand elle est en campagne, reçoit cent coups, s'il est officier; un simple soldat est condamné à mort.

Celui qui prend volontairement la place d'un

autre quand l'armée est en marche, et le cas en est assez commun en Chine, est battu sans miséricorde.

Quand un homme a brigué la protection d'un grand personnage, et que ce dernier a recommandé son protégé à l'empereur dans ses rapports, l'un et l'autre sont appelés à rendre compte. S'il est reconnu qu'il y a eu connivence entre eux, le protégé est décapité, ses biens sont confisqués et tous les membres de sa famille vendus comme esclaves; quant au protecteur, il est banni après avoir reçu cent coups.

A la fin de chaque année les chefs doivent examiner leurs subordonnés, et quiconque d'entre eux ne s'est pas perfectionné dans la connaissance des affaires de son département est puni par la perte d'un mois d'appointemens s'il a une charge, et par quarante coups de bâton, s'il n'a point d'emploi. Un mandarin renvoyé qui se mêle des affaires du gouvernement est taxé à quarante coups et paie une amende de deux livres d'argent. Les chefs qui recommandent l'avancement d'un homme sans mérite, au détriment d'un homme capable, reçoivent quatre-vingts coups de bâton. Un chef qui, contre les termes de la loi, se rend en personne sur les lieux où un crime a été commis, au lieu d'envoyer quelqu'un pour faire l'enquête, est puni par cent coups de bâton; et quatre-vingts répartis

sur huit jours, sont le châtiment de tout retard apporté dans les affaires du gouvernement. Cent coups de bâton sont réservés au médecin qui écrit inexactement ou incorrectement une prescription. Tout domestique qui fait du bruit dans le palais impérial et ne se conduit pas convenablement, reçoit cent coups et son maître cinquante. Si une femme achète ou vend clandestinement du sel, son mari ou son fils sont battus, le sel étant en monopole. Si son mari se trouve éloigné et que son fils soit mineur, elle reçoit elle-même cent coups, et paie une amende en argent. Un paysan qui n'observe pas la distinction des rangs quand il se met à table est puni par cinq coups de bâton. Enfin, un officier coupable de corruption ou de licence dans sa conduite est dégradé [1].

Les Chinois emploient pour infliger ces peines corporelles des cannes de bambou longues de quatre à cinq pieds au moins et épaisses de deux pouces; les délits moins graves sont punis par des coups de poings sur l'oreille dont le nombre est réglé par la loi; mais il dépend de l'exécuteur de rendre ce singulier châtiment plus ou moins pé-

[1] Un événement de ce genre arriva pendant notre séjour à Péking. Un Mantchou ayant oublié qu'il devait le bon exemple à ses subalternes, entra dans une maison de mauvais renom. Il y fut arrêté par les personnes qui sont chargées de maintenir l'ordre et la décence, et il fut conduit en lieu de sûreté. Cet officier fut condamné à perdre toutes ses dignités.

nible en raison du plus ou moins d'argent qu'on lui a donné pour le gagner. On attache au cou du prisonnier un morceau de bois de trois pouces carrés et qui pèse environ six livres. On en augmente le poids en proportion de la gravité du crime. Cette espèce de punition est principalement infligée aux escrocs et aux débiteurs insolvables. Ces planches pèsent alors de cinquante à cent livres. La tête du coupable est seule visible, et semble être placée sur un grand plat. Il lui est impossible d'élever sa main jusqu'à sa bouche, et il faut que d'autres lui donnent à manger. La torture est d'un usage très fréquent en Chine, mais la loi en exempte les princes, les membres des familles illustres, les littérateurs distingués, les citoyens de la première classe et toute personne qui a rendu des services importans à l'empire.

Un grand vice dans la législation chinoise, c'est la facilité qu'elle donne d'entrer en composition au moyen de l'argent pour les châtimens corporels. Par exemple, une personne condamnée à recevoir de soixante à cent coups, paie de quatre à sept onces d'argent et de neuf à quinze tchetwerts [1] de froment; on peut racheter un an de travaux forcés et soixante coups, pour environ quatorze onces d'argent et trente tchetwerts de froment. Les gens

[1] Mesure russe qui contient neuf mille huit cent trente-deux pouces cubes.

très vieux, les mineurs et les boiteux ou estropiés paient la valeur de six pences ou soixante centimes pour dix coups, et ce même nombre contre dix pences, à la femme de tout homme en fonctions.

Quiconque a tué un homme par accident est exempt de punition s'il paie une once d'argent. Les nonagénaires ou les enfans au-dessous de sept ans ne sont pas soumis aux châtimens corporels, hormis dans le cas de trahison et de complot. Les femmes coupables de prostitution ne sont point admises à traiter pour de l'argent, et doivent toujours subir la punition corporelle.

Il est aussi permis chez les Chinois, à un condamné, de payer une autre personne pour être châtiée à sa place. Ce privilége s'étend même à la peine capitale.

Plusieurs visites que nous reçûmes confirmèrent l'opinion que nous nous étions déjà faite des officiers chinois, c'est que de peur de parler trop librement dans leurs conversations avec les étrangers, ils ne causent que sur les sujets les plus indifférens, et se retirent le plus vite qu'ils le peuvent. Le bitketchi qui nous avait accompagnés de Kiakhta à Péking nous invita un jour à dîner, d'après les règles de l'hospitalité chinoise qui veulent que ces repas, même entre amis intimes, aient lieu dans des auberges. Nous ajournâmes notre acceptation, à

cause de la bassesse que cet interprète avait montrée en route.

Le 14 décembre nous visitâmes le temple de Fo, qui est dans la cour de la maison russe. Ce temple est petit et très pauvre. Le 1er et le 15 de chaque mois, les lamas viennent réciter des prières devant les idoles, au son des cloches et à la lueur des cierges parfumés. Chacun, sans exception, a droit d'y entrer et d'y faire ses dévotions, et les marchands se font un devoir de visiter aux jours fixés un temple pour y adorer les idoles [1].

15 décembre. Le temps avait été très beau depuis notre arrivée à Péking, mais aujourd'hui, le ciel fut sombre et la neige tomba.

Quelques Mongols étaient rassemblés dans un grand espace vague derrière le couvent, et nous entendîmes toute la journée le mugissement des chameaux chargés. Les nomades mongols qui habitent les pays situés à trois ou cinq cents werstes de Péking viennent chaque année, à cette époque, vendre dans la capitale du mouton, du beurre ou des prunes sèches. Quand ils ont placé leurs marchandises, ils se hâtent tous de retourner dans leurs pays pour célébrer la première lune de la nouvelle année que l'on nomme en Mongol *Tsagan-Sara* (le mois blanc ou heureux).

[1] Il y a toujours un temple près de chaque tribunal ou édifice du gouvernement à Péking.

L'habillement en général, et particulièrement celui des hommes, est très dispendieux. Les Mantchous et les Chinois de tous les rangs doivent avoir un costume particulier pour chaque saison de l'année, et les personnes en fonctions en mettent trois à la fois, sans compter les habits de cour et ceux des jours de fête. Cette extravaganee met les officiers mantchous dans la nécessité de faire une dépense considérable, et oblige même l'homme le plus distingué à avoir recours aux prêteurs sur gages. Ils engagent les habits dont ils n'ont pas besoin et rachètent ceux sur lesquels on leur avait antérieurement prêté, et que la saison rend nécessaires.

En raison de la chaleur du climat, les Chinois portent des vêtemens très larges; le principal est une longue robe de toile qui a beaucoup de ressemblance avec le costume russe, à l'exception que les officiers portent cette robe ouverte devant et derrière. Par-dessus cette robe ils en mettent une autre avec de larges manches, laquelle ressemble, pour sa forme, à celle du clergé russe. Les habits des gens pauvres sont de calicot ou de nankin, et ceux des riches sont en soie à fleurs, et quelquefois de drap ou de casimir. La couleur favorite est le bleu, ensuite viennent le violet et le noir. Le vert, et particulièrement le rose, sont généralement portés par les femmes.

Dans l'hiver, la robe est doublée d'ouate de co-

ton; mais les gens riches emploient pour cet usage des peaux d'écureuil et de mouton de qualité supérieure, ou bien encore des peaux de renards du nord, ou martre zibeline. Les personnes à la mode portent en hiver la robe de dessus en zibeline ou en chat noir, bordée de blanc, qui est estimée à un haut prix. Le poil se met en dehors pour faire voir sa beauté. Ces robes de dessus ne sont pas quelquefois plus longues que nos spencers, et comme elles sont très légères et commodes, on les porte pour monter à cheval. Les ceintures sont de soie; mais plus ordinairement de tricot ou de fil, avec une belle boucle dans le milieu. L'épée est portée à gauche, ainsi qu'un couteau dans une gaîne bien vernie ou en écaille de tortue, et les petits bâtons d'ivoire qui servent de fourchettes. Sur le côté droit pend une bourse de soie brodée qui renferme une tabatière, et de plus, en été, un éventail dont les hommes se servent aussi bien que les femmes. Pour observer la symétrie qui est en toute occasion de la plus grande importance pour les Chinois, ils portent à gauche un sac pareil, rempli d'épices qu'ils mangent à dîner en assaisonnement. Cette robe en couvre une autre très légère, de soie ou de toile, et qui correspond à notre chemise. Cette absence de propreté que l'on trouve même chez les personnes d'un haut rang, est d'autant plus désagréable que les Chinois, opposés en ce point aux autres peuples

de l'Orient, sont tout-à-fait étrangers au bain, ou ne se lavent le corps que rarement : ils regardent même le bain en été comme une chose malsaine. Ils ne se servent point à table de serviettes et n'ont point de mouchoirs de poche. Un morceau de papier y supplée. Leurs culottes sont de nankin ou de soie. La plupart des Chinois ont leurs bottes faites de ces étoffes ; mais celles des riches sont en satin noir. On porte aussi des souliers dont les semelles sont, comme celles des bottes, très raides et très incommodes, étant composées de papier mâché d'un pouce d'épaisseur. Les personnes de distinction portent des bonnets ovales de satin couleur cerise avec une bordure noire et une frange rouge. La bordure varie comme le costume, suivant la saison ; il est de velours en été, et en hiver de peau de mouton ou de zibeline.

Les chapeaux ou bonnets d'été sont en forme de cône ou d'entonnoir, et faits de bambou si parfaitement natté et avec tant de goût, que s'ils étaient d'une forme différente, les dames d'Europe pourraient les adopter. Les bonnets des fonctionnaires publics sont surmontés d'un bouton dont la couleur désigne leur rang. Les gens du peuple portent ordinairement une veste de nankin, et de petits bonnets de feutre pareils à ceux des Lithuaniens, qu'ils remplacent en été par les bonnets de paille. Les hommes se rasent sur le front et sur les tempes, et

tressent en queue le reste de la chevelure qui leur tombe sur le dos. Une natte bien longue est regardée comme une parure. Elle a ordinairement une archine et demie de long, et l'on a souvent recours à de faux cheveux pour suppléer à la nature.

Il peut être à propos de remarquer que ce costume a été introduit par les Mantchous, lors de la conquête de la Chine en 1644. Avant cette époque les Chinois portaient des robes d'une forme très différente, très longues et à manches extrêmement larges.

Le costume des femmes diffère peu de celui des hommes. Elles peignent et arrangent leur chevelure avec beaucoup de goût et d'élégance. Les fleurs artificielles, les riches épingles d'or[1], et de beaux papillons qui y sont mêlés, forment un contraste agréable avec leurs cheveux noirs.

Les courriers chinois chargés d'affaires du gouvernement doivent, nous dit-on, faire à cheval, dans les vingt-quatre heures, trois cents werstes (environ soixante lieues.)

Le 18 décembre, à midi, le père Hyacinthe reçut la visite des missionnaires portugais qui habitent Péking. Malgré l'aversion des Chinois pour la foi catholique romaine, aversion qu'ils ont témoignée en expulsant les jésuites, le gouvernement est cepen-

[1] Il est défendu sous peine de mort d'exporter de l'argent hors de l'empire.

dant obligé de garder au moins quelques missionnaires pour composer l'almanach. Tandis que l'astrologie conduisait les autres peuples à l'étude de l'astronomie, les Chinois, bien qu'ils étudient l'astrologie depuis plusieurs milliers d'années, n'ont fait aucun progrès dans la science réelle des astres. Le gouvernement regarde à présent comme de la plus haute importance la publication du calendrier annuel. Il doit faire tout son possible pour indiquer à ses nombreux sujets non-seulement la distribution des saisons, dont la connaissance leur est essentiellement nécessaire pour la répartition de leurs travaux; mais encore, eu égard à la superstition générale, cet almanach doit désigner les jours heureux ou malheureux, ceux qui sont les plus favorables pour se marier, pour entreprendre un voyage, faire leurs habits, acheter ou bâtir, pour présenter une requête à l'empereur, ou pour beaucoup d'autres cas de la vie ordinaire. C'est par ce moyen que le gouvernement chinois tient le peuple dans les limites d'une soumission absolue, et tel a été le but des empereurs en fondant l'académie d'astronomie, dont les membres européens, subordonnés aux Mantchous, sont les plus utiles et les plus actifs.

Le 20 décembre nous apprîmes quelques détails sur une violente persécution qui fut dirigée en 1805 contre les missionnaires catholiques et leurs prosé-

lytes chinois et mantchous, par suite d'une correspondance interceptée, et dans laquelle se trouvait une lettre adressée au pape. Cette lettre renfermait la carte d'une province chinoise où était désigné comme chrétien un village entier. Tous ces papiers furent mis sous les yeux de l'empereur Kiaking qui ordonna sur-le-champ de raser le couvent, et d'envoyer en prison celui qui avait dressé la carte. Ensuite la persécution commença. On voulut forcer les chrétiens à fouler la croix aux pieds, et ceux qui refusaient étaient menacés de mort. A Péking on découvrit quelques milliers de personnes qui avaient embrassé la religion chrétienne, même parmi les mandarins et les membres de la famille impériale. Le monarque irrité ordonna que l'on n'inquiétât point le peuple, et il tourna toute sa vengeance contre les membres de sa famille. Il voulut en conséquence que tous ceux qui refuseraient obstinément d'abjurer le christianisme fussent emprisonnés et torturés de la manière la plus cruelle, après avoir été privés de leur rang et de leur fortune : on les battit sur les joues et les cuisses, on leur fit des incisions à la plante des pieds et l'on remplit ces blessures de crin haché très fin, puis on les ferma avec un emplâtre sur lequel on mit un scellé. J'ai ouï dire que ces tortures n'avaient pas encore été mises en usage.

Le 24 décembre la principale épouse de l'empe-

reur mort [1], a pris aujourd'hui en grande pompe le titre d'impératrice douairière Houang-Thai-Heou.

Le conseil de l'empire venait de donner au défunt empereur le titre de Joui-Houangh-Ti, abrégé en celui de Joui-Ti (l'empereur pénétrant). Ce surnom est toujours enregistré dans les annales de l'empire, écrites sous l'inspection des empereurs par des savans qui remplissent les fonctions d'historiographes.

Les années du règne de chaque empereur sont désignées par divers titres honoraires. C'est dans ce sens, et non comme noms propres, qu'il faut entendre les dénominations de Khanghi, Youn-Tching, Kiaking, Tao-Koueng.

Le 31 septembre, de cinq heures du matin jusqu'au milieu de la journée, nous eûmes un vent violent de l'est avec une forte gelée : le thermomètre était à 10 degrés. Des vieillards nous affirmèrent qu'il n'y avait pas eu depuis nombre d'années un hiver aussi rigoureux. Nos connaissances chinoises nous faisaient des reproches d'amitié et

[1] Les empereurs de la Chine ont cinq femmes, dont l'une est regardée comme l'épouse principale et légitime. Le peuple l'honore comme étant la mère de l'empire, et l'appelle *Houang-Heou* (l'impératrice auguste). Ses fils ont la préférence dans le droit de succéder à la couronne. Chacune des autres femmes a un titre particulier, avec une maison et une cour à part, composée d'eunuques et de jeunes filles. L'empereur a beaucoup de concubines, que l'on choisit tous les trois ans parmi les plus belles filles de l'empire.

nait ainsi une preuve de manque de respect plein d'arrogance.

7° Ayant été appelé par un décret de notre impérial père à la présidence du bureau supérieur des affaires civiles et à celles de la cour suprême de justice; puis, et attendu quelque expérience par lui acquise dans les affaires des dépenses de l'armée, ayant reçu par un autre décret impérial l'ordre de remplir les fonctions de secrétaire au bureau suprême du revenu, il réunit immédiatement en sa personne le pouvoir et l'autorité attachés à chacun de ces trois hauts emplois.

8° L'hiver dernier, quand la vénérable personne de notre impérial père souffrait des infirmités, sa signature et son écriture étaient en quelques points confuses et indistinctes; alors Ho-Quen eut l'audace de déclarer qu'il valait mieux *le jeter de côté* et donna alors des ordres de son chef.

9° Dans la dernière lune de l'année précédente, Kieu-Ko rapporte que dans les districts de Sin-wha et de Queï-te, un parti de mille rebelles s'était réuni et avait emmené par violence un troupeau de bestiaux appartenant aux marchands du Dalaï-lama, et blessé mortellement deux personnes, et qu'ils continuaient de dévaster le district de Ching-Hay. Toutefois Ho-Quen, répète ce rapport en tenant secrète cette affaire, ne prit aucune mesure en conséquence.

10° Lors de la mort de notre impérial père, nous publiâmes des ordres portant que nous dispensions de se présenter devant nous les princes et les chefs mongols qui n'auraient pas eu la petite vérole; mais Ho-Quen, en opposition à nos volontés, leur notifia que nul d'entre eux n'eût à venir, soit qu'ils eussent eu ou non cette maladie, méconnaissant ainsi l'intention où était notre gouvernement de témoigner notre considération et notre bonté aux tribus étrangères.

11° Le ministre d'État Sulingo était entièrement sourd et épuisé par l'âge et l'infirmité, cependant comme il était l'allié de Holin, jeune frère de Ho-Quen, l'impossibilité où il se trouvait d'accomplir les devoirs de sa place, fut adroitement cachée à l'empereur.

12° Les officiers Ou-Soung-Lan, Ly-Han et Ly-Quang-Yun, ayant été élevés dans la maison de Ho-Quen, ont ensuite été promus aux plus considérables offices de l'État.

13° Plusieurs des principaux officiers dont les noms étaient enregistrés aux divers départemens civils et militaires, ont été trop nombreux dans des circonstances pour être détaillées ici, déplacés et renvoyés suivant son caprice et de son autorité privée.

14° Lors de la confiscation des biens de Ho-Quen qui a eu lieu récemment, on trouva plusieurs appartemens bâtis d'une manière très coûteuse avec

le bois impérial de Nanmou, et l'on remarqua que plusieurs terrasses et enclos séparés avaient été construits dans le style du palais impérial de Ning-Scheu-Kung. Les jardins étaient pareillement dessinés à peu près comme ceux de Yuen-Ming-Yuen et de Fung-Tao-Yao-Tai.

15° Le cimetière qu'il a fait entourer d'un large canal et qui ressemble dans l'intérieur au cimetière impérial de l'est, est l'objet de l'admiration et du respect du peuple qui, ébloui par sa splendeur, n'ose pas lui donner le nom de *Fueng* (cimetière commun), mais l'appelle unanimement *Lin* (cimetière impérial).

16° Parmi ses trésors de perles et de pierres précieuses, on a découvert plus de deux cents colliers ou bracelets dont plusieurs excèdent de beaucoup en valeur ceux qui sont en notre possession impériale. Une des perles appartenant à Ho-Quen était d'une grosseur énorme, et plus considérable que celle de la perle qui orne la couronne impériale. On a également trouvé divers boutons de ceux qui servent à distinguer les rangs des princes, taillés dans des pierres précieuses, et tels que sa position ne lui permettait pas d'en porter, et ces pierres étaient au nombre de plusieurs dizaines, sans compter les pierres non taillées dont le nombre était incalculable et inouï même dans les trésors de l'empire.

17° Parmi ses trésors infinis on trouva un habit complet de cérémonie, de couleur jaune, couleur que la loi a exclusivement consacrée à notre usage impérial. Hochoung-Toung n'est pas plus que notre esclave, que veut-il donc?

18° Dans son trésor on a découvert aussi des sommes immenses. Etre premier ministre et lutter avec les marchands en vil amour du gain, est un des plus grands crimes.

19° L'or emporté de la maison où il était déposé, s'élevait à 4,800 livres, l'argent à 23,000,000 de lan!

Ces derniers articles démontrent à quel point avait été portée la rapacité de Ho-Quen. Sir Georges Staunton évalue qu'il avait, outre ses terres et autres propriétés immobilières, une valeur de 23,330,000 de livres sterlings [1] en monnaie, en joyaux et en argent.

Ho-Quen mis en jugement d'après cet acte d'accusation, fut condamné et mis à mort avec toute sa famille.

Le 3 janvier nous avons visité les boutiques des marchands situées en grande partie dans le faubourg chinois appelé Vai-la-Tching.

Au commencement de la rue de Lieou-li-Tchang, qui est sale et très étroite, se trouvent plusieurs boutiques de libraires. Ils vendent des livres chi-

[1] 583,250,000 francs environ.

nois et mantchous, tout reliés; mais lorsque nous vînmes à les examiner, nous découvrîmes bientôt qu'ils étaient incomplets. Les libraires chinois, comme bon nombre des nôtres, demandent d'un livre quatre ou cinq fois sa valeur; ils essaient de se défaire des exemplaires dans lesquels il manque des pages, ou qui sont composés de feuilles de trois ou quatre ouvrages différens. Il faut se tenir sur ses gardes pour éviter d'être trompé. La même méfiance est nécessaire dans les emplettes de toutes natures. Les meilleurs livres, et principalement ceux d'histoire, sortent des presses impériales, et les libraires de Péking et des autres villes les achètent au prix fixé par le gouvernement. Ces presses publient également, tous les deux jours, une gazette contenant les événemens extraordinaires qui arrivent dans l'empire, les ordonnances, et spécialement la liste des promotions et faveurs accordées par l'empereur, telles que les robes jaunes et plumes de paon, qui équivalent aux ordres de chevalerie en Europe; le châtiment des mandarins qui ont été coupables de mauvaise conduite, etc., etc.

Les imprimeurs et même les libraires ont des planches de cuivre et de bois gravées pour les ouvrages de moindre intérêt; on en tire autant d'exemplaires qu'on en demande, et ils sont payés un prix arbitraire. Des caractères mobiles ne peuvent être

employés pour imprimer le chinois. Leur meilleur papier est fait de coton.

Plus loin, dans la même rue, sont les boutiques des jouailliers, dans lesquelles on vend des tableaux, des objets sculptés en jaspe et en ivoire et en beau bois pour les appartemens richement ornés. Le travail en est parfait. Nous vîmes aussi des cristaux, des porcelaines vernies, etc.; chaque chose de la meilleure qualité. Il y a même des articles qui proviennent du palais impérial et que les eunuques parviennent à en sortir pour les vendre à bas prix; on y trouve aussi des marchandises anglaises, importées à Canton.

A une petite distance est la manufacture de poterie et de verres colorés, qui est appelée *Lieou-li-Tchang*, et est sous la direction d'un Mantchou et d'un Chinois. On fabrique là des tuiles vernies de différentes couleurs. Le bâtiment dans lequel la fabrique est en activité n'occupe qu'un espace de deux li en longueur. L'entrée donne sur la grande place carrée qui sert de promenade publique depuis le premier jusqu'au dix-septième jour du premier mois de la nouvelle année. On y vend des jouets d'enfant, et c'est là que l'on voit les charlatans et les faiseurs de tours.

Près de chaque porte de la ville, entre le mur du côté du midi et le canal, nous trouvâmes des ânes sellés pour l'usage du public. Les Chinois montent

sur ces animaux pour aller d'une porte à l'autre pour dix tchokis ou environ quatre copecks de cuivre. Ces ânes sont aussi accoutumés à porter des fardeaux légers. En hiver, quand les canaux sont pris, on les traverse dans une espèce de traîneau qui contient plusieurs personnes, et qu'un homme tire. On nous dit qu'il y a des gens qui vont de Péking jusqu'aux provinces méridionales dans de petites charrettes traînées par des hommes, conséquence triste d'une population trop nombreuse et qui manque des moyens de mieux gagner sa vie. L'étendue de la Chine est loin d'être proportionnée au nombre de ses habitans, et une culture sans relâche épuise le sol.

Près du mur de la ville sont des grottes qui servent de demeure aux pauvres. Il est impossible de se faire une idée du spectacle déplorable que donnent ces misérables gens. Presque nus et couverts de morceaux de nattes, ils parcourent les boutiques du quartier marchand, et quand ils ont reçu quelques tchokis, ils retournent se cacher dans leurs trous. M. de Guigne, qui a long-temps résidé en Chine, dit que les mendians se réunissent le soir dans les faubourgs de Canton, et se pressent les uns contre les autres pour se garantir du froid; mais comme ils ne peuvent réussir de cette façon à obtenir un degré de chaleur suffisant, plusieurs d'entre eux meurent, et leurs corps restent exposés

parmi les arbres et les pièces de bois qui couvrent le bord du Taho.

Personne ne put me dire s'il existait à Péking quelque hôpital ou d'autres institutions de charité pour les pauvres. Il n'y a qu'une maison d'éducation dans le faubourg de Vai-la-Tching, près de la porte de Kouang-Kiu, qui a été bâtie sous la dynastie actuelle. On dit que l'on donne en hiver, et au nom de l'empereur, un plat de riz bouilli aux pauvres; mais un petit nombre seulement profite de cette libéralité. Tous les ans, depuis le quinzième jour du dixième mois jusqu'au quinzième jour du second mois de l'année suivante, ou de novembre à mars, durée de la saison rigoureuse, les bonzes distribuent entre les pauvres du riz bouilli fourni par les magasins établis pour recevoir une partie des impôts payés en nature. Cette distribution se fait dans le temple de Loung-Vang-Tchang ou Tchar-Yang, près du mur de la ville de Vai-la-Tching, ou au-delà de la porte de la cour de l'est.

En revenant à nos logemens, nous vîmes un corps d'infanterie mantchoue qui s'exerçait à tirer de l'arc dans un espace situé entre la muraille du sud et le canal. Ces soldats n'étaient pas remarquables pour leur force corporelle, et quand ils tiraient, ils prenaient plus de peine pour se donner une belle attitude que pour frapper le but.

J'ai recueilli pendant mon séjour à Péking quel-

ques détails relatifs à l'armée chinoise, et qui m'ont paru authentiques. Les forces de terre se composent de quatre divisions, d'après le nombre de nations qui forment l'empire. La division des Mantchous tient le premier rang et comprend six cent soixante seize compagnies de cent hommes. 67,800

La seconde division se compose des Mongols qui entrèrent en Chine avec les Mantchous, à l'époque de la conquête. Ils sont divisés en deux cent onze compagnies. 21,000

La troisième division, que l'on nomme *Oudjen-Tchoukha,* contient les Chinois qui se réunirent aux Mantchous vers la fin du règne de la dernière dynastie chinoise, et elle compte deux cent soixante-dix compagnies. 27,000

A cette division appartient l'artillerie de campagne, qui se monte à quatre cents bouches à feu. Ainsi ces trois corps, ou l'armée mantchoue proprement dite, forment un total de. . . . . 115,800 hommes, dont la plus grande partie se compose de cavalerie; chacune de ces divisions est subdivisée en huit étendards ou sections.

La quatrième et dernière division consiste en Chinois natifs que l'on recrute chaque année. Elle

occupe les garnisons de l'intérieur, porte le nom de *Pavillon-Vert*, et s'élève à cinq cent mille hommes environ. Il y a, en outre, à peu près cent vingt-cinq mille hommes de troupes irrégulières ou milices, ce qui fait un total de *six cent vingt-cinq mille hommes,* dont à peu près cent soixante-quinze mille de cavalerie. En conséquence le nombre d'hommes armés sous les ordres des Mantchous se monte à sept cent quarante mille hommes. Ils ont en outre la cavalerie légère des Mongols, qui, par son organisation et la nature de son service, ressemble aux Cosaques du Don, de l'Oural, etc.

Quelques personnes évaluent le nombre des cavaliers mongols à cinq cent mille hommes, mais il est impossible de l'établir avec quelque exactitude.

Les soldats chinois sont tous mariés, et dès le moment de la naissance, leurs enfans mâles sont portés sur les contrôles de l'armée. Quand ils ont atteint un certain âge, ils vont occuper les places devenues vacantes dans les compagnies.

Les soldats des trois premières divisions outre leur équipement, ont droit à un cheval, au logement, à du riz pour leur subsistance, et à une somme de trois ou quatre lan par mois. Avec cette somme ils doivent se fournir d'uniformes et tenir leurs effets en bon état. Cet arrangement fait qu'ils ont une tournure très bizarre et que leurs

la plus négligée. Elle a cependant un service beaucoup plus dur à faire que les autres, quoiqu'elle soit moins récompensée. Quant aux soldats chinois descendans de ceux qui se mirent du côté des Mantchous et que l'on appelle *Oudjen-Tchoukha*, ils sont également peu estimés en comparaison des première et seconde divisions. La dynastie régnante ayant oublié qu'elle leur doit le trône, leur fait sentir qu'elle peut à présent se passer d'eux. Elle les prive des récompenses qui leur sont dues, et les rabaisse presque au niveau de la dernière classe du peuple. Ces mauvais traitemens ont soulevé un esprit de mécontentement dans ces troupes.

Quant aux forces navales de la Chine, on les dit plus insignifiantes encore que l'armée. Il n'y a que peu de vaisseaux de guerre mal construits et mal équipés.

Le 7 janvier, pendant la nuit une tempête s'éleva et mit en pièces les branches d'un grand cyprès qui est près de notre église. A Péking, ces convulsions de l'atmosphère sont fréquentes dans l'hiver et au printemps.

Le 9 janvier vers le soir un soldat chinois du corps des Oudjen-Tchoukha de Péking, dont le nom était *Pierre Bourjoie*, fit une visite au chef de la nouvelle mission pendant que j'étais présent. Il avait quarante ans environ. Fils d'un soldat pauvre, les jésuites français de cette ville lui donnèrent

l'éducation nécessaire pour en faire un prédicateur catholique dans les provinces intérieures de la Chine; mais pendant la dernière persécution contre les jésuites, Pierre Bourjoie renonça à la profession d'ecclésiastique et retourna au régiment qu'il avait quitté. Outre le chinois, sa langue natale, il parle et écrit très bien le latin et le français, et possède des connaissances générales très étendues. Il est assez singulier d'entendre un Chinois, vêtu et armé à la mode de son pays, parler français avec la plus grande facilité.

Le 10 janvier, à deux heures de l'après-midi, l'archimandrite Pierre, le père Hyacinthe et moi, nous fîmes une visite au père Gau, Portugais, âgé de trente-huit ans, moine de l'ordre de Saint-François et évêque de Péking. Il nous reçut avec beaucoup d'affabilité, et après une demi-heure de conversation, il nous conduisit à l'église de son couvent qui était autrefois celui des missionnaires français.

Cette église est en pierre, très simple, et de la forme d'un parallélogramme oblong. L'intérieur est orné d'assez bonnes peintures représentant des sujets de l'histoire sainte. Dans l'église catholique romaine, des tapis sont étendus vis-à-vis l'autel, et les Chinois chrétiens s'y asseyent pendant l'office divin. L'église est entourée de cyprès et de genévriers, dont les branches sont taillées en

figures diverses suivant l'ancien goût des Hollandais et des Français.

Quand nous fûmes de retour au parloir, le père Gau nous fit servir une collation à la chinoise, avec du madère et du café. Cette dernière denrée lui venait de Macao. Il se plaignait de n'avoir reçu depuis long-temps aucune nouvelle de l'Europe et du Brésil.

Le couvent du nord, Pétang, se compose de quatre cours très vastes et de nombre de maisons bâties dans le goût chinois ; elles doivent avoir été très belles, mais elles tombent à présent en ruines. Tout annonce que les catholiques ne possèdent plus en Chine les richesses et la position heureuse dont ils jouissaient sous les empereurs Khanghi et Kienlong.

Le 11 janvier profitant de l'autorisation que nous avait donnée le doulama, nous allâmes voir le temple de Houang-Szu; en sortant par la porte de Ngan-Ting-Men, près de cette porte sont des puits d'une eau excellente qui descend des montagnes de l'ouest. Ces puits sont entretenus par les habitans de la province de Chan-Tong, que l'on regarde comme les meilleurs hommes de travail de Péking; et ils se distinguent en effet par leur haute stature et leur force de corps.

Ils apportent l'eau dans les maisons des riches et dans les maisons à thé de Péking, moyennant

un certain prix, sur des brouettes ou charrettes à deux roues qui contiennent dix seaux. Quant aux gens opulens, ils envoient chercher leur eau dans des charrettes traînées par des mulets. On va prendre l'eau de la cour impériale à des sources dans les montagnes de l'ouest, à quinze werstes de Péking environ. L'eau des puits de la ville est saumâtre, mais elle n'est point malsaine.

A l'est de la route nous vîmes les murs du temple de la Terre où l'empereur, le jour du solstice d'été, fait une offrande à la divinité et lui adresse des prières pour une abondante moisson. Le temple est entouré d'un vaste terrain vague, enclos d'un mur de pierre; mais il n'a rien de remarquable. Après avoir traversé une grande plaine où s'exerçait la cavalerie et l'infanterie de la garde mantchoue, nous arrivâmes au temple du milieu, ou couvent de Houang-Szu, qui est environ à dix werstes de Péking. Un des lamas du couvent vint au-devant de nous; il était portier et nous servit de guide.

Le premier de ces couvens, qui est celui de l'ouest, fut bâti aux frais de l'empereur de Chine, et mis à la disposition des lamas de Tangout. Les deux autres, celui du milieu et celui de l'est, furent construits par les princes mongols qui, réunis avec les Mantchous pour la conquête de la Chine, au milieu du XVIIe siècle, entrèrent dans Péking. Ces deux derniers couvens étaient habités par les

prêtres mongols; mais comme par négligence ou par prodigalité ils avaient perdu la propriété et aliéné les terres, les maisons, etc., qui dépendent de ces temples, on les a remplacés par les lamas chinois de la religion de Fo. Le couvent de l'est est le seul qui soit resté aux Mongols.

Nous entrâmes d'abord dans le temple qui est grand, forme un long parallélogramme, haut de deux étages et bâti en briques. Conformément aux préceptes de la religion tibétaine, il est dans la direction du sud au nord, et sa toiture est de tuiles jaunes. Devant la façade et dans le temple sont des colonnes de bois odoriférant, dont chacune est estimée valoir 10,000 roubles. Sous l'empereur Kienlong, le bantchan erdeni (grand-prêtre), Tibétain, vécut et mourut dans ce temple. Dans un appartement de l'étage supérieur, on montre encore le lit où il succomba à la petite vérole, et les Mongols prient avec dévotion devant ce lit de leur grand-prêtre.

Le bantchan dans la religion de Bouddha tient le premier rang après le dalaï-lama. Il réside à Djachi-Loumbou, ville et couvent du Tibet méridional, où il y a un temple magnifique. Les Mongols nomment ce personnage *bogdo-lama* ou *bogdo-bantchan*. Il était autrefois souverain du Tibet; mais l'admission des femmes [1] dans l'ordre monastique

[1] Au sud-ouest de la ville de Lassa et des rivières de Yourou-

causa une division. Les lamas du Tibet septentrional élurent un dalaï-lama qu'ils nommèrent *lama-ereraboutchi*, inspiré par Bouddha, qu'ils opposèrent au dalaï-lama, et auquel ils rendirent les mêmes honneurs. Quand le dalaï-lama après sa mort, reparaît encore en chair, le bantchan lui envoie sa bénédiction, et le dalaï-lama agit de même lors de la mort du bantchan. De cette façon ces deux grands-prêtres maintiennent les dogmes de la secte jaune. Les habitans du Tibet occidental regardent le bantchan comme une divinité; il est pour eux ce que le dalaï-lama est pour le grand Tibet.

Les lamas disent que le bantchan actuel a été régénéré plus de dix fois. Il conserve une inaltérable tranquillité d'âme, est versé dans la religion et dans la connaissance de tous les livres saints, et s'interdit les plaisirs terrestres. Tout lama, après avoir étudié la religion, doit être consacré par le bantchan. Son temple de Djachi-Loumbou est très splendide et rempli d'idoles de métaux précieux. Les croyans sont persuadés que les prières dites en ce lieu montent directement aux habitans du ciel

Dzunbu-Tchou est le lac de Yanjo-Youtso, au centre duquel s'élève sur une montagne le temple de Dordzé-Balmougoûn, remarquable par son architecture et son beau site. Il y a là un couvent de femmes, dont la principale porte le titre de *pagma* (truie) ou *koutouktou femelle*. La tradition dit qu'elle doit la naissance à l'étoile polaire.

sur les exhalaisons d'encens et de parfums qui remplissent le temple.

Dans l'aile orientale de Houang-Szu on conserve les modèles de plusieurs temples faits avec le bois rouge nommé *houahi*, et dont le travail est excellent. Du balcon la vue s'étend sur les murailles de Péking et les environs de la capitale. Le temple est entouré de rangées de cyprès, et le toit de l'édifice est habité par un grand nombre de pigeons. A l'ouest du temple, derrière deux murailles, on voit un obélisque de marbre blanc élevé, dit-on, par l'empereur Kienlong à la mémoire du bantchan erdeni, qui mourut en ce lieu; mais d'après les sculptures du monument, et dont les sujets sont pris de l'histoire de Bouddha ou Fo, on peut supposer que ce monument fut érigé en l'honneur de ce prophète dont la doctrine est en vigueur dans le Tibet, la Chine, la Mongolie, et observée par les Bouriates et les Kalmouks. Cet obélisque, semblable à deux autres qui se trouvent dans Péking, a la forme d'une tour octogone, haute de quinze brasses. Cette tour va en s'effilant vers le sommet qui est couvert d'une grand bonnet d'or pur semblable pour la forme au bonnet que porte le dalaï-lama. Sur les quatre faces sont des colonnes de marbre avec des sculptures, et en somme cet obélisque est beau. Il a coûté des sommes considérables; ce qui fit dire à l'empereur Kienlong, quand il vint le

voir après son achèvement : « Ceci est un monument d'or. » Au nord, et non loin de l'obélisque est un petit palais où l'empereur prend ordinairement quelque repos après son sacrifice dans le temple de la Terre.

En quittant l'obélisque, le portier qui nous avait accompagnés nous pria d'aller voir un dalaï-lama qui était venu du Tibet occidental et demeurait dans une des maisons du couvent. Il avait soixante ans à peu près, et nous reçut bien. Après les questions ordinaires il nous fit servir du saturan; c'est-à-dire du thé bouilli avec de la fleur de farine et du beurre. Les Tibétains sons très simples, et ne connaissent pas le luxe. Leur tenue est semblable à celui des bohémiens; ils portent des vêtemens longs, comme les Russes, et ne coupent pas leurs cheveux; mais ils les nattent sur le front. Leurs pendans d'oreilles sont de turquoises.

Nous allâmes ensuite voir la fonderie qui est dans la cour du couvent. On y fond des idoles de toutes les dimensions; on les y dore, et de là on les envoie dans les diverses parties de la Mongolie. Les idoles mêmes du Tibet, que l'on regarde comme le sanctuaire de la religion de Fo, sont très estimées par les Chinois et les Mongols. Les petites idoles que l'on fabrique à Péking se vendent en proportion de leur dimension, et à raison d'un lan par pouce. Nous avions montré le désir d'en acheter

une, mais le fondeur nous la refusa parce qu'il nous regardait comme des infidèles.

De ces temples nous revînmes à la ville par un autre chemin; après avoir traversé des ravins et des ruelles étroites, nous arrivâmes à l'angle nord-est de Péking, où est notre église de l'Assomption. Ce quartier renferme aussi plusieurs maisons du gouvernement, et il est en général très pauvre. Cette partie de la ville se nomme *Hotcha* (démon) et *Houa-fi-Tchang* (place de l'écorce de bouleau).

Le 16 janvier, Alexis vint à l'église. Il descend des Albazins et est leur moukouïda ou seigneur. Les descendans des Albazins habitent actuellement la partie ouest de la ville, quartier assigné à la division de troupes mantchoues à laquelle ils appartiennent; il y en a parmi eux trente-deux qui sont baptisés; mais ils sont tellement confondus avec les Mantchous par les liens du mariage et les relations de dépendance, qu'il est très difficile de les distinguer. Ils parlent chinois, portent le costume des Mantchous, et vivent tout-à-fait comme les soldats de ce pays : ils sont comme eux, pauvres, fainéans et attachés aux superstitions du chamanisme. Alexis avait avec lui son petit-fils, âgé de douze ans, et la mère de cet enfant, éprise d'un membre de la famille impériale, mais pauvre et de la classe que l'on désigne par le nom d'*ouksoung*, ou *portant des ceintures jaunes*.

Le 20 janvier le boschko Ourghentai vint me trouver à l'occasion de l'approche du nouvel an, et me présenta, suivant l'usage du pays, un plat de mets divers. Je répondis à sa politesse par le don d'une demi-livre d'argent, et durant la soirée plusieurs Coréens vinrent nous voir par curiosité. Chaque année, à cette époque, des ambassadeurs du roi de Corée apportent des présens à l'empereur de la Chine en signe de vasselage.

Le 22 janvier, dans la nuit, le son des tymbales annonça dans les temples le nouvel an des Chinois. Dans le temple qui renferme la cour russe, on brûla de l'encens devant les images, et un lama récita des prières en frappant sur un petit vase de cuivre. A minuit environ, tous les princes du sang et les personnages les plus distingués se réunissent dans le palais, et au point du jour ils amènent l'empereur au temple de ses ancêtres, situé dans le voisinage du tribunal des affaires étrangères. Ce souverain s'acquitte de ses dévotions suivant les formes prescrites par le rituel, après quoi il retourne au palais pour recevoir les félicitations des grands de l'empire, et des membres des tribunaux de Péking.

A l'occasion de la nouvelle année, les tribunaux publics restent fermés pendant un mois dans toute l'étendue de la Chine, et l'on ne s'y occupe que de cas très urgens. Le sceau de l'empire qui doit être

apposé sur tous les documens, est sans chef pendant tout ce temps.

L'empereur publia un édit qui défendait les jeux et les feux d'artifice usités au nouvel an : les échanges de visites des mandarins furent également interdites. On permit aux Chinois de se divertir entre eux, mais les Mantchous n'y furent point autorisés, afin de rendre plus solennel le deuil de l'empereur mort. Cette distinction est aussi humiliante pour les Chinois qu'impolitique de la part de la dynastie mantchoue. L'empereur montre une affection toute particulière à ce peuple dont il descend, en voulant l'associer seul au deuil de trois ans qu'il porte en mémoire de la mort de son père.

La nouvelle année commence avec la lune, et elle se nomme aussi la première de l'ère de Tao-Kouan (règne illustre), l'ère qui a duré jusqu'ici portait le nom de Kiaking.

Les Mongols qui s'étaient établis pour des affaires de commerce dans la place près du couvent, étaient retournés deux jours auparavant à leurs campemens au-delà de la grande muraille, pour célébrer le mois blanc ou le mois de l'année nouvelle. Nos Bouriates observent la même coutume.

Un violent orage dura depuis le matin jusqu'à midi, et un grand nombre de corbeaux vinrent se réfugier sous le toit de notre couvent. Le corbeau

est très estimé parmi les Chinois et les Mantchous[1].

Les plus religieux d'entre les habitans de Péking élèvent dans leurs cours de hautes perches auxquelles ils fixent de petites planches avec de la nourriture pour ces oiseaux.

Le 27 janvier, ce jour étant le sixième de la première lune, les boutiques de Péking qui étaient fermées depuis le premier jour, furent ouvertes à l'occasion du sacrifice de poisson. Tous les Chinois qui professent la religion de Fo font bouillir en ce jour du poisson frais et le mangent en mémoire de leurs ancêtres : les fêtes continuent jusqu'au sept de ce mois.

Le 4 février, ayant reçu des lamas des temples de Houang-Szu l'invitation d'assister à leur service divin, accompli par un koutouktou, nous partîmes de notre demeure à huit heures du matin.

Il y a à Péking trois koutouktou que les Chinois nomment *Fo*. Le premier, qui devait officier en ce jour, habite un vaste temple situé près du palais dans le Houang-Tching; le second réside dans le temple Young-Ho-Koung, dans le nord de Péking,

[1] C'est plutôt la pie que les Mantchous ont en grande vénération. Stan-Tchakin, un des premiers ancêtres de la famille impériale, étant poursuivi par quelques rebelles qui venaient d'exterminer sa famille, était sur le point de tomber entre leurs mains, quand une pie vint se poser sur sa tête. Ceux qui le poursuivaient, le prenant pour un arbre mort, passèrent outre. Depuis cet événement les Mantchous ont un grand respect pour la pie, et il est défendu de tuer cet oiseau. K.

et que l'empereur Young-Tching habitait avant son avénement au trône; le troisième koutouktou a pour séjour le troisième temple de ceux que l'on appelle *Houang-Szu*. Ce dernier était absent alors, car le nouvel empereur l'avait envoyé dans le Tibet pour célébrer les obsèques de son père Kiaking, et distribuer les faveurs que l'empereur accorde en cette occasion.

A notre arrivée, le trésorier nous fit conduire au temple de l'est, où les cérémonies religieuses devant les idoles étaient déjà commencées. On avait fermé les portes afin d'écarter la foule, de sorte que nous fûmes obligés de passer par les appartemens des lamas pour arriver au temple principal. Les inspecteurs ne savaient s'ils devaient nous laisser approcher du koutouktou, surtout quand ils virent les sabres des Cosaques; toutefois nos gardes chinois les rassurèrent, et nous avançâmes. Nous fûmes placés sur une terrasse de marbre blanc devant la porte méridionale du temple. Le koutouktou était assis dans un très grand fauteuil, et le visage tourné vers la porte. Devant lui était une longue table, couverte d'une pièce de soie à fleurs, et qui supportait des vases sacrés remplis de blé, d'eau, etc. De chaque côté de cet autel se tenaient cinq lamas de la Mongolie orientale, qui lisaient et chantaient des prières en tibétain. Leurs voix très graves et très puissantes résonnaient sourdement dans l'air

comme les notes basses du cor. Deux cents lamas et plus de Péking, étaient assis les jambes croisées à droite et à gauche. Le koutouktou frappait par intervalles sur des cymbales d'argent, qui sont les insignes des prêtres de la plus haute classe, et indiquent leur sainteté, leur inviolabilité, leur prééminence. A ce signal les lamas chantaient ou jouaient des instrumens. L'orchestre était à part et se composait d'instrumens à vent semblables à nos hautbois et à nos clarinettes. Des instrumens faits avec de grands coquillages produisaient un son très dur : il y avait aussi des cymbales de cuivre de toutes les dimensions et des tambours. Une pareille musique est de nature à inspirer la terreur plutôt que le sentiment religieux. Les vêtemens jaunes des lamas et leurs têtes rasées leur donnaient un singulier aspect. Il n'y avait de présent aucun autre fidèle que les prêtres de Fo. Le koutouktou, qui avait environ trente-cinq ans, nous regardait de temps en temps et les autres suivaient alors son exemple.

Après le service, nous vîmes chez Doulama, le trésorier, un Mongol de Koukounor qui était venu à Péking avec une autre personne présente à notre société pour complimenter le nouvel empereur sur son avénement. Ce Mongol se qualifiait d'*Olut*, c'est-à-dire *Kalmouk*, car c'est dans ce sens que les Mongols adoptent ce nom. La tribu Olut (Eleuthe) erre sur les bords du lac Bleu, à l'ouest de Péking. Le

pays qu'ils habitent abonde en bois et en beaux troupeaux, et ils cultivent du millet, ainsi que de l'orge et du froment.

Le 5 février pendant les fêtes du nouvel an, qui durent toute la moitié du premier mois, on montre une très grosse cloche qui se trouve dans le couvent du Hochang (ou prêtre de Fo), à trois werstes au sud de Péking et à huit de la cour russe. Je m'y rendis avec plusieurs de mes compatriotes. Tandis que nous longions à l'extérieur les murailles de la ville et du palais, à l'ouest et au sud, nous vîmes dans l'angle sud-ouest une mosquée bâtie par Kienlong pour les Mahométans qu'il amena avec lui après la conquête du Turkestan oriental. En passant dans une rue qui est près de la mosquée et des maisons des Turkestans, on arrive près du mur du grand jardin du palais. On voit les côtés des maisons d'été et le sommet d'une montagne factice couverte de genevriers. En tournant à droite, à l'ouest de Houang-Ching, on trouve le palais d'un prince, oncle de l'empereur régnant.

Plus loin, dans la même rue, nous rencontrâmes le vang de Corée (Kaoli-Vang). Il allait à la cour. Son oncle avait été dépouillé de sa qualité de prince par Kiaking, pour le punir de son orgueil. Il avait ordonné aux officiers de sa suite de lui faire des rapports comme on les adresse d'ordinaire à l'empereur, et avec les mêmes cérémonies. Il était d'ail-

leurs extrêmement cruel, et infligeait à ses gens les plus effroyables tortures. Le palais du vang, avec ses vastes jardins, est près de la porte occidentale de Houang-Tching.

Ce matin l'empereur était revenu du palais de Yuan-Ming-Yuan, situé au nord-ouest de Péking. Conformément à la coutume, une draperie de nankin bleu ordinaire est tendue en travers de l'extrémité des petites rues qui aboutissent dans celles où l'empereur passe, afin de le dérober à la vue des habitans. Cette coutume prouve qu'il n'est pas permis à tous les Chinois, même à ceux de la capitale, de voir leur souverain, qu'entoure toujours une foule de courtisans. Ce n'est que lorsqu'il voyage dans la campagne que ses sujets, le front prosterné contre terre, peuvent le regarder à la dérobée.

Comme nous approchions de la porte de Se-Tchy-Men, nous remarquâmes que personne ne pouvait passer, et en ayant demandé la raison, nous apprîmes que le fils de l'empereur, qui revenait également du palais de Ming-Yuan était immédiatement attendu. Plusieurs cavaliers en costume de cour galopaient en avant, et bientôt parut le prince, monté sur un cheval blanc, couleur très estimée à la Chine. Il était entouré de beaucoup d'eunuques, tous en habit de cour avec des *phoutsa* [1] et des

[1] Outre les boutons distinctifs des rangs, les phoutsa font le même effet : ce sont de petits carrés de satin cousus sur la poitrine

plumes de paon sur leurs bonnets, qui formaient un coup d'œil très agréable. Les soldats de la police firent descendre tous les passans de leurs voitures. Nous suivîmes l'exemple des Chinois, ce qui nous permit de voir de très près le prince. Il était mince et pâle, et semblait avoir quatorze ans à peu près. Nos costumes et nos uniformes européens attirèrent ses regards, et une personne de sa suite demanda qui nous étions. Le prince, après nous avoir examinés très attentivement, continua son chemin. Un jeune homme de quinze ans environ, entouré de gens d'un rang inférieur, le suivait; c'était probablement quelque officier immédiatement attaché à sa personne.

Après avoir passé la porte, nous vîmes à notre gauche, près du pont, un petit temple où le jeune prince s'était arrêté pour prendre le thé. L'empereur lui-même, quand il revient de Yuan-Ming-Yuan avec sa femme, fait une halte dans ce temple. A présent, attendu le deuil, l'empereur ne peut aller habiter son palais de campagne qu'au bout de vingt-sept mois.

et au dos. Les phoutsa des mandarins civils ont un oiseau brodé au centre, et ceux des militaires ont une bête féroce : un officier militaire du second rang a un lion; un mandarin civil de la troisième classe (grade qui correspond à celui de conseiller d'état en Russie) a un paon : on ne porte les robes ornées de phoutsas qu'à la cour ou dans des occasions solennelles, et l'on a en outre un rosaire qui tombe jusqu'à la ceinture.

Après avoir fait une werste et demie sur la route de Ming-Yuan, qui est pavée, nous tournâmes à notre droite, et au bout d'une werste et demie encore nous arrivâmes aux temples de Ho-Tchang, près desquels se trouve l'un des cimetières dont Péking est entouré. Les tombeaux des riches Chinois sont enclos de murailles, qui renferment des temples et des plantations de cyprès et de thuyas. On enterre les pauvres dans les champs; mais leurs tombeaux sont en général ornés d'arbres, suivant le précepte de Confucius (Koung-Tsu), qui prescrit aux hommes d'employer jusqu'à la moitié de leur bien à la sépulture de leurs parens. Le présent empereur, plus sage que Confucius, parmi beaucoup d'autres mesures d'intérêt général, a mis des bornes à ces inutiles extravagances. Il arrivait souvent qu'un fils ruinait sa famille pour honorer son père.

Il n'y a rien de remarquable dans la physionomie extérieure des temples de Ho-Tchang; quelques milliers de personnes des deux sexes étaient venues de Péking à l'occasion des fêtes, et une foule de curieux se pressait autour de nous. Par bonheur les soldats de police nous ouvraient un passage à coups de fouets. Après avoir traversé la première cour nous vîmes un cèdre peu élevé dont les branches s'étendent très loin, et derrière est un bâtiment à deux étages qui contient le dortoir et le réfectoire. Les appartemens ont peu de hauteur. Les prêtres ou

moines chinois sont extrêmement abstinens. Ils ne mangent ni lait ni poisson, et sont contraints de dormir assis; aussi sont-ils maigres et pâles, et ils nous regardaient avec beaucoup d'étonnement.

Au-delà de cet édifice est la tour dans laquelle est suspendue cette cloche si renommée en Chine. Elle est d'un cuivre que le temps a rendu noir. Sa hauteur est de deux toises, et elle a quatre archines de diamètre au bas, tandis qu'elle en a deux aux anses. Elle est couverte de caractères chinois, et ne pèse probablement pas plus de trois mille pouds ou un peu plus de *cent mille livres* [1]. Il y a, pour arriver jusqu'à la partie supérieure de la cloche, un escalier étroit et obscur, et près de l'anse de la cloche est pratiquée une ouverture par laquelle les visiteurs jettent de petites monnaies de cuivre. Celui qui réussit à les faire passer par le trou regarde cette bonne chance comme un augure favorable. Toutes ces pièces de monnaies tombent sur le plancher, au-dessous de la cloche, et produisent aux jours de fête une somme considérable destinée aux prêtres [2].

[1] On dit qu'il y a à Nankin une cloche qui pèse 1250 pouds, et est par conséquent plus considérable que la fameuse cloche de Rouen, connue sous le nom de *George d'Amboise*. Il y a en Russie plusieurs villes qui ont des cloches beaucoup plus fortes. Celle de Moscou pèse, dit-on, 12,000 pouds.

[2] Le vrai nom de ce temple est Van-Cheou-Fzu, c'est-à-dire *Temple des dix mille âges*. On en posa les fondemens en 1557, et c'est alors que fut bâtie la tour pour recevoir la grande cloche fondue

Près de cette ville est la demeure du supérieur du couvent. La foule nous empêcha de rester long-temps dans le temple, et en revenant vers la porte de la ville, nous passâmes près d'un ancien rempart qui formait la muraille de Péking sous la dynastie des Yuan ou Mongols. Alors nous longeâmes au sud les murs de la ville; ayant à notre droite le canal qui l'entoure, et à gauche les casernes des plus jeunes soldats du corps de Péking; les autres sont logés dans la ville. . . . . . .

Entrés par la porte Feou-Tching ou Phing-Tse-Men, notre chemin nous conduisit le long d'un petit fossé qui va du nord au sud (c'est le Tcheou-Keou, ou *canal puant*) à l'enclos où sont les éléphans impériaux. Les gardes, au moyen d'un cadeau, nous laissèrent entrer. L'enclos est très vaste et renferme un temple, une fontaine et quatre grandes écuries en mauvais état pour les éléphans, et plusieurs autres bâtimens qu'habitent les personnes employées dans l'intérieur. Au moment de notre visite, il y avait onze éléphans, mais ils étaient beaucoup plus nombreux autrefois. Leurs écuries sont chauffées par des poêles. Les éléphans ont la tête tournée vers la porte, et on les nourrit avec du lait mêlé de paille de froment; mais les pauvres animaux ont rarement au-dessus

dans les années young-lo (1403 à 1424). Elle se nomme *Houa-yang-tchoung*, et on l'entend d'une très grande distance. K. . . . .

du tiers de leur ration, le reste passe dans les mains des officiers et se convertit en jolies maisons, en équipages, etc.

On emploie les éléphans à transporter les vases dont l'empereur se sert dans les sacrifices. Ces vases sont placés sur de très grandes litières faites exprès. On conduit chaque jour quatre éléphans à la cour de l'empereur. Un de ces éléphans obéissant à la voix de son guide, frappait la terre avec sa trompe autant de fois qu'il le lui commandait; un autre poussait des cris très aigus ou faisait entendre des sons semblables à ceux d'un tambour. La plupart de ces animaux sont vieux et faibles, et quelques-uns si doux, qu'on les laissait aller librement dans la cour. Les éléphans que l'on voit à Péking sont amenés à grands frais du royaume des Birmans. Il est dit, dans le Voyage de lord Macartney, que les éléphans mâles et femelles de Péking viennent du voisinage de l'équateur et quelques-uns des pays au nord du tropique; mais il me semble que si ces animaux étaient naturels des frontières de la Chine, on trouverait facilement le moyen d'en entretenir un plus grand nombre dans la capitale, et de les changer plus souvent contre des jeunes.

Nous passâmes ensuite près du couvent portugais appelé *Temple du sud*, parce qu'il est voisin de la muraille méridionale du quartier impérial de la

ville. Cet édifice est le plus remarquable de tous ceux que j'eusse vus encore à Péking, et deux jours après j'y allai faire visite aux missionnaires avec les archimandrites, en voiture, et accompagné de six Cosaques précédés de deux officiers, tous à cheval. Le père Ribeira, supérieur du couvent et membre du collége d'astronomie de Péking, arriva bientôt près de nous. Il avait à son bonnet un bouton blanc opaque qui distingue les mandarins de sixième classe. Le père Luis, évêque de l'ordre des Franciscains, le suivait; ils nous reçurent d'une manière très affable, et nous causâmes en latin. Ils nous conduisirent ensuite par la porte orientale de l'église dans une chapelle qu'éclairent plusieurs lustres. Vis-à-vis l'entrée est une image de la Vierge Marie avec l'inscription suivante en chinois : ELLE PRIE POUR TOUT L'UNIVERS, et tout auprès, un autre tableau dont le sujet est pris dans l'évangile. Il représente Jésus-Christ recevant des dons de la main d'un enfant vêtu du costume d'été des Chinois. Dans la foule des Israélites on voit un grand nombre de Chinois qui regardent avec joie cette acte de condescendance. A droite de la Sainte Vierge est saint Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites, donnant sa bénédiction à saint François Xavier qui est sur le point de partir pour prêcher l'évangile en Chine.

Nous revînmes ensuite dans l'église, puis le

père Ribeira nous pria de venir dans le parloir. Nous traversâmes alors un passage que bordent les cellules, qui sont carrées, et qui me parurent être dans un grand état de délabrement. Le parloir est assez grand, bien meublé et orné de tableaux dont l'un représente l'apparition de la croix à l'empereur Constantin. Les murailles à droite et à gauche sont couvertes de vues en perspective de l'intérieur des chambres, qui sont fort bien exécutées.

Nous étions à peine entrés, quand un officier de police mantchou se précipita au milieu de nous en poussant des cris terribles; sans attendre que le supérieur lui dît de s'asseoir, il le fit, et s'adressant à l'évêque, lui reprocha amèrement d'avoir reçu des visiteurs, bien qu'il sût qu'il était défendu d'admettre des étrangers dans le couvent. L'évêque ayant répondu que cela ne le regardait point, l'officier, qui n'était pas dans un état complet de sobriété, se mit à reprocher au supérieur de l'exposer à perdre sa place, parce que le peuple curieux de voir les Russes s'était assemblé devant le couvent, et que la foule était devenue si nombreuse qu'elle encombrait la rue. Cet officier redoutait les conséquences qui en pouvaient résulter si l'un des procureurs-généraux de l'empire venait à être informé de ce fait. Ribeira s'efforça vainement d'apaiser cet officier, qui s'empara bientôt d'un moine franciscain et l'emmena au bureau de

police pour répondre du tumulte que notre visite au couvent avait occasioné. Voyant l'insolence du Mantchou et le peu de crédit dont jouissent les catholiques en Chine, nous nous levâmes en demandant la permission de prendre congé et de revenir dans un moment plus favorable; mais l'évêque nous pria de rester en nous disant que ce Mantchou était ivre, et que les missionnaires étaient accoutumés à un pareil traitement de la part des Chinois.

Il nous conduisit alors dans l'appartement habité autrefois par les évêques portugais résidens à Péking, et nous fûmes reçus par le père Fereira, qui est missionnaire aussi et demeure dans le couvent. Le père Ribeira vint bientôt nous rejoindre, et nous apprîmes de lui qu'il était parvenu à calmer l'officier de police; et l'on nous servit du thé et des fruits secs.

Nous causions depuis une demi-heure environ quand un soldat chinois baptisé, nommé Mathieu, vint dire aux Portugais qu'il était temps qu'ils se séparassent de leurs visiteurs, s'ils ne voulaient pas s'exposer à de nouveaux affronts de la part des Mantchous; alors l'évêque Pins, les pères Fereira et Ribeira nous accompagnèrent jusqu'à la porte du couvent, où en effet nous trouvâmes une foule de mille personnes environ autour de nos Cosaques qui étaient restés dehors avec les

chevaux. Les gardes avec leurs longs fouets avaient beaucoup de peine à empêcher le peuple d'entrer de force dans le couvent, et on ne nous fit place que quand on aperçut nos sabres.

Afin de visiter un peu la capitale nous revînmes par la rue de l'ouest (Si-Szu-Thailo), au quartier nord de la ville où nous passâmes un pont bâti en marbre. Dans une île à notre gauche, nous vîmes un obélisque de marbre blanc, placé sur un cippe de belles pierres. Le grand lac du Nymphea-Nelumbo (Lian-Houa [1]), entouré d'une balustrade de marbre, était gelé; mais en été, quand les plantes sont en fleurs, leur éclat et leur parfum donnent à ce lieu un charme tout particulier. Ici est la montagne de Hinchan dont le sommet majestueux est couronné de cinq maisons d'été. Cette montagne renferme des mines de charbon. De l'autre côté du lac est une maison où l'impératrice se livre elle-même à la culture de la soie. Nous passâmes ensuite près l'école des eunuques, la maison des acteurs, un temple où les restes de l'empereur mort sont provisoirement déposés, et enfin les sales casernes de la garde impériale.

Après être entré dans la ville par la porte du nord, nous vîmes deux tours où sont suspendus les gongs et les cloches sur lesquels les sentinelles frappent les heures quand on relève la garde. Il

[1] Lac des nénuphars.

n'y a point de porte pour passer à travers les tours, mais on les franchit au moyen de grands escaliers; nous allâmes alors à notre droite jusqu'à la porte nommée *Ngan-Ting-Men*, et de là nous revînmes à notre demeure par le chemin que nous prîmes le jour que nous arrivâmes dans la capitale.

En passant dans les rues nous remarquâmes des oisifs en grand nombre : ici c'était un jongleur qui fixait leur attention, là un conteur d'histoires merveilleuses. D'un autre côté, des gens crédules se faisaient dire leur bonne aventure par des devins qui, traçant sur la terre avec de la craie les *koua* ou caractères de Fou-Hi, leur révélaient le passé, le présent et l'avenir.

Le 20 février, ce jour, le premier du second mois suivant le calendrier chinois, le soleil entrant à trois heures de l'après-midi, dans le signe du bélier, fut remarquable par une éclipse du limbe oriental du soleil. Tant qu'elle dura, tous les mandarins dans leurs habits de cérémonie furent tenus d'être à leur poste. Pendant ce temps on entendait le son des tambours et les cloches dans tous les temples, tandis que le peuple était en prières pour obtenir le pardon de l'empereur, au cas où il aurait pu être, par quelque faute, la cause de ce phénomène céleste.

La philosophie des Chinois, fondée sur leurs

livres classiques, leur enseigne que tout phénomène est un présage par lequel le ciel annonce que les mœurs sont corrompues, et que l'empereur et ses agens doivent faire leur possible pour les ramener à leur pureté ordinaire. C'est ainsi que le 30 avril 1819, quand un ouragan venu du sud-est couvrit la ville de sable de manière à rendre l'obscurité soudaine et complète, Kiaking publia un édit pour donner des enquêtes sévères, après s'en être imposé de rigides sur l'état de sa conscience.

Le 25 février Tching-Lama-Koubilgan au service du koutouktou, et qui habite le temple dans la ville mantchou, vint me voir. Dans le cours de sa conversation très variée et très instructive, j'appris que lors du quatrième mois le koutouktou se rendrait à Dolonnor, ville non loin de Kalgan, pour passer au milieu des steppes de la Mongolie la saison chaude qui est insupportable à Péking, et pour recevoir en même temps les nombreux présens en argent que lui apportent les Mongols de l'est, qui viennent faire leurs dévotions dans les temples de Dolonnor. Il nous dit aussi que les restes de Kiaking, déposés jusqu'ici à Péking, allaient être transportés au cimetière de l'ouest, le onzième jour du troisième mois (31 mars). L'empereur, conformément à l'usage, se prosternait chaque jour devant le cercueil de son père. Il ne lui était pas permis d'entrer dans les appartemens du palais, tant que son père ne se-

rait pas enterré, et il faisait les affaires publiques dans un palais séparé.

Le 3 mars, le temps fut très doux et le thermomètre à l'ombre était à 13 degrés au-dessus de zéro. Les arbres bourgeonnaient et les champs étaient couverts d'une verdure éclatante. Néanmoins les jours suivans furent froids et neigeux.

Le 20 mars, le chrétien chinois Pierre Bourjoie me dit que le procureur général de l'une des provinces du sud avait adressé à l'empereur un rapport relativement à plusieurs Chinois condamnés à mort pour avoir embrassé la religion chrétienne. L'empereur demanda en quoi consistait leur crime, et le mandarin ayant répondu qu'ils avaient abandonné la croyance de leurs ancêtres pour s'attacher à d'autres doctrines, l'empereur a ordonné qu'on les renvoyât chez eux aux frais du gouvernement, parce qu'il ne voyait dans cette action rien qui pût troubler la tranquillité de l'empire.

Toutes les religions sont tolérées en Chine, et la politique des Mantchous a adopté pour maxime de laisser faire à chacun ce qui lui plaît. C'est cette tolérance qui consolide le pouvoir de l'empereur sur les diverses nations soumises à son sceptre. Le Mantchou qui croit en aveugle aux prêtres de Fo; le Chinois qui suit la loi de Confucius et de Laotsu; le Mongol, ardent sectateur de Bouddha et le Turkestan, disciple de Mahomet, jouissent également

de la protection des lois et vivent ensemble sur le pied du bon accord. La priorité d'origine et de puissance, et les différens degrés de civilisation sont les seuls caractères qui distinguent ces nations.

Le gouvernement chinois reconnaît trois religions. La première est celle de Confucius, fondée sur la loi naturelle. Elle adore le ciel, enseigne des préceptes moraux et présente quelques pratiques auxquelles tout le monde doit se conformer sans exception, depuis l'empereur jusqu'au plus humble de ses sujets. Les livres de cette religion abondent en raisonnemens obscurs et en grandes contradictions. Les *King,* collection des livres classiques de l'empire, contiennent les maximes de Confucius. Ensuite viennent la religion de Taoszu, fondée par Laotsu, et celle de Bouddha. Quand les Mantchous devinrent les maîtres de la Chine, ils y introduisirent une quatrième religion, c'est le Chamanisme qui se borne à l'invocation des esprits ou ombres des ancêtres.

Le 21 mars ce jour qui est le premier du troisième mois, suivant le calendrier chinois, le temps fut très mauvais.

La négligence de la police en ce qui concerne la propreté de la ville, occasione de graves inconvéniens, et est nuisible à la santé de la population. On jette dans les rues de l'eau sale de toutes les espèces pour abattre la poussière.

Du milieu du second mois au milieu du troisième on ouvre et on nettoie les égoûts, et toute la vase que l'on en retire est entassée dans les rues et remplit l'air d'exhalaisons malsaines. Les habitans portent sur leurs vêtemens, à cette époque, des chapelets parfumés qui pendent sur la poitrine et sont généralement de musc, parfum que les Chinois affectionnent.

Vers minuit une tempête s'éleva dans le nord-ouest. La neige pendant l'hiver, et en été les orages violens, viennent de ce point: le vent d'est apporte de la pluie, et le vent de sud est très doux.

Le 24 mars est le premier jour de la fête du printemps chez les Chinois. Un grand concours de peuple se réunit dans le temple de Liée-Lit-Chang, près de la manufacture de glaces. Les Hochang portent leurs idoles aux endroits qui leur sont réservés, et brûlent de l'encens devant elles, en récitant des prières convenables à la circonstance. Les laïcs prennent de riches vêtemens d'une étoffe particulière, ornent leurs têtes de fleurs, mettent du rouge, etc.

C'est ce jour-là que les Chinois s'acquittent des vœux qu'ils ont faits pour se garantir des maux dont ils étaient menacés. Ils se chargent de chaînes, et font une werste et plus en se prosternant en terre de cinq en cinq pas ou, au plus, de dix en dix.

Les dévots des deux sexes ont un grand nombre

de principes analogues; ils font souvent cent werstes à pied pour aller visiter un temple d'une sainteté célèbre [1], et observent des jeûnes très rigoureux, s'abstenant de poissons et de certains végétaux, tels que l'ail, les ognons, etc.

Le 31 mars, comme ce jour était le onzième du troisième mois d'après le calendrier chinois, les restes de l'empereur mort furent enlevés. Plusieurs membres de la mission précédente et de la mission actuelle, vêtus des costumes chinois, sortirent pour voir la cérémonie.

Le cercueil était porté par des porteurs ordinaires, et couvert de drap rouge : plusieurs soldats ayant des étendards, quelques officiers subalternes et leurs domestiques composaient tout le cortége des funérailles de l'empereur, et encore était-il assez désordonné. Les ministres et les officiers supérieurs s'étaient rendus avec le nouvel empereur à la première station, afin de recevoir le cercueil devant lequel ils se prosternèrent à plusieurs reprises, et ces prosternations durent jusqu'à ce que l'on arrive au cimetière de l'ouest, qui est à cinquante werstes de Péking. Kienlong fut enterré dans le cimetière impérial de l'est, à environ la même distance de la capitale, sur la route du palais d'été de

[1] On peut se figurer la fatigue d'un tel pèlerinage pour les femmes chinoises de tous les rangs dont les pieds sont rendus impotens par la mode et l'usage.

lé-Ho. L'usage de changer alternativement de lieu de sépulture est strictement observé, en ce qui concerne les empereurs chinois de la dynastie de Ta-Thsing. Kiaking fut enterré dans le cimetière de l'ouest, parce que celui de l'est avait reçu son prédécesseur.

On dit que les funérailles de Kiaking furent aussi simples, parce que son fils et successeur désire que les Chinois, suivant son exemple, ne consacrent pas des sommes excessives aux obsèques de leurs parens.

Le 6 avril, trois officiers coréens qui étaient venus avec leurs généraux à Péking me firent une visite; le plus âgé des trois, qui pouvait avoir environ soixante ans, examina avec beaucoup d'attention nos habits et tous nos effets. Nos sabres et surtout nos pistolets excitaient la curiosité de ces étrangers; je leur fis quelques présens, parmi lesquels plusieurs feuilles de papier furent reçues avec le plus vif plaisir.

Les Coréens ont, comme les Japonais, la physionomie chinoise; mais leur langue est tout-à-fait différente de celle des Chinois. Ils sont de petite taille et assez robustes : leur teint est brun, leur chevelure noire et leur regard guerrier. Ils ont le costume que portaient les Chinois avant l'invasion des Mantchous. Les manches de leurs vêtemens de calicot sont très longues et très larges, leurs cha-

peaux de bambou tressé ont de grands bords et se terminent en pointe.

Les principales productions de la Corée sont le coton et le calicot. Les marchands de ce pays viennent tous les ans à Péking avec les ambassadeurs de leur roi, et apportent du coton et de la soie, en nature ou manufacturé, du papier à écrire gros comme du linge, et du tabac; ils amènent aussi des chevaux très estimés des Chinois pour leur petite taille et leur force.

Le 8 avril je vis un vieux général qui faisait partie de la suite des ambassadeurs de Corée. Il me dit quelques mots sur son pays, qui contient huit provinces ou *kaos*, subdivisées en plus de trois cent soixante districts. La Corée a un grand nombre de montagnes hautes et inaccessibles et peu de plaines. L'abondance des eaux forme de grands lacs et des fleuves considérables qui, après un cours très sinueux, se jettent dans la mer.

Le 12 avril nous allâmes en procession à l'église de l'Assomption, où l'archimandrite dit la messe pour le jour de Pâques. Les Chinois qui étaient dans l'église parurent très édifiés par notre office divin et surtout de la ferveur avec laquelle les fidèles sujets du czar blanc priaient pour lui au-delà de la grande muraille.

En revenant nous suivîmes l'extérieur de la muraille à l'est, à côté du canal qui sert à mener le blé

payé au gouvernement à titre de contribution par les gens de la campagne. Sur les bords du canal sont des magasins de riz appartenant à l'État. Un observatoire bâti par les jésuites dans le style d'une maison d'été, est placé sur une des tours de ce mur oriental. Sur la plate-forme on voit plusieurs instrumens d'astronomie que rien ne couvre, et qui, sans aucun doute, sont placés là pour attirer l'attention du peuple.

Le 15 avril à neuf heures je sortis par la porte orientale de Péking pour aller voir une écluse, mais je ne pus satisfaire entièrement ma curiosité, parce que le bosehko avait voulu m'accompagner sous prétexte de protection. Nous passâmes par la porte de Tchoung-Ven-Men, mieux connue sous le nom de *Hatameu*, pour nous rendre au faubourg méridional; nous entrâmes ensuite par la porte latérale, Toung-Pian-Men, et nous fîmes trois milles le long du canal pour arriver à la première écluse. Ce canal est très vieux; ses côtés, qui sont glaisés, s'élèvent de cinq ou six pieds au-dessus de la surface de l'eau. Cette écluse n'est autre chose qu'une digue grossièrement construite en pierre non taillée et sans aucune ouverture. Elle dépasse de douze pieds le niveau des basses eaux, et dessus est établie une auberge où l'on vend du thé aux passans. Les vaisseaux chargés de thé, de blé, et d'autres marchandises qui arrivent des provinces du sud par

le grand canal, s'arrêtent à Tchoung-Tcheou, ville située à vingt-cinq werstes dans l'est de Péking. Cette ville est un grand dépôt de marchandises, et le riz appartenant à l'empereur y est conservé dans des magasins immenses. De Tchoung-Tcheou, le blé est transporté sur le grand canal dont Péking est entouré, par de petits bateaux qui passent à la rame d'une écluse à l'autre. A chaque digue on transporte la charge du bateau dans un bateau placé de l'autre côté.

De ce côté, et en général à cinq werstes autour de Péking, on rencontre continuellement des cimetières entre lesquels sont des champs verdoyans où le blé a déjà trois pieds de haut. Nous allâmes voir le tronc d'un hêtre qui est très révéré des habitans de Péking. Il a environ douze toises de long, et son diamètre près de la racine est de neuf pieds à peu près. Le peuple croit qu'il a été vomi il y a deux cents ans par la mer, sous la dynastie de Ming. Un eunuque, excité par la dévotion, le fit transporter en ce lieu, le couvrit d'un toit et érigea tout à côté une chapelle. D'autres personnes m'assurèrent qu'il avait grandi en ce même endroit, et qu'il fut long-temps l'ornement des environs de Péking. Les habitans de cette capitale le respectaient à cause de ses vastes dimensions. Enfin un orage l'ayant renversé, l'empereur Kienlong, qui admirait tout ce qui était remarquable, et surtout

les objets de la vénération du peuple, donna il y a cinquante ans l'ordre de bâtir au lieu où se trouvait primitivement ce hêtre un temple et une maison d'été, où l'histoire de cet arbre est inscrite en caractères chinois sur deux tables de marbre.

Nous allâmes dans l'ouest jusqu'au cimetière de *Sou-Tsing-Vang*, prince du premier rang, et qui lui a été consacré par le père du premier empereur de la dynastie de Ta-Thsing, pour honorer ses talens militaires. Ce cimetière renferme des maisons, des temples. Le monument est une maison d'été, et deux grandes tables de marbre blanc portées par des tortues de marbre aussi, sont couvertes d'inscriptions qui racontent les exploits de ce général. A l'extérieur est un cèdre, sous les larges branches duquel d'étroits passages divisés par des colonnes de bois ont été pratiqués à la distance de six pas de la racine. Un grand nombre de cyprès et de genevriers croissent autour du cimetière. En longeant le mur méridional du faubourg de Péking, nous passâmes devant plusieurs petites maisons de campagne. Etant arrivés à la porte de Young-Tin-Men nous tournâmes au sud par le chemin qui conduit au parc. A environ trois werstes de la ville, parmi beaucoup d'autres monumens, nous en vîmes un très extraordinaire. Deux tortues soutiennent deux tablettes dont les inscriptions sont effacées par le temps, et de chaque côté est une statue. Celle de gauche, qui

est en Chine la place d'honneur, représente un mandarin civil; un guerrier armé de pied en cap est à droite. On voit aussi deux chevaux, et plus près de la route deux moutons, tous de marbre blanc. Ce monument va se délabrant tous les jours avec l'extinction de la famille qui y est enterrée. De semblables monumens, ainsi délaissés, sont très fréquens dans les environs de Péking.

Conformément aux préceptes de Confucius, qui ne sont que la confirmation des anciens usages chinois, et qui prescrivent de ne reculer devant aucune dépense pour prouver sa piété filiale, les cimetières qui entourent Péking ont été ornés de monumens et de groupes épais de cyprès, de cèdres et de genevriers. Ces arbres contribuent beaucoup, par la résine qui en émane, à purifier l'air des cimetières.

La route qui conduit au parc traverse des cimetières. En approchant nous passâmes près d'un pont de marbre sous lequel coule une petite rivière que les pluies d'été font déborder considérablement. Le parc a environ quatre-vingt verstes (cinquante-trois milles) de circonférence, et il est entouré par une muraille de pierre de vingt-un pieds de haut. Les ouragans du nord-ouest y ont élevé des monticules de sable; mais nous ne pûmes aller plus loin, car bien que la grande route traverse ce lieu, les sentinelles nous firent rétrograder, en notre

qualité d'étrangers. Ce parc ne contient rien qui mérite une attention particulière. Il y a de petites grottes habitées par des cerfs, des chèvres sauvages et d'autres animaux. L'empereur y passe quelquefois en revue la garnison de Péking, ou il vient y chasser la bête fauve. Du sommet d'une hauteur artificielle qui s'élève en face du pont, on a la vue de l'intérieur du parc et de la vallée attenante. Dans le lointain sont les cimes bleues des montagnes qui bordent à l'ouest la vaste plaine de Tchy-Li, et qui s'étendent au sud jusqu'aux bords du fleuve jaune (Houangho) [1].

Nous rentrâmes dans la ville par le même chemin, traversant le faubourg méridional (Vai-Lo-Tching). Nous passâmes bien avant les temples construits en l'honneur du ciel et de l'inventeur de l'architecture, mais nous ne pûmes voir les bâtimens que renferme l'enceinte; près des temples bâtis en pierres non taillées, et de chaque côté de la route, nous vîmes les traces de grands étangs. Le défunt empereur, après la conspiration qui éclata en 1813 [2], ordonna de les combler, afin que,

[1] Tchy-Li signifie *la province de la cour*. Sous la dynastie de Ming il y avait en Chine deux capitales ou cours, Nanking et Péking. La province de Péking portait alors le nom de *Pe-tchy-li* (province de la cour du nord), et Nanking, celui de *Nan-tchy-li* (province de la cour du sud). Les Mantchous n'ont conservé qu'une capitale, la ville de Péking, dont la province se nomme *Tchy-li*.

[2] Cette révolte commença parmi les Chinois, dont quelques-uns

lorsqu'il allait au temple, des assassins ne pussent pas se cacher dans les roseaux.

Le 12 avril, à onze heures, les missionnaires portugais qui nous avaient invités à venir envoyèrent pour nous chercher quatre équipages chinois.

Le 23 avril les moines Séraphin et Daniel, ainsi que l'étudiant Voitsckosski, revinrent après une absence de trois jours. Ils étaient allés aux bains chauds au pied des montagnes qui s'élèvent à trente-cinq werstes au nord-est de Péking dans le voisinage de Tchang-Phing-Tchéou. Près de ces bains est une maison de campagne entourée d'un parc et d'un beau jardin. C'est là que l'empereur s'arrête pour se rafraîchir et prendre du repos. Ces bains sont d'un effet prompt et salutaire, et j'en aurais eu besoin après soixante-dix jours passés en plein air, au milieu de la neige et du sable, dans les steppes de la Mongolie. Le dzanghin du tribunal ayant été informé de mon projet s'y opposa, en alléguant que le tribunal, voulant veiller sur la vie et le bien-être des envoyés russes qui viennent en Chine, ne pouvait se résoudre à me laisser trois jours hors de Péking, à moins qu'il ne me mît sous la garde d'un bitketchi, en se chargeant de mon entretien et de toutes mes autres dépenses, et en-

descendaient de la dynastie de Ming. Leur projet était d'exterminer les Mantchous, car la haine contre les conquérans couve encore dans le cœur des Chinois.

core fallait-il que pour obtenir ce que je voulais j'adressasse une requête à l'empereur. Toutes ces considérations m'engagèrent à ne plus songer à l'intérêt de ma santé, et à épargner cette peine au digne dzanghin.

Le 24 avril, ce jour étant le cinquième du quatrième mois, l'empereur alla présenter ses offrandes dans le temple du Ciel, après quoi il ouvrit les premiers sillons dans le champ voisin de l'autel érigé à l'inventeur de l'agriculture. Cette coutume établie pour encourager le plus utile des arts est observée le même jour dans tout l'empire par le premier mandarin du lieu. En revenant du cimetière de l'ouest, l'empereur avait visité pendant les six jours suivans les temples les plus célèbres de Péking. Ce prince, qui s'était soumis à un jeûne rigide, adressa ses prières à l'Être suprême pour le repos de l'âme de son père défunt. Les mandarins de toutes les villes de l'empire suivent cet exemple. Dans les tribunaux, la veille des offrandes et avant les éclipses de lune et de soleil, on expose une planche peinte en rouge avec l'inscription suivante en lettres d'or et dans les deux langues:

« Jeûnez et purifiez-vous. » En chinois, *Tsing tchai* et en mantchou, *Bolgomi torga*.

Le 4 mai nous allâmes faire notre visite d'adieu à Tching-Lama, qui réside dans les grands temples au nord-ouest près du palais. En nous y rendant

nous vîmes à la porte de l'est du palais impérial un grand nombre de palanquins, de chaises et de chevaux de main, appartenant à des mandarins et à des officiers de la cour. L'école de langue russe est dans le voisinage.

Les temples sont peints en rouge, spacieux, magnifiques, et l'ordre qui y règne est parfait. Là est la résidence du koutouktou que nous avions vu officier le 4 février. Il s'était, depuis, retiré dans son temple de Dolonnor pour y passer l'été. On nous fit voir les appartemens que ce pontife occupe; ils étaient très richement ornés, et meublés avec beaucoup de goût et de magnificence. Les cloisons de l'intérieur étaient de bois précieux et odoriférans, et les planches couvertes d'un feutre épais, puis de riches tapis très doux étaient sous les pieds. Des tableaux chinois et tibétains étaient suspendus aux murs. Les temples sont principalement habités par des lamas des provinces de l'est de la Mongolie, et le koutouktou de ces contrées préside à tout ce qui est relatif au service divin.

Nous fîmes ensuite notre dernière visite au lama qui habite dans les couvens rouges d'Houang-Szu. L'approche du printemps avait donné une beauté nouvelle à ce lieu, tant la verdure des cours et des environs était fraîche.

Le 13 mai tous les arrangemens ayant été conclus au sujet des transports pour notre retour, notre

départ fut fixé au vingt-sixième jour du quatrième mois (15 mai 1821), jour très fortuné pour se mettre en route, suivant l'astrologie chinoise, et le 14 mai nous étions tout-à-fait en mesure de quitter la capitale, après un séjour de cinq mois et demi.

Courte description de Péking.

Péking signifie *cour du nord.* Le nom de cette ville est proprement Chun-Thian-Fou, ou *ville du premier ordre obéissant au ciel.* Elle ne fut pas toujours la capitale de l'empire, et les fondateurs des divines dynasties qui ont régné en Chine choisirent pour résidence les villes qui leur plaisaient le plus, ou dont les habitans leur étaient particulièrement dévoués. C'est ainsi que dans le troisième siècle avant notre ère, la ville de Tchang-Ngan, maintenant Si-Ngan-Fou, capitale du Cher-Si, et celle de Loy-Ang, dans le Ho-Nan, furent alternativement, pendant onze siècles, les capitales de la Chine. Les empereurs des dynasties postérieures jugèrent bon d'établir leur cour dans le nord de la Chine, à Péking.

Suivant l'histoire de la Chine, un des premiers empereurs de la dynástie de Tcheou (qui régna de 1122 à 1256) bâtit une ville considérable à une petite distance de l'emplacement que Péking occupe. Khoubilaï, petit-fils de Genghiskhan, fonda la présente ville de Péking, et lui donna le nom de

Tatou (grande capitale). On l'appela aussi *King-Tching* (résidence du prince). Elle a environ soixante *li*, ou un peu plus de trente werstes russes (six lieues) de circonférence.

Les descendans de Genghiskhan qui régnèrent en Chine, sous le nom de *Yuan* (1280 à 1367) paraissent y avoir toujours résidé.

Marcopolo, le premier Européen qui a vu la Chine, et qui fut dans le treizième siècle, plus de trois ans au service de Khoubilaï, décrit dans les termes suivans la capitale de son maître:

« La ville de Cambalou est située en Chine sur les bords d'une rivière: elle est très ancienne et, depuis des siècles, est la capitale. Le nom de Cambalou signifie, dans la langue du pays, *cité impériale*: en mongol *cam*, empereur, et *balig*, ville. Le grand khan, ayant été informé que l'empire était menacé d'une conspiration, transporta sa résidence à un autre endroit sur la même rivière. Cette ville, bâtie en forme de carré, a environ vingt milles de circonférence, chaque côté ayant six milles d'étendue à peu près. Les murs qui sont bâtis avec une pente légère et peints en blanc, ont vingt pieds de hauteur et dix d'épaisseur; il y a de chaque côté de la muraille trois portes, ce qui fait douze en tout. Près de chacune de ces portes est un riche monument, et aux quatre angles des murailles sont de beaux édifices où l'on conserve les armes à feu de la ville.

Les rues sont bordées de chaque côté de belles maisons, et dans le centre de la ville est un bâtiment où l'on voit une très grosse cloche, que l'on sonne trois fois tous les soirs, pour annoncer que personne ne doit plus sortir de sa demeure avant le matin; à moins que ce ne soit pour chercher un médecin ou une sage-femme, et alors il faut porter une lanterne. Mille soldats stationnent à chaque porte, moins dans la crainte d'une attaque de la part de l'ennemi, que pour donner la chasse aux voleurs. »

Le mont King-Khan, et de grands lacs ou canaux qui existent encore à Péking sont des restes de cette époque. Le troisième empereur des Ming, connu en Europe sous le nom de *Young-Lo,* quitta *Nanking,* la capitale du sud en 1421, et transporta sa cour à Péking. Depuis lors cette ville a toujours été la résidence des empereurs et la capitale de tout l'empire. Son premier nom, Pephing-Fou fut ensuite changé en celui de Chun-Thian. Après la conquête par les Mantchous, en 1644, leurs empereurs, qui donnèrent à la dynastie leur nom de *Ta-Thsing,* se fixèrent aussi à Péking, et les Mantchous conquérans, ainsi que les Mongols et les Chinois qui avaient pris parti pour eux, formèrent alors la population de la capitale.

Suivant les observations astronomiques faites par les jésuites, cette ville est à 32 degrés 42 mi-

nutes 15 secondes de latitude nord, et 114 degrés 5 minutes 30 secondes de longitude est du méridien de Paris.

Péking est situé dans le nord de la province de Tchy-Li, dont la seconde capitale est Pao-Ting-Fou, et se trouve à deux cents werstes au sud de la grande muraille. Elle est située dans une aride plaine de sable dénuée de toute végétation. A quinze werstes environ dans l'est s'élève une chaîne de hautes montagnes qui s'étend du nord au sud-ouest, et d'où descendent plusieurs petites rivières qui arrosent une partie de la plaine. Une de ces rivières entre dans le King-Tching par le nord, se divise en plusieurs bras, fait le tour du palais impérial, forme quelques lacs auxquels l'art a contribué, tout autour de la ville chinoise, et réunie en un seul bras, sous le nom de *Yun-Ho* (canal de transport); elle va tomber dans le Pého, près de Tchoung-Tcheou, à plus de vingt-cinq werstes dans l'est de Péking.

L'air de cette ville est salubre, et convient même aux étrangers. Les maladies épidémiques y sont très rares et l'on n'y connaît point les ravages de la peste. L'eau est gelée tous les ans depuis le milieu de décembre jusqu'en mars; mais cela dure pendant moins long-temps quelquefois, et on ne peut dire que les froids soient très rigoureux. Quand le thermomètre est à dix ou douze degrés, la chaleur est moins accablante que ne l'est la même tempéra-

ture à Saint-Pétersbourg. Le printemps a moins de violens orages et des trombes, et la chaleur en été, en juin et en juillet surtout, est grande; mais elle est tempérée par d'abondantes pluies qui humectent le sol, composé d'argile et de gravier. Quelquefois les torrens, se précipitant du haut des montagnes, détruisent des villages et font de grands dégâts. L'automne est la plus agréable saison; l'air est doux alors, le ciel serein et l'atmosphère calme.

Péking est divisé en deux parties que sépare une haute muraille: la partie septentrionale, qui forme un carré parfait [1], se nomme *King-Tching*, ou ville de la cour : la partie du sud, ou ville chinoise, a la figure d'un parallélogramme oblong, et se nomme *Vai-Tching*, ou *Vai-Lo-Tching* (ville extérieure, ou faubourg méridional). Elle n'est pas si étendue du nord au sud que la ville mantchoue, mais elle couvre beaucoup plus de terrain de l'est à l'ouest.

Le circuit des murs des deux villes prises ensemble est très diversement estimé par les géographes Européens : suivant la description de Péking traduite des Chinois par le père Hyacinthe, la circonférence de King-Tching seule est de quarante *li*, et l'enceinte totale de Vai-Lo-Tching est de vingt-huit *li*; ainsi, déduisant la muraille méridionale de

[1] Quelques voyageurs pensent que le mur de King-Tching occupe un espace de onze *li* de l'est à l'ouest, neuf *li* et quelques pas du nord au sud. (Lange, *Journal de deux voyages à Péking*.)

King-Tching qui a dix *li*, la circonférence entière de Péking est de cinquante-huit *li*, ou environ trente werstes. Ces murs crénelés, bâtis en briques, ont environ quarante pieds de haut, y compris les créneaux qui ont cinq pieds cinq pouces; et l'épaisseur de ces murs est de vingt pieds, de sorte qu'ils sont assez larges pour qu'un homme marche à cheval sur leur faîte, et c'est à cet effet que de distance en distance est pratiquée une pente douce au moyen de laquelle la cavalerie peut y monter facilement. Ce que je viens de dire ne s'applique qu'aux murs de King-Tching : ceux de Vai-Lo-Tching ne sont pas si massifs, et ressemblent à ceux des autres villes chinoises.

Péking a seize portes, dont neuf appartiennent à la ville impériale, et les sept autres à la ville chinoise : voici les noms de ces portes.

Dans King-Tching.

1° La porte que le peuple nomme *Thsian-Men*, quoique son véritable nom, écrit en caractères chinois, soit Tching-Tang-Men; c'est-à-dire porte qui fait face au sud.

2° A l'est, Tchoung-Ven-Men (porte de la sagesse vénérable), ordinairement nommée *Khata*.

3° La porte du sud-est, Tchao-Yang-Men, ou le soleil levant, nommé communément *Thsi-Khou*.

4° Toung-Tchi-Men qui fait face à l'est.

5° Au nord, Ngan-Ting-Men, porte de la paix stable.

6° Au nord-ouest, Te-Ching-Men, porte de l'exaltation de la vertu : cette porte est consacrée à l'entrée des troupes victorieuses.

7° A l'ouest, Si-Tchy-Men, qui fait face à l'ouest.

8° Feou-Tching-Men, porte du rempart dont le nom commun est *Phindzi*.

9° Au sud, il y a aussi Sinan-Wou-Men, la porte de la gloire militaire, connue sous le nom de *Chun-Tching*.

Dans Vaï-La-Tching.

10° A l'angle nord-est Toung-Pian-Men, porte de l'angle nord-est.

11° Kouang-King-Men, porte du grand canal que le peuple nomme *Cha-Ho*.

12° Au sud Tso-Ngan-Men, porte gauche de la paix.

13° Young-Ting-Men, porte de constance éternelle.

14° Yeou-Ngan-Men, porte droite de la paix.

15° A l'ouest, Kouang-Ning-Men, porte du repos parfait.

16° Si-Pian-Men, porte de l'angle occidental.

Les portes de King-Tching, sont hautes et très solidement voûtées, et au-dessus s'élèvent des tours qui ont neuf étages de haut, percées d'embrasures,

et dans l'étage inférieur est une grande salle où s'assemblent les officiers et les soldats qui viennent relever la garde. Devant chaque porte est un espace d'environ trois cent soixante pieds carrés, qui forme un lieu à passer des revues, et qui est entouré d'une muraille semblable à celle de la ville. Les murailles sont en outre flanquées de petites tours carrées de vingt toises, et à certaines distances s'élèvent des tours plus considérables, aux angles des murs surtout.

Les rues de Péking sont larges et droites, et ne sont pas pavées; mais le terrain est assez ferme. Les rues principales ont vingt toises environ de large; mais la rue Tchang-Ngan-Kiai (grande rue de la tranquillité), est large de trente toises. Cette rue, qui est la plus belle de Péking, court d'est en ouest, et est bornée au nord par le palais impérial, et au sud par plusieurs palais et bureaux publics.

Les maisons de la ville sont très basses, bâties de briques couvertes de tuiles vertes, et n'ont souvent qu'un étage. Les palais des princes sont couverts de tuiles vertes, et ils ont, ainsi que les cours de justice, de belles entrées. Toutefois les plus beaux édifices que renferme Péking sont les temples, qui sont spacieux, magnifiques et ornés de colonnades de beau marbre blanc. Les boutiques sont élégamment décorées, et l'éclat ou la variété des objets exposés en vente forme un coup d'œil très

agréable. Quant à la ville chinoise, les maisons et les rues sont très inférieures à celles que contient King-Tching.

Outre ces deux villes, Péking compte douze grands faubourgs longs de deux, et même de trois werstes. Cet ensemble de villes et de faubourgs compose certainement une très grande cité; mais faut-il en conclure que la population est de vingt, quinze, dix, huit ou même quatre millions [1], ce serait au témoignage du père Gaubit, une extrême exagération. En premier lieu, la moitié de la ville chinoise est inhabitée : outre le vaste enclos du Sian-Noung-Than, ou temple érigé en l'honneur de celui qui inventa l'agriculture, et de Thian-Than (temple du ciel), elle contient des champs, des jardins et des cimetières. Dans King-Tching, ou la ville mantchoue, outre le palais impérial qui est très étendu, il y a plusieurs autres lieux vastes, palais, magasins, poudrières, lieux publics, tribunaux, temples et lacs, qui occupent plus de la moitié de King-Tching. Il faut considérer aussi que les rues de King-Tching sont très larges, et que les maisons de l'une et l'autre ville sont extrêmement basses. Il est vrai que la partie habitée de Péking est plus peuplée, en proportion, qu'une

[1] Staunton dit que, suivant la meilleure information que put obtenir l'ambassadeur anglais, la population de Péking s'élève à trois millions d'habitans. (*Voyages* de lord Macartney.)

égale étendue de Paris ou de Saint-Pétersbourg. Les Chinois ne tiennent pas aux grands appartemens, une chambre suffit à un certain nombre; et vingt Chinois se trouvent parfaitement à l'aise, où dix Européens se plaindraient d'être entassés.

Il est très difficile, sinon impossible, de se procurer aucun renseignement authentique relativement à la population de la capitale de la Chine ou à celle de l'empire, parce que le gouvernement ne tient pas, comme en Europe, des registres exacts des naissances et des morts : toutefois, à en juger par mes observations et les détails qui précèdent, on peut porter là population de Péking à deux millions d'âmes.

Les Européens sont confondus par le grand nombre d'habitans que l'on rencontre toujours dans les rues de King-Tching, dans celles de la ville chinoise ou dans les faubourgs. La foule est si grande que les personnes de distinction sont obligées d'envoyer devant eux des gens à cheval pour l'écarter et ouvrir un passage. On voit cependant rarement les femmes dans les rues, et, comme les femmes mahométanes, elles sont alors voilées. Les hommes que leurs affaires attirent dans les rues, ou plus encore la curiosité, se pressent en grand nombre autour des diseurs de bonne aventure, des charlatans, des chanteurs et d'autres amusemens.

Les Chinois sont en général d'une taille moyenne, et leurs membres, leurs mains et leurs pieds surtout, sont très petits. Quant à leur teint, il est jaune ou brun suivant le lieu qu'ils habitent et leur genre de vie. Les habitans des provinces septentrionales ont la taille beaucoup plus élevée, et le teint plus clair que ceux de Kian-Si et de Kouang-Toung. Les coulis ou porteurs, étant continuellement exposés à l'air, sont plus basanés que les korcéans, ou mandarins, ou beaucoup plus bruns que les femmes qui restent séquestrées dans les harems. Leur visage est plat, leur nez petit, les pommettes des joues sont élevées, et les yeux saillans et obliques. Le teint, la chevelure noire et raide, les moustaches et la barbe rare, indiquent les rapports des Mongols et des Chinois, fusion des races qui doit remonter à l'époque de la conquête de la Chine par les Mongols. La différence entre les Chinois et les Mantchous est presque imperceptible : ces derniers sont toutefois plus gras et plus robustes.

Bien que la physionomie des femmes soit plus agréable que celle des hommes, elles sont toujours bien loin de posséder la beauté que l'on admire dans les Géorgiennes et les autres femmes de l'Asie. Il y a en Chine des femmes, surtout parmi les Mantchoues, qui ont le teint aussi beau que les plus belles Européennes, sans l'aide du blanc ou

du rouge dont plusieurs d'entre elles font un usage immodéré; mais, d'un autre côté, leurs petits yeux, quoiqu'ils soient noirs et éclatans, n'ont pas l'agréable expression des grands yeux bleus ou noirs des femmes de l'Europe. La figure des femmes mantchoues ressemble presque entièrement à celle des hommes.

On sait que les pieds les plus petits sont regardés en Chine, plus qu'en tout autre lieu, comme une grande beauté; c'est la dimension du pied qui détermine la valeur de la fille à marier. A peine est-elle née que la nourrice lui coud le plus serré possible autour des pieds un cuir raide; on les comprime ensuite avec des bandes pour empêcher leur croissance, de façon à ce que les orteils ne puissent pas atteindre leur dimension naturelle, et que le pied en pointe ne semble avoir qu'un doigt. Il a rarement plus de cinq pouces de longueur, y compris le talon, et les beaux souliers brodés ne font que rendre plus frappante cette difformité. Le pied est extrêmement épais au coude-pied; mais ce défaut est caché en partie par des pantalons de soie ornés de franges. Cette stupide coutume ôte aux femmes la faculté de marcher aisément. Les femmes de la campagne se compriment aussi les pieds, mais beaucoup moins que les femmes riches qui peuvent à peine traverser les appartemens de leurs magnifiques prisons. Il n'y a qu'une jalousie exces-

sive qui ait pu engager les Chinois à adopter un usage si cruel. Comme les Turcs et les Persans, ils tiennent leurs femmes sous d'épais verrous; mais, au moins, ces peuples ne les estropient pas. Plusieurs auteurs pensent que cette barbarie n'est pas très ancienne, car Marco-Polo qui visita la Chine dans le XIIIe siècle, et qui parle souvent de la beauté des Chinoises et de leurs costumes, ne parle point de cette particularité.

A une ville si grande et si peuplée il faut nécessairement une police très rigoureuse, et celle de Péking est telle qu'il est extrêmément rare d'entendre parler du moindre désordre. Il y a constamment dans les rues des soldats l'épée au côté, et un fouet à la main, tout prêts à frapper ceux qui sont disposés à faire du bruit. Ils prennent soin que les rues de King-Tching soient tenues parfaitement propres, et en cas de besoin ils mettent eux-mêmes la main à l'œuvre. Ils veillent la nuit, et ne laissent personne aller dans les rues sans une lanterne, et seulement pour une affaire urgente, comme par exemple pour chercher le médecin. Ils interrogent même ceux qui peuvent être chargés des missions de l'empereur, et il faut toujours leur faire une réponse satisfaisante, car ils ont le droit d'arrêter provisoirement toute personne qui leur résiste ou leur semble suspecte. Le gouverneur de la ville fait souvent ses visites au moment où on l'attend

le moins; et les officiers des gardes doivent exercer une stricte surveillance sur les soldats qu'ils commandent, à peine d'être cassés le lendemain pour la plus légère négligence. Ces soldats de police appartiennent aux troupes régulières de l'infanterie chinoise.

Il y a en outre à Péking un corps de cavalerie qui s'élève, dit-on, à quatre-vingt mille hommes. Leur principal devoir est la garde des portes et des murs sur lesquels ils font sentinelle : ils doivent aussi être prêts à marcher au premier avis. Ce corps se compose de huit divisions mantchoues, de huit mongoles, et d'un nombre égal d'Oudjen-Tchoukha. Chaque division est distinguée par son uniforme et par la couleur de son étendard (en chinois *khi* et en mantchou *gousa*). Le général d'une bannière a sous ses ordres six lieutenans généraux qui commandent les divisions composées de leurs compatriotes, et chaque bannière a son administration, son arsenal, son magasin, sa trésorerie, et enfin une école pour ses enfans. Il faut observer qu'en Chine, comme autrefois en Russie, les officiers de l'armée remplissent aussi les fonctions principales dans l'administration. Les ministres, présidens des tribunaux et mandarins, bien que lettrés, ne peuvent pas ignorer l'équitation, l'usage de l'arc et des flèches, etc.

Un des principaux devoirs de la police de Pé-

king est d'empêcher la famine. Il y a dans la ville, aussi bien que dans les faubourgs, de nombreux greniers où l'on conserve une grande quantité de riz pour pourvoir à la subsistance dans les années de disette. Les mesures relatives à ces greniers sont fidèlement observées dans le voisinage de la cour : si elles étaient également bien exécutées dans les provinces, il n'y aurait jamais de famine; mais cette calamité y est fréquente par suite de la négligence des mandarins. Outre ces greniers, l'empereur en a d'autres qui sont remplis de froment, de légumes secs, et de fourrages pour les bêtes de somme.

King-Tching.

King-Tching ou la ville impériale, que l'on nomme la ville mantchoue, se compose de trois villes l'une dans l'autre, et dont chacune a sa clôture particulière. La ville qui renferme immédiatement le palais impérial se nomme *Tsu-Kin-Tching* (la ville rouge sacrée). La seconde enceinte de la ville impériale s'appelle *Houang-Tching* (ville auguste), à laquelle les Russes ont donné le nom de ville rouge, à cause de la couleur de ses murs. Enfin, la troisième enceinte entoure la seconde et comprend toute la ville mantchoue : elle est occupée par les huit bannières dont j'ai parlé.

Le Tsu-Kin-Tching ou palais impérial.

La forme du palais est celle d'un carré plutôt long que large, et il est entouré de fortes murailles crénelées, bâties en briques et couvertes en tuiles jaunes. Au-dessus de chaque porte est une tour élevée et spacieuse, ainsi qu'aux quatre angles du mur. Le Tsu-Kin-Tching a environ six *li* ou plus de trois werstes de circonférence. Les murailles sont entourées d'un fossé profond, bordé en pierres de taille. Vis-à-vis les portes du nord, de l'est et de l'ouest, des ponts-levis traversent ce fossé.

L'intérieur du palais est une suite de cours et d'appartemens qui semblent lutter en beauté et en magnificence. Quand on pénètre par la ville mantchoue, par la porte du sud, et que l'on va au nord, on traverse d'abord une grande rue parallèle à la muraille méridionale de la ville, on entre ensuite dans une vaste place carrée, entourée d'une balustrade de marbre, et qui est terminée au nord par une autre rue; et sa communication avec cette rue, des deux côtés, est ornée d'un arc de triomphe. Cette rue aboutit d'un côté à l'appartement nommé *Tai-Thsing-Men*, en l'honneur de la dynastie mantchoue; ensuite, et après avoir laissé derrière soi des arcs de triomphe et une autre cour spacieuse, pavée de larges briques, et encore la rue Tchang-Ngan-Kiai où sont deux arcs de triomphe, on tra-

verse une rivière ou canal à moitié sec, sur cinq ponts ornés de colonnes, de balustrades et de figures de lion. Ces ponts conduisent à la seconde porte, qui a cinq issues, et l'empereur seul a le droit de passer par les trois arcades du centre. Les deux autres sont très basses et ouvertes à tous ceux qui sont autorisés à entrer dans le palais. Il n'y a que les princes mantchous âgés qui aient la faculté d'arriver à cheval à la porte intérieure. Ce portail a environ vingt pas géométriques de profondeur, et comme les autres il est surmonté d'un très joli corps-de-logis; au-delà on trouve une cour plus petite qui mène au troisième portail nommé *Touan-Men.* Avant d'être près de cette porte, on voit à droite le Thai-Miao. Le mot chinois *miao* signifie *temple,* et c'est dans ce lieu que l'on rend un culte religieux aux tablettes monumentales des empereurs mantchous.

Ce temple est très beau, et l'empereur le visite à certaines époques pour accomplir les cérémonies usitées parmi les Chinois en l'honneur des ancêtres. A gauche de la porte Touan-Men est le Che-Tsu-Than, temple dédié à l'esprit qui donne la fertilité aux campagnes. L'empereur le visite aussi à des temps fixes pour présenter les offrandes voulues par l'usage. On voit de plus deux autres édifices, dont l'un est probablement le miao de Fan-King-Tchang, où sont déposés les livres religieux

étrangers. Il n'est pas certain que les saintes Écritures s'y trouvent.

Tout ce que nous avons vu jusqu'ici n'est, à vrai dire, que l'extérieur du palais. On pénètre dans l'intérieur par la belle porte Ou-Men, ou porte du sud. Cette porte se compose de trois arcades et elle est surmontée d'un appartement plus considérable que les précédens. A droite et à gauche sont deux passages qui s'étendent dans le sud jusqu'à la distance d'une portée de fusil, et ont, à chaque bout, un petit pavillon. Sur la porte méridionale est une grosse cloche que l'on sonne, et un grand gong sur lequel on frappe quand l'empereur sort du palais ou y rentre.

Après avoir franchi la quatrième porte, on se trouve dans une cour, et on traverse un profond fossé rempli d'eau sur cinq ponts ornés de parapets, de pilastres, de degrés, de figures de lion et d'autres sculptures toutes en marbre blanc très beau. Nous entrons ensuite par trois portes dans la belle cour Tai-Ho-Tian, qui a aussi cinq portes latérales. Cette cour est terminée à droite et à gauche par des portails, des portiques et des galeries ornées de balcons et soutenues par des colonnades. Cet ensemble est, dit-on, d'un très grand effet. Au nord de cette cour est le superbe appartement de Tai-Ho-Tian, qui est la chambre impériale. On y monte par cinq escaliers de quarante-deux pas

chaque, et le tout est de très beau marbre blanc. L'escalier du centre est pour l'empereur seul. Les princes et les mandarins de première classe montent par les deux escaliers qui le touchent, et les deux derniers, qui sont les plus étroits, sont les seuls par lesquels les eunuques et les officiers du palais puissent se rendre dans le Tai-Ho-Tian. Le jour du nouvel an ou aux autres époques de cérémonie, les mandarins se réunissent par ordre de dignités, dans la cour du Tai-Ho-Tian. L'empereur est assis dans la salle sur son trône, les princes, ministres et grands de première classe l'entourent, et les officiers civils et militaires rendent leurs hommages à leur souverain en se prosternant plusieurs fois, et touchant la terre avec le front. C'est dans cette même salle que l'empereur donna audience aux princes étrangers et à leurs ambassadeurs.

Au-delà de Tai-Ho-Tian, il règne de chaque côté un passage au bout duquel vient une longue suite d'appartemens séparés par des cours plus ou moins spacieuses. Le septième de ces appartemens se nomme *salle très élevée*, et le huitième *la grande salle de moyenne hauteur*. Dans le neuvième nommé *salle de la concorde suprême*, l'empereur va deux fois par an pour conférer sur les affaires de l'État, avec ses ministres et les présidens des grands tribunaux. On appelle le dixième appartement *portail du ciel serein*, le onzième *demeure du ciel serein*, et celui-ci est le

plus haut, le plus riche et le plus magnifique de tous. Dans la cour qui le précède est une espèce de tour de cuivre doré terminée en pointe, haute de douze ou quinze pieds, et ornée d'un grand nombre de petites figures d'une belle exécution. De chaque côté de la tour est une large braisière de cuivre doré, dans laquelle l'encens brûle nuit et jour. Les deux appartemens suivans nommés *la belle et agréable maison du centre* et *la maison qui reçoit le ciel*, forment, avec celui qui précède, ce qu'on peut proprement nommer les palais impériaux. C'est dans ces trois corps de bâtimens, en effet, que résident l'empereur, l'impératrice régnante, les reines et les concubines. L'appartement de l'empereur et de l'impératrice a des murailles et des portes plus élevées que ceux des reines et des concubines. Dans ces enclos sont de petits canaux, des fontaines, des lacs, des parterres, des vergers, etc. L'impératrice douairière habite un grand et beau palais à l'ouest de la cour de Tai-Ho-Tian, et il se nomme *Tsu-Ning-Koung* (palais de compassion et de tranquillité.) A l'est de la même cour, est un autre palais que le prince héréditaire occupe quand il a été désigné.

Derrière les appartemens de l'empereur est la salle impériale qui est très grande et compose la quatorzième division, d'où l'on passe à la quinzième et dernière du Tsu-Kin-Tching, en allant au nord, et

qui se nomme la *salle de la divine vertu militaire.* C'est une des portes de Tsu-Kin-Tching, et au-delà sont d'autres appartemens appartenant à l'empereur, et qui fait partie de Houang-Tching que nous allons décrire.

Houang-Tching.

Ce quartier a environ six werstes de circuit. Tout cet espace avait été destiné au palais de l'empereur Tching-Soung (1402 à 1424); mais les empereurs ses successeurs en ont concédé diverses portions à des particuliers. On a permis à un grand nombre de marchands de s'y établir, et on y voit à présent quantité de boutiques. Tout cet espace est en général habité par des personnes au service de la cour.

Quand on va de Tsu-Kin-Tching vers le nord, par la porte de la *valeur surnaturelle*, on traverse le ruisseau ou fossé sur un beau et très large pont de marbre, qui mène au seizième appartement du palais nommé *très haut portail du nord.* Le dix-septième s'appelle le *portail de Van-Soui* ou *des dix mille ans.* Van-Soui est un des surnoms ordinaires de l'empereur. Ces deux derniers portails sont séparés par une cour qui a trente toises du nord au sud, et environ deux cents d'est en ouest.

Au milieu d'une vaste enceinte, s'élève le King-Chan ou *montagne resplendissante*, qui a été for-

mée par l'art, au moyen de la terre extraite des fossés et des lacs. On dit que sa base est composée d'une énorme quantité de charbon que l'on tient en réserve pour le cas où la ville serait assiégée par l'ennemi. Le King-Chan se compose de cinq monticules, et celui du milieu est le plus haut. Ils sont couverts d'arbres plantés symétriquement à leur sommet. On y entretient quantité de lièvres, de lapins, de cerfs, de daims et d'autres animaux de cette espèce, et mille oiseaux dans les arbres remplissent l'air de leurs chants. L'empereur Kienlong a beaucoup embelli le King-Chan. Il a fait planter de beaux jardins où sont de charmantes promenades, de magnifiques appartemens et un bel édifice pour les concerts et les représentations scéniques. Ce lieu est à présent vraiment charmant.

Au nord de la montagne on voit plusieurs palais nommés *palais impériaux de longue vie*, qui sont à présent inhabités. A la mort de l'empereur on y expose son corps jusqu'aux funérailles; on arrive ensuite à une longue et large rue, bordée à gauche d'un rang de boutiques hautes d'un étage, et d'ateliers d'artisans et de vernisseurs ou de chantiers de charpente, près d'une seconde rangée de boutiques pareilles aux premières. On voit également à droite deux lignes de boutiques; l'espace intermédiaire est occupé par des maisons et même des palais. Il s'y trouve aussi un petit édifice de bois

habité par les soldats de la garde impériale. Cette rue se termine par le portail Ti-Ngan, *tranquillité terrestre*. Ce portail qui est une des portes du Houang-Tching forme la vingtième et dernière division du palais impérial.

Les édifices les plus remarquables de ce quartier sont des tribunaux, des palais et des temples nombreux, car il n'y a pas de palais sans temple. La plupart des palais sont occupés par des familles de la dynastie mantchoue; celles surtout des princes qui prirent part à la première conquête de la Chine. Ils reçoivent tous une pension très considérable.

Les princes du sang sont divisés en plusieurs classes; ceux de la première ont le titre de *tsin-vant;* ceux de la seconde, celui de *kuin-vang;* ceux de la troisième se nomment *beilé;* ceux de la quatrième *beitsu;* ceux de la cinquième *koung*. Quand un de ces princes meurt, sa dignité passe seulement au fils qu'il a choisi pour lui succéder. Les autres enfans sous le nom de *beitsu* et *houang-taïdzi*, ou *princes à ceintures jaunes*, ne sont que du quatrième ou du cinquième ordre. Il y a en outre des princes d'un rang inférieur qui n'ont point de palais à eux.

A l'ouest Tsu-Kin-Tching et de King-Chan sont plusieurs lacs artificiels. Vers le nord on trouve cinq maisons d'été bâties au milieu du lac même, et que l'empereur visite souvent dans sa gondole.

Cet endroit est, au rapport des habitans de Péking, la résidence d'été des plus belles femmes du harem de l'empereur. Il y a aussi sur le bord du lac un lieu très agréable ayant de beaux appartemens; et au nord se trouve un temple où est la statue colossale de Fo, fondateur de la religion lamaïque, statue de cuivre doré, qui a soixante pieds de haut et cent bras. Ce temple n'est pas très ancien; mais la construction en est élégante, et il a trois toits.

En tournant au sud on voit sur le lac une île en forme de montagne, au sommet de laquelle est le Petha ou *pyramide blanche.* Cette montagne est entièrement composée de pierres rares, apportées en ce lieu dans des temps très reculés des provinces méridionales de la Chine. La dynastie actuelle a fait de cette île un lieu de dévotion pour les Mongols, et des eunuques y remplissent les fonctions de lamas. Outre les temples, on y voit plusieurs appartemens impériaux, avec des galeries couvertes ou non, dans un très bon style. Tout l'ensemble est d'un aspect très agréable, et la beauté en est rehaussée par une balustrade de marbre blanc qui règne autour du lac.

Sur la rive orientale de ce lac est une plantation de mûriers pour élever des vers à soie. Un temple situé dans l'angle septentrional est consacré au génie qui protége les vers à soie. L'impératrice douairière se livre à ce soin et les dames de la

cour la secondent, afin d'encourager un genre d'industrie qui est indispensable pour vêtir les habitans de la Chine.

Dans la même direction, entre les deux montagnes de King-Chan et la pyramide blanche, est un beau palais où sont déposées les tablettes de l'empereur Khang-Hi; le lac dans lequel s'élève l'obélisque est séparé par un beau pont de marbre d'un autre grand lac qui s'étend à deux li dans le sud. Les bords de ce lac sont aussi ornés de temples, de palais et de maisons d'été.

Au sud est le palais ou la belle maison de campagne nommée *Yng-Thai* qui a de très somptueux appartemens, des jardins et des promenades. Les bâtimens sont, pour la plupart, du temps des empereurs mongols et de la dynastie de Yuan.

A l'ouest de ce lac est un couvent qui appartenait dans l'origine aux jésuites français, et c'est là qu'ils prirent la ligne du méridien de Péking. Cet édifice est connu sous le nom de *Pe-Thang* ou temple septentrional.

Quand on suit le mur du Houang-Tching vers le nord, on trouve plusieurs bâtimens, tous pareils et sur la même ligne: ce sont des magasins de poudre et de salpêtre. Il y a dans la ville plusieurs autres magasins appartenant au gouvernement, et qui contenaient de la soie, des nattes, du cuir, du linge, du thé, de l'huile, du vin, du vinaigre, des

œufs, de la porcelaine, des objets laqués, du bois, du charbon, etc.

Vis-à-vis les magasins à poudre, du côté de l'est, est un enclos pour les tigres, et plus bas un grand temple de lamas. Tout-à-fait dans le nord-ouest de Houang-Tching et dans une enceinte, est une maison d'été d'où l'empereur regarde les troupes tirer à l'arc et se livrer aux exercices d'équitation.

Au nord-est on voit le grand temple mongol de Soung-Tchou-Szu, habité maintenant par le koutouktou, chef des trois grands-prêtres de la religion lamaïque, qui résident à Péking. Près de ce temple est l'imprimerie d'où sortent les livres de prières en langue tibétaine.

Dans le sud, un tribunal situé près du mur de Tou-Kin-Tching est chargé de régler tout ce qui est relatif aux images des esprits tutélaires des maisons.

King-Tching.

Cette troisième division est la même que la ville mantchoue. Au sud de Houang-Tching et à l'ouest de l'entrée du palais est le Tchou-Kou-Ting, salle où se trouvait autrefois un tambour, et où les mandarins veillaient jour et nuit. Autrefois quand une personne ne pouvait obtenir justice ou se regardait comme lésée, elle allait frapper sur ce tambour. A ce bruit les mandarins devaient venir examiner

le cas du plaignant, et lui faire justice ou la lui faire rendre. Cette coutume est présentement abolie.

En allant à l'ouest par la rue du Repos-Perpétuel, on voit à gauche un autre édifice où l'on garde les étendards, les pavillons, etc., que l'on porte devant l'empereur quand il sort du palais. Au-delà, dans l'ouest, est la principale mosquée mahométane des natifs du Turkestan. Presque tout le reste de ce quartier de la ville est occupé par les tribunaux. Il y en a six suprêmes dont dépendent les autres; mais dans l'intérieur du palais sont ceux qui forment le conseil privé du prince, et qui sont supérieurs à tous sans exception.

A l'est de l'avenue du palais impérial est Tsoung-Jin-Fou, tribunal des princes, qui règle toutes les affaires qui concernent la famille impériale.

Li-Pou est le tribunal des mandarins, et forme la première des six cours souveraines. Il a la mission de nommer les mandarins que l'on envoie sur les divers points de l'empire, de surveiller leur conduite et d'en faire rapport à l'empereur.

Hou-Pou, tribunal des trésoriers, a la surintendance des finances de l'empire, et juge tous les procès relatifs aux domaines; c'est le second tribunal souverain.

Li-Pou, tribunal des cérémonies, est le troisième tribunal suprême. Il règle tout ce qui a rapport aux

cérémonies chinoises, à la religion, aux études, à l'introduction des ambassadeurs, etc.

Thai-I-Yuan est le tribunal des médecins.

King-Thian-Kian, tribunal d'astronomie, est subordonné au tribunal des cérémonies.

Houang-Lou-Szu est le tribunal des cérémonies de la cour.

Koung-Pou est le tribunal des travaux publics.

Ping-Pou est la quatrième cour souveraine, ou tribunal de la guerre. Il exerce la surintendance sur l'armée, aussi bien que sur la poste dans tout l'empire.

Hing-Pou, cour criminelle, est le cinquième tribunal suprême, et est situé à l'ouest de l'entrée du palais impérial.

Tou-Tcha-Youan, tribunal des censeurs de l'empereur, a aussi le nom de tribunal de police. Les procureurs du gouvernement dépendent de ce tribunal, qui reçoit aussi les pétitions adressées à l'empereur dans des circonstances urgentes.

Tournant vers la partie orientale de la ville, nous trouvons du côté méridional de la rue du Repos-Eternel, près du canal, le Han-Lin Youan, ou tribunal d'histoire et de littérature chinoises. Les présidens et mandarins qui composent le tribunal sont des savans distingués désignés par le gouvernement et nommés *Han-Lin*. Tous les lettrés de l'empire, toutes les écoles, tous les colléges dépendent de ce

tribunal. Il choisit et nomme les juges et les examinateurs des compositions que l'on exige de tout candidat à des fonctions civiles. Ce même tribunal nomme aussi les hommes regardés comme les plus capables de composer les poèmes et les harangues à débiter devant l'empereur.

Yu-Ho-Khiao est la cour russe et le couvent de la Purification, qui dépend du Saint-Synode. Cet établissement, nommé par les Chinois *Hoeï-Thoung-Kouan*, contient tout ce qui peut contribuer à en faire une demeure agréable. Cinquante personnes peuvent y être logées très à l'aise, et il s'y trouve de beaux jardins et de riches vergers; quant à l'église de l'Assomption, qui appartient au couvent russe, elle est située à l'extrémité septentrionale de King-Tching. Au sud de la cour russe, et contre le mur de la ville, est Kao-Li-Kouan (maison des Coréens).

En quittant la cour russe et se dirigeant un peu vers le nord-ouest, après avoir traversé le canal de la rue du Repos-Perpétuel, on arrive au Li-Fan-Youan, ou tribunal des affaires étrangères qui concernent les Russes, les Mongols, l'Ili, le Turkestan oriental, le Tibet et la Corée.

Presque vis-à-vis la porte de ce tribunal, au sud de la même rue, est le Thang-Tsu, ou temple des ancêtres de la dynastie mantchoue. C'est dans ce temple que, le premier jour de l'année, le premier

de chaque mois, et dans diverses circonstances particulières, l'empereur vient accomplir différentes cérémonies. C'est là aussi que l'on rend des actions de grâces au ciel quand une armée revient victorieuse.

Un peu plus haut à droite, et près du mur oriental de la ville, est le Youan ou Kin-Tchang, qui dépend du Han-Lin-Youan. C'est un vaste établissement où les compositions des candidats pour les offices publics sont écrites; il renferme une quantité immense de chambres ou cellules, et de très beaux appartemens pour les mandarins qui président aux examens.

Ils exercent aussi la surveillance sur les écrivains, non tant pour maintenir le bon ordre que pour empêcher les ignorans de profiter du secours de camarades plus instruits. On use de la même sévérité pour empêcher les candidats d'apporter des livres ou des ouvrages composés par d'autres. Il existe dans les capitales des provinces des établissemens semblables. L'empereur envoie quelquefois des Han-Lin pour les présider; car ils ont une autorité égale à celle des mandarins les plus élevés.

L'observatoire impérial touche aux murs de la ville vers le sud; il a été bâti en 1279 sous la dynastie de Youan, et les instrumens astronomiques ont été fabriqués en 1673, sous la direction des jésuites.

Près de la porte Toung-Szu-Leou, *porte orientale*

des quatre arcs de triomphe, est le Ma-Chi ou marché aux chevaux. Dans la cour qui l'entoure se tient six fois par mois un marché que fréquentent des marchands venus de tous les points de la ville, et en grand nombre. A côté, de longues lignes de bâtimens contiennent de grands magasins de riz où tous les mois on distribue des provisions aux officiers et aux soldats de la garde impériale.

Young-Ho-Koung, temple en l'honneur de Fo, est le plus grand et le plus somptueux qui soit dans tout Péking. Il n'est pas inférieur en beauté au palais impérial ou aux maisons de campagne bâties sous Kienlong. Dans le voisinage est un monastère où quatre cents lamas du Tibet instruisent deux cents Chinois ou Mantchous dans la langue tibétaine. Ces moines prient jour et nuit.

Dans cette rue à l'ouest est le Koue-Tsu-Kia, ou collége impérial, où plusieurs professeurs enseignent les règles de la composition en chinois et en mantchou : cet édifice contient un magnifique temple dédié à Confucius et à ses disciples.

A certaines époques de l'année, et invariablement le premier jour du second mois, l'empereur s'y rend pour honorer la mémoire de Confucius, comme philosophe et instituteur de l'empire.

Tout auprès est le tribunal du gouverneur de la ville, et dans le voisinage se trouve la Monnaie; il

y a dans les alentours deux tribunaux qui sont ceux des sous-gouverneurs de Péking.

Dans le nord, on voit le Kou-Leou, ou la tour du tambour sur lequel on bat cinq veilles de la nuit, de façon à ce qu'elles soient entendues dans toute la ville. Il s'y trouvait autrefois, dit-on, une clepsydre qui n'est plus maintenant en usage. Cette tour fut bâtie sous le troisième empereur de la dynastie de Ming. Un peu plus dans le nord encore, est une grande cloche qui a la même destination que le tambour. L'empereur Thaï-Tsoung dit Ming (1402 à 1424) fit fondre cinq cloches, chacune du poids de 120,000 livres environ. La plus sonore et la plus belle est dans le temple de Ho-Chang. La seconde a été placée dans une tour à l'entrée du palais près de la porte de Ou-Min, et la troisième est dans Tchoung-Leou dont nous parlons en ce moment. Pour les deux autres, elles restent négligées dans un temple.

Tout le nord-ouest de King-Tching contient de grands lacs artificiels, coupés par des digues qu'ombragent des saules. Ces arbres croissent aussi en abondance sur les bords des lacs. Cette partie de la ville est peu peuplée.

Le canal de Tcheou-Keou, qui reçoit toutes les immondices, coule du nord au sud dans l'ouest de King-Tching.

Un peu plus avant vers le sud, dans la grande rue,

est la porte triomphale de bois nommée *Si-Szu-Pe-Leoude,* porte occidentale des quatre arcs du triomphe. Au-delà de la porte en allant vers celle de Si-Tchi-Min, est le temple où l'on conserve les tablettes monumentales des empereurs chinois les plus illustres et des personnages les plus distingués depuis le temps de Fou-Hi, fondateur de la monarchie jusqu'à la famille actuelle. Des arcs de triomphe s'élèvent de chaque côté du temple, vis-à-vis lequel est un bouclier colossal qui le cache, et derrière lequel on doit passer quand on est à cheval ou en voiture, et que l'on ne veut pas descendre. Des inscriptions sculptées sur des colonnes isolées donnent avis de ces dispositions aux passans.

A l'ouest de ce temple est un grand obélisque peint en blanc, et qui a été bâti dans le XIe siècle. Khou-Bilaï l'ayant fait ouvrir en 1271, y trouva une pièce de monnaie qui portait son nom, et déclara que cette circonstance était la prédiction de son pouvoir en Chine; ce sont les lamas mongols qui l'y avaient placée.

La plupart des rues de King-Tching sont ornées de petits arcs de triomphe, que leur couleur peut faire nommer *Portes-Rouges*; ils servent à embellir la ville et sont très peuplés.

Vai-La-Tching.

Cette partie de Péking est inférieure à King-Tching en population, en étendue, et quant à la beauté des édifices ; c'est la ville commerçante, et l'on n'y voit guère que des boutiques ou des hôtels garnis et des tavernes qui sont les meilleures de tout Péking. C'est là que les Chinois se rendent pour faire bonne chère. Un repas composé de vingt plats différens coûte au moins neuf ou dix francs par tête, les théâtres publics y sont nombreux aussi. Il y en a un entre autres où toute personne qui veut célébrer un heureux événement peut faire jouer des pièces. Les personnes invitées apportent à l'ami qui donne le divertissement un présent en monnaie, et ces cadeaux entre amis sont réciproques.

Il s'y trouve une place carrée assez large, entièrement entourée de bains publics [1] ; et à une courte distance de ce lieu, était autrefois un théâtre que Kia-King fit démolir à la suite de la révolte qui éclata dans l'automne de 1813. Ce théâtre était le rendez-vous des conspirateurs, et ils y passèrent à se réjouir toute la nuit qui précéda le soir où devait éclater l'insurrection.

Près d'une place ou se tient le marché de la fri-

[1] Ce fait refute suffisamment la ridicule assertion de quelques voyageurs qui avaient prétendu que l'usage du bain était ignoré des Chinois. K.

perie sont plusieurs étangs où le gouvernement entretient des dorades, et que l'on nomme pour cette raison *King-Yu-Tchi* (étangs des poissons d'or).

On appelle *Tchou-Pao-Chi*, les magasins de perles fines et de bijoux, qui dans ce quartier sont les plus beaux de tout Péking. Ils sont remplis de joyaux, de soieries somptueuses et de fourrures de prix, apportées de Russie : on voit aussi dans le voisinage les marchands de peintures à l'aquarelle. Peu de temps après mon arrivée, je vis le portrait d'un Cosaque de notre suite dans une de ces boutiques. Le peintre, afin d'attirer l'attention, l'avait représenté d'un taille colossale avec des moustaches extrêmement longues et une très large poitrine.

Au sud des boutiques des jouailliers, sont six théâtres très voisins l'un de l'autre, et où l'on représente presque tous les jours, depuis midi jusqu'à la nuit, des tragédies et des comédies mêlées de musique et de chant. Les rôles des femmes sont joués par des jeunes gens qui s'en acquittent si bien, qu'il n'est pas aisé de faire la différence. Les Chinois riches encouragent beaucoup ces établissemens.

Le prix d'entrée est de 150 copeks [1]; la salle est divisée en parterre et en loges, où les spectateurs sont assis sur des bancs de bois, et ont devant eux des tables où les propriétaires font servir gratis du

[1] Monnaie de cuivre russe, de quatre centimes et demi.

thé, de qualité inférieure, il est vrai, et des papiers de cire [1] pour allumer leurs pipes.

Les règles du drame qu'observent les Européens ne sont pas suivies en Chine : on n'y sait rien des trois unités, ni de toutes les formes que nous employons pour donner de la régularité et de la probabilité à la pièce. Les Chinois ne représentent point une seule action dans leurs drames ; mais bien toute la vie des héros, dans une période de quarante ou cinquante années. L'unité de lieu n'est pas plus observée ; la scène, en Chine au premier acte, est au second dans le pays des Mantchous ou en Mongolie. L'auteur chinois ne prend pour guide que la nature, et peut-être n'a-t-il aucune raison de regretter les règles, puisqu'il atteint le but principal qui est de plaire, d'exciter l'émotion, d'inspirer l'amour de la vertu et de rendre le vice odieux.

Les Chinois ne distinguent point leurs drames en tragédies et comédies. Chaque pièce est divisée en plusieurs parties, que précède une espèce d'épilogue ou d'introduction. Ces parties ou actes peuvent être subdivisées en scènes, suivant les entrées ou sorties des acteurs. Chaque comédien commence toujours, dès qu'il paraît en scène, par se faire connaître aux spectateurs, en leur disant son nom et le rôle qu'il va jouer. Le même acteur remplit souvent plusieurs rôles dans la même pièce. Une

[1] Voy. l'abbé Grosier, *Voyage de la Chine*, VI, 50.

comédie, par exemple, est représentée par cinq comédiens, bien quelle contienne quinze ou vingt rôles.

La figure de l'acteur reconnue pour être la même dans deux rôles différens doit détruire l'illusion; un masque obvierait à cet inconvénient; mais on ne les emploie que dans les ballets ou, au moins, on ne les donne jamais sur la scène qu'aux chefs de bandits, aux assassins et autres personnages odieux.

Les tragédies chinoises n'ont point de chœurs, à proprement parler; mais elles sont mêlées de chant. Dans les passages où l'acteur est supposé agité par quelque passion violente, il suspend sa déclamation, et se met à chanter souvent sans que les instrumens l'accompagnent. Ces morceaux de pointe sont destinés à exprimer les émotions plus violentes de l'âme, telles que celles de la joie, de la colère, de l'amour ou de la douleur. Un acteur chante quand il est irrité contre des scélérats, quand il s'anime à la vengeance, ou se prépare à mourir.

Les comédiens chinois n'ont de théâtre établi que dans la capitale ou quelques grandes villes. Ils parcourent les différentes provinces de l'empire ou jouent dans les maisons particulières, afin d'ajouter aux plaisirs d'un repas, que l'on regarde communément comme incomplet sans eux. Au moment où les convives prennent place à table, quatre ou cinq acteurs richement vêtus entrent dans la salle. Ils s'inclinent tous à la fois, et assez profondément

pour que leurs fronts touchent quatre fois la terre. Ensuite, l'un d'entre eux présente à l'hôte principal un livre dans lequel sont inscrits en lettres d'or les titres de cinquante ou soixante comédies qu'ils savent par cœur et peuvent jouer sur-le-champ. L'hôte ne désigne jamais la pièce qu'il choisit que quand il a fait circuler la liste, et qu'elle lui est revenue entre les mains. La représentation commence au son des tambours, des flûtes, des fifres, des trompettes. Un grand espace vide réservé entre les tables leur sert de scène. Le plancher de la chambre est couvert d'un tapis, et au lieu de coulisses, les acteurs se servent des chambres attenantes d'où ils sortent pour jouer leurs rôles. Il y a ordinairement plus de spectateurs que de convives; la coutume était d'admettre un certain nombre de personnes dans la cour d'où elles peuvent jouir également de la représentation. Les femmes y assistent aussi; mais derrière un treillis qui les cache entièrement. Dans les fêtes et réjouissances publiques on dresse des théâtres dans les rues, et du matin au soir on y représente des pièces à la représentation desquelles le peuple est admis, moyennant une rétribution très modérée.

Les lettrés chinois n'écrivent pas souvent pour la scène, et ne retirent que peu d'honneur de leurs travaux en ce genre, attendu que le drame est plutôt toléré que permis en Chine. Les anciens sages

de la nation le désapprouvèrent toujours, parce qu'ils le regardaient comme un art pernicieux pour les mœurs. La première mention que fasse l'histoire de pièces de théâtre, est pour célébrer un empereur de la dynastie de Han qui avait proscrit cet amusement frivole et dangereux. Un autre empereur fut privé des honneurs funèbres pour avoir trop aimé le théâtre et la société des comédiens.

Les officiers mantchous ne pouvaient en conséquence pas aller au théâtre sans ôter de leur bonnet le signe distinctif de leur grade; on peut concevoir alors pourquoi les théâtres vont de niveau avec les maisons les plus ignobles, et sont relégués dans les faubourgs de la ville.

En quittant la rue des théâtres, on trouve les boutiques des libraires, au milieu desquelles est un temple. Du 1er au 16 du premier mois de l'année, il s'y tient une foire qui est un but de promenade. Quand on se dirige à l'ouest, on trouve bientôt le lieu où l'on exécute les criminels; et un peu plus haut, une fosse près d'un étang est destinée à recevoir leurs cadavres. Il reste encore à remarquer deux bâtimens notables dans le Vai-Lo-Tching: c'est le temple du Ciel et celui de l'Inventeur de l'agriculture; qui sont l'un et l'autre situés près de la porte méridionale.

Le temple du Ciel, ou Thian-Than, est renfermé dans un enclos qui a environ neuf milles ou quatre

li de circonférence. Tout y est magnifique. L'empereur y va tous les ans, le jour du solstice d'hiver, pour offrir un sacrifice au ciel. Il se prépare à cette cérémonie par trois jours de jeûne qu'il garde dans le Thian-Than même, ou sur un lieu élevé nommé le *Palais du jeûne*. L'éminence sur laquelle l'empereur sacrifie est magnifiquement ornée. On y monte par de beaux escaliers, et des quatre côtés sont quatre arcs de triomphe d'un très beau marbre. L'empereur va quelquefois à d'autres époques de l'année dans ce temple pour offrir un sacrifice au ciel et rendre un hommage religieux à ses ancêtres.

Le Siaim-Nong-Than, ou temple de l'Inventeur de l'agriculture, n'est séparé du Thian-Than que par une rue très large. Il est également entouré d'une haute muraille dont le circuit est de trois milles. Les empereurs de la Chine vont tous les ans dans ce temple, au printemps, pour labourer la terre et présenter au ciel un sacrifice. Les appartemens de l'empereur ne sont pas très fastueux, mais la cérémonie est curieuse et solennelle. Le champ que l'empereur laboure est couvert d'une espèce de tente faite de nattes. Quand il a labouré une demi-heure environ, il va s'établir sur une éminence voisine, du haut de laquelle il examine le travail des princes, ministres et mandarins, qui, conduits par les plus habiles cultivateurs, labourent à leur tour, mais en plein air. Pendant qu'ils sont à l'œu-

vre, les musiciens de la cour chantent des hymnes composées dans les anciens temps en l'honneur de l'agriculture. L'empereur, les princes, et tous les grands personnages sont vêtus comme des fermiers, et leurs instrumens aratoires, qui sont très bien faits, se conservent dans des magasins particuliers. Les charrues sont traînées par des bœufs que l'on n'emploie jamais à d'autres services. La récolte est aussi emmagasinée à part, et l'on assure que le blé produit par le labour de l'empereur est de beaucoup supérieur à celui qui croît dans les sillons tracés par les princes et les mandarins. Le grain du champ de l'empereur sert à faire les gâteaux que l'on offre en sacrifice au ciel. C'est aussi par des jeûnes, des prières et la retraite, que l'empereur se prépare à cette cérémonie auguste, dont l'objet est de perpétuer la mémoire des heureux temps où les princes eux-mêmes étaient cultivateurs. Suivant d'autres auteurs, elle est destinée à empêcher les empereurs despotes d'oublier qu'un grand État ne peut se soutenir sans l'agriculture, et que par conséquent les richesses des souverains sont les fruits du travail du laboureur. L'origine de cette cérémonie se perd dans la nuit des temps.

CONCLUSION.

Péking se distingue des autres capitales ou grandes villes de l'Asie par ses édifices et l'ordre qui règne à l'intérieur. Il n'y faut pas chercher de maisons hautes de quatre ou cinq étages, des quais, un pavé ou de la lumière dans les rues pendant la nuit. Les nations de l'Europe et de l'Asie diffèrent entre elles sur beaucoup de points, mais les Chinois, en particulier, ne ressemblent à aucun autre peuple; cependant tout, dans leur capitale, annonce un pays civilisé depuis long-temps.

La tranquillité des habitans est assurée par des institutions morales, des règlemens stables et une police active. Un commerce libre approvisionne la ville, et il n'est personne qui n'y trouve dans ses heures de loisir de fréquentes occasions d'amusement. On entend rarement parler à Péking de discussions dans les familles. Les maximes de la religion de Confucius, et les principes de l'éducation que les Chinois n'oublient jamais, leur servent de guides dans toutes les occasions de la vie. La soumission illimitée des enfans envers leurs parens règle la conduite de chacun dans ses rapports avec ses concitoyens. C'est ce principe qui conduit toujours les Chinois à obéir aux ordres du gouvernement, et à respecter et vénérer les agens civils ou militaires.

D'un autre côté les Chinois, comme les autres peuples, ont leurs défauts et leurs vices; ils sont indifférens avec les étrangers, et même avec leurs compatriotes. C'est là un de leurs plus grands défauts. Ils sont aussi, en général, vaniteux, vindicatifs, intéressés, jaloux, méfians à l'excès et très rusés. La pauvreté, presque universelle dans toutes les classes, les oblige à recourir à une adresse qui dégénère souvent en friponnerie. La population est si considérable, que la richesse nationale, bien que très grande, ne peut être répartie convenablement. Un officier chinois ayant rang de colonel, a moins pour vivre qu'un de nos sous-officiers.

Les Chinois sont en général enclins à un genre de vie dissolu. Les riches, outre leur femme légitime, ont un harem, et de plus, entraînés par le mauvais exemple, ils vont chez des femmes de mauvaise vie et se livrent même à de plus grandes dépravations [1].

La principale classe des habitans de Péking se compose des troupes mantchoues. Les officiers qui sont en même temps membres des tribunaux civils, mais à qui leur indolence défend d'instruire les causes portées devant eux, laissent la suite des

[1] On a vu qu'un empereur pratiquait avec excès le vice contre nature; les grands s'y livrent aussi parfois. Comme au Japon, il existe des lieux publics de filles et de garçons voués à la prostitution.

affaires à leurs secrétaires chinois. Quand les Mantchous prirent possession de Péking, les officiers et les soldats eurent pour leur part les maisons des habitans des villes du sud; mais depuis long-temps les Mantchous ont cessé d'être autre chose que les locataires des maisons et des terres qui leur avaient été concédées. Ils en ont dissipé la propriété qui est tombée dans les mains des marchands chinois. Ceux des militaires qui sont dans l'aisance ont des maisons et des boutiques qui leur donnent un revenu considérable.

Les marchands et les artisans forment la seconde classe d'habitans, et les premiers habitent principalement Vai-Lo-Tching. La grande population de l'empire ôte à beaucoup d'agens les moyens de se soutenir par l'agriculture, ce qui fait qu'un grand nombre de personnes se rendent de toutes les provinces dans la capitale pour y gagner leur vie; mais ils ne réussissent pas toujours, attendu que la classe qui peut avoir besoin d'ouvriers est très bornée dans ses désirs. On dit qu'il y a dans Péking cinquante mille personnes qui, étant sans emploi, ont recours à la tromperie et au vol. Toutefois la vigilance et la sévérité de la police les tiennent en respect; car pendant un séjour de six mois je n'ai pas entendu citer un vol important. Comme les Chinois sont toujours dans une très grande défiance des pauvres, et répondent toujours aux mendians

par un refus formel, il est rare qu'un homme dans le besoin ait recours à ce facile moyen de subsistance. On emploie les pauvres à balayer et à arroser les rues ainsi que les jardins, ou à cultiver la terre. Ils sont aussi portefaix, et servent à grossir et même à composer les groupes qui suivent les processions de noces, de funérailles, etc. J'ai souvent rencontré de ces pauvres créatures qui avaient à peine des habits pour se couvrir, portant le manteau de cérémonie ou le bonnet à plumes rouges, à la suite des obsèques d'un riche. Quand un négociant charge un homme de cette classe de porter à l'acheteur les marchandises qu'il lui a vendues, le porte-faix les livre fidèlement, et se contente d'un salaire de six sous environ, eût-il travaillé deux heures.

Les habitans de Péking prennent leurs domestiques parmi les gens de la campagne, et quelquefois ils emploient des soldats qui achètent cette permission au moyen de l'abandon d'un tiers de leur paie. Les services d'un homme robuste et actif qui sait un peu lire et écrire se paient 1500 thian (11 f. 25 c.) par mois, outre la table. On ne reçoit point de serviteurs dans une maison, sans la garantie de quelques riches marchands. Tout le monde est soumis à la même loi. Il n'y a point de tribunaux militaires, hormis les cours martiales appelées à prononcer sur les crimes commis en campagne et

en temps de guerre. Des ordonnances claires et précises maintiennent l'ordre dans la cité, et toute violation de la loi est punie sur-le-champ avec une sévérité souvent extrême. Si un père et une mère portent plainte contre leurs enfans, l'affaire est décidée sur-le-champ et presque sans investigation, car les Chinois sont convaincus que la tendresse des parens ne leur permettrait jamais de former une accusation injuste. Quant aux querelles insignifiantes, on les juge verbalement et sans délai.

La police de Péking a des pompes avec tous leurs accessoires. Elles sont bien inférieures à celles d'Europe; mais on en a rarement besoin, car les incendies sont très rares, les édifices étant tous de pierre ou de brique. A la cuisine, et pour chauffer les appartemens, on fait usage de charbon que l'on ne brûle que dans des poêles fermés. En outre, la vigilance et la précaution qui distinguent les Chinois les mettent à l'abri des accidens de cette nature.

Il y a dans chaque quartier de Péking plusieurs médecins, et les plus habiles d'entre eux, rares à la Chine, ne reçoivent pas d'un malade aisé plus de cinq roubles en billets par visite. Les pauvres qui vont les consulter chez eux sont traités gratis, ou quelquefois, moyennant une faible somme. La pratique médicale chez les Chinois est entièrement

empirique et fondée sur l'expérience. On vend les remèdes dans des boutiques spéciales ou chez les apothicaires, qui les délivrent en beaucoup de cas sans l'ordonnance du médecin, car ils consistent principalement en décoctions ou fortes tisanes. On fait quelquefois des pilules avec des racines, celle de ginsing surtout, à laquelle les médecins attribuent des vertus particulières et merveilleuses. Ils prétendent que c'est un remède souverain pour les débilités causées par un travail excessif de corps ou d'esprit, qui corrobore les esprits animaux et qu'enfin, il prolonge la vie des vieillards. Cette drogue est en conséquence très chère.

Sur tous les points où deux rues se croisent, ou à chaque pont, il y a des voitures à deux roues qui répondent aux fiacres de nos pays d'Europe. Elles sont doublées en satin et en velours, et tirées par des mules ou des chevaux. Les premiers de ces animaux sont d'une activité remarquable. Les grands et surtout les dames font usage de chaises à porteurs; mais il faut que l'empereur les y autorise. Les personnes occupées préfèrent aller à cheval, et ce mode, ainsi que je l'ai éprouvé, est celui qui convient le mieux au terrain inégal de ces rues encombrées de foule. Il y a dans Péking plusieurs officiers qui ont voitures et chevaux à eux; mais malgré cela, les propriétaires des voitures ou chaises dont j'ai parlé gagnent beaucoup.

Le commerce intérieur pour l'approvisionnement de la capitale est extrêmement actif. Les provinces méridionales, surtout celles qui sont situées au-delà de la rivière Kiang, peuvent être considérées comme étant le centre de ce commerce.

Elles produisent du thé, du coton, du riz et de la soie. Les habitans reçoivent tout de ces provinces, car la capitale ne renferme aucune bonne manufacture, si ce n'est celle de verre coloré : on y taille et polit aussi les pierres précieuses.

Tous les articles nécessaires à l'habillement, tels que les soieries et les cotons, se vendent dans Vai-Lo-Tching, qui est la partie méridionale de Péking: c'est là qu'on trouve aussi les objets les plus élégans et les plus chers, les beaux meubles, les tableaux, la joaillerie, etc.

Quant aux provisions, on en vend dans tous les quartiers de la ville. On trouve presque à chaque pas des boutiques où l'on débite du riz, de la fleur de farine, des petits pains cuits, ou pour mieux dire bouillis dans la vapeur de la viande, etc. Les habitans de Péking et les Chinois, en général, aiment le porc de préférence à toute autre viande. Il est ici, en effet, de meilleur goût et de plus facile digestion qu'en Russie. Le mouton et le bœuf ne sont pas très bons en Chine, parce que les bestiaux qui viennent de la Mongolie sont trop épuisés, et que lors de leur arrivée à la capitale on ne les soigne

pas convenablement. Le beurre fait de lait de brebis vient aussi de la Mongolie; mais les Chinois préfèrent le saindoux, et ne peuvent supporter même l'odeur du lait de vache. Les volatiles domestiques les plus communs sont les oies, les canards et les poulets. Les premiers sont indispensables dans les grands repas. Les médecins interdisent aux malades la volaille comme indigeste et malsaine. Une espèce de canard nommé *ya-tsu* est un plat très recherché dans les grandes occasions, et on l'apprête de plus de vingt façons diverses. Les canards de Péking sont très gros, très gras et succulens. On a dans l'hiver des perdrix, des faisans et du gibier de toute espèce; mais il est nécessaire d'être très en garde quand on achète des provisions, car non-seulement les marchands chinois vendent la chair des animaux morts de quelque maladie, mais encore ils débitent souvent celle qui n'est point destinée à être mangée; comme de l'âne, du mulet, du chameau, etc. Ils augmentent aussi le poids de la farine, et la mêlent de sable ou de plâtre. Pour donner meilleure mine aux canards et aux poulets, ils leur introduisent de l'air entre la chair et la peau, opération qui les fait paraître très blancs et très gras.

Péking est fourni de poisson frais, de carpes surtout, par les rivières environnantes et la mer. Quant aux fruits et aux végétaux, les Chinois en ont de toutes les espèces connues en Europe; mais ils sont,

à l'exception du chou, si salés que l'on s'en sert à table en guise de sel. Les raisins, les pêches, les pommes et des poires délicieuses sont en abondance : quant aux oranges et aux citrons, ils n'ont pas de goût.

Le breuvage constant et général est, comme on sait, le thé; mais il est différemment préparé que celui qui vient en Europe. Les Chinois recueillent pour leur consommation les jeunes feuilles de l'arbre à thé, et les font sécher au soleil. Cette sorte de thé qui a un goût et un parfum exquis est très bon pour l'estomac.

Les Chinois tirent du riz, par la distillation, une eau-de-vie très forte, qu'ils boivent chaude dans de petites tasses à table; on leur sert une espèce d'eau-de-vie sure, nommée *chad-tsicou* (vin brûlé), que l'on extrait du riz fermenté.

Les étrangers se trouvent dans de très grands embarras par suite de la différence des poids et des mesures que les marchands emploient. Chaque classe de marchands et chaque denrée a sa mesure et son poids. Comme la seule monnaie est le thsian, petite pièce de cuivre (trois quarts d'un centime); l'acheteur est contraint à payer tout en argent, suivant le poids du vendeur; ce qui ouvre une libre carrière à la fraude. Le marchand s'arrange adroitement pour diminuer le poids de l'argent, en altérant d'une manière imperceptible la balance qui,

en outre, est fausse souvent; puis il vend à l'acheteur de l'argent mêlé de cuivre. Les Chinois prudens prennent toujours leurs balances quand ils vont faire des emplettes.

Il existe en Chine un moyen tout particulier de conclure des marchés sans dire mot, en désignant les prix des objets avec les doigts que l'on ferme ou que l'on étend pour indiquer tel ou tel nombre. Si l'acheteur, est trop loin pour parler de manière à être entendu, il étend d'abord sa main et annonce son prix, le nombre sept, par exemple; si le marchand ne le trouve pas suffisant, il fait le signe de neuf, l'autre comprend alors son offre et montre huit: c'est ainsi que l'on marchande.

Les Chinois qui veulent cacher le marché dont ils traitent, se prennent par une main qu'ils couvrent de leurs longues manches et s'entendent ainsi sans parler. Les Mongols affectionnent cette méthode, et tous les maîtres en font également usage quand ils sont accompagnés de leurs domestiques, parce que ces derniers se font payer par les marchands le huitième ou le neuvième de la valeur de l'acquisition de leur maître : c'est pour cette raison qu'ils s'efforcent de cacher à leurs domestiques le prix qu'ils offrent, afin que le marchand puisse espérer que le domestique ignorant le taux du marché se contentera de ce qu'il pourra lui donner; mais le domestique, qui se tient derrière son maître,

fait signe au marchand qu'il veut le huitième, le neuvième ou le dixième de la somme que son maître va lui payer : alors le marchand élève ou baisse son prix en raison de ce que le domestique demande, ou ne vend pas du tout. Cette manœuvre des serviteurs n'est susceptible d'aucune plainte devant les tribunaux, et n'est pas considérée comme digne d'une remontrance sévère.

Ce que je viens de dire des domestiques peut s'appliquer à tous les Chinois. On ne peut se fier à son meilleur ami, ni aux personnes les mieux connues, et vous devez vous attendre à ce qu'elles feront de leur mieux pour avoir quelque profit sur vous, si vous les priez de vous accompagner pour aller faire une emplette.

Les prix des objets exprimés même par des paroles sont également inintelligibles pour des étrangers, parce que chaque province et même chaque district a une manière différente d'énoncer la même valeur. Ainsi à Péking, si l'on dit *deux*, il faut comprendre *un*. *Vingt* signifie *dix*, *etc.* Dans d'autres endroits, *cinq* veut dire deux, ou *cent* ne vaut que *trente*. Il est donc bien évident que les difficultés qui se rencontrent dans les transactions commerciales avec les Chinois sont immenses.

Les Chinois n'ont que peu d'inclination pour les exercices gymnastiques. Il semble qu'ils ne soient pas nés pour des amusemens de cette nature, à

voir leur faible constitution qui provient et de la chaleur du climat et de la mauvaise qualité de leur nourriture.

Les soldats, les Mantchous surtout, sont obligés de beaucoup monter à cheval pour s'exercer à l'arc. Les Chinois n'ont pas d'autres danses qu'une espèce imparfaite de pantomime que les acteurs exécutent sur le théâtre.

La société des Chinois et des Mantchous d'un rang élevé ou d'un certain âge est très grave; et les femmes n'y sont jamais admises. Dans la compagnie des gens bien élevés chacun se conforme au goût de la personne la plus âgée, qui s'empare de la conversation, la dirige, et elle roule sur des sujets de morale qui servent de leçons aux jeunes membres de la société. Ces réunions, bien que souvent très insipides, ont toujours quelque chose de solennel même chez les gens de la campagne, et jamais on n'y franchit les bornes de la décence. Tout Chinois qui occupe un emploi est supposé savant, et sa manière lente et posée de parler avec accompagnement de gestes convenables le distingue du reste de la compagnie; et les plus éminens personnages semblent toujours absorbés dans des méditations profondes. Une assemblée de lettrés, surtout si elle se compose de jeunes gens gais et spirituels, s'amuse ordinairement à composer de petits poèmes. L'un, par exemple, proposera une énigme dont

l'autre donnera le mot dans une stance. Toutefois les Chinois préfèrent à ces assemblés qui sont quelquefois sans intérêt et monotones, des plaisirs plus animés, la bonne chère, la gaîté intime et le jeu sur les doigts nommé *houa-thsionan*, qui ressemble un peu à la *mera* des Italiens.

Le perdant est obligé de boire un verre d'eau-de-vie. Ils jouent aussi aux cartes et aux échecs, et s'amusent aux combats de coqs et de cailles.

La jalousie asiatique ne permet pas aux Chinois d'imiter et de traiter leurs amis dans leurs maisons. Les Chinois ne reçoivent que de leurs parens des visites de civilité. Par ce motif, quand quelqu'un désire montrer des égards à une personne ou s'acquitter des obligations qu'il a à ceux dont il cherche la protection, il invite ses amis ou les personnes qui lui sont utiles, et les reçoit dans une taverne où il les traite aussi magnifiquement que le lui permettent ses moyens. Ces festins sont ordinairement accompagnés de divertissemens bruyans.

Les Chinois aiment les réunions nombreuses. Les promenades ne sont pas fréquentées tous les jours, mais à certaines époques elles sont encombrées de foules immenses. Hormis les réjouissances de la nouvelle année et quelques autres, les Chinois n'ont point de jour de repos par semaine, et ils travaillent continuellement.

Dans le printemps, le peuple fréquente les agréa-

bles promenades qui sont dans les environs de Péking, au sud et à l'ouest, et il s'y rend ordinairement à pied. La société y prend le thé et s'y amuse des tours des jongleurs, des danseurs de corde, etc. Quant aux personnes riches et de distinction, elles se montrent dans les promenades en somptueux équipages tirés par de belles mules, ou montées sur des chevaux fringans.

Pendant mon séjour à Péking, je me suis procuré un tableau de toutes les denrées nécessaires à la vie, et il a été reconnu que le prix était généralement analogue à celui des mêmes denrées à Paris à l'époque correspondante 1821.

Quelques détails généraux sur la Mongolie.

La Mongolie est un plateau élevé, appuyé au sud sur les montagnes du Tibet et au nord sur celles de l'Altaï. On n'y voit point de grandes forêts, et le sol est en général pierreux ou sablonneux. Les bords des rivières et les vallées hautes abondent en bons pâturages, et sur quelques points, la terre qui borde les rivières est propre à la culture. Les steppes du Gobi, si peu favorisées par la nature, abondent en sel. La sécheresse de l'atmosphère et les vents continuels écartent les insectes qui harcellent ordinairement les bestiaux dans les pays boisés et dans les prairies. On n'y trouve ni cousins ni taons, et je n'ai jamais rencontré de serpens ou de grenouilles; c'est

ce qui fait que le désert de Gobi convient très bien aux bestiaux de toute espèce, surtout aux chameaux, qui y sont plus gras que de l'autre côté de l'Ourga. Ce qui contribue beaucoup à ce résultat. c'est l'insuffisance du nombre de puits qui fait que le bétail du Gobi ne boit en été qu'une fois dans les vingt-quatre heures. Les caravanes sont exposées à de grandes fatigues en traversant ce désert, qui ne présente à la vue qu'un sable jaunâtre. Toutefois il n'est point mouvant comme ceux de l'Afrique.

L'air de la Mongolie est froid, à raison de la grande élévation de la contrée et de l'abondance de *koudjir* ou sulfate de natron, mêlé de natron, dont les steppes sont couvertes sur plusieurs points. En été les brumes épaisses et les matinées froides ne sont pas rares dans ces régions où le vent souffle presque constamment.

On trouve dans le nord de la Mongolie du bois de diverses espèces d'arbres. Les montagnes produisent des pins, des sapins, des bouleaux, des frênes, et en quelques lieux des mélèzes et des peupliers blancs. J'y ai vu aussi des groseilliers rouges, des pêchers sauvages et différens arbustes. Au-delà de l'Ourga, le chanvre et le lin sauvages croissent dans les profonds ravins des montagnes.

La vie errante des Mongols s'oppose à ce qu'ils soient bons cultivateurs; ils sont de plus très indo-

lens, et à tel point que dans les pays où le bois et les pâturages abondent, comme entre Kiakhta et l'Ourga, ils ne préparent jamais de provisions pour l'hiver, hormis peut-être quelques meules de foin. Puis, quand vient la saison où la neige tombe en abondance, et où le froid rigoureux expose leur bétail aux maladies, ils s'abandonnent à la volonté du ciel.

Quant à la population, le gouvernement lui-même en ignore le montant; on ne peut donc que l'évaluer, par une approximation très vague, à deux millions d'habitans.

Quiconque a vu des Kalmouks et des Bouriates, peut se faire une idée juste des Mongols qui appartiennent à la même race. Les Mongols sont de stature moyenne; ils ont des cheveux noirs qu'ils rasent sur le front et sur les tempes pour les réunir ensuite en une seule natte qui leur tombe sur le dos. Leur figure est ronde, leur teint un peu basané, leurs yeux enfoncés, mais très vifs; ils ont les oreilles grandes et longues, les pommettes des joues élevées, le nez plat et la barbe rare. Les femmes ont le teint clair, la physionomie gaie et les yeux animés. Il en est beaucoup qui passeraient pour jolies en Europe.

Les Mongols, dont la religion lamaïque a adouci les mœurs, sont généralement hospitaliers, affables, obligeans, bons et sincères. Ils connaissent à peine

le vol, et le châtient sévèrement. Quant aux Tsarhaks qui vivent dans les environs de la capitale de l'empire, ils ont perdu leur simplicité première, et ont acquis plusieurs qualités particulières aux guerriers à demi civilisés tels que les Mantchous, ou à une nation fière et aux manières raffinées comme les Chinois.

Le costume des Mongols est très simple. Les hommes portent en été une robe longue pareille à celles des Russes, mais faite de nankin ou de soie, dont la couleur est ordinairement le bleu foncé; le pan qui tombe à droite, et qu'ils s'attachent sur la poitrine, est bordé de pluche noire; leurs manteaux de drap sont en général rouges ou noirs. Un ceinturon de cuir, attaché par des boucles d'argent ou de cuivre, sert à renfermer leur couteau et leur briquet. Leurs bonnets ronds, de soie, sont bordés en peluche noire, et ont trois rubans qui pendent en arrière.

Leurs chemises et leurs pantalons sont aussi de nankin de couleur, et leurs bottes de cuir ont des semelles extrêmement épaisses, comme celles des Chinois.

Les prêtres portent des robes avec des capuchons de nankin, de tafetas ou de fourrures, dont la couleur est toujours le jaune ou le cramoisi.

L'habillement des femmes ressemble en beaucoup de points à ceux des hommes. Elles font de leur

chevelure deux tresses qui leur descendent sur la poitrine, et au bout desquelles elles attachent de petits morceaux d'argent, du corail, des perles et des pierres précieuses de couleurs variées. Le corail est un article très dispendieux dans la parure des Mongols. Plusieurs vieillards des deux sexes ont des ceintures et des selles ornées de corail pour une valeur de plusieurs milliers de francs.

Leurs brides, leurs selles et leurs harnais sont garnis d'ornemens de cuivre et quelquefois d'argent. Un arc, des flèches, et une épée courte, sont les armes d'un soldat mongol. Il n'y a que ceux qui servent dans l'armée mantchoue qui ont des fusils.

La charpente de leurs tentes n'est autre chose qu'une carcasse d'osier dont les pièces transversales sont attachées par de petites courroies. Ce châssis soutient de longs pieux qui servent de soliveaux, et vont se réunir au faîte, où ils laissent une petite ouverture pour la fumée. Ce châssis est couvert de feutre qu'ils mettent double et triple en hiver. Du côté du sud est une porte longue et étroite. L'intérieur de la tente est semé de sable tout à l'entour, et au centre est le foyer, au-dessus duquel est une chaudière de fonte qui sert à faire bouillir leur thé, leur lait et leur viande. On étend sur le sol, pour les personnes d'un certain âge, des tapis de feutre ornés de dessins. Les riches ont des tapis de

Perse ou de Turkestan. Le côté droit de la tente, près de la porte, appartient aux femmes.

Vis-à-vis l'entrée sont placées les idoles de cuivre sur une espèce de petite table avec divers ustensiles pour les offrandes. A droite est un bois de lit couvert de feutre, et à gauche des coffres et des boîtes contenant les habits, etc. Les Mongols n'ont point de chaises; mais s'asseyent à terre les jambes croisées, suivant la coutume de l'Asie.

Près de l'entrée sont les seaux et tous les ustensiles de ménage. Les tentes des Mongols riches sont spacieuses et élevées, de façon que l'on peut y marcher sans être forcé de se baisser. Il y a beaucoup de cas ou deux, et même plusieurs tentes réunies forment autant d'appartemens distincts dont chacun a sa destination spéciale.

Le lait est le principal objet de subsistance chez les Mongols tant comme breuvage que comme étant la source du beurre et du fromage dont ils consomment beaucoup. Dans chaque tente, il y a toujours sur le feu une chaudière pleine de thé, mêlé de lait, de beurre et de sel. Le voyageur fatigué peut en tout temps entrer dans une tente et s'y désaltérer avec du thé brique; mais il faut qu'il ait sa tasse de bois [2], objet que tout Mongol porte avec lui comme étant d'une indispensable nécessité.

[1] Les plus estimées viennent du Tibet; les gens riches les font incruster d'argent.

La chasse, les courses de chevaux, la lutte et le tir à l'arc, sont les principaux amusemens des Mongols; il semble qu'ils n'aient aucune idée de la danse : je n'ai, du moins, jamais ouï parler de cette espèce d'exercice.

Les Mongols passent leurs heures de loisir à boire de l'airak (eau-de-vie de lait), et à se rappeler les hautes actions de leurs ancêtres, s'efforçant ainsi d'oublier les duretés de leur vie et le joug des Mantchous. L'influence de cette liqueur leur inspire souvent de vives saillies, des contes amusans ou des anecdotes relatives à la hardiesse et aux succès de leurs chasseurs, à la rapidité des plus célèbres coursiers, etc.

Les Mongols se marient très jeunes, et jusqu'à cette époque les enfans des deux sexes vivent avec leurs parens. Quand un jeune homme se marie, il reçoit de son père quelques bestiaux et une tente séparée ou *djourte* (iourte), et alors on le nomme *gerté*, terme qui équivaut à *homme de ménage*. La part de la fiancée contient, outre les vêtemens, les ustensiles de ménage, et des moutons et des chevaux. L'autorité des parens et l'obéissance des enfans sont exemplaires chez ces peuples. Les fils, même après leur mariage, demeurent ordinairement dans le même district que leurs parens, autant du moins que l'importance des pâturages le permet.

Les cousins au premier degré peuvent s'allier et

deux sœurs épouser successivement le même homme. Les Mongols tiennent avec tant de soin leurs registres, que, nonobstant l'accroissement des membres d'une famille et son mélange avec d'autres tribus, ils ne perdent jamais de vue leur degré d'affinité ou *yafou*.

Avant la conclusion d'un mariage, il est nécessaire de calculer à l'aide de livres, sous quels signes sont nés les futurs, afin que l'étoile qui présida à la naissance de la fiancée ne soit pas hostile à l'étoile du futur et ne la domine pas. Les Mongols comptent douze signes qui correspondent à nos mois, ce sont; 1° *khoulougama,* la souris; 2° *ouker,* le bœuf; 3° *bar,* le tigre; 4° *tolai,* le lièvre; 5° *lou,* le dragon; 6° *mogo,* le serpent; 7° *mori,* le cheval; 8° *khoni*, le bélier; 9° *mitchit,* le singe; 10° *takia,* la poule; 11° *nokhai,* le chien; 12° *gakhai,* le porc. Le cinquième signe, appelé aussi *ibeghel,* est celui sous lequel on peut toujours se marier. Quant au septième c'est le contraire, il est hostile (kharchi). Par exemple, si la jeune fille est née sous les signes de la souris ou du bœuf, et le jeune homme sous ceux du dragon ou du serpent, le mariage est permis; mais si l'un d'eux est né sous le signe de la souris, et l'autre sous celui du cheval, le mariage ne peut avoir lieu, même entre tribus différentes. Les Mongols prétendent aussi que le *bœuf* et le *tigre*, la *poule* et le *cheval,* le *porc* et le *singe,* sont des si-

gnes contraires, et les unions entre les personnes neés sous ces signes sont sévèrement défendues.

Les demandes en mariage sont ordinairement faites par des gens étrangers au garçon et à la fille. Le père du jeune homme, accompagné du négociateur et de plusieurs de ses plus proches parens, va trouver les parens de la jeune femme. Le moins qu'il puisse porter est un mouton tout apprêté et taillé que l'on nomme *touelci,* et plusieurs vases pleins d'eau-de-vie et des khadacks (mouchoirs consacrés). Les députés du jeune homme ayant communiqué au père de la fille le motif de leur visite, avec la prolixité habituelle aux Asiatiques, placent sur un plat devant le Bourkhan, la tête, les autres membres du mouton, ainsi que les khadacks. Alors on allume des cierges et l'on se prosterne à plusieurs reprises devant les images, puis on s'assied, et les visiteurs régalent de vin et du reste du mouton les parens de la jeune femme, à chacun desquels ils doivent en même temps donner un khadack, ou une pièce de monnaie de cuivre que l'on jette dans une tasse pleine de vin. Le père boit le vin et garde la pièce.

Cette coutume se nomme *takel tabikhou*, et répond à notre usage de se donner les mains. La conversation roule spécialement sur le troupeau que l'on demande avec la fille, et dans ce cas, les pauvres défendent leurs intérêts avec autant de te-

nacité que s'ils faisaient une emplette au marché. Quant aux riches, ils ne déterminent pas le nombre des bestiaux, et se font un point d'honneur de ne pas disputer; mais ils s'en reposent sur la bonne foi des deux parts.

Chez les grands le prix que l'on paie pour la jeune femme est naturellement élevé; mais chez les particuliers il monte rarement à quatre cents têtes de bétail de toute espèce; mais comme les animaux sont ordinairement livrés en automne, chaque femelle compte pour deux.

Quand tout est convenu, les parens de la future doivent lui construire une tente neuve, fournie de tout ce qui est nécessaire dans le ménage afin, disent-ils, qu'elle ne soit point contrainte à demander quelque chose à d'autres. Ils lui donnent de plus tous les articles d'habillement et même un cheval sellé, sur lequel elle doit se rendre à la demeure de son mari. Cette obligation force souvent les parens à se priver de ce qui leur appartient.

Dès que tout le bétail a été délivré au père de la future, il donne une fête qui est bientôt rendue au futur par les parens de celle qu'il doit épouser. Le jeune homme accompagné de sa famille et de ses amis, au nombre de cent personnes quelquefois, va chez son beau-père avec plusieurs plats de mouton bouilli, et les riches en envoient jusqu'à vingt, tous diversement apprêtés, avec une grande

quantité d'eau-de-vie et de khadacks. Tous les convives sont réunis d'avance dans la tente du beau-père. Après avoir orné les idoles, on présente des khadacks au beau-père et à la belle-mère, puis aux parens les plus proches. Ensuite tous les hôtes quittent la tente, s'asseyent en cercle, et le repas commence. Il se compose de viandes, de vin et de thé en brique. Quand cette fête est finie, le futur va quelquefois avec sa suite chez d'autres parens de la fille pour la renouveler.

Cette fête se nomme *khorun kourghekou* (offrande de la fête nuptiale). C'est à cette époque que le fiancé et souvent ses père et mère reçoivent de riches habits. Toutefois le futur n'a pas le plaisir de faire la cour à sa fiancée; car, suivant les usages de la Mongolie, elle est obligée dès le jour des fiançailles à éviter toute entrevue non-seulement avec son amant, mais encore avec ses parens. C'est aussi dans cette fête qu'à la prière de la mère du fiancé, les deux familles consultent les lamas qui choisissent pour le mariage un jour heureux.

La veille du mariage, deux lamas vont de la part du fiancé demander aux parens de la future s'il ne s'est pas élevé quelque obstacle. A l'approche de ce jour, la jeune fille rend visite à ses parens, passe au moins une nuit avec chacun d'eux, s'amuse et se promène avec ses amies, qui l'accompagnent ensuite à la demeure de ses parens.

Là pendant le reste du temps, une nuit ou deux peut-être, elle joue, elle chante et régale ses compagnes, ses parentes et ses voisines qu'elle réunit. Le jour qui précède celui où elle doit quitter le toit paternel, les lamas adressent au ciel des prières conformément au rite *gourouna kikou*, et avant son départ ils font une offrande suivant le rite *fan tabikhou*. Pendant que l'on envoie les tentes et les autres articles qui composent le douaire, les amies de l'épouse s'assemblent dans la tente et s'asseyent en cercle près de la porte avec la jeune femme qu'elles serrent du plus près possible, et les envoyés du marié ont beaucoup de peine à les faire sortir une à une et à s'emparer de la mariée pour l'emporter de la tente. Ils la placent alors sur un cheval, la couvrent d'un manteau, lui font faire trois fois le tour du feu sacré, puis ils partent accompagnés des plus proches parentes. Le père reste à la maison s'il n'a pas été invité le jour d'avant, et va le troisième jour s'informer de la santé de sa fille. L'enlèvement de la mariée (*bouliat solda*) ne s'accomplit pas en général sans opposition, surtout s'il y a des femmes adultes au nombre des jeunes amies. Ce cas se présentait autrefois surtout, car alors elles avaient coutume de faire une espèce de lien avec lequel elles liaient la mariée à la tente.

A la distance d'une demi-werste de sa tente, le mari fait apporter du vin et de la viande pour ré-

galer la mariée et son escorte. Quand elle arrive, elle reste entourée de ses compagnes jusqu'à ce que sa propre tente soit prête. Dès qu'elle y est entrée, on la fait asseoir sur le lit, on lui défait le grand nombre de trésors qu'elle portait avant le mariage, l'on en retire les ornemens de corail, et après avoir ajouté quelques ornemens aux deux tresses qu'on lui laisse, elle est investie de l'habillement de femme mariée, et on la conduit à son beau-père pour qu'elle lui présente son hommage (*mourgoulikou*). Là elle trouve tous les parens et tous les amis du marié, et pendant qu'on lit les prières du rituel mongol, elle a le visage couvert et imitant les divers mouvemens d'un homme derrière lequel elle se tient, et que l'on choisit toujours du même âge qu'elle; elle fait un salut au feu d'abord, ensuite au père, après lui à la mère, et ensuite à tous les proches parens du marié; tous lui répondent par une bénédiction prononcée à haute voix (*youroughel*). Pendant cette cérémonie on présente à l'époux, au nom de l'épouse, des vêtemens et d'autres objets. Le beau-père, par un arrangement préalable, choisit ce qui lui convient.

Alors la jeune femme retourne dans sa tente, et quelquefois il se passe huit jours avant que le mari couche avec sa femme, surtout tant que dure la présence de la belle-mère qui doit passer au moins une nuit avec sa fille. Au départ de la mère

et des autres parens on défend à la mariée de les accompagner.

Un mois après, la jeune femme part avec son mari ou un de ses proches parens à elle, pour rendre visite à ses parens, visite qui se répète quelques mois ou un an, au plus tard. Cette dernière visite n'a pour objet que de recevoir le bétail qui est une partie de sa dot, et les parens, par amour pour leur fille, lui donnent autant que le comportent leurs moyens.

La jeune femme ne doit point recevoir dans sa tente ou aller voir son père et sa belle-mère, ou les oncles et les tantes de son mari, sans être vêtue d'un court habillement de dessus nommé *oudji*, qui est en nankin ou en soie, et n'a point de manches. Elle doit aussi avoir un bonnet sur la tête. Quand ces parens entrent dans sa tente, elle se lève sur-le-champ pour mettre un genou en terre quand elle arrive près d'eux, et quand elle quitte leur présence, elle ne doit point leur tourner le dos en se retirant. Dans la tente de son beau-père sa place est près de la porte, et il ne lui est pas permis d'aller jusqu'au *khounor*, qui est la partie de la chambre entre le foyer et les idoles. Le cas est le même pour le beau-père; il ne doit pas s'asseoir près du lit de sa bru qui est ordinairement placé à droite dans la tente.

On ne défend pas aux Mongols la pluralité des

femmes, la première dirige le ménage et est la plus respectée.

Le divorce est fréquent chez eux, et le moindre mécontentement d'un côté ou de l'autre, suffit pour le faire prononcer. Si le mari sans aucun motif légitime veut se séparer de sa femme, il est obligé de lui donner une de ses plus belles robes et un cheval sellé pour retourner chez ses amis, et retient le reste du douaire comme l'équivalent du bétail qu'il lui a donné. Si une femme quitte secrètement son mari contre lequel elle a une aversion, et retourne chez ses parens, ces derniers sont obligés de la renvoyer trois fois à son mari; quand elle l'a quitté une quatrième fois on commence à faire les démarches nécessaires pour le divorce. Tout son douaire reste en la possession de son mari, et le père de la femme doit rendre à son gendre un certain nombre de bestiaux déterminé par les autorités.

Cette restitution, nommée *andzanou mal*, n'a lieu que lorsque la femme est remariée, à moins que les parens par affection pour leur fille, et pour éviter tout désagrément, ne satisfassent à cette demande sur leurs biens propres. Une séparation de cette nature étant très désavantageuse aux parens de la femme aussi bien qu'à elle, cette dernière trouve quelquefois moyen d'emporter ses meilleures parures et ses bijoux.

Les Mongols enterrent quelquefois leurs morts

après avoir consulté le signe de la naissance et les lamas sur le mode de sépulture; quelquefois ils brûlent le corps ou le laissent exposé aux oiseaux et aux bêtes sauvages. Les parens dont les enfans meurent tout à coup les enveloppent dans des sacs de cuir avec des provisions de beurre, etc., et les abandonnent ainsi sur le bord de la route, et ils sont convaincus que par ce moyen ils éloignent les fantômes. Les chamans mongols sont enterrés par d'autres chamans qui conjurent les mauvais esprits de ne pas troubler l'âme du défunt. Les corps des chamans sont ordinairement enterrés suivant le désir exprimé par eux pendant leur maladie, sur des lieux élevés ou dans des chemins de traverse, afin de pouvoir plus aisément tourmenter les passans.

Les chamans prédisent quelquefois, surtout à ceux avec qui ils n'ont pas été bons amis, que leur ombre viendra leur demander des sacrifices qu'il leur sera difficile d'accomplir. Les Mongols croient que l'âme d'un chaman ne peut monter à Dieu; mais qu'elle reste sur la terre sous forme d'esprit du mal pour nuire aux hommes, et les chamans tirent partie de cette croyance pour exiger des marques de respect et des sacrifices.

Quant aux arts et aux sciences, l'humeur belliqueuse et nomade des Mongols les y a toujours tenus entièrement étrangers, et la Chine leur fournit presque tous les objets d'industrie.

Les hordes mongoles sont subdivisées en bannières, en régimens et en escadrons qui sont tous commandés par des officiers de divers grades dans l'ordre de la hiérarchie militaire. Ces officiers exercent à la fois l'administration civile et militaire. Quant aux princes mongols, le gouvernement chinois a su se les concilier pour la plupart, au moyen de présens d'argent, de soie, de plumes de paon, et surtout par des alliances avec la famille impériale.

Les maris de ces princesses du sang, filles, sœurs ou nièces, sont choisis parmi six princes qui commandent treize bannières. Ces princes sont obligés d'envoyer tous les ans dans le premier mois d'hiver, au tribunal des affaires étrangères résidant à Péking, un rapport sur ceux de leurs fils ou de leurs frères qui se distinguent par leur bon caractère et leurs talens, en faisant connaître leurs noms, leur rang, la date de leur naissance, et en ayant soin d'omettre ceux dont la santé est délicate. Si les parens dont les enfans ont été l'objet de ces rapports viennent à la cour, ils doivent les y amener. Le tribunal chargé des affaires de la famille impériale, après s'être entendu avec celui des affaires étrangères, choisit les plus dignes et les présente à l'empereur pour obtenir son consentement.

Les princesses impériales qui ont épousé des princes mongols ne peuvent présenter leurs hommages

à l'empereur qu'au bout de dix ans de mariage; alors elles ont le droit de demander à être entretenues, pendant leur séjour à Péking, aux frais de la cour, et conformément à leur rang et à leur degré de parenté avec la maison impériale. Ce séjour peut durer six mois à partir du jour de l'arrivée. Quant aux lois, les Mongols ont toujours conservé un grand nombre d'usages. Ils ont aussi des lois écrites émanées de leurs princes, et dont quelques-unes sont du temps de Genghiskhan.

Si un ou deux soldats s'éloignent de leurs étendards et traînent derrière l'armée, ils sont arrêtés et condamnés à une amende d'un bœuf. Les soldats qui se laissent battre sont décapités; ils doivent vaincre ou mourir. On confisque leurs biens, leurs familles, et le tout est donné en récompense à ceux qui, princes ou soldats, ont remporté la victoire en se précipitant sur les rangs ennemis. On ne doit pas détruire les maisons et les temples, ou tuer les voyageurs sans nécessité; mais ceux qui essaient de résister peuvent être mis à mort. On doit bien traiter ceux qui se rendent, ne point enlever leurs habits aux prisonniers, et ne jamais séparer le mari de la femme.

Si des princes ou autres officiers ont donné asile à des voleurs, ils sont punis par la retenue d'une année de salaire, et si un d'entre eux jure que le fait est faux, son oncle paternel doit attester par

serment son innocence. A défaut d'oncle paternel, le cousin germain est tenu à cette attestation.

Quand un prince, soit en colère, soit dans un état d'ivresse, tue un de ses subalternes ou un de ses esclaves avec une arme aigüe, il est condamné à une amende de quarante chevaux. Ces amendes appartiennent aux frères du défunt et à sa famille.

Si dans une querelle un homme en blesse un autre assez grièvement pour que la mort suive au bout de cinquante jours, il est mis en prison et on l'y étrangle. Un officier ou un inférieur qui tue sa femme avec préméditation est également jeté en prison et étranglé. S'il la tue par accident et dans une querelle, il est condamné à trois fois neuf têtes de bétail que l'on donne à sa belle-mère. Si la femme se conduisant mal il la tue sans en donner avis au magistrat, il est condamné à la même peine.

Quiconque commet un meurtre dans quelque circonstance que ce soit, étant armé, est emprisonné et étranglé.

Un esclave qui tue son maître est taillé en pièces; celui qui renverse le tombeau d'un prince ou de sa femme, est décapité, et sa famille devient la propriété de la couronne.

Un Mongol d'un rang inférieur qui a une liaison illicite avec une femme de sa classe paie une amende de cinq fois neuf têtes de bétail, et la femme est livrée à son mari qui peut la tuer, et dans ce cas il

garde le bétail; s'il épargne sa vie, le bétail appartient au prince.

Un homme de basse condition qui a des relations illicites avec la femme d'un prince est taillé en pièces; la princesse est décapitée, et la famille est esclave.

Si quelqu'un malade de la petite vérole est renfermé dans une maison étrangère et communique aux autres la maladie au point que la mort s'ensuive, il doit être condamné à trois fois neuf têtes de chameaux; mais si la personne infectée se rétablit, il ne doit que neuf têtes de bétail. Toute autre maladie communiquée à un autre entraîne une amende d'un cheval.

Au cas où une personne aurait refusé de recevoir pour la nuit un voyageur, et qu'il périrait de froid ou serait volé, le propriétaire de la tente inhospitalière doit une amende.

Après les idoles et les images, les livres saints, tibétains ou mongols, sont ce qu'il y a de plus révéré en Mongolie.

Quand un homme, laïc ou prêtre, tient une image ou un livre sacré, on peut s'en apercevoir sur-le-champ. Il a alors dans la physionomie quelque chose de solennel qui semble annoncer qu'il se sent élevé au-dessus des objets terrestres. Les lamas, avant d'ouvrir les livres saints, se lavent les mains et se rincent la bouche, afin de ne pas les souiller

par un contact impur ou une haleine viciée. Ces livres, qui renferment le détail des faits merveilleux de leurs divinités, ne peuvent être lus qu'en printemps ou en été, parce que dans d'autres saisons cette lecture annoncerait des tempêtes ou de la neige. Les personnes qui copient les livres saints sont choisies parmi les lamas, et n'ont pas d'autre emploi.

Les Mongols pensent qu'il n'est pas nécessaire de comprendre le sens des prières, et qu'il est tout-à-fait suffisant d'en répéter les paroles. C'est pour cette raison qu'ils ne se fâchent point quand le service divin est interrompu par une conversation tenue à haute voix ou même par des rires, pourvu qu'ils ne soient pas dirigés contre leurs prières.

L'oraison la plus habituelle, et que tout pieux Mongol et en général chaque disciple de Bouddha répète mille fois par jour, est celle de *Om ma n'i pad ma houm* [1]. Cette formule est inscrite sur les bannières et sur tout ce qui appartient au service du temple, et les bouddhistes attribuent à chacun des mots qui la composent un effet miraculeux. Le premier écarte tous les dangers qui entourent la vie, et les deux autres sont des préservatifs contre les terreurs de l'enfer et du purgatoire.

Il n'y a peut-être pas en Asie de pays où les

[1] Ce sont quelques mots indous, dont le sens est : O précieux Lotus !

prêtres soient plus respectés qu'en Mongolie, et ils observent le célibat. Leur conduite se règle sur les principes rigoureux de la vie monastique.

Les personnes des deux sexes qui se vouent à la vie religieuse se divisent en plusieurs classes dont la dernière se nomme *obouchi,* en tibétain *ghenin,* en hindou *oubachika.*

Les religieux de cet ordre sont séculiers et mariés, et n'ont d'autre chose à observer pour le salut de leur âme qu'une propreté plus recherchée que celle des autres hommes. Ils portent en signe de distinction une ceinture rouge; mais ils ne se rasent point la tête, et ont la liberté de vivre chez eux et au milieu de leur famille.

La seconde classe s'appelle *bandi :* dans celle-ci, le religieux a renoncé au monde; il est réellement prêtre, garde le célibat, porte une robe jaune, et après sa première consécration, a le droit de porter une ceinture rouge et de se livrer au service des temples. Il appartient à la dernière classe des prêtres de Bouddha et, comme tel, il est tenu d'observer les cinquante-huit préceptes de la vie austère.

Au-dessus de ceux-ci viennent les *ghetsoul* qui, pour se distinguer du *bandi,* ont, outre leurs ceintures, des écharpes et des voiles qu'ils portent les jours de fête. Lors de leur ordination, ils s'engagent à observer les cent douze règles.

Les *gheloung* ont pour marque distinctive une seconde écharpe. Ils doivent suivre deux cent cinquante-trois règles.

Les *kiambou* sont ordonnés par le koutouktou, et ont le pouvoir de conférer les trois degrés inférieurs de la prêtrise.

Pendant l'office divin ils sont assis sur un trône, et vêtus d'un manteau sans plis, en forme d'un châle carré.

Tous les lamas, à l'exception de l'*obouchi,* se rasent la tête, portent de longues robes et des écharpes de laine rouge qui tombent de l'épaule droite à la ceinture, et quelquefois, pendant le service divin, ils mettent de petits manteaux nommés *tagum*, et des bonnets jaunes à pointe élevée.

Il existe aussi en Mongolie des religieuses; mais quelques-unes sont mariées. Elles se soumettent aux règles d'une vie austère, et sont consacrées. Bien qu'elles portent la robe jaune avec l'écharpe rouge, et qu'elles aient la tête rasée, elles demeurent chez elles et au milieu de leurs familles.

Départ de Péking. Retour à Kiakhta.

Le 15 mai 1821 nous quittâmes Péking par vingt-trois degrés de chaleur, et le lendemain elle était accablante. Nous distinguions parfaitement dans l'ouest les montagnes, surtout les hauteurs de Hian-Chin, occupées par la brigade d'artillerie de Péking;

nous vîmes aussi les murailles blanches du palais de Ming-Yuan, et la pyramide qui est près de la source d'où l'on tire l'eau nécessaire au palais impérial.

Nous rencontrâmes sur notre chemin trois criminels, couverts de manteaux rouges, et se rendant à Péking montés sur des ânes.

Nous fîmes halte le jour suivant au fort de Ki-ming, et avec le chef et plusieurs membres de la mission, j'allai visiter un ancien temple situé sur la montagne au nord de ce fort. Il est très difficile d'y arriver, tant le chemin est à pic. Épuisés de fatigue et nous tenant par la main, nous gravîmes long-temps avec peine, jusqu'au moment où l'aboiement d'un chien nous donna du courage en nous annonçant une habitation.

Nous arrivâmes enfin au temple que nous cherchions. Il est comme les autres bâti en brique, et composé de plusieurs chapelles détachées et pleines d'idoles. Il est près d'un jardin et d'un verger, et un rocher énorme semble à tout moment sur le point d'écraser le temple par sa chute.

Le hochang ou prêtre, et deux aides qui parlaient mongol, nous reçurent. Ces ermites étaient profondément surpris de voir des Russes, dont probablement ils ne savaient rien que par ouï-dire. Ils nous montrèrent très poliment leurs habitations, ainsi que l'intérieur du temple. Le sommet de la

montagne se divise en deux parties, qu'unit un pont de marbre jeté sur un abîme profond. A droite est un petit temple, à gauche un grand, devant lequel s'élèvent un beffroi et la maison des prêtres. Tout le plateau de la montagne est couvert de constructions.

Nous fûmes contraints de rester deux ou trois jours à Kalgan, pour attendre des ordres de la cour de Péking relatifs à la continuation de notre voyage. Nous eûmes pendant ce séjour l'occasion d'entendre le feu d'un régiment d'infanterie qui manœuvrait très irrégulièrement. Un Mongol lama, âgé de trente ans environ, et condamné à mort pour avoir commis plusieurs meurtres, passa devant notre auberge. Il était dans une charrette, entouré d'un fort détachement de cavalerie et suivi d'un des plus vieux officiers de Kalgan porté en litière par des hommes. Le criminel allait être décapité hors du mur occidental de la ville ou de la grande muraille; puis son corps devait être enterré au lieu de l'exécution, et sa tête exposée à l'endroit où le crime avait été commis.

Le 24 mai ayant reçu la permission de poursuivre, nous partîmes pour Tsagan-Balgassou, où nous arrivâmes le lendemain, et nous ne trouvâmes plus que vingt-six chameaux et cent trois chevaux de tous ceux que nous y avions laissés. Nous quittâmes Tsagan-Balgassou le 29 mai, et le soir nous enten-

dîmes le son des cors, faits avec de grandes coquilles. C'était le lama d'un temple de Bouddha qui récitait des prières pour remercier le bourkhan de ce qu'il avait garanti les montures de l'empereur des maladies qui régnaient alors sur les bestiaux.

En traversant le pays des Sounites, j'eus l'occasion de voir dans une foule que la curiosité rassemblait autour de notre tente le taïdzi Namtdjill, jeune homme de trente ans environ, extrêmement gras, ce qui est très rare et regardé comme une difformité chez les Mongols. On nous dit aussi qu'un pauvre taïdzi, descendant d'un prince, vivait dans le voisinage du produit de sa chasse seulement. Il y a parmi les Sounites un grand nombre de ces nobles qui, par leur pauvreté et l'orgueil que leur inspirent leurs ancêtres, peuvent être comparés aux descendans de quelques illustres familles d'Europe. Ils se nomment *taïdzis*, et les bannières leur donnent des secours, outre les terres qui leur sont assignées. Suivant un règlement encore en vigueur en Chine, quand un taïdzi arrive à Péking, il doit offrir à l'empereur des moutons vivans qu'il loue souvent au marché. Si l'empereur daigne les accepter, il donne à ces taïdzis dix liang (160 francs) en argent, deux mesures de riz, et quatre pièces de nankin. Si l'offrande est refusée, le taïdzi n'a que la moitié de cadeau. Cette coutume établie quand les Chinois craignaient en-

core les Mongols, tombe de jour en jour en désuétude.

Au commencement de juillet, nous étions arrivés dans le pays des Kalkhas, après avoir traversé les mêmes lieux qu'en nous rendant à Péking; nous vîmes sur le versant méridional des montagnes de Bain-Khara environ trente tentes où, nous dit-on, les lamas étaient réunis pour lire le *nom*, ou les livres de la loi.

Il est bon de faire remarquer que lorsqu'on demande aux Mongols que l'on rencontre sur la route la distance d'un lieu quelconque, s'ils répondent *kholo* (loin), il faut traduire par vingt-cinq werstes; s'ils disent *oiro* (près), comptez quinze werstes, et n'en comptez que sept, s'ils s'écrient de l'accent du contentement, *orikhon* (très près). L'habitant de la steppe accoutumé à la parcourir à cheval regarde une distance de dix ou quinze werstes, plus ou moins, comme insignifiante. Il faut considérer aussi qu'il suit toujours la ligne droite sur les montagnes et par les vallées.

On nous dit qu'il y a dans les environs de l'Ourga des buffles de l'espèce à longs poils du Tibet. Ils sont couverts en effet d'un long poil dont les Chinois se servent pour faire les franges de leurs bonnets d'été, de leurs étendards, etc. Ces buffles ne mugissent pas, ils grognent comme le porc.

Dans les fentes du haut mont Salkitou, la rhubarbe croît en abondance, et les marmottes sont très nombreuses. Les Mongols mangent la chair de ces animaux, et leur fourrure sert à border les manches des robes et les bonnets d'hiver. M. Bill, dans ses voyages, en parlant de la quantité de marmottes et de l'abondance de rhubarbe que l'on remarque dans les environs de l'Ourga, dit que dans les endroits où il y a seulement une douzaine de touffes de rhubarbe, on est sûr de trouver à une courte distance des trous couverts des feuilles de cet arbuste, « et il est probable, ajoute-t-il, que les marmottes se nourrissent de ses feuilles et de ses racines; on peut aussi supposer qu'en fouillant ainsi la terre elles contribuent à répandre la graine. »

Nous revîmes bientôt le mont Khanola. Nous quittâmes l'Ourga le 19 juillet, et le 21 nous étions à Ghïlan-Nor, la station la plus proche de Kiakhta, où nous rentrâmes le 1[er] août 1821, ayant ainsi accompli un des voyages les plus pénibles, les plus fatigans et même les plus dangereux pour la santé qu'il soit possible d'effectuer par terre.

FIN DU VOYAGE DE TIMKOWSKI.

AMHERST.

AMBASSADE A PÉKING [1].

(1816.)

Motifs de l'ambassade. Arrivée à l'embouchure du Pei-Ho, rivière de Péking. Entrevue avec les mandarins. Tien-Sing. Édit impérial, relatif au corps de musique. Différends sur le cérémonial du Ko-Tou-Tong-Chow.

Nous quittâmes l'Angleterre le 8 février 1816 pour nous rendre en Chine où les intérêts de la Compagnie des Indes orientales, lésés par quelques différends survenus entre le vice-roi de Canton et les agens de la Compagnie, avaient décidé Sa Majesté à envoyer un ambassadeur. Lord Amherst était chargé de cette mission, et j'étais secrétaire attaché à l'ambassade.

Après avoir passé Madère, Rio-Janeiro, doublé le cap de Bonne-Espérance, nous entrâmes dans la rade de Batavia où nous restâmes quelques jours, et que nous quittâmes le 21 juin pour la mer Jaune. Plus nous avancions, plus croissait notre inquiétude sur la question de savoir si nous serions

[1] La relation de ce voyage est due à Henri Ellis, un des commissaires de l'ambassade de lord Amherst, lequel se rendit à Péking par la mer Jaune et la rivière de Pei-Ho, pour revenir à Canton par l'intérieur de la Chine.

admis; car il était impossible de ne pas s'attendre à des discussions sur le cérémonial extraordinaire des réceptions à la cour de la Chine. Cette cérémonie, qui se compose de neuf prosternations complètes et la face contre terre, répugnait tout à la fois et aux sentimens individuels de chacun, et aux usages des cours européennes. Cependant le 12 juillet, étant aux îles Lemma, nous reçûmes communication d'un édit de l'empereur qui témoignait sa satisfaction de l'arrivée de l'ambassade et lui promettait un gracieux accueil; nous remîmes donc à la voile le 13.

Le peu de rapports que nous avons eus jusqu'ici avec les Chinois nous les représentent comme un peuple actif et intelligent. Les pêcheurs de Hong-Tong nous parurent plus étonnés de voir des Européens que leur voisinage de Macao (trente-cinq milles) n'eût pu le faire croire possible. Il est probable qu'ils n'avaient jamais vu ensemble tant de vaisseaux européens, et l'aspect du rivage était très animé. Le soir, le grand nombre de bateaux pêcheurs ayant chacun une lumière à bord rappelait l'idée d'une rue de Londres bien éclairée, et de temps à autre le son des gongs qui accompagnait les offrandes aux déités tutélaires de ces barques n'était pas d'un effet désagréable. Il est à remarquer que ce n'est qu'à Canton que l'on repousse les Européens, et que l'on ne décourage en aucune

manière leur communication sur les autres points de la côte.

J'ai ouï dire que le luxe de la table est grand chez les Chinois, et qu'elle est leur plus grand plaisir. Le dîner dure un temps infini, et la conversation n'a d'autre objet que l'affaire importante qui les occupe. L'ivresse, quand elle n'est pas exposée aux regards publics, est regardée comme un péché très pardonnable, et il n'est pas rare de complimenter un homme sur la force de sa tête et la capacité de son estomac, en lui disant qu'il a une bonne mesure de vin. Plus sont sensibles les symptômes de réplétion des convives après dîner, plus est grande la satisfaction de leur hôte.

Notre navire se tenait trop loin du rivage pour que nous fussions à même de juger de la nature du pays. Enfin, le 25, étant heureusement entrés dans le golfe de Petchoili, nous envoyâmes une lettre au vice-roi pour lui donner avis de l'approche de l'ambassade.

Le 31 juillet quatre mandarins ayant au bonnet, l'un un bouton de cristal, l'autre un bouton d'ivoire, et les deux derniers des boutons d'or, vinrent sur le vaisseau. L'objet de leur visite était de nous adresser des complimens et de s'assurer du nombre de personnes composant l'ambassade, ainsi que de la nature des présens. Ces mandarins étaient vêtus d'habits communs, et la partie la plus remar-

quable de leur costume était le bonnet conique de paille avec des ornemens de poil teint en rouge. Ils avaient le teint foncé et les traits durs. L'empereur ne devait pas quitter Péking pour Jého avant le 10 septembre.

Comme nous n'avions aucun moyen de servir le thé à la mode chinoise, nous y substituâmes du kirchwasser, et la substitution ne déplut nullement aux mandarins. Ils se levaient pour boire et tenaient les tasses à deux mains. Le bateau qui les avait amenés était vaste et ponté. Les voiles de ces bateaux chinois sont très grandes en proportion de la dimension de la barque, et bien qu'ils soient plats, ils filent vite et vont bien contre le vent. Je n'y vis point de cabine, mais bien une espèce de puits dans lequel se tenaient les mandarins. La place de la cuisine était à la poupe.

Le 1er août M. Morrison et M. Cooke, qui font partie de l'ambassade, revinrent ce matin de terre. Ils avaient vu les trois mandarins désignés pour prendre soin de l'ambassade. Un tartare nommé *Kouang*, tenait le premier rang, et bien qu'il n'eût qu'un bouton de cristal, il marchait avant les autres en sa qualité de chinchae[1], ou commissaire impérial. En me reportant au *livre rouge de Péking* (calendrier annuel), je trouvai que ce chinchae était allié à la famille de l'empereur. Son rang, comme

[1] Chinchae ou kinchae, signifie littéralement *envoyé de la cour.*

mandarin, était inférieur; mais ses fonctions actuelles lui donnaient pour quelques jours une très haute dignité, et il en fournit la preuve en se tenant assis tout-à-fait à part pendant la conférence.

Le 4 août, après avoir pendant quelques jours attendu inutilement les mandarins qui devaient accompagner l'ambassade, nous les vîmes arriver à bord. Ils s'étaient faits précéder de leurs cartes de visite, composées de bandes de papier rouge, longues de seize pouces sur six de large, et sur lesquelles étaient écrits leurs noms et leurs titres.

Après les complimens d'usage, ils nous demandèrent quel était le nombre de bateaux nécessaire pour transporter l'ambassade, les bagages et les présens. Ils s'informèrent ensuite de l'objet de l'ambassade, et arrivèrent enfin au point capital, le prosternement, la cérémonie du kotou. Nous répondîmes que nous rendrions à l'empereur tous les honneurs que lui avait rendus la précédente ambassade (celle de lord Macartney); mais comme les mandarins ne paraissaient pas très au fait de ce qui s'était passé, ils laissèrent tomber la conversation.

Le costume et l'apparence de Chang et Yin (les mandarins) n'étaient guère supérieurs à ceux de nos premiers visiteurs : toutefois leurs manières étaient plus recherchées et leur conduite, en général, était agréable. Un des gens de la suite de Chang prit une part très active à la partie purement matérielle de la

conversation, car il soufflait toutes les réponses à son supérieur. Nous ne pouvons qu'être d'accord avec M. Barrow quand il taxe les Chinois de peuple fétide. Les miasmes qui sortaient de la foule entassée à bord étaient non-seulement désagréables, mais suffocans; c'était l'odeur de l'ail en putréfaction.

On commença le 5 août à transporter à terre les bagages et les présens. Les éloges que tous les voyageurs ont donnés aux Chinois pour l'ordre qui les distingue sont mérités. Quoiqu'ils fassent grand bruit en chargeant et en déchargeant leurs bateaux, le tout se passe cependant sans confusion. Chaque homme semble savoir ce qu'il doit faire et s'en acquitte de bon cœur. Les gens du peuple, quoique curieux, ne sont pas insolens ou incommodes, et ce n'est qu'à Canton que les Européens peuvent avoir à se plaindre d'eux.

Le 8 août deux mandarins inférieurs vinrent à bord faire, de la part de l'empereur, quelques questions sur l'âge des fils du lord Amherst en exprimant l'intention de l'inviter à une représentation de comédiens. L'ambassadeur répondit en faisant beaucoup de remercîmens au nom de son fils à Sa Majesté impériale. Lord Amherst ayant consulté ensuite sir Georges Staunton sur la cérémonie du kotou, sir Georges ne fut pas d'avis de s'y soumettre, attendu que cette condescendance qui porterait at-

teinte à la dignité individuelle et nationale, ne pouvait être que d'un très fâcheux effet pour les intérêts de la Compagnie établie à Canton.

Le 9 août nous quittâmes le vaisseau à midi dans le canot de l'ambassadeur, accompagné des chaloupes de l'escadre sur deux lignes. Entre quatre et cinq heures nous arrivâmes au petit fort de Tong-Kou, qui salua l'ambassadeur de trois coups de canon : trois ou quatre cents soldats étaient rangés sur la rive, et me parurent divisés en compagnies de dix par un grand étendard, car chaque soldat en portait un plus petit. Leur costume était uniforme, et vue à cette distance, cette haie était assez imposante. Ici la rivière fait complétement le coude, nous la tournâmes, et tout à coup nous eûmes en vue Tong-Kou, qui se compose de maisons de terre, et ne donne certainement pas une haute idée du céleste empire.

Le chinchae envoya bientôt une carte de visite à lord Amherst et la suivit de près. Nous apprîmes par hasard d'un Chinois d'un rang inférieur, que le jour de notre arrivée à Péking avait été fixé au 22, ce qui nous laissait infiniment peu de temps pour le voyage.

Je n'ai point encore remarqué cette exubérance de population que l'on donne à la Chine. La principale partie des habitans, les hommes, les enfans et quelques femmes, se rassemblaient très probable-

ment pour nous voir passer, et leur nombre ne dépassait point ce que j'avais vu dans l'Inde en pareille occasion. Les femmes étaient en général laides; il est vrai que les vieilles occupaient le premier rang, et que ce n'était que par hasard que nous pouvions entrevoir les jeunes. Je remarquai une seule jolie fille, et j'admirai surtout la simplicité et le bon goût de sa coiffure : ses cheveux étaient relevés sur sa tête en un seul nœud, avec une fleur pour tout ornement.

Si-Kou est la ville qui vient immédiatement après Tong-Kou, et elle s'étend à quelque distance sur la droite de la rivière. Une boutique où l'on vendait des habits et des comestibles avait l'enseigne d'une jonque élevée sur un poteau devant la porte. Les temples sont des édifices de pauvre apparence, et en général, une gouttière en tuiles creuses placée sur la maison sert à l'écoulement des eaux.

Je fus surpris de la taille des chevaux chinois, car on m'avait préparé à ne pas les trouver plus hauts qu'un petit bidet. Ils ne sont au contraire inférieurs en rien, quant à la taille, aux chevaux arabes. Du reste, ils sont lourds, mal faits, et n'annoncent ni force ni activité. L'infanterie est armée de sabres et la cavalerie ajoute à son équipement un arc et des flèches. Leurs selles sont pesantes et ressemblent assez aux selles turques. Le chinchae voyageait dans

une chaise à porteurs verte, plus grande que la nôtre, mais moins haute. Le vert est la couleur particulière aux chaises des personnages de haut rang. Quant aux charrettes à deux roues, elles justifient parfaitement les plaintes que l'on en fait. Les bords de la rivière sont couverts d'une espèce de roseau élevé, et le pays, aussi loin que le regard peut atteindre, paraît parfaitement plat. A mesure que nous avançons le pays s'embellit; les arbres, les champs cultivés et les jardins se pressent; les sinuosités de la rivière animent les plaines. Ces sinuosités produisent à tout instant un curieux effet, et les jonques que l'on voit de côté et d'autre à quelque distance semblent croître au milieu des champs. Il faut que les enfans chinois aient un grand plaisir à être sales; car nous les voyons partout se laisser glisser du haut en bas du rivage ou se rouler dans la boue. Les cheveux des femmes sont nattés, puis se réunissent en un seul nœud pointu qui les coiffe comme d'un bonnet de coton. Elles se dandinent en marchant. Jusqu'ici je n'ai pas encore vu dans le peuple cette apparence misérable que l'on pourrait s'attendre à trouver chez une population abondante et qui n'a que de chétifs moyens de subsistance.

Quels que puissent être les sentimens des gens distingués, qui regardent comme contraire à la décence publique de montrer même la forme des

membres, le peuple est en ce point moins délicat que toutes les autres nations que j'aie vues. La nudité des Chinois ne peut provenir de la pauvreté, car les habillemens qu'ils possèdent prouvent suffisamment qu'ils pourraient, comme les Indiens, avoir égard aux lois de la stricte décence.

Il est très difficile de donner une idée exacte de l'impression que produit l'approche de Tien-Sing. Si de beaux édifices et des sites frappans sont nécessaires pour donner de l'intérêt à une perspective, celle-ci en est tout-à-fait dépourvue; mais d'un autre côté, si la quantité de jonques qui s'accroît au point de devenir innombrable, une vaste population, de la régularité et de l'originalité dans les bâtimens peuvent suppléer à ce qui manque au paysage, l'entrée dans Tien-Sing ne peut être sans attrait pour le voyageur. Les pyramides de sel, couvertes de nattes, sont les objets les plus frappans. Il nous fallut pendant deux heures et demie passer devant la ligne de maisons qui couvre la droite de la rivière avant d'arriver à notre ancrage. Alors un petit fort nous salua, et vis-à-vis se rangea une troupe où se trouvaient des gens armés de fusils à mèches et coiffés de bonnets noirs. Nous remarquâmes quelques compagnies couvertes de longs vêtemens rayés jaune et noir qui les enveloppaient de la tête aux pieds. Ils prétendent aussi représenter des tigres; mais ils sont à coup sûr beaucoup plus faits pour

inspirer l'envie de rire que la terreur. La vaste dimension de leurs boucliers semble annoncer que leur principale destination est la défensive.

L'excès de la population est ici plus frappant, car je comptai deux cents spectateurs sur une jonque, et ces bateaux étaient à l'infini. Les pyramides de sel étaient tellement couvertes de curieux qu'elles étaient réellement devenues des pyramides d'hommes. Plusieurs groupes d'enfans restèrent debout dans l'eau, et en ayant par dessus les genoux, pour nous voir pendant une heure entière. Cependant on ne saurait trouver dans aucun pays une foule plus calme, et les soldats avaient rarement l'occasion d'employer même un geste menaçant pour maintenir l'ordre. Tous ces spectateurs étaient exposés tête nue aux rayons du soleil de midi, quand le thermomètre Fahrenheit marquait 88 degrés à l'ombre. Quant aux femmes, elles n'étaient pas nombreuses dans la foule, et l'on n'y voyait que des vieilles ou des femmes du peuple. Lord Amherst était à peine à l'ancre qu'il fut entouré de mandarins, et qu'une longue conférence s'entama sur les négociations de l'ambassade; nous y vîmes clairement que nous ne pouvions plus espérer le moindre séjour à Péking. Ces mandarins furent assez incivils.

Le palais de l'empereur qui s'élève sur le bord opposé de la rivière est un bâtiment sinon magni-

fique, du moins très pittoresque. La colonnade de piliers de bois qui l'entoure lui donne un aspect élégant, et le toit, dont la singulière forme est celle d'un arc de cercle dont les extrémités seraient relevées, ne sont point d'un effet désagréable.

Le 13 août un peu avant dix heures nous quittâmes nos bateaux, et nous nous rendîmes en chaise à la salle où nous devions être reçus. Le corps de musique et la garde précédaient la chaise de l'ambassadeur; ensuite venaient M. Morrison et le fils de Son Excellence, puis les commissaires et enfin le reste de l'ambassade. L'ordre fût très fidèlement conservé, et nous arrivâmes sans aucune interruption à la salle ci-dessus désignée, long édifice porté par de légères colonnes en bois. A un tiers de la chambre environ nous vîmes une table avec un rideau de soie jaune tendue en avant, et nous nous préparâmes à la discussion que cela nous annonçait.

Les mandarins, en effet, après nous avoir dit que le repas que nous allions prendre était donné au nom de Sa Majesté impériale, nous demandèrent si nous étions disposés à faire devant cette table la cérémonie du kotou, comme devant le trône de l'empereur. Lord Amherst répondit affirmativement qu'il ne pouvait s'y soumettre, et se bornerait à saluer la table, honneur que les membres du conseil supérieur de son pays rendent au trône vide du souverain. Après beaucoup de discussions sur ce point,

les mandarins cédèrent; et lord Amherst pour leur témoigner sa satisfaction, et combien il était disposé à tout concilier, consentit à saluer autant de fois qu'ils se prosterneraient. Les Chinois voyant cela, et avec la mesquinerie qui les caractérise, s'efforcèrent de décider lord Amherst à étendre la concession toute volontaire qu'il venait de leur faire jusqu'à mettre un genou en terre à chaque salut. Cette proposition fut repoussée et les mandarins parurent n'y plus songer.

Quand nous entrâmes dans la salle (la conférence avait eu lieu dans un autre appartement) nous nous plaçâmes devant la table, dont le devant était caché par de la soie jaune, et qui portait un encensoir allumé, et nous accompagnâmes de neuf salutations les neuf prosternations des mandarins. Le fond de la salle était élevé d'un degré, et c'est dans ce compartiment que les deux mandarins principaux, lord Amherst, son fils et les commissaires prirent place. Les deux mandarins occupaient la gauche, et les autres Chinois étaient assis au-dessus du même côté; tandis que les personnes de l'ambassade étaient en face du même côté.

Il n'y avait rien de bien remarquable dans la salle de réception, qui avait toute l'apparence d'une construction temporaire. Nous dînâmes dans le haut de la chambre, et le bas servit de théâtre pour la pièce que l'on joua. Le dîner servi à la chinoise était très

beau. Les œufs au lait et les fruits conservés qui composaient le premier service étaient fort bons; mais je ne saurais dire que je trouvai de mon goût la soupe de nids d'oiseaux, qui me parut insipide et trop gélatineuse; car les divers ingrédiens, chevrettes, œufs, etc., ne rendaient pas ce mets meilleur. Les nageoires de requins n'étaient pas non plus très agréables. Le vin était chaud et n'avait pas un bouquet désagréable; il ressemblait assez au Xérès. Quant aux acteurs, leurs costumes et leurs décors étaient très beaux, et comme d'un autre côté ils faisaient assez de bruit, les yeux et les oreilles étaient rassasiés à la fois.

Les personnes mêmes qui comprenaient le chinois ne pouvaient nullement suivre le fil d'une action dans cette représentation théâtrale, qui me parut être un mélodrame.

Le rôle le mieux joué dans la pièce était celui d'un cerf, et les instrumens de l'orchestre, que leur analogie avec la cornemuse auraient pu rendre tolérables à un Écossais, étaient détestables pour les autres. Le chant était de la même force; mais notre admiration fut sans réserve pour les faiseurs de tours, qui ne le cèdent à personne en force et en agilité. Les mandarins ne pouvaient soutenir avec les acteurs aucune comparaison pour l'éclat des costumes.

Ceux des comédiens étaient éblouissans d'or, et

j'entendis exprimer l'opinion qu'ils portaient des anciens habillemens du pays.

L'habit de cérémonie des mandarins qui se compose de gaze ou de crêpe bleu, doublé de satin à fleurs, est simple et ne sied pas mal. Quand le dîner fut fini, nous rentrâmes dans l'appartement où recommença la conférence, et cette fois, sur la cérémonie à exécuter en présence de l'empereur. Lord Amherst consentit à le saluer un genou en terre, et leur fit donner une représentation de cet hommage par son fils. Les mandarins en parurent assez satisfaits, et nous quittèrent en promettant d'en faire rapport à l'empereur.

En traversant les rues, il était impossible de ne pas être frappé du silence et de l'ordre qui régnait dans les foules; bien que chaque figure exprimât la curiosité, on entendait à peine une observation faite à haute voix, aucun doigt ne se tendait pour montrer quelqu'un, et bien que les rues fussent bordées de soldats à des distances très rapprochées, l'exercice de leur autorité ne semblait pas nécessaire pour maintenir le calme. Les rues sont étroites, régulières et pavées en dalles. Les maisons d'habitation, toutes en briques, n'ont qu'un étage. Nous traversâmes un pont sur la rivière, dont la surface disparaît presque entièrement sous les jonques.

Comme il est d'usage, on envoya après nous les

restes du repas, et l'on fit au nom de l'empereur des présens de soie et de drap à tous les membres de l'ambassade, aux domestiques et aux soldats.

Le 14 août nous quittâmes Tien-Sing au point du jour, et nous vîmes un assez beau pont de pierre sur un bras de la rivière à gauche. Ceux que nous avions rencontrés jusqu'alors étaient de bois. Nous passâmes dans le cours de la journée près d'un nombre prodigieux de jonques à l'ancre, et qui étaient chargées de blé, dont se compose en partie le revenu de l'empire. Des villages et des corps-de-garde sont situés sur les bords à des intervalles très rapprochés, et comme les jonques sont toutes habitées, on peut dire que la population est continue; certainement à mesure que nous approchons de la capitale, l'aspect du pays et des habitans s'améliore. Les corps-de-garde sont en général de petits édifices carrés en briques, avec des embrasures; mais nous en vîmes un de forme circulaire, et dont les murs bleus étaient chargés de grotesques figures d'animaux.

Une grande ville qui se trouve à la hauteur de la ligne que forment les jonques de blé, se nomme *Petsang,* ou *grenier du nord.* Ayant remarqué de grands châssis qui avançaient, je demandai quel en était l'usage, et j'appris qu'ils servaient à faire sécher le linge. S'il en est ainsi, il faut croire que

les Chinois sont plus propres qu'on ne m'en avait donné l'idée [1].

Le 15 août, l'heure du déjeuner nous trouva à Yang-Song, ou Yen-Tsin, à quatre-vingt-onze li de Tien-Sing, et nous apprîmes des mandarins qu'un édit arrivé ce jour même portait un ordre formel de l'empereur, écrit de sa propre main en encre rouge, pour que notre corps de musique fût renvoyé sur les vaisseaux; il n'y avait aucun moyen de désobéir à cette injonction; mais elle dévoila une chose que nous avions tenue secrète jusqu'alors, le départ des vaisseaux pour Canton : cette mesure causa beaucoup de mécontentement parmi les mandarins; épouvantés du résultat que ces dispositions prises sans l'agrément de l'empereur pouvaient avoir pour eux, ils nous demandèrent une justification quelconque pour lui représenter, et c'est ce que nous leur accordâmes, en déclarant que le peu de sûreté de l'ancrage nous avait déterminés à faire partir un bâtiment.

Le 16 août les conférences relatives au kotou recommencèrent; et les mandarins n'ayant voulu accepter aucun arrangement pour modifier l'humiliation de cette cérémonie, lord Amherst termina par exprimer l'opinion qu'il n'avait qu'à retourner

[1] En Perse, aussi bien qu'en Chine, il n'est pas rare de porter des vêtemens de coton sans les laver jusqu'à ce qu'ils tombent en lambeaux.

sur ses pas; mais les mandarins désirèrent que nous descendissions à un mille dans la rivière, pour attendre l'issue du rapport qu'ils allaient faire à l'empereur. Conformément au désir témoigné par les mandarins, nous descendîmes la rivière jusqu'à un lieu très agréable près d'un petit village, et les habitans commencèrent bientôt à nous apporter des fruits et des légumes pour les vendre. Des tabourtes de barbiers sont déjà établis sur le bord. Le nom de ce village est *Tsae-Tsung*. Je m'y amusai beaucoup à voir le jeu qui consiste à diviser le nombre des doigts, que les Chinois nomment *tsoi-moï*: c'étaient deux mandarins inférieurs qui le jouaient. Notre bateau fut rempli dans la journée d'une puanteur infernale, émanée d'un plat favori de poisson putréfié, que les bateliers mangent avec leur riz.

Quelques-unes des grandes jonques près desquelles nous passâmes étaient bien arrangées, et nous remarquâmes que leurs habitans avaient l'air de gens considérables. Les jonques qui portent les officiers du gouvernement ont, pour les distinguer, des placards, et les caractères qui y sont inscrits sont en général des avis donnés au peuple pour qu'il respecte leur tranquillité et ne leur obstrue point le passage. Les soldats employés à écarter la foule qui se pressait constamment autour de nos vaisseaux quand ils étaient à l'ancre, semblent s'en-

tendre parfaitement avec les curieux; le soldat fait mine de les frapper, et les curieux ont l'air de se sauver; mais ils reviennent immédiatement à leur place. Le symbole de l'autorité et de l'instrument du châtiment n'est souvent autre chose que la tige du kaou-leang, ou millet.

Le bord de la rivière est, sur certains points, artificiel et composé de terre et de paille mêlées, matériaux qui sont conservés en tas de distance en distance. Pendant la nuit du 17 août, nous passâmes sur un grand banc; mais je n'ai observé aucune des îles dont ont parlé les autres voyageurs. Ce matin avant déjeuner nous vîmes de ces portails à angles droits que les Chinois nomment *pi-lou*, et que l'exagération des Européens désigne comme des arcs de triomphe.

Les Chinois ont si peu de principes invariables, et dans leur assertion ils sont si impudemment faux, que les argumens les plus sensés sont perdus avec eux. Comme le Chinois repousse *ad libitum* nos principes généraux, et les faits que vous lui déduisez, il défie toute espèce de réfutation. Cependant quoiqu'il sache bien que la duplicité et la fourberie sont en lui chose d'habitude, il n'hésite pas à prendre le ton de l'intégrité blessée quand d'autres usent de dissimulation à son égard.

Le 20 août nous avions depuis deux jours la vue des montagnes toujours bleues dans le lointain.

Elles paraissent divisées en plusieurs chaînes dont la plus haute est d'une élévation immense. Nous aperçûmes bientôt la haute pagode de Tong-Chow, et à cinq heures nous jetâmes l'ancre au milieu de bâtimens qui sont cependant moins nombreux qu'à Tien-Sing. Les troupes sortirent à notre arrivée, et le salut ordinaire se fit entendre accompagné du bruit détestable des instrumens de musique du pays.

Après le dîner les mandarins revinrent encore à la charge relativement à la cérémonie, et lord Amherst tint bon.

Séjour à Tong-Chow. Description. Arrivée aux portes de Péking. Yuen-Min-Yuen. L'empereur congédie l'ambassade. Retour de nuit. Tong-Chow. Tien-Sing. Navigation sur l'Eu-Ho. Entrée dans le canal impérial. Arrivée devant Nanking.

Le 21 août nous débarquâmes et allâmes nous établir dans les logemens préparés par les Chinois pour l'ambassade, et nous avions à peine fini de dîner quand on nous avertit que les commissaires impériaux se présentaient pour être reçus. Ils arrivèrent bientôt au nombre de six; comme j'étais en avant je les saluai, mais loin de me rendre mon salut on le repoussa en quelque sorte du geste. Ils continuèrent de se conduire aussi insolemment, et s'annoncèrent comme étant députés afin d'instruire l'ambassadeur dans les pratiques du kotou, mais lord Amherst leur ayant répondu

avec une modération que leur conduite rendait difficile à conserver, ils sortirent de la chambre avec une brusquerie on ne peut plus arrogante.

Notre arrivée avait excité une grande sensation à Tong-Chow. On avait élevé en face des bateaux un échafaudage divisé à peu près comme un théâtre, en parterre, en loges et en galeries, et il était encombré du matin au soir. Si cette construction était un objet de spéculation, elle dut certainement être lucrative.

Le 22 août, après l'échange de plusieurs messages, nous quittâmes nos logemens à midi pour nous rendre chez Hô, le koung-yay (duc) et mou-ta-yin avec lesquels l'ambassadeur eut à recommencer les éternels débats sur la cérémonie tartare, mais ils se terminèrent d'une manière plus décisive par cette déclaration du koung-yay, que l'ambassadeur devait s'acquitter du kotou, ou s'en retourner. Lord Amherst lui remit alors entre les mains une lettre adressée à l'empereur, et dans laquelle il lui expliquait le cérémonial auquel il pouvait se conformer, et le lendemain, elle devait être transmise à l'empereur avec quelques rectifications que les mandarins demandèrent ; mais le 24 nous apprîmes qu'elle ne pourrait être remise qu'avec la promesse écrite de nous conformer au cérémonial tartare : nous répondîmes que cela était impossible.

Notre entrevue avec le koung-yay nous fournit l'occasion de voir une partie de la ville. La route que l'on nous fit prendre était longue, détournée, et on l'avait choisie probablement pour nous faire passer sous une porte voûtée très solide, en bon état et d'une excellente maçonnerie. Une pièce de canon placée à l'entrée avait cinq bouches et était entourée de cercles de fer. Un fossé rempli d'eau couvre un des côtés de cette porte. Il n'y avait sur notre passage aucun édifice digne de remarque, et tous les bâtimens que nous vîmes, excepté un seul, temple ou poste de soldat, n'avaient qu'un étage. Nous passâmes comme à l'ordinaire sous plusieurs pylous. Les boutiques étaient ornées de dorures et de bois sculpté, et je vis des enseignes si bizarres que je ne pouvais deviner quel rapport elles avaient avec les marchandises du magasin. Les boucheries me semblèrent bien approvisionnées et il y avait aussi beaucoup de fourreurs. Des rues imparfaitement pavées, étroites et imprégnées de mauvaises odeurs, des maisons petites et des habitans sales et mal vêtus, sont les traits caractéristiques de Tong-Chow, qui est cependant une des villes du second ordre de l'empire et est en effet le port de Péking. Les boutiques de prêteurs sur gages sont aussi nombreuses dans les villes chinoises qu'à Londres, et s'annoncent par une très haute perche qui supporte une pièce de bois assez semblable à une jonque.

Tout ce qui concerne la nourriture semble se passer dans les rues; on y trouve du thé et d'autres liqueurs, des soupes et différens mets tout prêts, divisés en petites portions et que l'on peut manger sur-le-champ. Cela doit être très commode et sauver beaucoup de temps aux classes laborieuses; mais d'un autre côté on peut regarder ce fait comme la preuve de l'absence de toute habitude de la vie intérieure parmi eux. Il est impossible de ne pas remarquer la propreté des Chinois dans leurs baquets, leurs boîtes et leurs paniers, et l'on dit que quand ils font des présens, il n'est pas rare que l'enveloppe excède la valeur du contenu.

La cour qui fait invariablement face aux maisons est plantée de quelques arbrisseaux à fleurs ou d'arbres nains, et quelquefois un berceau en treillage avec de belles plantes grimpantes, ajoute la commodité à l'ornement. Notre curiosité naturelle ne déplut en général à personne; au contraire, nos indiscrétions en ce genre nous ont toujours valu une invitation à nous asseoir.

Je me rendis hier à un petit temple dont l'extérieur n'a rien de remarquable. Dans un appartement à gauche de l'entrée, on voit quatre figures, deux hommes et deux femmes, toutes en costume splendides; les hommes ont l'habillement des guerriers. Dans les mains de l'une des femmes je vis la feuille d'une plante. La salle intérieure, qui

est plus grande, renferme plusieurs autres figures dont les unes ont sur la tête des couronnes, d'autres des bandeaux. Les principaux objets d'adoration étaient deux figures placées debout dans un retranchement, l'une d'homme et l'autre de femme. Cette dernière tenait à la main le fruit des lis d'eau. Ces statues étaient encore plus richement vêtues que les autres; devant elles il y avait des bouquets de plumes suspendues, et des vases à encens sur une table. Les images d'hommes étaient courtes et trapues, ce que l'on doit considérer comme le type de la beauté, puisque l'homme est naturellement porté à appliquer toutes ses notions de perfection à la forme sous laquelle est représentée la divinité.

Le 28 août nous apprîmes que nous allions partir pour Péking. Le carrosse qui devait transporter lord Amherst fut bientôt déballé, et nous quittâmes à cinq heures nos logemens pour prendre le même chemin que celui que nous avions suivi quand nous allâmes rendre visite à Ho. Après avoir longé le mur de la ville, qui est en mauvais état sur plusieurs points, nous gagnâmes la route pavée en granit qui mène à Péking. A un mille de Tong-Chow nous traversâmes un pont très long et qui n'a qu'une arche, large tout juste assez pour qu'une petite barque puisse passer dessous. De ce pont on avait une vue extrêmement curieuse, et

la pagode ainsi que la tour de guet formaient un bel aspect lointain, tandis que les bords de la rivière étaient variés par des champs cultivés et des groupes d'arbres. A l'heure du soleil couchant environ, nous passâmes près d'un mur de bonne maçonnerie qui semblait enclore un beau parc. De petits pavillons voisins de la route et ouverts de tous côtés, avec des toits chargés d'ornemens, fixèrent notre attention comme ayant le caractère de l'architecture chinoise dans son meilleur style et dans son goût le plus parfait. Ce sont, dit-on, des monumens destinés à conserver le souvenir du mérite individuel. Je ne pus définir quels étaient les animaux que représentaient les sculptures, mais je suis bien sûr qu'il s'y trouvait des lions. Nous fîmes halte dans un grand village où les commissaires impériaux nous firent donner quelques rafraîchissemens.

A trois milles de ce lieu de halte nous entrâmes dans le grand faubourg qui continue jusqu'à la porte de Péking. La foule était immense, mais calme et régulière comme de coutume. La plupart des curieux portaient une lanterne de papier pour que leur curiosité ne fût pas contrariée par l'obscurité de la nuit. Nos regards étaient éblouis par la décoration splendide des boutiques. La sculpture dorée est réellement belle, et il est étonnant que les profits du commerce permettent une dépense

aussi improductive. Au lieu d'entrer dans Péking nous découvrîmes bientôt qu'on nous conduisait à notre destination par l'extérieur de la ville.

Le 29 août, le jour nous trouva au village de Hai-Tin d'où l'on nous conduisit directement à Yuen-Min-Yuen, où l'empereur est actuellement. Le carrosse s'arrêta sous quelques arbres et nous allâmes loger dans un petit appartement qui tient à une série d'édifices qui entourent une place. Des mandarins de tous les boutons étaient présens, et parmi eux des princes du sang se distinguaient par un bouton de rubis transparent et la pièce ronde d'étoffe à fleurs qu'ils portaient sur la poitrine. Leur silence et une certaine atmosphère de solennité annonçaient la présence immédiate du souverain. Le petit appartement très délabré dans lequel nous étions entassés fut témoin d'une scène sans exemple, je le crois, même dans l'histoire de la diplomatie orientale. Lord Amherst était à peine assis que Tchang lui mit entre les mains un message de Ho (koung-yay) portant que l'empereur désirait voir sur-le-champ l'ambassadeur. Nous exprimâmes naturellement une grande surprise, et nous représentâmes que l'ambassadeur, dans son état actuel de fatigue et de besoin de nourriture, et manquant d'ailleurs des vêtemens nécessaires et de ses lettres de créance, ne pouvait se présenter en ce moment. On lui répondit que l'empereur n'a-

vait point l'intention de parler d'affaires, mais qu'il voulait seulement voir l'ambassadeur; alors l'ambassadeur déclara qu'il était malade. et cette déclaration lui attira une visite du koung-yay qui fit tous ses efforts pour décider lord Amherst; mais quand il vit qu'il ne réussissait à rien, il porta assez rudement, quoique sous prétexte d'une violence amicale, les mains sur lord Amherst pour l'entraîner hors de la chambre, et l'ambassadeur résista avec beaucoup de dignité en déclarant qu'il faudrait la plus extrême violence pour le transporter autre part, et qu'il était malade au point d'avoir besoin de repos; alors le koung-yay sortit pour aller prendre les ordres de l'empereur.

Ils ne se firent pas attendre, et bientôt après arriva un message portant que l'empereur dispensait l'ambassadeur de se présenter, et avait chargé son médecin de lui fournir tous les secours que son état pourrait exiger. En conséquence, nous retournâmes tous immédiatement à Hai-Tin. La maison que l'on nous avait assignée pour résidence était très commode, agréablement située, et des fleurs et des arbres croissaient près des principaux appartemens. Ce séjour était si agréable, que nous nous réjouissions de la perspective d'y rester quelques jours. Tel ne devait pas être notre sort, car deux heures étaient passées à peine quand les mandarins vinrent nous annoncer que l'empereur, irrité de la résis-

tance de l'ambassadeur, avait donné des ordres pour notre départ immédiat; et cette détermination dut avoir pour cause principale le rapport du médecin qui était venu visiter lord Amherst dès son arrivée à Hai-Tin.

Il n'y eut rien à opposer à cet arrêt; à quatre heures lord Amherst monta dans sa chaise, et nous repassâmes le long des murailles de Péking. Quant à moi, ayant cédé ma chaise à un malade, je revins dans une charrette; le mouvement était tolérable tant que nous ne fûmes pas sur le pavé, mais alors les cahots devinrent insupportables, et les élémens se liguaient avec le déplaisir impérial pour nous accabler. La pluie tombait à torrens, point assez cependant encore pour empêcher les spectateurs de satisfaire leur curiosité en avançant leurs lanternes dans les chaises et les charrettes pour nous mieux voir. Malgré le mauvais temps et l'état détestable de la route, nous fûmes transportés dans la nuit sur nos bateaux à Tong-Chow, et nous y étions le 30 à trois heures du matin.

Le 30 août il y eut échange de présens au nom de l'empereur de la Chine et du prince régent, et ce fut une preuve que la colère de l'empereur était en partie apaisée. En traversant les murs de Tong-Chow et des autres lieux situés sur la route, nous remarquâmes un édit impérial faisant défense aux femmes de se montrer dans les rues et de s'exposer

aux regards de l'ambassadeur anglais et de sa suite; mais l'ordre fut vain, la curiosité des femmes fut plus forte que la crainte d'encourir le déplaisir du fils du ciel, et les fleurs rouges n'étaient pas rares sur les têtes des spectateurs.

En comparant les relations, nous avons reconnu qu'il y a une différence frappante entre notre cortége à l'aller et au retour de Péking; actuellement, point de soldats pour déblayer la route, point d'hommes avec des lumières pour guider notre marche; nous sommes condamnés à nous-mêmes, aux ténèbres et aux élémens. Les pavillons qui flottaient sur nos bateaux en ont été retirés, et l'on n'y en a point encore substitué d'autres.

Quand deux Chinois se querellent, ils se prennent habituellement par leurs cheveux, réunis en queue, qu'ils tordent violemment. Ils tombent souvent l'un et l'autre à terre, et il est surprenant de voir combien ils endurent long-temps une douleur si vive. Leurs yeux semblent sortir de leurs orbites, tous leurs traits sont en convulsion, et je suis convaincu que les boxeurs les mieux exercés ne sauraient supporter ces effroyables souffrances. Quoique violens en gestes et en paroles, ils en viennent rarement aux actions, et j'ai vu un petit coup d'éventail suffire à l'explosion d'une colère extrême. Cependant, quand ils arrivent aux coups, ils se battent très cruellement, et on les voit quel-

quefois donner la mort d'un seul coup de pied.

Le 2 septembre, nous étions revenus parmi une foule de jonques, qui n'ont à présent d'autre intérêt pour nous que de nous montrer çà et là le visage d'une femme d'une classe plus relevée que celle des femmes que nous avions vues dans les rues. Elles ne se prodiguent pas, et permettent à peine à nos yeux profanes de s'arrêter un moment sur elles. Le teint basané des hommes de travail prouve que le soleil doit être plus ardent dans cette province de la Chine que dans les autres pays situés par le même degré de latitude. Un changement total doit s'opérer dans le vêtement des habitans quand vient l'hiver, car actuellement une chemise et des caleçons, quelquefois le dernier vêtement seulement, composent l'habillement de toutes les classes au logis, et celui de la classe moyenne et du peuple tant que la journée dure.

Des champs de millet, des bouquets de saules, des jonques, des hommes à demi nus, ayant de petits yeux et des queues longues, des femmes dont le laid visage est couronné d'une coiffure assez élégante, tels sont les objets invariables que nous voyons chaque jour. Quant aux mœurs, j'ai trop peu examiné les habitans pour en parler d'après une expérience bien fondée; mais leur trait véritablement caractéristique c'est l'influence de l'usage établi. Le despotisme du souverain est subor-

donné au despotisme des coutumes, et la seule conclusion à laquelle je sois arrivé, c'est que les Chinois forment une nation très peu intéressante. Les enfans de la classe distinguée sont comme ceux des autres pays de l'Asie, graves et maniérés. Il semblerait que l'on traite ici l'esprit comme les pieds des femmes, et qu'on le comprime dans les entraves de l'habitude et de l'éducation routinière, jusqu'à ce qu'il acquière une petitesse hors de nature.

Je visitai le 5 septembre un petit miao ou temple consacré, comme je l'appris, au dieu du feu. L'idole est une courte figure assise sur un trône, tenant d'une main une épée nue et de l'autre un anneau. Deux petites figures semblables à des nains, ayant également chacune un anneau, sont debout près de cette idole, et trois autres statues moins parfaites sont sur le côté de l'édifice. Ce miao était en réparation, et les ouvriers faisaient cuire leurs vivres dans le sanctuaire même.

Le 6 septembre nous passâmes dans la matinée devant un édifice que l'on nous dit être une mosquée mahométane, car il y a un certain nombre de musulmans dans cette province, et on ne les persécute point; ils sont même, je le pense, admissibles aux emplois. Ils mangent du bœuf, dont les Chinois s'abstiennent parce qu'ils regardent comme cruel de tuer pour le manger un animal si utile. Des édifices avec des toits élégans et la masse

croissante de la population nous annonce Tien-Sing.

Nous jetâmes l'ancre à midi. La foule des curieux est toujours la même. Des hommes coiffés de bonnets coniques [1] sont occupés très activement à déblayer le tour de nos bateaux, et ils ne se contentent point comme les soldats de frapper la terre, mais ils appliquent très vigoureusement leurs longs fouets sur les épaules de la multitude ébahie. Nous observâmes à la nuit une cérémonie que l'on nous dit avoir lieu en l'honneur de la nouvelle lune. Un bateau côtoyait la rive, et laissait tomber de temps à autre de petites lanternes de diverses couleurs qui descendaient au cours de l'eau. Les lumières brillant à travers les vives nuances des lanternes produisaient un très joli effet. J'ai été frappé de l'éclat de la couleur cramoisie de ce papier, qui surpasse tout ce que j'ai vu en ce genre. Une autre illumination et l'horrible charivari des instrumens de musique nous firent conjecturer qu'un mariage ou un enterrement (pour les deux cérémonies le bruit est le même) avait lieu dans le voisinage.

Comme les autres Asiatiques, les Chinois traitent avec affection leurs enfans, et leurs institutions ci-

[1] J'ai appris dans la suite que ces gens étaient les exécuteurs publics, et que la forme de leur bonnet est un reste de l'ancien costume que les Chinois, lors de la conquête tartare, persistèrent à garder.

viles leur garantissent la réciprocité. Un fils, en Chine, n'est jamais homme, et dès l'heure de sa naissance il est soumis à une servitude qui ne cesse que quand la mort de son père l'émancipe.

Le 7 septembre je pus faire une courte excursion dans le quartier le plus voisin de nous ; les boutiques des droguistes sont bien approvisionnées, et celles des bouchers sont très propres. Les apparences sont tellement l'objet exclusif de tous les soins de l'autorité, que les haches portées devant les officiers de police sont tout bonnement de bois peint, et en effet les attributs de la magistrature ressemblent à des ornemens de pain d'épice ou à des mascarades. Les rues sont étroites, et les murailles sans fenêtres donnent à ces rues un aspect très désolé : en hiver elles deviennent un bourbier véritable.

Nous vîmes dans le faubourg passer un convoi, accompagné d'un cortége de deuil ; les hommes et les femmes qui le composaient manifestaient une douleur si violente et si régulière dans ses éclats, que j'en conclus qu'elle était payée. Les femmes suivaient dans des chaises couvertes de blanc (couleur du deuil en Chine), et les bonnets que portaient les hommes ressemblaient à ceux de nos ouvriers. Quant au cercueil, il était d'une grande simplicité. La machine qui le soutenait était dorée et composée de charpentes immenses. Quelques

figures de femmes presque aussi hautes que nature, et entièrement vêtues, étaient portées en tête. A l'extérieur de la bière, je remarquai un casque de bois doré qui indiquait probablement la profession du mort.

Le commerce de meunier et celui de marchand de farines semblent réunis, car nous remarquâmes que dans les boutiques où l'on vend la farine, elle y est moulue dans un moulin tourné par un âne. On débite un grand nombre d'articles divers dans chaque boutique; et hormis les droguistes, je vis peu de boutiques destinées à la vente d'un objet spécial.

Le 8 septembre nos gardiens, car on nous mène réellement comme des bêtes sauvages, nous firent entrer dans la rivière Eu-Ho, en remontant le courant, et nous passâmes pendant deux milles devant des faubourgs. Dans la foule des spectateurs je remarquai plus de femmes que précédemment, et les pipes que les hommes tenaient au-dessus de leurs têtes pour les garantir de la presse produisaient un très singulier effet.

Pendant notre dîner, un autre convoi passa sur le rivage; le cercueil était le même qu'à Tien-Sing; mais parmi les images que l'on portait en avant étaient celles d'un tigre, pour indiquer la profession militaire du défunt, un homme armé à cheval, et une femme assise sur une autruche. A une

courte distance de la rivière, je vis quelques édifices curieux, bâtis en briques, et ayant la forme d'un vase : droits à la base et au sommet, ils s'élèvent à la hauteur d'un clocher de village, et l'on nous dit que c'étaient les tombeaux des hochang, ou prêtres de Fo.

Après avoir passé plusieurs villages, nous jetâmes l'ancre pour la nuit devant la ville de Yang-Leu-Tching, qui est à douze milles de Tien-Sing. La rivière y est d'une largeur considérable.

Le 9 septembre j'allai visiter un temple dédié à la Mère-Éternelle, principale déité femelle des Chinois. La statue de la déesse était couverte d'un drap blanc, et avait sur la tête une couronne; elle tenait à la main une feuille, et était entourée de figures plus petites. Tous ces temples sont en ruines.

Le 11 septembre nous passâmes devant un petit temple hexagone à trois étages, et dont les proportions et le style d'architecture sont ce que j'ai vu de mieux encore dans ce pays. Les toits saillans étaient couverts; mais tous surchargés d'ornemens en bois sculpté, et le faîte avait la forme d'une mitre. Ce temple consacré, dit-on, à Kouan-Sing, se nomme le *temple de l'Étoile du diable*. Il est très difficile de concilier le respect de cette nation pour ses morts, avec ce que nous voyions assez fréquemment : des cadavres abandonnés et flottant au fil de l'eau.

Nous vîmes à Tsing-Hin, ville close de murs, un miao qui renferme quelques idoles curieuses. La première, que les soldats nommèrent *Tchong-Wang-Hai*, est assise sur un trône avec une autre figure d'homme un peu au-dessous, et devant laquelle est une table ou autel. Une figure de femme entourée d'un manteau, comme je l'ai déjà souvent remarqué, est à droite. Les statues d'hommes ont de longues barbes. A l'entrée, et de chaque côté, sont deux statues d'hommes armés. Une grande cassolette était placée dans l'intérieur du temple.

Nous passâmes la nuit du 12 septembre devant Tsong-Tchow, la plus grande ville depuis Tien-Sing, et le 13 nous arrivâmes à Tchuan-Ho pendant que nous dînions.

Le 14 septembre nous rencontrâmes une flotte considérable de jonques chargées de blé. Les femmes se mettent quelquefois au gouvernail des petits bateaux et les dirigent avec habileté, même quand une difficulté se présente. Leur chevelure est différemment arrangée dans cette partie de la province, et forme un nœud moins exact sur leur tête. Les Chinoises se tiennent remarquablement droites, et j'ai vu à peine jusqu'ici une vieille femme courbée. Peut-être l'exiguité de la base sur laquelle elles portent, est-elle la cause de la posture droite qu'elles conservent.

Les lois interdisent le service des eunuques à des

sujets, et ceux employés dans le palais de l'empereur ont une grande influence; ils ne s'élèvent jamais cependant au-dessus du bouton d'or. On dit qu'il n'est pas rare que des parens, dans les classes inférieures, poussés par la pauvreté, mutilent leurs enfans pour les rendre aptes au service du palais.

Nous dînâmes devant Pu-Hien, et la foule des curieux était toujours grande; nous remarquâmes que pour la disperser les soldats font usage de poussière, car la multitude semblait moins soumise qu'autre part. Les soldats s'agenouillent pour saluer.

Le 15 septembre nous étions à Tong-Quan-Hien à midi, et c'est là que je vis pour la première fois l'image d'une cigogne sur le toit de l'un des petits temples. Aux extrémités des toits étaient quelques ornemens en forme de trident.

Le 16 septembre je vis infliger le *pantze* à un des bateliers, et je fus surpris de la douceur relative de ce supplice. Les coups, au nombre de vingt-cinq, lui furent appliqués sur la partie postérieure des cuisses avec un demi-bambou ayant six pieds de long et deux pouces de large. On y employait si peu de force que la douleur ne devait certainement pas excéder celle d'une fustigation à l'école. Le coupable, suivant la coutume établie, remercia le mandarin du châtiment qu'il venait de subir, en se prosternant devant lui. Cet usage absurde en apparence, et réellement hors nature, vient du système pa-

triarcal de gouvernement qui suppose que les punitions judiciaires sont des corrections de l'affection paternelle, et que, par conséquent, elles ne sont infligées qu'à regret. Nous jetâmes l'ancre le soir à Sang-Yuen, le dernier village de la province de Tchi-Li.

Nous y fîmes halte le 17, et j'allai voir, dans un miao, les statues du dieu Fo et de la Mère universelle, l'une et l'autre assises sur le lotus. Il s'y trouvait une représentation du dieu Fo avec huit bras, et parfaitement semblable aux idoles des Hindous. On nous montra quelques figures colossales des guerriers, comme étant les statues de certains mandarins distingués, et dont l'une tenait un marteau; fait qui pourrait porter à conjecturer que l'on élève des statues aux inventeurs des arts utiles.

Le café des Aveugles ne se trouve pas seulement à Paris : nous vîmes le soir, à Sang-Yuen, une semblable réunion. Un vieillard, qui nous parut être le principal exécutant, jouait de l'instrument le plus compliqué que j'aie encore vu en Chine. Il avait deux rangs de cordes tendues sur une boîte de deux pieds de long, et le musicien se servait de deux baguettes : cet instrument me sembla la plus simple idée du piano. Nous reconnûmes tous que l'exécution était supérieure en harmonie à tout ce que nous avions jusqu'alors entendu : les autres instrumens étaient une guitare et un violon.

Le 18 septembre nous quittâmes Sang-Yuen au milieu de la nuit, et au coucher du soleil nous étions devant Tetchou, qui est à soixante-dix li de Sang-Yuen. Tetchou est remarquable par sa fabrique de bonnets d'été. Ayant aperçu au bas des tours de guet des cônes de terre cuite ou de maçonnerie, je demandai quel en était l'usage; et j'appris qu'ils servaient de fourneaux à fumée, afin de communiquer des signaux à des points éloignés de la province.

Le 19 septembre nous passâmes dans la matinée devant Sze-Nu-Sze, remarquable par un temple consacré à quatre femmes d'une chasteté singulière: elles ne répondirent point au principal objet de leur existence, mais elles restèrent vierges.

Le 29 septembre nous arrivâmes à You-Fang, ou You-Fa-Urh, petite ville défendue par des tours. Bientôt après j'y vis la pagode ou paouta de Lint-sin-Tchou, à la distance de quinze lis. Nous allâmes voir cet édifice, dont la forme est octogone, et qui a neuf étages, allant toujours en diminuant vers le sommet. Les fondations de l'édifice, jusqu'au premier étage environ, sont de granit; le reste des bâtimens est de briques vernies. Ce temple est dédié au dieu Fo. Nous montâmes un escalier tournant de cent quatre-vingt-trois pas, qui sont, ainsi que les angles des murailles, en granit très bien poli. Plusieurs tablettes de cette même

pierre ont été prises par des voyageurs pour du marbre; les briques vernies ont aussi été regardées par quelques-uns comme de la porcelaine. Cet édifice est certainement un monument curieux de ce style d'architecture. Les toits des étages avancent de deux pieds environ, et sont somptueusement ornés de sculptures en bois. Le tout est couvert en fonte ou en métal de cloche. J'estimai la hauteur de ce bâtiment à cent quarante pieds, et du faîte on avait une très belle vue de la ville de Lintsin, dont les murs renferment un si grand nombre de jardins qu'on ne peut distinguer aucun édifice.

Quand la nuit vint, on entoura les bateaux d'une enceinte formée par des cordes, auxquelles des cloches étaient suspendues de distance en distance, de manière à ce que l'on ne put la franchir sans être immédiatement découverts.

Le 23 septembre, au jour, nous quittâmes notre ancrage pour entrer immédiatement dans le canal qui se décharge dans la rivière, par une ouverture d'une largeur suffisante pour laisser passer les plus grands bateaux. Cette entrée est formée par des murs en pierre, dans lesquels sont pratiquées des rainures pour les vannes. Après avoir passé cette première entrée le canal tourne au nord, et, à la seconde, il prend définitivement la direction du sud-est. Ce canal, qui est très beau, se nomme le *Chakho*. Plus nous avancions, moins le

courant avait de force. Une ombrelle jaune qui s'élevait sur une jonque, nous ayant engagé à faire des questions sur ce point, nous apprîmes que cette jonque renfermait la robe au dragon que l'on envoie à l'empereur, à titre de tribut, des provinces du centre.

En entrant dans le Chakho, les bateliers firent un sacrifice, soit à la déité protectrice du bateau, soit au dieu de cette rivière. Ils tuèrent dès le matin un coq, et arrosèrent de son sang les extrémités du bateau. On le fit ensuite rôtir, et on le dispersa avec d'autres comestibles, tels que du porc bouilli, de la salade et des vivres marinés, devant une feuille de papier de couleur à l'avant. Un pot de samschou (esprit de riz), ainsi que deux petites tasses et une paire de baguettes à manger furent placées près des provisions. Le fils du maître du bateau officiait; la cérémonie consiste à jeter à la mer deux tasses, de la liqueur, et un peu des provisions. On brûle ensuite du papier doré, et on termine par l'explosion de quelques pétards. Pendant cette cérémonie, les femmes qui se trouvaient à bord, et qui sont de la famille du maître du navire, brûlaient du papier et de l'encens devant une idole qui est exposée dans un sanctuaire situé à l'arrière du bateau.

Après avoir passé deux écluses, nous mîmes à l'ancre pour la nuit devant Wei-Ki-Wan, lieu de

station qui a peu de maisons, et où cependant s'élèvent deux temples.

A dix heures du soir environ, un homme tomba à l'eau et nous le retirâmes, mais sans pouvoir le rappeler à la vie. Les Chinois se refusèrent à faire le moindre effort pour sauver leur camarade, et semblaient regretter qu'on l'eût retrouvé. Cela s'explique par cette disposition du code criminel des Chinois, qui porte que la dernière personne vue avec le mort est responsable de la manière dont sa vie s'est terminée. Une enquête, dirigée par un mandarin, eut lieu en cette circonstance, et il conclut à ce qu'on l'enterrât. Les témoins furent examinés à genoux comme s'ils étaient coupables.

Le 24 septembre nous remarquâmes que des tours de guet, bien bâties, s'élèvent de distance en distance. Un soldat en faction au sommet, frappe pendant quelque temps sur un gong soit pour saluer, soit pour donner avis de l'approche des bateaux : de grotesques figures de pierre occupent souvent les angles des môles.

Le canal traverse les faubourgs de la ville de Tong-Tchang-Fou, et j'en trouvai les maisons plus régulières et mieux bâties que dans toute autre ville. Je vis deux édifices coniques à plusieurs étages : ce sont probablement des pagodes. Tong-Chang-Fou est une ville du premier ordre.

Sur les môles il y a toujours la nuit des soldats

et d'autres personnes stationnées avec des torches à la main pour aider au passage des vaisseaux. Ces groupes, imparfaitement éclairés par les lanternes et les torches, n'étaient pas sans quelque effet pittoresque.

Jusqu'au 3 octobre nous naviguâmes entre deux chaînes de montagnes : celle de l'est était beaucoup plus continue que celle de l'ouest; mais plus nous approchions du sud, où les villes seraient curieuses à voir, plus nos conducteurs s'arrangeaient de façon à nous faire passer de nuit devant ces villes.

Le 5 octobre tous les bateaux célébrèrent la pleine lune d'automne par les cérémonies ordinaires; mais il nous parut que celles qui avaient eu lieu à terre étaient plus compliquées, car nous vîmes revenir au corps-de-garde deux soldats portant des costumes semés de petits boutons de cuivre, de façon à imiter une armure. Ils avaient des cuirasses d'acier, et leurs casques, également d'acier poli, portaient des panaches de deux pieds de haut, l'un rouge et l'autre brun : le premier de poil, comme celui du bonnet des mandarins, et le dernier de fourrure. Ils avaient pour armes des épées, des arcs et des flèches : en somme cet habillement était beau et martial.

J'allai visiter le 7 octobre le temple de Ning-Miang, dédié à la mère de l'empereur. Je vis la divinité qui la représente. Elle est assise entre deux

suivantes; sa robe est jaune, et sur sa tête est une couronne ou grand bonnet : cette figure est richement dorée. Les solives du plafond étaient décorées de dragons d'or sur un fond d'azur éclatant, et un lustre composé de lanternes de corne et de chapelets de grains de verre de couleur était suspendu au centre; de chaque côté de l'autel étaient deux grandes lanternes de corne avec des réflecteurs de métal poli; toutes les parties du toit étaient richement sculptées et dorées, et une frise variée d'ornemens verts, rouges et noirs, en faisait le tour.

Nous passâmes le 8 octobre devant Houï-Gan-Fou, ville dont la population me parut égale, sinon supérieure à celle de Tien-Sing. Là nous eûmes l'occasion de voir les oiseaux-pêcheurs nommés *yuying* (poisson vautour) ou *yuye* (oiseau de pêche). Plusieurs de ces oiseaux sont sur une longue perche, et on les laisse tomber dans l'eau. Ces oiseaux plongent naturellement pour prendre le poisson, et sont élevés à le rapporter au bateau. J'en remarquai un qui avait autour du cou un collier très raide, afin de l'empêcher d'avaler le poisson.

Le 11 octobre nous jetâmes l'ancre à Kaomingze, vis-à-vis un temple et une tour qui sont sous la protection spéciale de l'empereur. Deux cents prêtres sont entretenus dans cet établissement. Le tem-

ple est dédié à Fo, dont trois figures assises représentent la triple manifestation. Le Fo actuel est au centre, coiffé d'un turban, à la différence des deux autres qui portent une espèce de couronne. Nous fûmes bien accueillis par le grand-prêtre, dont la robe de soie, le bonnet et le rosaire nous rappelèrent les prêtres catholiques. Accroupi sur son siége il ressemblait tout-à-fait, en petit, à la divinité qu'il adorait. On nous présenta des rafraîchissemens, parmi lesquels il n'y avait de remarquable que des boules jaunes, ayant à l'intérieur un fruit conservé et qui passe pour avoir, quand il est donné de la main du prêtre, une vertu toute particulière. Une petite statue de cuivre, représentant un vieillard à l'aspect délabré, est, dit-on, la représentation du Fo occidental, après sa retraite dans une montagne. En dépit des appréhensions que l'on témoignait pour notre sûreté, nous montâmes sur la tour, et de là nous vîmes un bel échantillon de paysage chinois. Le pays, quoique arrosé seulement en partie, nous donna une idée d'une abondante culture. Ses champs, entrecoupés de bois et de groupes d'arbres, le cours du canal, ses divers bras, le Yang-Tse-Kiang borné par une rangée de montagnes pittoresques, trois cours situées d'une manière remarquable, et le jardin du temple planté dans le style chinois, avec ses rochers artificiels, c'est ce que l'on pouvait saisir sur tous les points,

au-dessous de nous, et la scène était on ne peut plus animée par la foule active sur les bateaux et le rivage.

Le 14 octobre il nous fut permis de visiter les jardins de Ou-Yuen. Quoique très négligés, ils sont cependant intéressans à voir comme modèle de l'horticulture des Chinois. Ils sont certainement imitateurs parfaits de la nature, et leurs masses de rocs ne sont point exposées au ridicule des modernes ruines gothiques de nos jardins. Ce sont en effet des ouvrages d'art conçus et exécutés sur une si grande échelle, qu'ils peuvent lutter avec la réalité. Les arbres étaient principalement l'*olea fragans*, et quelques platanes.

Nous aperçûmes le 21 octobre les murs de Nankin, qui entourent une haute montagne nommée *Sze-Tze-Schan*, ou *la Montagne du Lion*, et à six heures nos bateaux jetèrent l'ancre devant un bâtiment blanc peu élevé : une ligne de soldats, complétement armés comme nos chevaliers, s'était formée sur le bord.

Nankin. La tour de porcelaine. Hotchoro. Le Yang-Tse-Kiang. Wou-Hou-Schien. Gan-King-Fou. Poyang. Nan-Kang-Fou. Kantchou-Fou. Passe de Mi-Ling. Temple taillé dans le roc. Canton. Observations générales sur la Chine.

Le 22 décembre j'allai faire une promenade dans le faubourg près duquel nous étions à l'ancre. Les rues sont pavées, mais les boutiques très ordinaires

n'ont évidemment d'autre destination que l'approvisionnement des bateaux qui se trouvent dans l'ancrage. Comme partout en Chine, le nombre des maisons publiques où l'on mange semble excéder le nombre des habitations particulières, et la seule chose qui fasse distinguer ces maisons, c'est l'étalage de canards et d'oies apprêtés. Les légumes sont abondans aussi. Les manufactures principales de la ville fabriquent des crêpes et des soieries. Une rue conduit de la rivière à la porte de la ville : on nous permit d'y passer et de monter sur la hauteur qui s'élève à gauche de l'entrée, point d'où l'on voit les murailles de la ville, la fameuse tour de porcelaine et deux autres de moindre importance.

Nankin, appelé aujourd'hui *Kian-Ning-Fou*, est dans un mouvement de décadence rapide. La partie habitée de la ville est à vingt li de la porte par laquelle nous entrâmes, et l'espace intermédiaire, quoique toujours coupé de chemins pavés, n'est occupé que par des jardins et des bouquets de bambous, au milieu desquels sont éparses quelques maisons. Cette porte se compose d'une seule arcade, large de trente-cinq pieds; la hauteur de la muraille est de quarante. Près de la porte sont deux grands temples : celui qui est dédié à Kouan-Yen, et que l'on nomme *Tsing-Hai-Tze* ou le *Collége de la mer Tranquille*, est intéressant par l'exécution remarquable des figures de saints et de philosophes

chinois qui font le tour de la grande salle. Quoiqu'il n'y en ait pas moins de vingt, elles ont toutes des attitudes diverses et très frappantes. La puissance de l'un de ces hommes ainsi représenté était indiquée par une bête féroce qui rampait à ses pieds, comme si sa sainteté le saisissait d'une respectueuse terreur. Les sourcils gris d'un autre avaient, suivant la statue, acquis une si énorme croissance qu'il fallait les soutenir avec les mains. Ceci est probablement la commémoration de quelque acte de dévote expiation analogue à ceux qu'accomplissent les yoghis hindous. Une peinture représentant Kouan-Yen entouré de tous les oiseaux de l'air et des animaux de la terre, me parut destinée à rappeler les jours de la création, où toute chose vivante était produite par la Mère universelle. Quelques vases de métal, destinés à brûler de l'encens, attirèrent notre attention par l'élégance de leur forme. Un entre autres rappelait beaucoup le style étrusque. Près de ce temple sont des bains de vapeur publics, assez mal nommés : *bains de l'eau parfumée,* où les sales Chinois peuvent aller s'étuver, moyennant dix tchens ou trois liards. C'est une seule chambre de cent pieds de superficie, divisée en quatre compartimens et dallée en marbre grossier. La chaleur est considérable, et comme le nombre des baigneurs que l'on y admet n'a d'autres limites que la capacité de la salle, la mauvaise odeur

y est excessive. L'appareil de ces bains est des plus dégoûtans, et digne de cette nation malpropre.

Le 25 octobre, trois personnes de l'ambassade et moi nous avons réussi à traverser complétement la partie inhabitée de la ville de Nankin, et nous avons atteint la porte que nous découvrions de la montagne du Lion. Notre objet était de pénétrer par les rues jusqu'à la tour de porcelaine, qui paraissait éloignée de deux milles, mais les soldats qui nous accompagnaient s'y opposèrent et se contentèrent de nous conduire à un temple situé sur une éminence, et d'où l'on avait la vue entière de la ville. Nous remarquâmes une triple muraille qui ne renfermait pas toutefois toute la ville. La partie habitée de Nankin est située vers l'angle des montagnes, et même elle contient dans son enceinte plusieurs jardins. Je remarquai quatre rues principales, coupées à angle droit par de plus petites rues: au milieu de l'une des plus grandes roule un canal étroit que l'on passe de distance en distance sur des ponts d'une seule arche. Les rues peu spacieuses avaient un grand air de propreté. Une autre porte et la tour de porcelaine elle-même sont les seuls édifices d'une hauteur suffisante pour arrêter le regard. Notre position élevée près du temple attira l'attention des habitans, et nous aperçûmes une grande masse de population qui venait de la ville vers nous.

La tour de porcelaine a été décrite par tant d'auteurs, et dans toutes les langues, qu'il serait inutile et fatigant pour moi comme pour le lecteur d'y revenir. Cette tour est octogone et a neuf étages. Sa hauteur est considérable relativement à sa base; au sommet est une boule que l'on dit être d'or, mais qui est probablement dorée. La tour est blanche et les corniches me parurent unies; son nom chinois est Leo-Li-Paouta ou Pao-Ling-Tzu. Je suppose que cette tour est tout simplement revêtue de tuiles blanches, auxquelles le titre de porcelaine a été donné, soit par la vanité des Chinois, soit par l'exagération des Européens. Le temple près duquel nous étions placés est remarquable par deux dragons colossaux enlacés aux piliers, et qui ont toujours excité la curiosité des voyageurs.

En revenant nous passâmes sur ces routes pavées qui traversent la partie inhabitée de la ville, et dont l'une paraît avoir été une rue. Quoiqu'il soit très probable que tout cet espace vide n'ait jamais été bâti, cependant on peut raisonnablement penser qu'il était parsemé de maisons de plaisance où les grands et les nobles venaient jouir dans une pompeuse indolence du beau climat de ces environs. Quelques paysans, travaillant çà et là dans les jardins, sont le seul indice de la population.

Le 25 octobre, lord Amherst eut dans la journée la visite de Keoang le chinchae, et la conversation

tomba sur la vie publique de l'empereur, le fils du ciel est victime de la cérémonie : il ne lui est pas permis de s'appuyer en public, de fumer, de changer de vêtemens, ou enfin de se relâcher le moins du monde de la stricte représentation à laquelle il est astreint. Il ne connaît la liberté que dans ses appartemens intérieurs, où il est probable qu'il se console des privations qu'il s'impose en public, en mettant de côté les liens de la convenance et de la dignité.

Le 27 octobre j'allai voir Ho-Tchow, ville située à trois milles environ de la rivière, sur la rive gauche. La cour extérieure d'un temple dédié à Tchoung-Ouang est entourée de dix niches qui renferment les dix rois de l'enfer punissant les coupables après leur mort. Les exécuteurs ont chacun la tête d'un animal différent, et le reste du corps appartient à l'homme. Dans le cours de notre promenade nous passâmes devant le théâtre ou Sing-Song: quelques acteurs, revêtus de leurs costumes, étaient à la porte, tout prêts en apparence à commencer quand on le demanderait. Un long placard, l'affiche sans doute, était suspendu vis-à-vis la porte, et les rues étaient presque entièrement composées de maisons à manger; ce qui les produit en si grand nombre, c'est l'usage presque universel de payer une partie du salaire des ouvriers, au moyen d'un crédit pour leur nourriture dans un de ces établissemens.

Le Yang-Tse-Kiang, dans la plus grande partie de son cours, coule entre deux chaînes de montagnes, et tant pour sa largeur que pour sa profondeur, ce fleuve peut passer pour un des plus beaux de l'ancien monde. Il n'est certainement pas de pays qui soit pourvu d'autant de communications par eau que la Chine, et c'est cette circonstance qui probablement peut expliquer comment le gouvernement est présent partout, et pourquoi les coutumes et les mœurs des habitans ainsi que les localités sont partout les mêmes.

Quelle que soit la taille ou la corpulence des mandarins, ils ont en général des manières féminines ou efféminées, l'on pourrait même dire, une absence totale de virilité. Le mandarin qui nous accompagnait, haut de six pieds et pesant au moins trois cents livres, se tenait continuellement devant moi, hébété comme un cuisinier trop repu.

Nos bateaux sont à l'ancre vis-à-vis la ville de Wou-Hou-Tchien, et dans le faubourg qui renferme plusieurs habitations de bonne apparence. Les boutiques de la ville ne dépareraient pas les plus beaux quartiers de Londres : elles sont spacieuses, composées de deux parties, une extérieure l'autre intérieure, et toutes bien approvisionnées d'objets de toute sorte en nature ou bien ouvrés.

Un édit qui nous était relatif, récemment publié, commençait par annoncer le retour de l'ambassade,

et après nous avoir décrits comme des individus portant des costumes étrangers, nous défendait de nous arrêter ou d'aller à terre. Il était aussi interdit de nous gêner en nous regardant, et de nous vendre des livres ou des articles d'ameublement. Une injonction particulière rappelait aux femmes l'ordre de se tenir hors de la portée de nos regards.

Ce dernier commandement se rattachait au fait suivant :

Un détachement de Tartares appartenant à des tribus non civilisées, traversant le pays dans une occasion analogue, avaient violé les femmes de tous les villages sur leur route, et comme tous les étrangers sans exception sont méprisés par les Chinois, on nous soupçonnait capables de la même brutalité.

Le 31 octobre nous passâmes entre des sites extrêmement pittoresques. Les montagnes sont de diverses hauteurs et couvertes de bois dont les arbres déploient à cette époque les plus belles couleurs de l'automne. Le rouge est surtout éclatant. Après le coucher du soleil le ciel était quelquefois réellement obscurci par des volées d'oies sauvages qui s'étendaient sur l'horizon. Si nous eûmes quelques justes motifs d'ennui au milieu de l'uniforme plaine de Tchi-Li et de Schan-Tung, nous fûmes amplement dédommagés par la variété des rives du Yang-Tse-Kiang. Montagnes, collines, vallées, ri-

vières et bois s'offraient aux regards dans les combinaisons les plus remarquables.

Nous jetâmes l'ancre le 1er novembre devant le petit village de Tsing-Kia-Tching, situé à quarante li de Ki-Kiang. Nous vîmes là pour la première fois l'arbre à suif (*stillengia sebifera*). C'est un grand arbre quand il a atteint toute sa croissance, et à distance il ressemble à un érable. Il était particulièrement beau à cette époque par l'effet du contraste des teintes vives de l'automne qui couvraient ses feuilles, avec les baies parvenues à différens degrés de maturité. La cosse extérieure de quelques-unes était verte encore, d'autres l'avaient brune, et plusieurs, débarrassées de leur enveloppe, étaient d'un blanc pur. Dans cet état ces baies ont la grosseur d'un petit pois. *Pi-ya-kwotzu* (fruit à peau d'huile) est le nom de cette production naturelle. On extrait le suif en comprimant les baies dans un moulin, et on en forme de grands gâteaux. C'est ainsi qu'on le vend.

En comparant l'étendue des terres cultivées dans cette partie du pays avec le Tchi-Li et les autres provinces, je crois pouvoir remarquer que, selon beaucoup d'apparence, elles sont réparties entre de petits propriétaires indépendans qui résident sur leur bien. On voit à des intervalles très rapprochés des habitations commodes à l'entour desquelles sont plantés des arbres, ce qui nous don-

nait l'idée du bien-être en général et d'une possession permanente.

Le 9 novembre nous débarquâmes pour aller faire un tour dans la ville de Gan-King-Fou, dont les environs sont admirablement boisés. Nous trouvâmes les boutiques assez bien fournies, et en dépit de l'édit impérial, les marchands n'hésitèrent pas à nous vendre aucuns des objets que nous avions envie d'acheter. Notre entrée dans une boutique n'était pas sans quelque danger pour le propriétaire, car la foule qui nous suivait de près, s'y précipitait avec nous, et pour les magasins remplis d'articles précieux et de petit volume, il était impossible de ne pas être grandement alarmé d'une pareille irruption. Les rues pavées sont en général étroites, et les édifices publics rares. Sur la muraille de cérémonie, vis-à-vis la maison du fou-yuen, était un énorme dragon, soit que ce fût l'emblème de fonctions publiques, soit un épouvantail. Les femmes se montraient à leurs portes. Leurs gestes et leur air me feraient supposer qu'elles étaient plus fières de leur beauté que de leur réserve et de leur modestie.

Nous vîmes le 12 novembre le Seaou-Kou-Schan, ou *la petite colline orpheline*. Ce rocher est un objet très curieux, d'abord par son entier isolement, ensuite par son élévation si brusque qu'elle atteint tout d'un trait la hauteur de 450 pieds, et enfin par

les innombrables troupes de cormorans ou d'oiseaux pêcheurs qui habitent les flancs de ce roc. Il est couronné par un temple à deux étages, et environ à la moitié de l'éminence plusieurs autres s'élèvent par échelons et en terrasses. L'intervalle entre ces édifices et le temple du haut est rempli par une plantation de bambous dont l'effet est très extraordinaire par le contraste de leurs tiges grêles avec l'âpreté du roc qui les porte. Les cormorans paraissaient à distance autant de petites ouvertures dans le rocher, et vus de plus près, ils semblaient gravir cette pente rapide plutôt que s'y tenir perchés.

Nous vîmes le 13 novembre une école de village. Tous les enfans lisaient dans le même livre à voix haute et d'un ton de récitatif. Il fallait que l'oreille du maître fut très active et très exercée pour découvrir les écoliers qui ne faisaient rien. Quoique les villages soient petits, ils sont nombreux, et beaucoup de chaumières sont en nattes, matière aussi peu coûteuse qu'elle est périssable. Nous vîmes le lendemain la ville de Hou-Kou-Hien, dont les murailles renferment plusieurs montagnes. Il est difficile de s'expliquer pourquoi on réserve, dans l'enceinte des villes, des montagnes sans culture, et qui ne produisent en apparence que peu de pâturages.

Ce fut le 14 novembre, et en cet endroit, que nous

quittâmes le puissant Yang-Tse-Kiang, après avoir fait sur ses eaux 950 li (le li est un tiers de mille environ). La largeur commune de ce fleuve peut être portée à deux milles au moins. Ses îles sont nombreuses, grandes et très fertiles. Nous entrâmes alors dans le lac de Po-Yang, dont la largeur était à ce point de sept ou huit milles; mais un peu plus loin ses eaux se resserraient entre des rochers. Près de l'entrée est le Ta-Kou-Schan, ou *grande colline orpheline*, rocher isolé comme le Seaou-Kou-Schan, plues èlevé, mais moins rapide, et sur lequels'éléve une tour de sept étages, bien proportionnée, deux plus petites et quelques temples. En somme le Ta-Kou-Schan n'est pas un objet aussi remarquable que le Seaou-Kou-Schan. Nous fûmes très désappointés quand nous entrâmes dans la ville de Nan-Kang-Fou, dont les murailles et le môle nous avaient donné le droit d'espérer l'aspect d'une ville florissante. Il ne s'y trouvait dans les boutiques que les plus communes nécessités de la vie. Toutefois, de nombreux pylous richement sculptés et chargés de reliefs indiquaient l'importance que dut avoir autrefois Nan-Kang-Fou. C'est dans cette ville que nous vîmes pour la première fois des temples de Confucius remarquables par l'absence d'idoles. Un bain demi-circulaire occupait une partie de la première cour, et quelques larges degrés conduisaient aux salles. Ces degrés, ayant à leurs extré-

mités des figures de lions, étaient d'un granit blanc à petits grains, apporté des montagnes voisines.

Le 17 novembre je fis une promenade très intéressante dans les montagnes. Une rivière formée par une chute d'eau serpentait au milieu de la vallée et était traversée par trois ponts, dont l'un avait douze piles. Le lit de cette rivière était à peu près à sec, mais la longueur du pont annonçait qu'à certaines époques de pluies abondantes ou de fontes de neiges, cette rivière devait être un torrent considérable. La pureté et la limpidité de l'eau étaient vraiment agréables à l'œil si long-temps troublé par l'aspect des eaux fangeuses du Pei-Ho, de l'Eu-Ho, de la rivière Jaune et du Yang-Tse-Kiang. Après avoir laissé à notre droite un grand temple magnifiquement situé au bout du vallon, dans lequel tombe la cascade, nous tournâmes une montagne et nous trouvâmes bientôt un chemin pierreux qui conduit à un petit *ta*, ou tour dominant la chute d'eau. A cette distance, nous voyions l'édifice aussi petit qu'un jouet d'enfant. Un torrent qui tombait sur les rochers faisait entendre ce bruit sublime que l'Ecriture compare à la voix de Dieu. Chacune des pauses que l'âpreté de la montée nous forçait à faire était une occasion nouvelle d'admirer le spectacle magnifique qui nous entourait et s'élevait au-dessus de nous, formant le

plus beau contraste avec l'aspect riant de la vallée étendue à nos pieds. Au bout d'une heure et demie, nous arrivâmes à la pagode qui a sept étages et cinquante pieds de haut. On y voit une petite idole à califourchon sur une vache placée dans une niche de l'étage inférieur. Pendant que nous étions en contemplation, nous aperçûmes quelques prêtres auxquels nous demandâmes du thé qu'ils nous servirent avec empressement : la règle d'abstinence que suit cet ordre, et qui leur défend la viande, les mit hors d'état de nous offrir les alimens substantiels qu'une si longue marche nous eût rendus nécessaires. Toutes leurs provisions se composaient de gingembre salé et de pelures de fruits secs. Notre repas fut vraiment celui des anachorètes, et toute la scène était parfaitement appropriée à de dévotes méditations. Il nous fallut trois quarts d'heure pour descendre, et près de la ville nous vîmes le temple de Taotsi, remarquable par quelques dessins qui représentent les récompenses et les châtimens de la vie future avec des situations correspondantes de la vie actuelle. J'ai remarqué dans tous les prêtres une expression de vague idiotisme si frappante, que je dois croire qu'elle est affectée, afin de paraître complétement anéantie dans de pieuses contemplations.

Le 20 novembre nous quittâmes le lac Po-Yang à Wrou-Tchin pour entrer dans une petite rivière

qui se dirige de cette ville au sud. Nous avons fait environ soixante milles sur le lac. Wou-Tchin, quoiqu'elle ne soit relevée ni par le titre de *Tchou* ou même de *Hien*, est une ville importante, en ce qu'elle est le marché d'échange des denrées du nord et du sud de la Chine. Nous vîmes dans les magasins de curiosités, de petits vases de bronze assez semblables pour la forme aux vases grecs et étrangers. On voit, à Wou-Tchin, le temple dédié à Wang-Tchin-Tchou, *Dieu de la longue vie*, par les marchands de la ville, et qui est très somptueux.

Nous jetâmes l'ancre le 22 novembre sur une petite île basse en face de la ville de Nang-Tchang-Fou. On fabrique dans cette ville la couronne de clinquant et les casques dorés dont on se sert au théâtre, ainsi que des idoles de toutes les dimensions; mais les matériaux en sont aussi grossiers que le travail. Je remarquai des peintures sur verre très brillantes, et dont les sujets, pris dans des scènes de la vie domestique, ont beaucoup d'intérêt pour nous. Le lendemain, je rencontrai deux brouettes, dans la première desquelles étaient deux femmes bien mises qui occupaient chacune un côté de la roue, et l'autre brouette portait un enfant qui leur appartenait sans doute. Une brouette peut sembler une étrange voiture à visite pour des femmes; mais dans cette partie de la Chine on l'emploie pour transporter les gens aussi bien

que les denrées. J'ai déjà eu lieu d'observer que la curiosité féminine défiait l'édit de l'empereur, tel fut le cas ici surtout: les femmes, à l'exception des plus pauvres, étaient toutes fardées. Le but des femmes chinoises, en ceci, est moins d'imiter autant que possible le lis et la rose séparés, que de donner une forte teinte de couleur de chair à tout le visage. Il en est beaucoup qui ont de beaux yeux, quoiqu'ils soient taillés en angle, et j'ai vu quelques femmes assez séduisantes. Les mendians, nombreux et importuns avec leurs compatriotes, ne nous tourmentaient jamais pour avoir l'aumône. Plusieurs de ces gens couraient les rues avec une clochette ou un cor et un panier; et s'établissant dans une boutique, ils sonnent de l'un ou de l'autre jusqu'à ce que le panier soit rempli.

Le 25, en me promenant autour des murs, je fus agréablement surpris quand je me trouvai près du lieu où se passait l'examen pour l'avancement militaire. On pourrait appeler ce lieu un stade d'environ deux cents pas de longueur. A l'extrémité supérieure on avait construit une salle temporaire avec un trône ou un siége élevé; une ligne de mandarins en grand costume occupait chaque côté: mais j'étais trop loin pour m'assurer si la partie élevée était remplie par quelques mandarins, ou si c'était une représentation de la présence impériale. A l'extrémité opposée à la salle était un mur de maçon-

nerie destiné à servir de but pour les exercices militaires, et en avant, à une courte distance, s'élevait un pylou. Ainsi partaient les candidats à cheval, armés d'un arc et de trois flèches. Les cibles sur lesquelles ils faisaient feu, couvertes de papiers blancs, hautes à peu près de la taille d'un homme, étaient placées de cinquante pas en cinquante pas; mais la distance du tireur au but n'était que de quinze à vingt. Il me parut que l'adresse principale consistait à préparer l'arc sans arrêter le cheval. Les candidats étaient de jeunes mandarins très bien mis, et cette cérémonie semblait devoir être curieuse; mais je craignis de la troubler par ma présence, et je n'y restai que quelques minutes.

A midi le 27 nous arrivâmes à Tchi-Tche-Tang, petite ville, et dans notre promenade nous vîmes l'arbre à camphre et celui qui porte la cire. Un temple de la ville contient une exhibition complète des tourmens de l'enfer. La ville de Tchang-Sou, lieu de quelque importance que nous vîmes le 29, est sur la rive gauche, et les maisons sont en briques rouges ou peintes de cette couleur. A dix milles plus loin nous mîmes à l'ancre à Lin-Kiang-Ho-Keu ou *embouchure de la rivière* Lin-Kiang. La ville est à vingt li dans les terres.

Nous passâmes le 30 novembre devant une tour à neuf étages qui s'élève dans la ville de Yanda, dont les maisons sont entremêlées d'arbres. Je fus

frappé en ce lieu par les belles branches du camphrier qui s'étendent majestueusement, et dont le feuillage est vert foncé. Le temple de Scho-Kou-Tang est de la meilleure architecture chinoise. Nous rencontrâmes dans la journée de longs radeaux chargés de tant de cabanes qu'à une certaine distance on les eût pris pour des bas-fonds au milieu de la rivière et couverts de petits villages.

Nous eûmes l'occasion d'observer qu'une partie du salut militaire chinois consiste à agiter un drapeau; quel que soit le temps, on n'omet jamais ce salut; mais pour tempérer en quelques points la sévérité du service, on autorise les soldats à se servir de parapluies en cas de besoin. Vers midi nous arrivâmes à Kya-Kiang-Hien où nous supposions que nous mettions à l'ancre, et quelques-uns de nous débarquèrent; mais ils furent bien surpris de trouver les portes de la ville non-seulement fermées, mais encore couvertes de nattes à l'extérieur. Des chevaux de frise occupaient un côté de l'entrée, celui où l'on débarque ordinairement, tout enfin semblait préparé pour soutenir un siége. Ces précautions tenaient probablement au caractère soupçonneux du gouverneur.

3 décembre. Le cours de la rivière est tellement sinueux qu'il nous semble souvent être sur un lac et entouré de montagnes. Par la limpidité

des eaux le Kan diffère essentiellement des rivières sur lequelles nous avons jusqu'ici navigué. Vers le milieu du jour nous laissâmes à notre droite Ky-Schouy-Schien, ville murée, située sur un point où les montagnes rétrécissent la rivière. Plusieurs jardins et petits bois sont dans l'enceinte des murailles, car il s'en faut qu'elle soit remplie de maisons. Nous jetâmes l'ancre à Kygan-Fou, ville qui contient aussi beaucoup de jardins dans ses murs. Les routes, car les maisons sont tellement éloignées les unes des autres qu'il est impossible de les nommer des rues, les routes sont très bien pavées avec de petites tuiles. Toutefois, c'est dans les faubourgs que toute la partie occupée et commerçante de la population réside; ils renferment plusieurs grands magasins de coton, et j'y ai vu des balles pleines d'une substance qui paraissait du chanvre ou l'écorce de certains arbres. Nous passâmes en revenant devant quelques beaux temples, dans la rue des faubourgs qui fait immédiatement face à la rivière. Depuis quelques jours le lieu où nous sommes à l'ancre est entouré d'un grillage, et je crains que les habitans n'aient reçu l'ordre de ne pas dépasser cette limite. Après en avoir constaté la réalité par expérience, je dois répéter l'assertion que je n'ai remarqué en Chine aucune exubérance de population comparativement aux contrées un peu florissantes de l'Europe et de l'Asie. Beaucoup de

terres, faute d'être desséchées, restent sans culture et, même de temps à autre, on rencontre des terrains en bon état, mais entièrement négligés. Ce qui donne une grande apparence de population aux rues, c'est l'usage que les classes ouvrières ont adopté d'y prendre leurs repas.

Le 6 décembre nous vîmes la ville de Wan-Gan-Schien, dont les abords sont pittoresques, et que l'on ne fit aucun effort pour nous cacher. Les murs, qui ont deux milles de circuit environ, touchent à la rivière, et la ville avait un air de vie et de prospérité que je n'avais pas revu depuis Nang-Tchang-Fou. Près de la porte de la rivière sont deux grands temples dont l'un est intéressant en ce qu'il contient une grande salle pleine de tablettes consacrées aux ancêtres dignes de cet honneur. Ces tablettes portent les noms des personnes dont la vertu a été exemplaire, et sont l'objet d'une vive ambition posthume que la piété des enfans a souvent satisfaite aux moyens de sacrifices pécuniaires considérables. De petits palmiers (*saga rumphius*) nous indiquaient l'approche du tropique.

La diversité des denrées que contient une boutique dans la plupart des villes chinoises m'a étonné. Je trouvai par exemple dans un magasin, du fer, du gypse, que les Chinois emploient beaucoup en médecine pour réagir contre les effets des préparations mercurielles sur l'organisation, des épices, des

draps et de la toile, des bourses de cuir, des lanternes et beaucoup d'autres articles. Cette confusion doit avoir pour objet de pouvoir satisfaire à toutes les demandes des passagers qui n'ont quelquefois que peu de temps pour faire des emplettes variées et retourner à leurs bateaux.

Nous passâmes le 7 et le 8 décembre entre des montagnes à formes onduleuses et couvertes de sapins et de camélias. Nous y vîmes aussi de beaux camphriers auxquels s'enlacent beaucoup de parasites. Un mandarin qui nous accompagnait nous dit que ces plantes devaient leur origine aux grains que les oiseaux laissaient tomber sur les arbres, où ensuite ils prenaient racine. On nous montra un arbre à grandes feuilles semblables à celles du sycomore, et d'où l'on tire une huile employée pour conserver les charpentes des jonques; on la considère comme presque aussi efficace que le vernis.

Le 10 décembre, ayant appris que la ville de Kan-Tchou-Fou était à vingt li seulement d'une vieille pagode que j'aperçus dans la journée, je débarquai pour m'y rendre. Je vis en route plusieurs champs cultivés en truffes, et quelques beaux arbres appelés *yung-chou,* espèce de figuier dont les vastes branches étendues surpassent en luxe de végétation celles du camphrier. Quant à la ville, comme il était tard, je pus voir seulement qu'elle paraissait vaste, et je pus y revenir le lendemain.

Les diverses bourses ou salles de réunion des négocians des villes ou provinces principales sont de beaux édifices et dans le style des meilleurs temples chinois. La salle des négocians du Fo-Kien était consacrée à la déesse de la navigation qui est également la déité tutélaire de la province. Les boutiques sont peu grandes et peu approvisionnées, mais les rues sont en général spacieuses, et quoique peu populeuses, elles ne sont cependant point désertes. On voit dans cette ville un paouta ou tour qui est très belle ; sa forme est hexagone; elle a neuf étages, et le toit de chaque étage a de grotesques ornemens de porcelaine aux angles. Des boules de fer elliptiques se dressent au sommet et se terminent en pointes. Il y a près de cette tour une très belle salle de Confucius (Koung-Fou-Tze). Immédiatement à côté de cette salle est un autre lieu dédié à Quang-Fou-Tze, patron de l'ordre militaire, comme Confucius l'est de l'ordre civil.

Nous vîmes le 12 décembre un pays bien boisé, et le yung-schou, avec ses branches étendues, est toujours le principal ornement du paysage; ses branches commencent à se déployer si près de terre, que l'on peut dire que plusieurs de ces arbres paraissent sans troncs; les racines, qui sont souvent à découvert, prennent quelquefois les formes les plus grotesques et s'entrelacent de mille façons étranges. Nous vîmes aussi, près de l'ancrage, l'arbre

à vernis (*rhus vernix*) que l'on cultive en plantations, et qui n'est pas plus haut qu'un jeune arbre fruitier. Ses feuilles, qui ont la forme de celles du laurier, sont d'un vert clair et veloutées au toucher. On tire le vernis en fendant l'écorce, et il est nécessaire pour cette opération de se garantir les mains, car les feuilles, si elles s'écrasent, produisent des plaies sur la peau, et l'expérience nous a prouvé la vérité de cette assertion.

Les villages ont été fréquens aujourd'hui, et la population augmente évidemment. Nous avons particulièrement remarqué la beauté des femmes dont quelques-unes auraient pu le disputer en ce point aux plus jolies de nos compatriotes. Bien que l'on pût apercevoir en elles les traits particuliers à la race chinoise, tout se fondait dans un ensemble de beauté qui ne rendait que plus agréables leurs physionomies, en ajoutant de la nouveauté aux autres charmes de leur personne. Ces objets de notre stérile admiration appartenaient sans exception aux basses classes, et pour la plupart, ces femmes avaient soustrait leurs pieds à la tyrannie de la mode. Les Chinois, je l'ai observé, sont toujours prêts à rire, même quand ils sont les sujets des plaisanteries. Plus nous avançons mieux les habitans sont vêtus et tous ont meilleure mine.

Nang-Kang-Fou que nous vîmes le 18, et qui est composée de deux villes murées, ne présente rien

d'intéressant. On avait préparé à terre, pour lord Amherst, un *koung-kouan* ou hôtel du gouvernement. Le Kan cesse d'être navigable ici et se perd dans la plaine. Un amphithéâtre de montagnes s'élève autour de la vallée bien cultivée dans laquelle se trouve la ville, et à une extrémité on voit le fameux défilé de Mi-Ling.

Le 20 décembre nous nous levâmes avant le jour, et toute l'ambassade était en route un peu après le lever du soleil; on nous avait fourni des chevaux et des chaises pour le transport des gens de l'ambassade, des gardes et des serviteurs. On rendit à lord Amherst, quand il passa, les honneurs d'usage. Une route pavée, le plus complet de tous les travaux publics, à l'exception du canal, s'étend de Nan-Kang-Fou à travers la montagne et le défilé de Mi-Ling jusqu'à Nan-Huing-Fou, et doit être de la plus haute importance, en ce qu'elle facilite la relation avec la côte.

Je m'étais attendu à de grandes difficultés pour passer la montagne de Mi-Ling, mais je fus détrompé; la montée n'est point très rapide, et elle est facilitée encore par un pavé qui forme de larges degrés. Quand on approche du défilé on jouit d'une vue très pittoresque; les rochers sont couverts jusqu'au sommet de bois et de sapins surtout; quant à la passe, on la prendrait de loin pour une simple porte.

Le nombre, la régularité et l'aspect général des troupes, tant infanterie que cavalerie, étaient de beaucoup supérieurs, sur cette frontière de la province de Quang-Tung, à tout ce que nous avions vu jusqu'alors. Il y avait dans l'infanterie une grande variété d'uniformes. La cavalerie portait en général des justaucorps blancs avec des revers rouges. Quelques soldats de l'infanterie avaient leurs fusils à mèches peints en jaune, ce qui les faisait ressembler à des jouets d'enfans plutôt qu'aux armes d'un soldat. Mi-Ling tire son nom du *mi*, arbre qui produit un fruit semblable à une merise, et qui abonde dans ces parages.

Nous étions à l'ancre le 25 décembre, vis-à-vis la ville de Tchao-Tchou-Fou, où le Tung-Ho (ou *rivière orientale*) se joint au Si-Ho (ou *rivière de l'ouest*), et les deux rivières réunies prennent le nom de *Pékiang*, le dernier des fleuves de la Chine, aux eaux duquel nous allons demander un passage sans péril.

Le 28 décembre nous vîmes Kouan-Yin-Schan, rocher perpendiculaire de quatre à cinq cents pieds de haut, et dans une fissure duquel est construit un temple dédié à Kouan-Yin. Les degrés, les murs et les principales divisions du temple sont taillés dans le roc solide, qui est une pierre calcaire compacte, de couleur foncée, de façon que le tout a une teinte sombre et imposante. Quelques prêtres

occupent ce curieux mais misérable édifice, très fréquenté des voyageurs qui répondent par une petite offrande à l'encens que l'on brûle en leur nom devant l'idole; une saillie du rocher forme le toit du temple.

Nous mîmes à l'ancre le 30 décembre devant une île, vis-à-vis Sing-Yuen-Hien, et le paysage était charmant; les collines étaient boisées du bas en haut, richement et avec une riante diversité. Cette ville a un grand faubourg, dont les maisons voisines de la rivière sont construites sur pilotis. La rivière a beaucoup acquis pendant le trajet de ce jour en largeur et en profondeur, et si nous n'avions pas été gâtés par le puissant Yang-Tse-Kiang, nous pourrions la qualifier de rivière considérable. Les paysans continuent à être polis.

Le 31 décembre pendant une promenade sur le rivage, j'ai été pour la première fois troublé par les habitans. Il y avait beaucoup d'insolence dans leurs manières. *Étrangers*, ou *diables à tête rouge*, étaient leurs termes injurieux. Tout nous annonce que nous approchons de Canton. Les montagnes disparaissent et font place à des collines. La culture se compose d'orge, de légumes et de riz. J'ai souvent remarqué hier et aujourd'hui sur les figures une forte nuance de la physionomie malaie.

Le lendemain des bateaux vinrent au-devant de nous avec des marchands du Hong, pour nous an-

noncer notre arrivée prochaine à Canton, et nous y fûmes en effet bientôt. Canton par le nombre et la dimension des vaisseaux, la variété et la richesse des jonques, l'architecture remarquable des factoreries européennes, la rumeur et le grand mouvement d'une population occupée, est, quand on y arrive, la plus imposante de toutes les villes de la Chine, et le voyageur qui ne voit que Canton doit naturellement se former une idée exagérée de la population et de l'opulence de l'empire.

Le 7 janvier 1817, vers une heure, l'entrevue de l'ambassadeur et du vice-roi de Canton eut lieu. Celui-ci délivra à lord Amherst une lettre de l'empereur, renfermée dans un bambou et couverte de soie jaune; et l'ambassadeur la reçut avec une profonde révérence. Cette lettre écrite en chinois, en tartare et en latin, portait comme à l'ordinaire le titre d'ordre au roi d'Angleterre; mais du reste, elle était beaucoup moins arrogante que l'on eût pu s'y attendre.

Nous allâmes voir le 12 la maison de plaisance d'un des principaux marchands du Hong, située près du temple où nous sommes logés. Le jardin était curieux comme échantillon de l'art avec lequel les Chinois mettent à profit les terrains. Ce marchand était entouré de ses fils et de ses petits-fils, en costume complet de mandarin, de façon qu'il leur était très difficile de se remuer sous cette

masse d'habillemens. Les marchands du Hong portent des boutons de mandarin pour lesquels ils paient des sommes considérables. Le seul avantage matériel qu'ils en tirent, c'est de ne point être exposé à un châtiment corporel immédiat, attendu qu'il est nécessaire avant tout de les dégrader par quelques formes de leur qualité de mandarin.

Comme nous demeurions dans un temple que l'on avait déménagé en grande partie pour nous recevoir; j'eus l'occasion de voir les cochons sacrés qui sont d'une taille et d'un âge remarquables, et que l'on entretient près du temple dans une étable pavée où ils se vautrent depuis des années dans la même fange.

Nous quittâmes Canton le 20 janvier, et le 28 nous débarquâmes à Macao, où nous vîmes le jardin dans lequel est située la grotte de Camoëns. Quoiqu'il soit très négligé par le propriétaire actuel, cependant ce séjour est encore agréable. La grotte, composée d'une fente, a été gâtée par un travail en maçonnerie d'un côté. Le buste de Camoëns, mal exécuté, est placé dans un grillage qui ressemble à un garde-manger.

Nous partîmes de Macao le 28 janvier, beaucoup d'entre nous, je le pense, désappointés quant à leur voyage dans un pays qui a, suivant moi, excité un trop vif intérêt en Europe. La Chine m'a paru supérieure aux autres contrées de l'Asie

dans l'art de gouverner, et la société est mieux organisée.

La grande chaîne de subordination qui monte du paysan à l'empereur, et enlace tous les rangs et leurs nuances, doit agir comme un frein sur les tendances arbitraires des délégués de l'autorité souveraine; ou, du moins, la possession graduée de priviléges personnels est à un certain point une garantie contre les effets soudains de l'injustice et du caprice. Ces exemples d'une oppression accompagnée de punitions barbares qui attristent l'œil et navrent l'âme du voyageur qui traverse le plus précipitamment les autres contrées de l'Asie, se rencontrent à peine en Chine.

Les appels faits au jugement du peuple par de fréquens édits, quelque illusoires que puissent être les motifs ou les argumens énoncés dans ces actes, prouvent suffisamment que l'empereur ne se regarde point, ainsi que le schahinschah de Perse, comme tout-à-fait indépendant de l'opinion publique : au contraire, aux époques des calamités générales, ou dans des circonstances particulières, l'empereur se croit appelé à guider les sentimens de ses sujets par une déclaration solennelle des causes qui ont produit ou des motifs qui ont dirigé sa conduite.

Nous avons eu des exemples de pauvreté et de misère extrême; mais comme je comparais tou-

jours la Chine à la Turquie, à la Perse et à certaines parties de l'Inde, j'ai retiré de ce rapprochement une impression favorable à la situation relative des basses classes. Je n'ai jamais été témoin d'une détresse arrivée au point de pousser des parens à l'infanticide, et aucun fait de cette nature n'est jamais venu à ma connaissance. Quant à la population, j'ai appris que les supputations les plus exactes des Chinois la réduisent à beaucoup moins de deux cents millions.

En résumé, ma curiosité en entrant en Chine a été bientôt rassasiée et détruite par l'uniformité morale, politique et même locale; car, plaines ou montagnes, la Chine conserve le même aspect si long-temps, que l'œil se fatigue également de cette continuité de sublimité ou d'insignifiance; bref, on n'y jouit ni des aises et du bien-être de la vie civilisée, ni du sauvage intérêt qu'inspirent les pays à demi barbares.

FIN DU VOYAGE D'AMHERST.

MACARTNEY.

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE LA CHINE ET EN TARTARIE.

(1792-1794 [1].)

PRÉLIMINAIRE.

Les Portugais furent les premiers qui fréquentèrent les côtes de la Chine. Leur expédition eut lieu en 1517. C'était l'époque de leurs plus brillans exploits. Ils rendirent de si importans services aux Chinois, que ceux-ci, en récompense, leur accordèrent à l'extrémité méridionale de la Chine un terrain pour bâtir une ville auprès d'un port sûr, avec divers autres avantages : c'était Macao, cité aujourd'hui fortifiée et très commerçante, élevée sur une presqu'île de la province chinoise de Canton, avec un port assez commode et une population d'environ trente mille âmes.

Vers le milieu du dix-septième siècle, les Hollandais ayant aidé les Chinois à soumettre un rebelle dangereux dont les flottes infestaient la mer Jaune, obtinrent de l'empereur, entre autres avantages,

[1] Nous plaçons l'analyse de ce voyage à la suite de ceux de Timkowski et d'Amherst, qui en ont fait souvent mention ; bien qu'ils lui soient postérieurs, il en est le corollaire, et, pour ainsi dire, le complément indispensable.

celui d'être invités à Péking, où régnait alors le premier empereur des Tartares Mantchous. Son successeur fit à son tour un bon accueil à tous les étrangers instruits qui arrivèrent dans son empire, notamment aux jésuites, qui furent bientôt chargés de la rédaction de l'almanach impérial, publication d'autant plus importante que les Chinois règlent sur elle presque toutes les actions principales de leur vie.

Les Anglais demeurèrent assez long-temps sans trouver l'occasion de se rendre utiles à l'empire chinois. Cependant ils résolurent de reconnaître ce ce qu'on appelle la *Rivière de Canton*. Ils furent d'abord contrariés dans leurs entreprises par les Portugais établis à Macao; mais enfin leurs vaisseaux arrivèrent jusque près du fort de Canton. Le vice-roi s'en émut à leur vue, et après un long pourparler il traita avec les Anglais, en apprenant à respecter le pavillon britannique jusqu'alors si décrié secrètement par leurs rivaux les Portugais.

Les relations commerciales des marchands de Londres avec ceux de Canton demeuraient exposées à toutes sortes de vexations de la part des indigènes. Ces vexations durèrent assez long-temps pour nécessiter l'envoi d'une ambassade à Péking. On était loin toutefois de se flatter qu'une entreprise aussi importante pût réussir complétement; on savait que la cour de Péking est peu jalouse

d'avoir des rapports avec d'autres puissances, et qu'elle défend à ses sujets ces sortes de rapports avec des étrangers. Mais on espérait qu'un envoyé d'un rang élevé, et chargé d'une mission faite pour commander le respect chez les nations civilisées, obtiendrait nécessairement quelques avantages. En conséquence Georges III confia cette mission à lord Macartney.

C'était un homme dont la réputation de talent, d'habitude aux affaires et de probité, était solidement établie. On lui avait déjà confié plusieurs missions diplomatiques, une entre autres à Saint-Pétersbourg. Il accepta avec empressement l'ambassade de Péking. On lui permit de choisir ses compagnons de voyage. La Compagnie des Indes-Orientales lui fournit tout ce qu'il put désirer, avec un vaisseau de guerre, tandis que le gouvernement britannique mit à sa disposition un certain nombre d'artilleurs et de soldats, quatre pièces de campagne et un corps de musique. On parvint à trouver deux jeunes Chinois qui faisaient leurs études au collége de Naples, et qui ne demandèrent pas mieux que de profiter de cette occasion pour retourner dans leur patrie.

RELATION.

Muni de ses instructions, lord Macartney mit à la voile pour Portsmouth, le 26 septembre 1792;

et après avoir passé à Madère, à Ténériffe, aux îles du Cap-Vert, à Rio-Janeiro, capitale du Brésil, traversé la partie méridionale de l'océan Atlantique et de l'océan Indien, franchi le détroit de la Sonde et relâché à Batavia dans l'île de Java, passé en vue de l'extrémité méridionale de l'île de Sumatra, relâché à Bantam, traversé le détroit de Banca, puis la mer de Cochinchine, il arriva près de Macao, à l'extrémité sud de la Chine, le 26 juin 1793. On fit voile de là pour la mer Jaune, afin d'atteindre l'embouchure de la rivière de Pei-Ho, où l'on se trouva en effet vers la fin de juillet 1793.

Comme les vaisseaux anglais ne pouvaient pas remonter le Pei-Ho, rivière qui arrive de Péking, on chargea sur un nombre suffisant de jonques le bagage et les présens destinés à l'empereur de la Chine, et dont sir Staunton, rédacteur de la *Relation* et compagnon de voyage de lord Macartney, fait une ample énumération. Les deux vaisseaux qui avaient amené l'ambassade repartirent pour explorer les côtes de la Chine et du Japon, tandis que l'ambassadeur entrait le 3 août 1793 dans la rivière de Pei-Ho, à bord de trois bricks. Les gardes, les musiciens, les domestiques, et les autres personnes attachées à l'ambassade les suivaient dans les jonques qui portaient les bagages et les présens.

L'ambassadeur ayant atteint Ta-Cou, la première place un peu remarquable des frontières nord-est de la Chine, il laissa les trois bricks qu'il avait amenés jusque là : il y trouva un grand nombre d'yachts ou grandes berges couvertes, et de canots propres à porter de grosses charges, mais construits de manière à passer sur les hauts fonds de Pei-Ho. Les grands yachts avaient quatre-vingts pieds de long, et étaient très élevés sur l'eau. Celui de l'ambassadeur se distinguait surtout par la décoration intérieure et par de grands carreaux de verre aux fenêtres qui, dans les autres yachts, n'étaient garnies que de papier. Les Chinois montrèrent beaucoup d'attention et d'activité dans le transport, et rien ne fut endommagé. Deux principaux mandarins qui dirigeaient le voyage venaient souvent prendre les ordres de l'ambassadeur, et ils se montrèrent constamment très polis. Néanmoins ils faisaient moins de questions que de réponses, par suite de l'habitude des Chinois de renfermer leurs idées dans leur propre pays qu'ils appellent *le Royaume du centre*, comme le souverain est nommé aussi par eux *le Fils du Ciel*. Des mandarins inférieurs surveillaient les différentes barques, dans chacune desquelles était une table préparée et bien servie pour les personnes de l'ambassade.

Les Chinois préparent presque toutes leurs viandes à l'étuvée; mais ils les coupent par petits mor-

ceaux carrés, et en assaisonnant les sauces avec beaucoup d'épiceries, ils leur donnent des goûts très variés. Les grosses viandes les plus abondantes de la Chine sont le bœuf et le cochon. La volaille, pareille à celle d'Europe, y est aussi très commune. Parmi les mets les plus délicats et les plus chers, on distingue surtout les nageoires de requins et les nids d'une espèce d'hirondelle qui se trouve dans de petites îles dépendantes de celles de Java, et qui se nourrit d'insectes. Comme tous deux sont fort gras et remplis de jus, on les apprête, ainsi que les tortues, avec des sauces très épicées. Les Chinois ne connaissent pas mieux la façon de pétrir le pain que celle de rôtir la viande. Sir Staunton ne remarqua pas un seul four dans toute la partie de l'empire que l'ambassade traversa. En général, au lieu de pain, on y mangeait du riz ou d'autre grain bouilli. L'ébullition qu'on fait subir au riz le gonfle considérablement; c'est ce qui en facilite la digestion, comme la fermentation de la pâte aide celle du pain. On recueille néanmoins du froment dans plusieurs provinces de la Chine ainsi que du blé sarrazin, dont la farine tamisée est parfaitement blanche, et sert à faire des gâteaux cuits à la vapeur de l'eau bouillante.

Les fruits qu'on fournissait régulièrement aux Anglais consistaient en poires, prunes, pommes, raisins, abricots, oranges, pêches. Ce dernier fruit

leur était présenté comme venant de Péking, dans le voisinage duquel on s'attache probablement à sa culture avec beaucoup plus de soin que dans les provinces.

Les Chinois sont privés de quelques fruits d'Europe, tels que des groseilles, des framboises et des olives; mais outre ceux qu'on a nommés ci-dessus, ils en ont beaucoup d'autres inconnus en Europe, tels, par exemple, que le *sée-chée* et le *lée-chée*. Le premier, dont la pulpe est légèrement acide, et dont la grosseur est celle d'une petite orange, renferme un noyau. Le lée-chée est de la grosseur d'une petite cerise, sa pulpe est également acide, il contient aussi un noyau; on confit ce fruit, et alors il est assez doux. Comme les Italiens, les Chinois font un grand cas de pepins de l'espèce de pins qui portent de grosses pommes.

On avait envoyé, dans chaque yacht des jarres d'une espèce de vin jaune, assez trouble en général, d'un goût plat, et qui bientôt devenait aigre. L'eau-de-vie qu'on y joignit était au contraire forte, claire, ayant rarement le goût empyreumatique. La force de cette eau-de-vie surpassait celle de l'esprit de vin. Le thé vert et le thé bou, qu'on fournissait en grande abondance, étaient souvent trop frais pour le goût anglais, et faisaient quelquefois désirer le thé de Londres. A l'occasion du thé, sir Staunton observe que la province de Fo-Chien

donne du sucre candi et du sucre brut qui n'est point en pain, et que le sucre de la Cochinchine, quoiqu'il soit cristallisé, façonné en gâteaux et à très bon marché, n'est pas en usage dans le nord-est de la Chine.

Dans toute cette vaste contrée, les personnes d'un rang élevé sont si difficiles sur la qualité de l'eau que rarement elles en boivent sans qu'elle ait été distillée. Tous les autres Chinois font infuser du thé ou quelques autres végétaux salubres dans l'eau dont ils font usage. Ils la boivent ordinairement chaude, ainsi que le vin et tous les autres liquides. Malgré cette habitude, ils savent cependant jouir en été de la salutaire fraîcheur que produit la glace; mais ils s'en servent principalement pour leurs fruits et leurs confitures. Quoique le thé soit tellement leur principale boisson, qu'ils en usent entre les repas et en présentent à ceux qui les visitent à toutes les heures du jour, ils aiment beaucoup aussi, surtout dans les provinces du nord, les liqueurs fortes et spiritueuses. En général, lorsque la société est peu animée, on emploie en Chine, pour prolonger les repas, les mêmes expédiens qui ont lieu en Europe dans les parties de plaisir. Les mandarins surtout se livrent habituellement aux délices de la table; ils font divers repas par jour avec des viandes fortement assaisonnées, et chaque repas est composé de plusieurs services. La plus

grande partie de leurs momens de loisir est employée à fumer du tabac avec des plantes odoriférantes, et quelquefois même avec un peu d'opium, ou bien ils mâchent des noix d'arèque.

Tandis que le yacht de l'ambassadeur était arrêté devant Ta-Cou, il reçut une visite du vice-roi de la province, et il la lui rendit. Ce vice-roi, l'homme le plus élevé en dignité que lord Macartney eût encore vu en Chine, avait quitté par ordre de l'empereur le lieu de sa résidence, éloigné de cent milles de Ta-Cou, pour venir complimenter l'ambassadeur à l'occasion de son entrée sur le territoire chinois. Ses manières étaient très aimables. Déjà fort avancé en âge, il avait l'air noble et vénérable. Lorsqu'il reçut l'ambassadeur, il se comporta avec la politesse la plus attentive, mais sans ces formes contraintes et ces cérémonies particulières qui sont quelquefois employées en Chine entre les personnes d'un rang inégal, et qu'on croit pouvoir suppléer au sentiment et à l'éducation.

La campagne le long des rives du Pei-Ho est parfaitement bien cultivée. Entre autres productions, on y voit s'élever à dix ou douze pieds et donner cent pour un le grain communément appelé le *millet des Barbades*. Ce grain est à meilleur marché que le riz; c'est probablement le premier grain qu'on eût cultivé en Chine. On s'en sert pour régler les mesures de capacité, on emploie sa paille à faire

des nattes grossières, ou des lattes pour recevoir le plâtre sur les murailles ou sur les plafonds. Le bas de la tige et les racines servent de chauffage, excepté quand on les emploie à construire des digues.

Les maisons sont bâties de briques mal cuites ou durcies par le soleil; elles sont enduites d'une matière mêlée de chaux et ayant une couleur de boue, ce qui donne aux murs des maisons l'apparence de murs faits avec de la terre. Près de quelques villes et villages, les Anglais virent avec surprise des pyramides hautes de quinze pieds, composées de sacs de sel entassés comme de la tourbe, et recouverts simplement de nattes. Les pluies sont si rares et si peu fortes dans cette partie de la Chine, qu'elles ne laissent pas craindre la fonte du sel. Sur une partie du rivage opposée à un cimetière, on compta une telle quantité de ces sacs de sel, que par un calcul approximatif, le poids de ce sel fut déterminé à six cents millions de livres, qui pouvaient suffire à la consommation, pendant une année, de trente millions d'individus, en estimant, comme en France, cette consommation à vingt livres par tête. Le chargement de ce sel occupe deux mille jonques, du port de deux cents tonneaux chacune.

A l'approche de la nuit, les bords du fleuve étaient éclairés avec des lanternes diversement peintes, ce qui, avec celles des yachts, formait une

illumination très agréable. Du reste, la nuit était presque aussi bruyante que le jour, et le sommeil était fort troublé, tant par les sons d'un instrument qu'on nomme *loo*, destiné à donner des signaux, que par le bourdonnement et les piqûres des maringouins.

L'ambassade arriva enfin à *Tien-Sing*, ville bâtie au confluent du Hei-Ho et d'une autre rivière. Cette ville sert d'étape générale aux provinces septentrionales de la Chine. Dans l'endroit où les deux rivières se réunissent on a établi un pont de bateaux, qui se sépare pour laisser passer les jonques. Le long des quais il y a des temples et d'autres beaux édifices. Le reste de la ville n'est composé que de boutiques de détail et de magasins. Les maisons des particuliers ne reçoivent le jour que par des cours intérieures. Tien-Sing paraît être une des villes les plus anciennes de la Chine. Marc-Paul la désigne sous le nom de *cité céleste*. Au passage de l'ambassade la foule des spectateurs, presque uniquement composée d'hommes, était immense, tant à terre que sur l'eau. Malgré son extrême curiosité, ce peuple conservait beaucoup d'ordre et de décence; pas la plus légère dispute, et par un sentiment de convenance mutuelle, les Chinois de la classe inférieure, qui sont dans l'usage de porter des chapeaux de paille, restaient découverts et exposés aux rayons du soleil brûlant, pour ne pas im-

tercepter la vue de ceux qui étaient derrière eux.

L'ambassadeur fut reçu sur le rivage par le vice-roi et le légat. Derrière eux était aligné un corps de troupes suivant un ordre de parade de front que sir Staunton a décrit, et où l'on remarquait une quantité considérable d'étrangers. La grande chaleur obligeait ces militaires de porter avec leurs armes des éventails, qui sont généralement en usage dans toute la Chine parmi les personnes des deux sexes et de tous les rangs. L'emploi de ces éventails dans une parade militaire, observe judicieusement sir Staunton, paraîtra moins surprenant aux personnes qui ont vu quelquefois, dans d'autres parties de l'Orient, des officiers porter des parasols en faisant faire l'exercice à leurs bataillons.

L'ambassadeur et les principales personnes de sa suite furent conduits par le vice-roi dans un pavillon au fond duquel il y avait un endroit obscur, une espèce de sanctuaire où la majesté de l'empereur était censée résider sans cesse. Il fallut y faire une profonde inclination. Le vice-roi n'étant point surveillé à Ta-Cou comme ici par le légat, avait épargné à l'ambassade cette singulière cérémonie. Ce légat annonça à l'ambassadeur que l'empereur était à Zhé-Hol en Tartarie, où ce prince avait coutume d'habiter en été, et où il voulait célébrer l'anniversaire de sa naissance. Il ajouta que c'était en ce lieu que l'empereur souhaitait recevoir l'ambassadeur.

En se conformant au vœu de l'empereur, lord Macartney fut très flatté d'ailleurs d'aller en Tartarie, ne fût-ce que parce qu'il aurait occasion de voir sur les frontières la grande muraille de la Chine; mais ce qu'ajouta le légat n'était pas aussi satisfaisant; car il déclara que lorsque l'ambassade serait arrivée par eau à Tong-Sou, située à douze milles de Péking, elle se rendrait par terre à Zhé-Hol, où l'on conduirait tous les présens. Il était impossible en effet de transporter sans risques, à travers les montagnes et les chemins escarpés de la Tartarie, les plus curieux, les plus précieux de ces présens, qui consistaient en machines délicates, et étaient en partie composées de matières fragiles. On n'aurait pas pu d'ailleurs, en arrivant à Zhé-Hol, présenter tous les présens à la fois. On avait été obligé de démonter et d'emballer par pièces celles des machines qui étaient compliquées, afin de pouvoir les embarquer. Il fallait du temps pour les remettre en état. Il était convenable, en outre, de les placer à demeure où l'empereur faisait sa principale résidence, lorsqu'elles auraient été une fois montées par les ouvriers.

Malgré la mauvaise volonté du légat, il fut décidé, par l'interposition de l'obligeant vice-roi, que les présens seraient déposés auprès de Péking, dans un palais ordinairement destiné à recevoir des objets de ce genre.

Parmi les diverses preuves de son attention pour l'ambassadeur, le vice-roi lui donna celle de faire élever un théâtre vis-à-vis de son yacht où l'on représenta un drame.

En continuant sa route l'ambassade vit un pays cultivé avec le plus grand soin, comme de l'autre côté de Tien-Sing. Chaque champ ressemblait à un jardin propre et régulier. Outre le millet des Barbades, entre les rangs duquel on cultivait un grain plus petit, on voyait des plantations de blé de Turquie, de fèves, de froment dans les terrains secs, de riz dans les terres humides, de plantes dont les graines donnent une huile à manger. Nulle part de mauvaises herbes, fort peu de pâtures, parce que les terres sont toutes ensemencées en grains. Les arbres et le bétail sont fort rares; mais l'œil est réjoui par la perspective d'un nombre immense d'habitations, et par celle d'une culture très soignée. La famine afflige néanmoins quelquefois cette partie de la province. Ce désastre est dû tantôt au ravage des sauterelles, tantôt aux débordemens qu'occasionent dans certaines saisons les torrens qui descendent des montagnes. Pour prévenir ceux de Pei-Ho, l'on a revêtu en quelques endroits ses bords de parapets de granit, dans d'autres on a construit avec du granit aussi des digues qui, de distance en distance, sont garnies d'écluses pour distribuer avec égalité l'eau dont on arrose les champs voisins.

En poursuivant leur route, les Anglais s'aperçurent qu'ils étaient surveillés avec une jalousie qui surpassait tout ce qu'ils avaient entendu raconter de la circonspecte police des Chinois. Ce changement était l'effet des ordres du légat : il était difficile de l'attribuer uniquement à sa mauvaise humeur. Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté, mais seulement à son retour de Péking, que lord Macartney découvrit que la cour était depuis peu de temps mécontente de la nation anglaise, qu'elle soupçonnait à tort d'avoir fourni des secours aux Tibétains dans la guerre que leur avait faite l'empereur. La relation entre à cet égard dans un grand détail qui appartient plutôt à l'histoire de la Compagnie anglaise des Indes-Orientales, qu'au genre du voyage.

De ces préventions il résulte que le légat refusa constamment d'expédier les lettres que l'ambassadeur voulait faire parvenir à sir Gower par les messagers du gouvernement, unique moyen de correspondance usité en Chine, où l'usage des postes est inconnu, et qui ne contribue pas peu à maintenir l'autorité despotique du prince, en lui donnant la facilité d'éclairer les trames ténébreuses qui pourraient s'ourdir dans les parties éloignées de ce vaste empire.

Dans sa route l'ambassade rencontrait à chaque instant de grandes jonques qui revenaient de

porter du blé à Tong-Chou-Fou, dans le voisinage de Péking; elles se hâtaient de s'en retourner avant l'hiver, parce que dans cette saison, chose remarquable, la rivière est constamment gelée, quoique sa position se trouve par 40 degrés de latitude nord. La plupart de ces jonques étaient au service du gouvernement, et employées à charrier les impôts en nature. Ici, sir Staunton observe que cette manière de percevoir a au moins l'avantage d'empêcher que les individus ne soient forcés de vendre le produit de leurs travaux au-dessous de sa valeur, afin de payer ce qu'ils doivent à l'État. Une partie de ces grains est destinée à remplir les greniers construits dans toutes les parties de l'empire, pour remédier aux disettes.

Depuis leur arrivée en Chine, les personnes qui composaient l'ambassade avaient à peine vu un nuage se mouvoir dans le ciel. Elles n'avaient pas non plus aperçu une seule éminence entre l'horizon et eux. L'uniformité des pays qu'ils avaient traversés était un spectacle d'une étendue à laquelle on peut difficilement trouver ailleurs des objets de comparaison. On peut, dit ingénieusement lord Staunton, considérer cette vaste plaine comme une partie de ce qu'était la terre dans le premier état de sa formation, conservant encore sa surface égale et féconde, tandis que des bouleversemens ont répandu sur le reste l'inégalité, la difformité. Mais

en observant les opérations de la nature, il est apparent que cette partie de la Chine n'est qu'une création subséquente à d'autres points du globe plus élevés, et qu'elle ne consiste qu'en terres d'alluvion entraînées d'abord par les torrens qui tombent des montagnes voisines, puis déposées au pied de ces montagnes, et forçant graduellement la terre à se retirer.

Ce ne fut que le quatrième jour après avoir quitté Tien-Sing, qu'on distingua de hautes montagnes bleues du côté du nord-ouest. Ces montagnes annonçaient l'approche de Péking, au-delà duquel elles sont situées. Deux jours après, le 6 août 1793, les yachts jetèrent l'ancre à deux lieues de cette capitale, et à un demi-mille de la cité de Tong-Chou-Fou, où le Pei-Ho cesse d'être navigable, si ce n'est pour des canots. L'ambassade débarqua près de cette ville, et fut logée dans un monastère qui avait été préparé pour la recevoir. Pour mettre à couvert le bagage et les présens, on construisit exprès deux magasins avec des bambous très forts et des nattes d'un tissu tellement serré que la pluie ne pouvait y pénétrer, et l'on y plaça des sentinelles pour empêcher qu'on ne pût en approcher avec du feu. Tous ces travaux s'exécutèrent avec une activité et une bonne volonté dans l'obéissance, qui prouve qu'en Chine la récompense est proportionnée au travail.

Le monastère où logèrent l'ambassadeur et sa suite avait été fondé avec un revenu suffisant à l'entretien de douze prêtres de la religion de Fo, qui est la plus généralement répandue en Chine. Ils y desservaient deux temples construits dans l'intérieur du monastère. On y remarquait plusieurs statues de divinités mâles et femelles, quelques-unes sculptées et peintes en bois, d'un travail assez médiocre, quelques autres de porcelaine. La seule qui mérite l'attention est une personnification de la Providence, sous la forme d'une femme tenant dans sa main un plateau rond sur lequel est peint un œil. Cette figure, dit Staunton, a de la grâce et de la dignité. Comme le monastère est fort vaste, il sert au besoin de *choultry* ou de caravanserai, où logent les personnes d'un certain rang lorsqu'elles voyagent pour le service public. La suite nombreuse de l'ambassadeur occupant presque tous les logemens du monastère, il n'y resta qu'un seul prêtre pour soigner les lampes du temple et recevoir les ordres de lord Macartney ; les autres prêtres se retirèrent dans un monastère voisin. Les appartemens étaient frais, malgré la chaleur brûlante du dehors qui faisait monter à l'ombre le thermomètre de Farenheit à 86 degrés ; mais ils étaient infestés par des scorpions et des scolopendres, qui sont moins dangereux qu'on ne croit, et dont les Anglais n'éprouvèrent aucun mal.

Le repas très substantiel auquel, sous le nom de déjeuner, les mandarins invitèrent l'ambassade le lendemain de son arrivée, eut lieu dans la partie des magasins qui n'était pas occupée par les présens et le bagage. Les viandes se cuisaient en plein air, et du côté de la rivière étaient disposées des pompes pour servir en cas d'accident. A cette occasion, sir Staunton observe que ces pompes sont construites comme les nôtres. On assure, dit-il, que les Chinois en doivent l'invention à l'Europe, et qu'ils les construisent en partie avec des matières que leur fournissent les Européens. Ils n'ont commencé à en faire usage que depuis l'incendie qui eut lieu à Canton, et dont l'équipage de l'amiral Anson arrêta les progrès avec le secours des pompes.

En quittant Tong-Chou-Fou, l'ambassade continua sa route par terre jusqu'à Péking, qui n'en est qu'à une assez petite distance.

Ni à Tong-Chou-Fou, ni ailleurs, on ne remarqua jamais dans la multitude de gens que l'approche de l'ambassade attirait, un seul homme ayant l'apparence d'un mendiant. Beaucoup d'entre eux avaient l'air peu aisé, mais aucun n'était réduit à la nécessité, ou nourri dans l'habitude de demander des secours à un étranger. On n'était pas, il est vrai, dans la saison rigoureuse où l'interruption des travaux peut réduire des individus à la misère; mais dans ces temps-là même, l'empereur devient leur appui.

Par ses ordres les greniers publics sont ouverts : il fait remise de l'impôt aux infortunés; il leur accorde même des secours pour rétablir leurs affaires.

Les Chinois ne connaissaient point l'usage de ces grosses voitures qui portent en Europe de si énormes fardeaux, et qu'on y connaît sous le nom de *roulage*. Pour transporter par terre les présens et le bagage de l'ambassade qui l'avaient été jusque-là par eau, les mandarins furent obligés de commander environ quatre-vingt-dix petits chariots, quarante-quatre petites brouettes, plus de deux cents chevaux, et près de trois mille hommes. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que les fardeaux les plus gros et les plus pesans étaient portés par les hommes, qui employaient à cet effet les plus forts bambous. L'ambassadeur et trois autres Anglais voyageaient en chaises à porteurs; c'est en Chine la voiture le plus en usage pour les personnes d'un rang élevé, lors même qu'ils font de longs voyages. D'autres Anglais étaient à cheval, ainsi que les mandarins, dont le principal se tenait auprès de la chaise de lord Macartney. Les gardes et les domestiques étaient sur des voitures à roues; les soldats chinois étaient à pied, et faisaient faire place. La route par laquelle ils s'avançaient vers Péking est une magnifique avenue; c'est par-là qu'arrivent toutes les personnes qui, des provinces de

l'est et du midi, vont dans la capitale. Elle est parfaitement unie. Le centre, d'environ vingt pieds de large, est pavé avec des tables de granit qui ont depuis six jusqu'à seize pieds de long sur quatre pieds de large. De chaque côté est un chemin non pavé, assez large pour les voitures.

L'ambassade passa sur un pont de marbre dont la construction répondait à la richesse des matériaux. Il est très large, solidement bâti; et comme il est jeté sur un ruisseau qui ne déborde jamais, il est fort peu élevé au-dessus du niveau du chemin.

La chaleur, qui était extrême (le baromètre de Farenheit marquant 93 degrés dans les voitures couvertes), fit prendre aux gardes le parti d'aller à pied. Les joues rouges, les cheveux poudrés de ces gardes, leurs habits courts et serrés excitèrent l'attention de tous les spectateurs; mais ne furent qu'un objet de plaisanterie pour un petit nombre d'entre eux, aussi ignorans que légers. Plusieurs même, s'apercevant que les gardes souffraient beaucoup du soleil, de la poussière et de la foule qui les pressait, s'écartèrent avec bienveillance pour les laisser respirer.

Aucun édifice remarquable, aucune petite maison de plaisance n'annonçaient l'approche de la capitale. L'ambassade enfin arriva à l'entrée d'un des faubourgs de la ville, où le peuple paraissait moins rassemblé pour contempler les étrangers que

pour vaquer à ses occupations. Amusé un moment par la vue du cortége, chacun retournait bientôt à ses affaires.

L'arrivée de l'ambassadeur devant les murs qui séparent la cité de Péking de ce faubourg fut annoncée par le bruit du canon. En dedans de la porte on avait préparé des rafraîchissemens pour les principales personnes de l'ambassade. Une tour, à plusieurs étages, pour placer une vigie, est élevée au-dessus de la porte. Près de là est un ouvrage construit d'après les principes des fortifications européennes, et qui incontestablement est l'addition moderne. Les murs, d'environ quarante pieds de haut, ont vingt pieds d'épaisseur à leur base et douze vis-à-vis du terre-plain sur lequel le parapet est élevé. Ce parapet a des créneaux profonds, mais point d'embrasures régulières. Il n'y paraît pas non plus de canons; on voit seulement dans les merlons des meurtrières pour les archers. Les murs, formés de rangs de briques placés en forme de degrés, les uns en arrière des autres, ainsi qu'on représente la façade des pyramides d'Égypte, sont flanqués de tours carrées. Plusieurs hommes à cheval peuvent aller de front sur les remparts, où du côté de la ville on a pratiqué des montées de terre en talus.

A Péking les rues, de plus de cent pieds de large, sont aérées, claires et gaies. La plupart des maisons

n'ont qu'un étage, et aucune n'en a plus de deux. La grande rue où passa l'ambassade n'était point pavée, non plus que la plupart des autres; mais on l'avait arrosée pour abattre la poussière; elle est traversée par un léger et bel édifice. Il est en bois, et consiste en trois magnifiques portes, dont celle des Indiens est la plus haute et la plus large. Au-dessus de ces portes, il y a trois toits l'un au-dessus de l'autre et richement décorés. De grands caractères dorés, placés sur les montans et sur les traverses, annoncent que ce monument fut érigé pour honorer quelques hommes distingués, ou pour perpétuer la mémoire d'un grand événement. Sur le devant de la plupart des maisons de cette rue sont des boutiques peintes, dorées et ornées avec beaucoup de magnificence. Au-dessus de quelques-unes sont de grandes terrasses couvertes d'arbustes et de fleurs. Des lanternes de corne, de mousseline, de soie, de papier, sont disposées devant les portes avec une telle variété dans la forme, qu'il semble, dit sir Staunton, que les Chinois y ont épuisé le pouvoir de leur imagination. En dehors et en dedans des boutiques, sont exposées beaucoup de marchandises déployées.

Cette même rue est coupée par un mur du palais impérial, qu'on appelle le *mur jaune*, d'après la couleur d'un petit toit de tuiles vernissées qui le couvre. On aperçoit de là plusieurs édifices pu-

blics qu'on considère comme appartenant à l'empereur, et qui sont aussi peints en jaune. Les toits ne sont pas interrompus par des cheminées ; ils sont ornés par une grande quantité de figures, dont quelques-unes imitent des objets réels, et dont le plus grand nombre n'est qu'un jeu de l'imagination. En tournant le mur, l'ambassade fit halte vis-à-vis la triple porte qui est presque dans le centre, au nord, de l'enceinte du palais impérial. Cette enceinte paraît renfermer un terrain dont une partie est formée de petites montagnes presque à pic. Les grands creux qu'on a pratiqués en fouillant la terre pour former ces montagnes sont remplis d'eau. Au sein de ces lacs artificiels, dont les bords sont irrégulièrement variés, s'élèvent de petites îles avec plusieurs édifices de fantaisie, mêlés d'arbres. Les principales demeures de l'empereur sont bâties sur des montagnes de différentes hauteurs. Sur le sommet des plus élevées, de grands arbres environnent des pavillons, des kiosques, faits pour la retraite et le plaisir. Le tout, dit sir Saunton, a presque l'air d'un enchantement.

En s'avançant au-delà des portes du palais, les Anglais rencontrèrent un lac de quelques acres d'étendue. En automne, il était couvert de *nymphœa nelumbas*, nénuphar, ou *lien wha* des Chinois. Cette plante, qui résiste au froid rigoureux de l'hiver de Péking, se conserve difficilement

dans les serres de l'Europe. Ses feuilles velues sont presque aussi odorantes que ses graines sont agréables au goût. Comme les Anglais continuaient de marcher vers l'ouest, on leur montra une maison où demeuraient quelques Russes; et ce qui leur parut très singulier, ils virent une bibliothèque de manuscrits étrangers, dans lesquels on leur dit que se trouvait une copie du Koran en arabe. Ils remarquèrent aussi un vaste édifice qui renferme une cloche d'une grandeur prodigieuse. Frappée par un maillet, elle rend un son assez fort pour être distinctement entendu de toute la ville.

Après avoir passé devant beaucoup de temples, de magasins, et d'autres grands édifices, et avoir marché un peu plus de deux heures depuis l'entrée dans Péking du côté de l'est, les Anglais arrivèrent à l'une des portes de la partie occidentale de la cité. Près de cette porte, et en dehors du mur, coule un ruisseau qui, très faible dans son origine, commence à s'élargir beaucoup dans cet endroit, fait ensuite presque tout le tour de Péking, et va du côté de Tong-Chou-Fou se jeter dans le Pei-Ho.

Le faubourg par où les Anglais sortirent est plus considérable que celui du côté opposé, par lequel ils étaient entrés. Sir Staunton convient qu'un coup d'œil si rapide sur Péking ne pouvait pas mettre les Anglais en état d'apprécier cette ville; mais il ajoute que tout ce qu'ils venaient d'y voir,

à l'exception de ce qu'ils avaient aperçu du palais impérial, ne répondait pas à l'idée qu'ils s'étaient formée de la capitale de la Chine.

Voici la description rapide qu'en fait sir Staunton; elle complétera ou fera mieux ressortir encore ce qu'en a dit le voyageur Timkowski.

La ville de Péking, dit-il, n'est pas aussi grande, par rapport au reste de la Chine, que l'est Londres relativement à l'Angleterre.

La principale partie de Péking est appelée la *cité tartare*, parce qu'elle a été rebâtie, au treizième siècle, sous la première dynastie tartare; elle forme un parallélogramme dont les quatre murs font face aux quatre points cardinaux. Ces murs renferment une aire de quatorze milles carrés, au centre de laquelle est le palais impérial qui, au dedans du mur jaune, occupe au moins un mille carré. Le tout ensemble n'a qu'environ un tiers de plus que Londres.

Une autre partie de Péking, attenante au mur de la cité tartare, est distinguée sous le nom de *cité chinoise*. C'est là que logent pour la plupart ceux que leurs affaires appellent dans la capitale. Ses murailles renferment un espace d'environ neuf milles carrés. C'est là aussi qu'on a élevé le Sien-Nun-Tang, c'est-à-dire *l'éminence des vénérables agriculteurs*. Là, enfin, l'empereur va tous les ans prendre en main la charrue et la diriger environ

une heure à travers un petit champ, en présence des princes de la famille royale et des grands de sa cour, cérémonie touchante qui a pour objet d'honorer les travaux de l'agriculture.

C'est aussi dans l'enceinte de la cité chinoise qu'est élevé le *Tien-Tan*, c'est-à-dire l'éminence du ciel. La forme de cet édifice est ronde, par allusion à la figure apparente des cieux. Lors du solstice d'été l'empereur se rend en pompe sur le Tien-Tan, pour connaître le pouvoir de l'astre qui éclaire le monde et le remercier de sa bénigne influence. Au solstice d'hiver les mêmes cérémonies sont accomplies aussi par l'empereur dans le *temple de la Terre*. Ce sont presque les seuls spectacles publics qu'il y ait à Péking; on peut à peu près les comparer, dit sir Staunton, aux *fanzioni* du pontife de Rome.

En quittant Péking, l'ambassadeur et sa suite allèrent loger dans une maison de plaisance située à peu de distance du palais de *Yuen-Min-Yuen*, qu'on appelle le palais d'automne parce que l'empereur l'habite communément dans cette saison. C'est dans ce palais que devaient être déposés les présens. Il fut décidé entre le mandarin qui en était gouverneur et lord Macartney, que les principaux articles seraient placés de chaque côté du trône, dans une des salles d'audience. Cette salle, extrêmement spacieuse et bien éclairée, était très propre au déploie-

ment des présens. Son architecture a toute la magnificence chinoise. Elle est élevée de quatre pieds au-dessus du niveau de la cour, sur une plate-forme de granit. Son toit avancé est soutenu de chaque côté par deux rangs de colonnes de bois, dont le fût est peint et vernissé et le chapiteau orné de cartouches et de devises très brillamment colorées. On y voit surtout des dragons dont les pieds sont armés de cinq griffes, réservées à l'empereur seul, car les princes du sang ne peuvent faire donner que quatre griffes aux dragons dont on décore leurs maisons et leurs équipages.

Le trône, placé dans une espèce de sanctuaire comme à Tien-Sing, n'est ni riche, ni pompeux. Il y a des deux côtés des trépieds et des encensoirs; et sur le devant est une petite table, ou plutôt un autel sur lequel on fait des offrandes de thé et de fruits, parce qu'en l'absence même de l'empereur, on suppose que son esprit est toujours présent en ce lieu. L'usage, en Chine, est de pratiquer, lorsqu'on approche du trône, l'adoration : elle consiste en neuf prosternations solennelles, à chacune desquelles le front doit frapper la terre. Le légat pressa l'ambassadeur de se soumettre devant lui à cet usage. Après de grandes difficultés qui furent levées par les bons offices des missionnaires de Péking, lord Macartney parvint à faire dresser en langue chinoise un mémoire au premier ministre de l'em-

pereur, où il proposait, par voie de réciprocité, que l'un des officiers de la cour impériale, d'un rang égal à celui de l'ambassadeur, accomplît devant le tableau où le roi d'Angleterre était représenté en grand et revêtu de ses habits royaux, et que l'ambassade avait actuellement à Péking, les mêmes cérémonies qu'accomplirait l'ambassadeur devant le trône de Sa Majesté impériale. Ce mémoire fut remis au légat, qui parut en approuver le contenu, et qui promit de le faire parvenir immédiatement à la cour.

Lord Macartney ayant témoigné le désir de retourner à Péking jusqu'au départ pour la Tartarie, le légat, à l'instigation des missionnaires portugais fort mal disposés en faveur de l'ambassade, proposa d'écrire à l'empereur pour savoir sa volonté sur ce déplacement; mais le gouverneur de Yuen-Min-Yuen, d'un rang supérieur à celui du légat, se mêla de l'affaire, et aussitôt l'ambassade fut conduite à Péking. Elle y fut logée dans un vaste palais confisqué, pour cause de rapines, sur un receveur des douanes et des revenus de Canton.

Ce palais était construit sur le modèle général de ceux des grands mandarins. Un mur de brique très élevé, et formant un parallélogramme, entourait tout l'emplacement. Dans toute sa longueur ce mur, de l'apparence la plus simple, supportait le faîte d'un toit dont le bord reposait sur un autre

mur parallèle. Sous ce toit étaient divers appartemens pour les domestiques et les offices. Le reste de l'enceinte était divisé en plusieurs cours carrées et de différente longueur. Dans chaque cour était un bâtiment placé sur une plate-forme de granit, et entouré d'une colonnade. Les colonnes étaient de bois, sans bases et sans chapiteaux. La colonnade servait de support à la partie du toit qui s'avançait en courbe par-delà la plate-forme, et se relevait vers les angles. Par ce moyen, on était à couvert dans chaque partie de ces vastes édifices, dans l'ensemble desquels on comptait au moins six cents colonnes.

Le principal appartement fut occupé par l'ambassadeur. A côté, était une salle construite pour un théâtre particulier et pour des concerts. Sur le derrière il y avait des appartemens particuliers, et tout autour une galerie pour les spectateurs. Un seul de ces bâtimens avait plus d'un étage; c'était celui des femmes, lorsque le propriétaire l'habitait: il était situé dans la cour la plus reculée; la décoration intérieure en était plus élégante que celle des autres. Dans l'une des premières cours était une grande pièce d'eau, au milieu de laquelle s'élevait un pavillon en pierre, représentant un bateau chinois couvert. Dans d'autres cours on avait planté des arbres : la plus grande offrait une pile de rochers entassés comme au hasard, mais solide-

ment fixés les uns sur les autres. Par cette description, on peut juger du genre de magnificence que les Chinois opulens déploient dans leurs palais.

Pendant le séjour de l'ambassade à Péking, on eut occasion de se procurer des renseignemens sur la population de cette ville. Les plus certains qu'on put recueillir la portaient à trois millions d'habitans. Les maisons basses sembleraient ne pas pouvoir suffire à une pareille population; mais elle s'explique par l'entassement des habitans de la moyenne et de la dernière classe du peuple dans une très petite maison. Cette enceinte étroite renferme souvent une famille composée de trois générations. De cette coutume de réunir sous le même toit les diverses branches d'une famille, il résulte que l'exemple et l'autorité des vieillards rendent la jeunesse plus modeste et plus réglée dans sa conduite. On vit aussi avec plus d'économie. Malgré ce dernier avantage, la pauvre classe qui travaille est communément réduite à se nourrir de végétaux.

L'amoncèlement des Chinois à Péking ne nuit point à leur constitution physique : ils vivent beaucoup en plein air, et se revêtent plus ou moins suivant la température. L'atmosphère de Péking n'est pas humide : elle n'engendre point de maladies putrides; et les excès qui les produisent y sont fort rares. Le plus grand ordre est maintenu parmi les nombreux habitans de cette cité. Chaque dixième

marchand est obligé de répondre de neuf familles voisines, autant qu'il peut être supposé capable de les surveiller. Dans l'intérieur des murailles il y a autant de sûreté que dans un champ; mais il y règne aussi la même contrainte. Ce n'est que dans les faubourgs que sont tolérées et enregistrées les filles publiques; et elles y sont même en petit nombre, vu le peu de célibataires et de maris absens de leurs familles, qui se trouvent à Péking.

Pendant le séjour de l'ambassade dans cette ville, les Anglais qui allaient souvent à Yuen-Min-Yuen situé, comme on l'a vu, dans la campagne, et qui retournaient chaque fois par un chemin différent, purent facilement voir la plus grande partie de la capitale. La voiture anglaise de lord Macartney, attelée de quatre beaux chevaux tartares, et conduite par des postillons, dans laquelle il fit quelques promenades, était un spectacle nouveau pour les Chinois accoutumés à leurs voitures basses, sans ressorts et à deux roues. Le superbe carrosse destiné à être offert à l'empereur fut pour eux un objet d'admiration; mais il fallut donner des ordres pour en faire ôter le siége, car les mandarins ayant su que ce siége si élevé était destiné pour le cocher, témoignèrent le plus grand étonnement de ce qu'on se proposait de faire asseoir un homme au-dessus de l'empereur. Ils ne furent pas moins surpris à la vue d'une estampe représentant un duc

anglais encore dans l'enfance, lorsqu'on leur dit que l'original, à l'âge où on l'avait peint, était un homme d'un très haut rang. Ils ne pouvaient pas concevoir qu'un enfant, par droit héréditaire, jouît d'une pareille distinction.

Pendant son séjour à Péking lord Macartney reçut des visites de plusieurs mandarins de la première classe et de la plupart des missionnaires, qui lui donnèrent, avec beaucoup d'intérêt, des instructions utiles sur la conduite qu'il devait tenir à la cour. Parmi ces visites, une des plus singulières fut celle du premier directeur de l'orchestre de l'empereur, qui ne voulut pas accepter le présent qu'on voulait lui faire de plusieurs instrumens d'Europe, mais qui en fit prendre des dessins pour en faire de pareils. A cette occasion sir Staunton remarque qu'un petit nombre de Chinois avait adopté le violon européen.

Parmi ceux des présens qui doivent être conduits en Tartarie, il y avait six pièces de campagne très élégantes. On les avait récemment essayées pour exercer les artilleurs de la garde, afin de les préparer à manœuvrer en présence de l'empereur. Chaque pièce tirait plusieurs coups par minute. Tant de célérité dans des manœuvres militaires faites par des étrangers ne plut pas au légat. Tout en affectant de dire qu'on pourrait en faire autant dans l'armée impériale, cet homme, qui avait paru

désirer que tous les présens fussent conduits à Zhé-Hol où était la cour, fut tout à coup d'avis qu'on n'y transportât point les pièces de campagne, sous prétexte que l'empereur devait bientôt revenir à Péking. Il demanda aussi qu'on lui remît de petits barils de poudre à canon destinés aux exercices des gardes et aux salves; ce qui lui fut accordé.

L'ambassade se mit en route pour la Tartarie le 2 septembre 1793. La plaine où Péking s'étend vers le nord, est d'un niveau parfait jusqu'au golfe de Pé-Ché-Lée, et la mer semble s'être retirée du pied des montagnes qu'elle baignait originairement. Des rangs de saules (l'arbre qui paraît le plus propre au sol) ombragent le chemin. Il y en a beaucoup de répandus sur les bords des ruisseaux et des rivières. Les Anglais en virent un qui avait quinze pieds de circonférence. Le sol, comme celui de l'autre côté de Péking, est gras, argileux, et donne en général diverses productions. De tous les végétaux qui croissent à la Chine, il n'en est presque aucun dont les avantages n'aient été découverts, soit à force d'essais, soit par des observations accidentelles, pendant une longue suite de siècles. L'emploi des végétaux supplée celui des articles que les Chinois seraient obligés de tirer des autres pays. Ils se servent, par exemple, de la graine d'une espèce de *faugara* au lieu de poivre. Ils n'ont point d'oliviers, mais ils tirent des amandes d'abricots une excellente

huile. Ils en ont d'autres plus communes qu'ils extraient des graines de sézame, de chanvre, de cotonnier, de navet, de menthe, et de beaucoup d'autres plantes. Il n'y a pas une herbe inutile en Chine. On y fait de la toile avec les fibres de l'ortie morte, et du papier avec l'écorce de différens végétaux, les fibres du chanvre et la paille du riz. Il tirent du *carthamus* leur plus beau rouge, et emploient rarement le vermillon. Le calice du gland leur sert à teindre en noir; et ils nourrissent le ver à soie avec les feuilles du frêne comme avec celles du mûrier. . . . .

A environ vingt milles de Péking, le pays qui s'étend vers la Tartarie commence à s'élever, et le sol devient plus sablonneux. A quelques milles plus loin, les voyageurs firent halte dans un des palais bâtis sur la route pour l'empereur, à des stations régulières, lorsqu'il fait le voyage de la Tartarie. Le parc et les jardins qui en dépendaient offraient une simple et heureuse imitation de la nature.

Les montagnes qu'ils commençaient à rencontrer sur leur route ont en général une pente douce vers la Tartarie; mais du côté de la mer elles sont à pic, et ressemblent à ce qu'on appelle en Suisse les *aiguilles des Alpes*. Les terrains les moins élevés de ces contrés sont, en très grande partie, plantés en tabac, dont les Chinois des deux sexes font une grande consommation, soit en poudre, soit en le

fumant. A mesure qu'on avançait, la population semblait diminuer un peu. Les villes et les villages qu'on rencontrait sur la route contenaient presque autant de Tartares que de Chinois. Les premiers, plus robustes en général, ont moins d'expression dans la physionomie, moins de civilité dans les manières que les Chinois. Leurs femmes se distinguent aisément à la grandeur naturelle de leurs pieds. Quelque pauvres qu'elles soient, elles placent sur leur tête des fleurs naturelles ou artificielles. Ce goût pour les fleurs en a singulièrement perfectionné la culture. Ici, pour la première fois, on rencontrait sur la route des mendians. Ils ne parlaient point; mais par la saleté extérieure, par l'expression de quelque infirmité naturelle ou accidentelle, ils cherchaient à exciter la commisération des passans.

Dans la matinée du quatrième jour de leur marche, ils aperçurent au loin la grande muraille, qui ne leur paraissait encore qu'une ligne proéminente dans l'horizon.

Tout ce que l'œil peut embrasser à la fois de cette muraille fortifiée, prolongée par la chaîne des montagnes et sur les sommets les plus élevés, descendant dans les plus profondes vallées, traversant des rivières par des arches qui la soutiennent, doublée, triplée en plusieurs endroits pour rendre les passages plus difficiles, et ayant des tours ou

de forts bastions à peu près de cent pas à cent pas; tout cela présente à l'esprit l'idée d'une entreprise d'une grandeur étonnante. Mais ce qui ajoute à la surprise, à l'admiration, c'est l'extrême difficulté qu'on a dû trouver à transporter des matériaux, à bâtir des murs dans des endroits qui semblent inaccessibles. L'une des montagnes les plus élevées sur lesquelles se prolonge la grande muraille a, d'après une mesure exacte, cinq mille deux cent vingt-cinq pieds de haut. Cette espèce de fortification, car le nom de muraille ne donne pas une juste idée de sa structure, cette fortification a, dit-on, quinze cents milles de long; mais à la vérité elle n'est pas également parfaite. Cette étendue de quinze cents milles était celle des frontières qui séparaient les Chinois civilisés et les diverses tribus de Tartares vagabonds.

Plusieurs de ces ouvrages construits au dedans de ces grands remparts cèdent aux efforts du temps, et commencent à tomber en ruine; d'autres ont été réparés; mais la muraille principale paraît, presque partout, avoir été bâtie avec tant d'habileté, que sans qu'on ait jamais eu besoin d'y toucher, elle se conserve entière depuis environ deux mille ans; et elle paraît encore aujourd'hui aussi peu susceptible de dégradation que les boulevarts des rochers élevés par la nature elle-même entre la Chine et la Tartarie. Cette grande muraille, qui

n'a jamais été une barrière insurmontable, et qui ne pouvait que ralentir les progrès de l'ennemi, est devenue d'une bien moins grande importance depuis que les territoires qu'elle sépare sont soumis au même prince.

Sir Staunton, l'inséparable compagnon de lord Macartney, offre en détail toutes les dimensions de la grande muraille et des tours qui la fortifient, avec une notice sur les divers matériaux dont elles sont composées. Quelques brèches qui s'y trouvent permirent de l'escalader et de l'examiner.

Les voyageurs s'étaient approchés de la grande muraille par une montée très raide, et étaient aussi parvenus à ce qu'on appelle la porte méridionale, pour la distinguer de la porte extérieure, qui est plus au nord de la Tartarie. Cette porte a été bâtie pour défendre le passage dans une situation très forte par elle-même. La croupe des montagnes est étroite, et leur descente escarpée. La route suit un défilé au bout duquel est un poste militaire. Ces postes militaires sont ordinairement des tours carrées de différentes dimensions, où l'on entretient une garnison nombreuse : ils sont situés à différentes distances les uns des autres, mais toujours à l'entrée des défilés, sur des éminences d'un accès difficile ou au passage étroit des rivières.

En franchissant la grande muraille on entrait en Tartarie. Là, l'ambassadeur reçut la visite d'un

mandarin militaire de race tartare. A mesure qu'on avançait on sentait la différence de température; elle devenait plus froide, les chemins étaient plus raboteux, et les montagnes, moins richement parées, n'ont guère pour habitans que des ours, des loups et des tigres dans les parties un peu boisées. Dans les vallées abonde une espèce de lièvre qui devient blanc en hiver. Les villages dispersés dans ces vallées renferment un assez grand nombre de goîtreux, la plupart en état d'imbécillité absolue. L'élévation de ces montagnes de Tartarie est ici d'environ quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer Jaune, et c'est au milieu de ces solitudes que se trouve la vallée de Zhé-Hol, où l'empereur habite en été de préférence à la capitale. Son palais s'appelle *le séjour de l'agréable fraîcheur*, et son parc *le jardin des arbres innombrables.*

La ville de Zhé-Hol ne renferme que des maisons de mandarins, et beaucoup de misérables chaumières où le peuple est entassé. Tout à côté se montrent avec éclat le palais impérial, les jardins, les temples. C'est ici le séjour de la magnificence et de la misère tout à la fois.

La cérémonie de l'adoration, à laquelle on voulait soumettre l'ambassadeur, donna lieu à plusieurs conférences, au bout desquelles il fut accordé que l'ambassadeur se bornerait à plier un genou lorsqu'il paraîtrait devant l'empereur, comme il était

dans l'usage de le faire lorsqu'il approchait de son souverain. On s'avoua tout bas, dans le palais, que le bon sens et la générosité de l'empereur lui-même, fatigué de trop d'adoration, l'avaient bien plus disposé que les avis de ses conseillers, à dispenser les Anglais de la cérémonie de l'adoration.

En attendant l'audience qui devait avoir lieu le 14 septembre, les présens, qui avaient été conduits à Zhé-Hol, furent transportés au palais, et l'ambassadeur reçut plusieurs messages polis qui annonçaient la satisfaction de l'empereur. Dès que lord Macartney fut rétabli, il fit une visite au colao, qui l'accueillit avec beaucoup de franchise et d'affabilité. Dans la conversation qui eut lieu entre eux, et dans laquelle, après plusieurs questions du premier ministre sur l'Europe et sur l'Angleterre, l'ambassadeur l'entretint avec circonspection de la situation des Anglais dans l'Inde, et il usa de beaucoup de ménagemens et d'expressions adoucies, pour donner une idée de l'importance dont pourrait être dans la Chine les liaisons de la Grande-Bretagne avec elle; car telles sont les idées avouées ou affectées qu'a le gouvernement de la Chine sur l'indépendance et la supériorité de cet empire, qu'aucune relation avec les étrangers n'y est même admirable sur le pied d'un avantage réciproque; il n'accorde rien que par grâce ou par condescendance. Dans cette entrevue, il ne fut pas question

ni de soupçons qu'on avait eus sur l'influence des Anglais dans la guerre du Thibet, ni des difficultés relatives à la cérémonie de l'adoration.

L'audience eut lieu dans les jardins de Zhé-Hol. On y avait dressé une tente spacieuse et magnifique, soutenue par des colonnes dorées ou peintes ou vernissées. Elle renfermait un trône. Elle était meublée avec élégance; il y avait un sofa à l'une des extrémités : le reste était décoré avec beaucoup de mousquets et de sabres. De petites tentes rondes, en face de la grande, étaient destinées à l'ambassadeur et aux princes des États tributaires, ainsi qu'aux enfans mâles de la famille impériale. Chacun des grands de la cour portait les marques distinctives du rang que lui avait accordé l'empereur.

Suivant l'étiquette, la manière de prouver son respect pour l'empereur est de l'attendre très-longtemps. Quelques personnes à cet effet passèrent la nuit dans le jardin. L'empereur devait y paraître un peu après l'aube. Une heure d'audience si différente de celles qui sont en usage en Europe, rappelle l'habitude journalière des Tartares qui partent aux premiers rayons du jour.

Dès l'aurore le son de plusieurs instrumens et des voix confuses annoncèrent l'approche de l'empereur. Bientôt il parut, précédé d'une foule d'hommes qui célébraient à haute voix ses vertus

et sa puissance. Il était assis sur une chaise découverte et triomphale portée par seize hommes. Ses gardes, les officiers de sa maison, les porte-étendards, les porte-parasols et la musique l'accompagnaient. Il était vêtu d'une robe de soie et coiffé d'un bonnet de velours. Sur son front était une très grosse perle, seul ornement qu'il parût avoir sur lui. Il entra dans la tente et monta sur son trône. Son premier ministre, ou colao, et deux des principaux officiers de sa maison se tenaient auprès de lui, et ne lui parlaient jamais qu'à genoux. Le président du tribunal des coutumes conduisit l'ambassadeur jusqu'au pied du côté gauche du trône; c'est ce côté qui, d'après les usages chinois si souvent contraires à ceux de l'Europe, est regardé comme la place d'honneur. L'ambassadeur tint avec ses deux mains, et comme au-dessus de sa tête, la boîte d'or enrichie de diamans dans laquelle était renfermée la lettre du roi d'Angleterre à l'empereur.

Alors montant le peu de marches qui conduisent au trône, il plia le genou, fit un compliment très court, et présenta la boîte à Sa Majesté impériale.

Le monarque la reçut très gracieusement et remercia l'ambassadeur. Durant la cérémonie ce souverain se montra très ouvert et très affectueux. Un banquet fut servi : le prince y fit honneur et con-

gédia ensuite l'ambassadeur, auquel il envoya des présens à son tour.

Quelques jours après eut lieu la célébration de l'anniversaire de l'empereur.

Le nombre des troupes qui étaient sous les armes à Zhé-Hol pouvait s'élever à quatre-vingt mille hommes. Il y avait aussi environ douze mille mandarins. La fête accompagnée de spectacles de tous genres dura plusieurs jours.

L'ambassade partit de Zhé-Hol le 21 septembre 1793 pour retourner à Péking, où l'empereur ne tarda pas non plus à revenir. Lord Macartney lui fut de nouveau présenté pour l'audience de congé, et il reçut deux rouleaux, contenant l'un une liste des présens faits par l'empereur, et l'autre une réponse au roi d'Angleterre.

Un des premiers mandarins de l'empire fut chargé de reconduire l'ambassadeur.

Avant de le suivre dans son retour, nous donnerons encore quelques détails sur la cour de l'empereur et sur les Chinois.

Les officiers de la maison impériale et les domestiques des palais de l'empereur sont tous, ou du moins la plupart, des êtres qui, avant d'arriver à l'âge de puberté, ont été privés des moyens de devenir hommes, ou qui, s'ils ont eu le temps de le devenir, ont depuis cessé de l'être : une excessive jalousie a ainsi porté le despotisme à mutiler un

sexe pour en faire un sûr gardien de l'autre. L'empereur Tchien-Long avait plus de six mille eunuques, et on présume que le monarque actuellement régnant n'en a guère moins de dix mille à son service.

Il suffit, pour remplir les emplois de ce genre, d'avoir subi l'opération que l'on pratique quelquefois dans certaines parties de l'Europe, et qui en perfectionnant la voix ôte la faculté de devenir père. Mais pour garder les femmes de la cour et pour pouvoir même approcher de leurs appartemens, il faut être ce que les Turcs appellent, sans aucun égard à la couleur, un eunuque noir, c'est-à-dire un être qui a perdu toutes les marques de son sexe. L'opération s'exécute souvent sur des Chinois adultes, sans compromettre leur vie. Ceux que l'on rend eunuques, peuvent subir cette opération depuis la première enfance jusqu'à l'âge de quarante ans. On ne se sert point du fer mais de ligatures ointes d'une liqueur caustique. Souvent on voit, peu de jours après l'opération, le malade sortir comme s'il ne lui était rien arrivé. Lorsqu'un adulte est ainsi transformé en eunuque noir, sa barbe commence bientôt à tomber, et insensiblement il ne lui en reste plus; en même temps il se flétrit et son visage se ride, car il n'y a presque point d'intervalle entre la jeunesse et la décrépitude des eunuques. L'homme le plus fort qui devient eunuque

perd sa voix mâle et ne garde plus que celle d'une petite fille. . . . .

Les eunuques du palais impérial ont beaucoup d'influence; il en est qui ont fait souvent disgracier les premiers mandarins avec lesquels ils avaient eu des démêlés. Connaissant tout le pouvoir de leurs rapports mensongers, ils vont jusqu'à traiter avec indignité les membres même de la famille impériale; ils se vengent ainsi de leur état de dégradation physique. . . . .

A la mort d'un empereur, toutes ses femmes sont reléguées dans un bâtiment particulier pour y passer le reste de leurs jours, séparées du monde entier. On nomme ce bâtiment *le palais de Chasteté*. A l'avénement du nouvel empereur, les principaux personnages du pays conduisent leurs filles dans son palais, afin qu'il choisisse des femmes parmi elles. Les familles de celles qui sont acceptées en acquièrent beaucoup d'honneur et de crédit. Indépendamment de ces femmes, réservées pour l'empereur, d'autres sont présentées pour femmes ou pour concubines aux princes de son sang. Les concubines sont considérées en Chine sous le même point de vue que les servantes de l'Écriture.

En hiver, à Péking le thermomètre de Fahrenheit est ordinairement la nuit à moins de 20 degrés, et le jour beaucoup au-dessous du point de congélation. Néanmoins les habitans de cette capitale sen-

tent moins le froid, parce qu'ils se couvrent en raison de son intensité. Leurs vêtemens consistent alors en fourrures, en étoffes de laine et en toiles de coton piquées. Ils ne sont point accoutumés à voir le feu; il n'y a d'autres cheminées à Péking que celles qui sont dans les cuisines des grands hôtels. Cependant, il y a des poêles dans les principales maisons, et ils sont chauffés en dehors des appartemens avec du charbon de terre. Ces poêles sont placés d'ordinaire sous des estrades, où l'on s'assied le jour, et où l'on dort la nuit. Le temps le plus froid à Péking est regardé comme assez doux par les Tartares-Mantchous, parce qu'ils sortent d'un climat plus rigoureux; mais les autres étrangers s'y trouvent moins bien l'hiver que l'été, quoique alors la chaleur y soit excessive.

Lorsque le départ de l'ambassade fut décidé, on lui fit prendre la direction de Hang-Tchou-Fou, capitale de la province de Ché-Kiang.

En sortant de Péking on rencontra un convoi funèbre. Il était précédé par plusieurs instrumens qui exécutaient une musique solennelle. Ensuite venaient des personnes portant diverses enseignes. Il y avait des étendards en soie; des planches peintes, avec des caractères et des devises qui indiquaient le rang et les titres de celui qui n'était plus. Immédiatement en avant du cercueil marchaient les parens mâles, qui étaient soutenus par des amis, oc-

cupés à empêcher qu'ils ne se livrassent aux excès de la douleur, à quoi leur air semblait indiquer qu'ils étaient disposés. On portait au-dessus des pleureurs des parasols avec de longs rideaux. Lorsqu'un convoi se trouvait vis-à-vis d'un temple ou d'un cimetière, plusieurs personnes étaient occupées aussitôt à brûler des morceaux de papier rond, couverts de légères feuilles d'étain, qui devaient suivre le défunt pour l'aider à subvenir aux premiers besoins d'une nouvelle existence.

A Tong-Tchou-Fou l'ambassadeur logea dans le même temple qu'il avait déjà occupé à son passage en cette ville, et on lui rendit tous les honneurs dus à son rang. Il repartit au bout de vingt-quatre heures, parce que les eaux de Pei-Ho étaient déjà basses, et que plus tard les yachts auraient eu de la peine à s'y mouvoir. Il reçut encore la visite d'un colao, décoré d'un manteau jaune qui ressemble à un spencer, et qu'il portait par-dessus sa robe: c'est la plus haute distinction connue en Chine, et celui qui en est revêtu a, en quelque sorte, un caractère sacré.

Dans le cours de la navigation les Anglais virent peu de bétail, car le peuple ne mange que très peu de viande, qu'il mêle avec les végétaux pour leur donner un peu de goût. Le lait, le beurre, le fromage, principale ressource de la vie pastorale, sont peu connus en Chine, et quand l'ambassadeur et

les principales personnes de sa suite désirèrent du lait, il ne fut pas très aisé de trouver un homme qui s'entendît à soigner les vaches.

Après trois jours de navigation les yachts arrivèrent dans l'endroit où remonte la marée. Le flux, accélérant le cours de la rivière, les porta le lendemain à Tien-Sing, où l'ambassade prit une nouvelle route. Au lieu de suivre le même bras du Pei-Ho jusqu'à la mer, elle tourna à droite vers le sud, et passa devant l'embouchure de la rivière de When-Ho, qui, comme le Pei-Ho, vient des montagnes de la Tartarie et tombe dans le grand bassin de Tien-Sing. Les yachts furent trois heures à traverser la multitude des jonques à l'ancre dans ce bassin, et ils entrèrent dans la rivière Yun-Leang-Ho, aussi nommée *Eu-Ho*, c'est-à-dire *la Précieuse Rivière*. Son cours auprès de Tien-Sing est entre deux chaussées extrêmement élevées, et inclinées du côté de l'eau comme un glacis. Sur le haut de chacune de ces levées, qui ont plusieurs milles de long, est un très joli chemin garni de gravier et ombragé par des rangs de grands saules, de hauts peupliers, de trembles et de pruniers. Le long des levées la campagne est cultivée comme un jardin.

Tandis que l'ambassade remontait le cours du Yun-Leang-Ho, elle put encore observer le peuple et quelques femmes assez belles. Il ne faut pas être surpris de cette rareté de la beauté dans les classes

inférieures, lorsqu'on se rappelle que, d'après une coutume chinoise, les jeunes filles distinguées par leur figure ou par les grâces du corps sont, dès l'âge de quatorze ans, achetées à leurs parens pour l'usage des gens riches ou puissans. La rivière serpentait dans une plaine riche et bien cultivée, qui n'avait de bornes que l'horizon. Les villages paraissaient aussi grands que des villes européennes, mais quand ils ne sont pas entourés de murailles, les Chinois ne les comprennent point dans l'un des trois ordres de leurs cités. Ces villages se remarquaient, pour ainsi dire, de demi-heure en demi-heure. Les voyageurs eurent l'occasion de se convaincre que les ouvriers n'y observaient pas de dimanches. Les Chinois n'en ont point, ni même de division qui ait quelque rapport avec notre semaine. Leurs temples sont ouverts chaque jour aux dévots.

Les Anglais n'avaient encore aperçu que des champs de millet; mais lorsqu'ils arrivèrent près de San-Chou, ils virent du blé-froment, pour la première fois depuis qu'ils étaient en Chine. Les Chinois emploient la farine de froment pour des gâteaux cuits à la vapeur de l'eau, et pour faire une pâte comme le vermicelle.

Le 18 octobre 1793 l'ambassade entra dans la province de Schang-Tung. Les conducteurs provinciaux furent remplacés par d'autres destinés à la

mener à Hang-Tchou-Fou. Le 22 les yachts s'arrêtèrent devant Lin-Sin-Chou, ville de second ordre, près de laquelle est une très belle pagode à neuf étages. Ici l'on quitta le Eu-Ho ou Yun-Leang-Ho, qui, depuis sa source située à l'occident, coule jusque là dans une direction nord-est, et y est réuni au canal impérial qui va au sud. Ce grand canal va de Lin-Sin-Chou à Hang-Tchou-Fou, et suit une ligne irrégulière d'environ cinq cents milles de longueur. Il passe non-seulement sous des montagnes et dans des vallées, mais à travers des rivières et des lacs. Il fait beaucoup de sinuosités dans son cours. Il est d'une largeur inégale, et même quelquefois très considérable, et ses eaux sont rarement stagnantes. Les écluses consistent en quelques planches qu'on pose séparément l'une au-dessus de l'autre dans la rainure de deux solides piliers de pierre avancés des deux côtés du canal, et n'ayant entre eux que l'espace nécessaire pour le passage des plus gros bateaux. Il n'y a que peu d'endroits où le canal soit parfaitement de niveau. Les écluses qui le traversent et d'autres qui sont sur ses bords servent à régler la quantité d'eau qu'il doit avoir. De légers ponts de bois sont jetés sur les piliers, et on les retire très aisément quand des bateaux ont besoin de passer. Les écluses ne s'ouvrent qu'à des heures marquées; alors tous les bateaux qui se sont rassemblés dans l'intervalle passent en payant un léger

péage, qui est employé à l'entretien des écluses et des bords du canal. Partout où le pays peut fournir au canal un supplément d'eau, il y a des écluses latérales qui servent à l'y introduire, comme à l'évacuer au besoin.

Le 25 octobre les bateaux arrivèrent dans la plus haute partie du canal impérial, laquelle se trouve vers les deux cinquièmes de sa longueur. Là une rivière, celle de Luen, la plus considérable de celles qui fournissent de l'eau à ce canal s'y jette avec rapidité, en formant une ligne transversale. Une forte muraille renforce le bord occidental du canal, et les eaux du Luen, frappant avec violence contre cette muraille, se partagent, et vont la moitié vers le nord et la moitié vers le sud. Près de ce lieu est placé un temple d'une architecture très élégante et bien décorée.

En continuant à suivre le canal, les Anglais arrivèrent bientôt près d'un lac situé à l'est et presque aux bords de ce canal. C'est là qu'ils virent le *fa-mea,* oiseau pêcheur de la Chine, le *leu-tezé* ou cormoran, élevé dans l'art de fournir à son maître une grande quantité de poissons. On vit plusieurs de ces oiseaux rapporter dans leur bec de gros poissons qu'ils venaient de saisir dans l'eau du lac.

La grande élévation du canal impérial dans la partie où naviguaient alors les Anglais avait nécessité le placement de beaucoup d'écluses destinées

à verser le surplus de l'eau dans les marais voisins. Mais bientôt on se trouva dans une plaine immense que traverse le canal. On passa ensuite à travers un pays bas, sujet aux inondations et coupé de lacs et de marais. Le 2 novembre on arriva dans la partie du canal où il se réunit au fleuve Jaune, ainsi nommé à cause de la couleur du limon qu'il charrie. Du côté où est l'embouchure du canal, ainsi que sur la rive opposée, est une ville très étendue et très peuplée. Là, le canal a environ trois quarts de mille de large, et forme un excellent port.

L'extrême rapidité qu'a le fleuve Jaune dans l'endroit où les yachts et les barques de l'ambassade devaient traverser, rendait nécessaire, suivant la coutume des Chinois, un sacrifice à la divinité du fleuve, afin de s'assurer un passage heureux. Dans ce dessein, le pilote, entouré de tout son équipage, se plaça sur le devant du yacht, et tenait dans sa main un coq destiné à servir de victime; il lui arracha la tête, la jeta dans le fleuve, et consacra le bâtiment en arrosant avec le sang de l'oiseau le pont, les mâts, les ancres et les portes des appartemens, et y attachant quelques plumes du même animal. Alors plusieurs grandes jattes remplies de viande furent rangées sur le pont en ligne transversale. Au-devant de ces jattes on avait placé une coupe remplie d'huile, une de thé, une de liqueur spiritueuse, et une quatrième de sel. Le pilote

s'inclina trois fois, en tenant les mains élevées et en marmottant quelques paroles, comme pour invoquer la déité. Pendant ce temps-là, on battait avec force le loo; des mèches allumées étaient élevées vers le ciel; du papier couvert d'étain ou d'argent était brûlé, et l'équipage faisait partir un grand nombre de pétards. Le pilote, s'avançant vers la proue, fit des libations au fleuve, en y versant les coupes qui contenaient l'huile, le thé et la liqueur; après quoi, il y jeta celle où était le sel. La cérémonie étant achevée, on emporta les jattes de viande dont l'équipage se régala. Ensuite, les yachts furent lancés avec confiance à travers le courant du fleuve. Aussitôt qu'on l'eut passé, le pilote remercia le ciel par trois inclinations profondes.

Trois jours après avoir traversé le fleuve Jaune, les yachts arrivèrent sur les bords de la rivière Yang-Tsé-Kiang, qui parut aux Anglais au moins égale au fleuve Jaune, sinon plus considérable que lui. Elle avait en cet endroit environ deux milles de large. Les sources de cette rivière sont dans les mêmes montagnes d'où sort le fleuve Jaune; et dans son cours, il est un endroit où elle se rapproche assez de lui pour n'en passer qu'à quelques milles. Le Yang-Tsé-Kiang parcourt au moins deux mille deux cents milles anglais. Dans l'endroit où les bateaux de l'ambassade le passèrent, le courant

ne faisait pas plus de deux milles par heure; mais la rivière était plus profonde que le fleuve Jaune.

Tandis que les voyageurs traversaient le Yang-Tsé-Kiang, leur attention fut captivée dans une île sur le milieu de cette rivière et appelée *Ghin-Schaun*, ou la montagne d'or. Cette île dont les bords sont très escarpés, est couverte de jardins et de maisons de plaisance. L'art et la nature semblent s'être réunis pour lui donner une perspective enchanteresse. Elle appartient à l'empereur qui y a fait bâtir un très beau palais ainsi que divers temples et pagodes.

Le terrain qui est au midi du fleuve, s'élève par degré à une telle hauteur qu'il a fallu en quelques endroits creuser jusqu'à quatre-vingts pieds pour faire passer le canal. C'est dans les environs que croît l'arbuste qui fournit l'espèce particulière de coton connu en Europe sous le nom de *nankin*. Le duvet qui enveloppe les graines est ordinairement blanc; mais dans les environs de Nankin il a la couleur jaune-rouge lorsqu'il est tissé et cousu.

On passa plusieurs beaux ponts avant d'arriver à la grande ville de Sou-Chou-Fou, dont les rues sont divisées, comme celles de Venise, par des canaux qui partent tous du principal canal. Cette ville est appelée *le paradis de la Chine;* un proverbe chinois dit que le ciel est au-dessus des Chinois, mais que sur la terre ils ont Sou-Chou-

Fou. Les Anglais trouvèrent les femmes de cette ville plus belles, plus jolies et vêtues avec plus de goût que dans les autres villes de l'empire. A peu de distance de Sou-Chou-Fou est le superbe lac de Tai-Kou, environné d'une chaîne de montagnes pittoresques. Ce lac fournit beaucoup de poissons à Sou-Chou-Fou.

De cette dernière ville les Anglais se rendirent à Hang-Tchou-Fou, autre ville importante de l'empire, à la distance d'environ cent cinquante milles du port de Chu-San sur la mer de Chine. La population de cette ville est immense, on prétend qu'elle égale presque celle de Péking. Les magasins n'y sont pas inférieurs aux plus brillans de ceux de Londres.

En quittant cette ville, l'ambassade fut diminuée d'un petit nombre d'Anglais qui partirent pour Chusan. Elle se dirigea vers Canton. Ce voyage se fit tantôt sur mer et tantôt sur terre. C'est dans ce trajet que nos voyageurs virent pour la première fois l'arbuste qui produit le thé; ses longues et tendres branches croissaient depuis la racine, de manière qu'à proprement parler, il n'offrait point de tronc. Cet arbuste est touffu comme le rosier, et quand les pétales de la fleur s'évanouissent, elles ressemblent assez à la rose. L'ambassadeur se procura plusieurs pieds de cette plante pour les envoyer au Bengale. Enfin, l'on arriva le 19 décembre 1793 à Canton,

où le vice-roi qui était de retour de Péking fit une brillante réception à l'ambassadeur Macartney.

De Canton l'ambassadeur se rendit à Macao, et de Macao il revint par le cap de Bonne-Espérance et Sainte-Hélène pour être de retour à Portsmouth, le 5 septembre 1794, après une absence d'environ deux ans.

FIN DU TRENTE-TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

